

50 - I

PRÉCEPTES
POUR L'ÉDUCATION
DES DEUX SEXES.

TOME PREMIER.


BIBLIOTECA NAZIONALE



Voyez comme l'Étude est riante et jolie,
Mes bons amis, voyez les fleurs qu'elle répand;
Le Temps suspend son vol près de sa douce amie
Le plaisir et la paix sont les fruits qu'il attend.

Berenger

PRÉCEPTES POUR L'ÉDUCATION DES DEUX SEXES,

A L'USAGE

DES FAMILLES CHRÉTIENNES;

Par feu l'Abbé BLANCHARD,
*Auteur de l'*ÉCOLE DES MŒURS;

Rédigés et mis en ordre, d'après son Manuscrit, par BRUYSET AINÉ, de l'Académie de Lyon, de la Société d'Agriculture et des Arts de la même ville, de la Société Physico-Économique de la Haute-Lusace, etc.

TOME PREMIER.



A LYON,
Chez BRUYSET AINÉ et Comp.^e

An XI=1803.

Quo semel est imbuta recens, servabit odorem
Testa diù. HOR.

Un vase neuf, imbu d'une bonne liqueur,
Long-temps après encore en gardera l'odeur.



AVERTISSEMENT.

QUOIQUE les observations qu'on trouvera dans ce premier volume, soient spécialement destinées à diriger l'éducation qu'on doit donner aux Garçons; elles pourront néanmoins servir pour la plupart à celle des Filles mêmes. Mais, comme il est des règles particulières, qu'on doit suivre à l'égard de celles-ci, et que leur éducation, malheureusement trop négligée, n'est pas d'une moindre importance pour le bien général de la société; nous en avons fait, dans le volume qui suit, le sujet d'un autre Ouvrage, spécialement consacré à cette précieuse et nécessaire partie du genre humain.

On a beaucoup de livres qui traitent de l'Éducation, et peu de bons. Le plus complet, le plus renommé et le plus mauvais à bien des égards, est celui de M. *Rousseau*. Nous l'avons lu plusieurs fois avec

attention, et toujours avec une admiration indignée. Ce Traité d'éducation, le plus chimérique qu'un homme ait pu concevoir, est, dit M. l'abbé *Sabatier*, un assemblage continuel de sublime et de subtilités, de raison et d'extravagances, d'esprit et de puérilité, de religion et d'impiété, de philantropie et de causticité. (*)

Malgré ses singularités, ses paradoxes et ses erreurs, on ne peut disputer à M. *Rousseau*, la gloire de l'éloquence et du génie, et d'être l'Écrivain le plus mâle, le plus profond, le plus sublime de ce siècle. On admire dans ses Ouvrages, une imagination vive et féconde, un esprit aussi flexible pour prendre toutes les formes, qu'intrépide dans toutes ses idées, une mémoire enrichie de tout ce que la lecture des Philosophes Grecs et Latins

(*) *Les trois Siècles de la Littérature Françoise :* ouvrage qui réunit l'élégance du style à une érudition immense, beaucoup d'esprit à un goût sûr, à une critique presque toujours aussi sage et lumineuse que courageuse et hardie.

peut offrir de plus réfléchi et de plus étendu ; une force de pensées, une vivacité de coloris, une profondeur de morale, une richesse d'expressions, une rapidité, une énergie de style inimitable.

On a remarqué qu'il n'est jamais sorti de sa plume rien de médiocre : caractère unique et glorieux, qui le distingue de tous les autres Écrivains, sans en excepter son rival de gloire, dont la postérité, juge impartial et sévère, réduira les volumineuses productions à un bien petit nombre, seul digne d'elle. (*) Quoique né avec les

(*) Elle retranchera très-probablement de la collection des Œuvres de M. *de Voltaire* toutes ses *Comédies*, dont la meilleure auroit peine à figurer dans la classe de celles qu'on regarde comme médiocres ; ses *Opéra* et ses *Odes*, fruits malheureux de l'ambition qu'il a toujours eue de se distinguer dans toutes les parties de la poésie ; son *Essai sur l'Histoire générale*, foudroyé par des critiques savantes, qui n'ont été réfutées que par des injures, son *Histoire de Pierre le Grand*, enfant infortuné de sa froide vieillesse ; son infame *Pucelle* dont il a rougi d'être le père, et qu'il a désavouée dans le temps qu'il conservoit encore quelques restes de pudeur ; son *Candide*, son *Huron*, sa

plus grands talens, M. *Rousseau* a eu la sage précaution de ne se montrer au Public, que quand il s'est cru capable de l'étonner par ses premiers essais, et de nourrir son admiration par de nouvelles productions égales ou supérieures aux premières. C'est ainsi qu'on peut prétendre à des succès solides et durables. Trop heureux, s'il se fût défié davantage des illusions de son esprit, et de la manie des paradoxes qui a souvent égaré son jugement dans les sujets même où il étoit le plus conséquent de ne pas se tromper. C'est ce qui lui est arrivé, sur-tout dans son *Émile*, qui décèle encore plus que ses autres ouvrages, un Auteur doué d'une imagination brillante, mais exaltée ; d'un génie inventeur, mais

---

Princesse de Babylone, romans décousus et sans art, dont la hardiesse et l'obscénité forment l'intérêt principal ; et toutes les autres productions ordurières de ce caustique Écrivain, qui supposeroient dans nos descendans le plus grand degré de perversité et de corruption de goût, s'ils ne les rejetoient avec horreur.

versatile ; d'un esprit judicieux, mais bizarre.

Si la force de la vérité nous oblige de parler ainsi de cet Écrivain célèbre et de son Ouvrage, nous n'en rendrons pas moins hommage au mérite et aux talens de l'Auteur, et nous le faisons d'autant plus volontiers, que c'est un devoir que la justice et la reconnoissance nous imposent. Car nous avouons ici sans peine que nous avons souvent fait usage des excellentes observations qui se trouvent répandues dans l'*Émile*, parce que nous n'aurions pu dire de meilleures choses ni les mieux dire. Il sera même facile de juger, par les longs et fréquens morceaux que nous en rapporterons, que nous nous sommes proposés d'en extraire ce qu'il contient de meilleur relativement à l'éducation. Puissions-nous par-là dispenser de lire l'ouvrage même, et d'aller puiser dans cette source impure quelques vérités utiles, qu'on achète toujours trop cher, quand c'est au risque de perdre la plus

essentielle de toutes, et de laisser séduire ou ébranler sa foi par les sophismes artificieux d'un des plus dangereux adversaires de la Religion !

Ce livre qui a fait tant de bruit lorsqu'il a paru, et qui a attiré à son Auteur tant de justes critiques, contient sans contredit, comme nous venons de le dire, d'excellentes observations, des réflexions sages, des remarques fines, des idées lumineuses. Malgré ses imperfections et ce qu'il offre de répréhensible, il assure à M. *Rousseau* des droits fondés à la reconnoissance publique. On lui doit, et l'on ne doit qu'à lui, cette opinion devenue aujourd'hui si générale, que l'obligation la plus importante, la plus douce et la plus sacrée que des parens puissent remplir, est de travailler eux-mêmes à bien élever leurs enfans. La manière pleine de charmes dont il parle des enfans, prouve qu'il les avoit étudiés et qu'il les aimoit; et il inspire un véritable amour pour eux par des détails et des tableaux aussi

vrais et aussi agréables que touchans et pleins d'intérêt. On lui doit sur l'éducation, une foule de préceptes excellens et nécessaires, qu'on ne trouve que dans son livre.

Cependant *Émile* n'a pas été aussi utile qu'il pouvoit l'être, et il est même devenu pernicieux pour bien des personnes, qui se sont égarées après l'Auteur, en adoptant tous ses principes, et ont donné des éducations, dont le succès ne doit pas fort encourager à imiter leur exemple.

D'autres, faute de le bien comprendre, ont fait tout le contraire de ce qu'il conseille. Nous avons vu des enfans livrés à eux-mêmes, n'apprenant rien, ne sachant pas lire à douze ans, n'ayant d'idée de rien, et montrant d'ailleurs une grossiéreté rustique, une indocilité, une ineptie étonnantes; et ce qui ne l'étoit pas moins, c'est qu'on répondoit à ceux qui en paroissoient surpris, qu'on les élevoit d'après les principes de *Rousseau*. Il prétend à la

vérité, qu'il est ridicule d'apprendre aux enfans le Latin et la Géométrie, et peut-être en cela a-t-il eu raison. Il ne veut pas qu'on leur donne des maîtres, il proscrit toute espèce de leçon et d'occupation, ce que nous sommes fort éloignés d'adopter; mais il ne prétend pas pour cela que l'Instituteur doive être oisif et laisser l'enfant à lui-même. Au contraire, il veut qu'on l'instruise dans tous les momens, par l'exemple et par la conversation, et sur-tout qu'on ne le perde jamais un seul instant de vue. Voilà ce qu'on n'a pas compris ou ce qu'on n'a pas voulu entendre. Il étoit bien plus commode et plus facile de réduire son système d'éducation à ne point payer de maîtres, ne point enseigner de catéchisme, ne point contrarier les enfans, ne point s'occuper d'eux, et les laisser s'élever d'eux-mêmes bien ou mal. Si de telles éducations n'ont pas réussi, il faut moins s'en prendre à l'Auteur d'*Émile* qu'à ses sots interprètes; et le nombre

en est beaucoup plus grand qu'on ne pense : car il s'en faut bien que tous ceux qui lisent cet Écrivain profond, soient en état de le comprendre, et de saisir le vrai sens de ses conceptions, quelquefois fort abstraites et fort métaphysiques. Ce que pour l'ordinaire on entend le mieux, ce sont ces assertions impies d'une philosophie antichrétienne, qu'il a répandues si ouvertement dans tous ses Ouvrages et en particulier dans son *Émile*, où malheureusement on trouve encore un grand nombre de maximes fausses, d'opinions hasardées, de propositions téméraires et scandaleuses, d'inconséquences et de contradictions étranges, de conseils absolument contraires à la saine morale et aux bonnes mœurs, de principes dangereux, tendant à troubler la paix des États, et à révolter les sujets contre l'autorité de leurs légitimes Souverains.

C'est donc avec raison que M. l'Archevêque de Paris proscrivit cet Ouvrage dès sa naissance, et que le Par-

lement, sur le réquisitoire de M. *Omer Joly de Fleury*, non-seulement condamna l'*Émile* à être lacéré et brûlé par la main du bourreau, mais décréta l'Auteur de prise de corps. Ce qui auroit eu une pleine exécution, si une Dame n'avoit sauvé malgré lui le Philosophe, en le forçant d'entrer dans son carrosse, au moment qu'il alloit être saisi et arrêté par les ministres de la Justice.

« Cet ouvrage, dit le célèbre Avocat-général dont nous venons de parler, ne paroît composé que dans la vue de ramener tout au criminel systême de la religion naturelle. L'Auteur y avance qu'on peut être sauvé sans croire en Dieu ; et parle avec impiété du culte extérieur établi dans la Religion. Il ose essayer de détruire la vérité de l'Écriture sainte, l'infaillibilité de la Révélation, l'autorité de l'Église. Il porte le blasphême, jusqu'à donner la Religion chrétienne pour ridicule et pour contradictoire. A ces principes impies et détestables, qu'il se propose d'établir

dans son Ouvrage, il ajoute des détails indécens, des explications qui blessent la bienséance et la pudeur, des propositions qui tendent à donner un caractère odieux à l'Autorité souveraine. Quelles règles pour les mœurs ! Quels hommes pour la Religion et pour l'État, que des enfans élevés dans ces principes qui font également horreur au chrétien et au citoyen ! »

C'étoit sans doute une entreprise bien importante et bien utile, qu'un traité complet sur l'Éducation; et personne n'étoit plus capable que M. *Rousseau* de la bien remplir. Il ne pouvoit exercer ses talens sur un sujet plus essentiel au bonheur de la société et à la prospérité des États; mais il falloit pour cela que, moins jaloux de penser de source et de créer un systême nouveau, il se fût attaché plutôt à réformer ce qu'il y a de défectueux dans l'éducation commune; et le sacrifice qu'il eût fait d'une partie de sa gloire, auroit mieux montré son zèle pour le bien de l'humanité. Il

falloit du moins ne pas nous proposer un plan que les gens sensés ne peuvent lire sans indignation, un plan qui, de l'aveu même de son inventeur, est à peu près impraticable : il falloit ne pas nous proposer sa méthode comme un rêve, et sur-tout ne le point prouver (*).

A tous les jugemens que nous avons rapportés, nous ajouterons encore celui que porte sur l'*Émile* un savant critique (**), et par lequel nous finirons.

(*) On n'étudie plus, on n'observe plus, on rêve, et l'on nous donne gravement pour de la philosophie les rêves de quelques mauvaises nuits. On me dira que je rêve aussi, j'en conviens : mais ce que les autres n'ont garde de faire, je donne mes rêves pour des rêves. *Émile*, tome I.

(**) M. *Bergier* né à Darnay en Lorraine en 1718. Son *Déisme réfuté* que nous citons ici, et qu'il composa contre M. *Rousseau*, est le premier Ouvrage qui l'a fait connoître avantageusement. Il a été suivi d'un grand nombre d'autres, qui le rendront justement célèbre parmi les défenseurs de la Religion. Il réunit au mérite d'une logique très-pressante celui de l'ordre et de la netteté des idées : avec ces armes, il a combattu victorieusement tous nos philosophes impies, et a réduit en poudre leurs vains amas d'objections, qui ne prouvent que la mauvaise foi ou l'ignorance de ceux qui osent les produire ou les répéter.

Il n'est pas nécessaire, dit-il à l'Auteur, de faire de longues observations sur votre traité d'Éducation : il n'est que trop démontré que le mal qu'il est capable de faire, ne peut être racheté par aucun bien qui en approche. Je ne prétends pas que votre plan ne renferme plusieurs observations très-utiles : d'autres vous ont précédé dans ce travail, et puis il y auroit bien du malheur, si quatre volumes ne contenoient que des idées fausses. Vos meilleures sont noyées dans un chaos de réflexions vagues, métaphysiques, obscures et souvent éloignées du vrai. Pour vouloir trop approfondir votre sujet, vous le perdez à tout moment de vue. Vous changez en spéculations creuses un traité qui devoit consister principalement en préceptes et en pratique. Je suis mortifié de vous dire qu'il me paroît que vous avez manqué le but; et qu'avec moins d'esprit vous auriez peut-être mieux fait.

En attendant qu'un Auteur, sinon

plus habile, du moins plus sage, remplisse à cet égard l'attente et les vœux du Public, notre dessein est de présenter ici quelques observations, qui nous ont paru les plus importantes et les plus nécessaires. Elles serviront à diriger les parens, et les aideront à mieux remplir le premier et le plus indispensable de leurs devoirs, comme le plus cher et le plus doux, celui de bien élever leurs enfans et de préparer d'excellens sujets à la patrie.

OBSERVATIONS IMPORTANTES

Sur l'Éducation Physique et Morale des Enfans.

On se plaint tous les jours de la dégradation de l'espèce humaine et de la corruption des mœurs, et nous ne pouvons disconvenir qu'en ce dernier point sur-tout le mal ne soit grand. Ainsi tout bon citoyen, tout homme qui aime sa patrie, doit s'y opposer de toutes ses forces et empêcher qu'il n'augmente. Car il est à craindre que la licence et le débordement des vices, si l'on ne se hâte d'en arrêter les progrès, ne précipitent à grands pas les États dans leur ruine.

S'il y a quelque remède, c'est de l'éducation seule qu'on doit l'attendre. Les espérances de l'État sont fondées sur les générations futures. Et plût à Dieu, dit un Écrivain vraiment ci-

toyen, (*) que nous pussions raisonnablement en concevoir de bonnes ! Mais quel fond devons-nous faire sur ceux qui naissent aujourd'hui ! Doués souvent des plus heureuses dispositions, et destinés par la nature à devenir des hommes utiles, ils passent de ses mains dans celles de personnes qui, étant livrées au luxe et à la mollesse, étouffent leurs bonnes inclinations, jettent dans leur cœur les semences de tous les vices, et leur remplissent l'esprit de préjugés et d'erreurs, qui augmentent et se fortifient par l'exemple et par l'habitude. De là vient que plusieurs, qui étoient nés pour remplir avec distinction les emplois les plus importans de la société, ne sont que des hommes frivoles, dont le moindre défaut est d'être inutiles aux autres. Pourquoi cela ? parce qu'on n'a pas eu soin de leur donner de bonne heure

(*) *L'Art du Poëte et de l'Orateur, précédé d'un Essai d'Éducation.*

des principes sûrs de conduite ; parce qu'on ne les a pas accoutumés à penser et à réfléchir ; parce qu'on ne leur a pas inspiré l'amour de la vertu ; parce qu'on a négligé de leur faire connoître et aimer les vérités et les maximes sublimes de la Religion ; parce qu'enfin ils n'ont eu ni des maîtres sages et éclairés, capables de les instruire et de les porter au bien, ni des parens vertueux, propres à les élever et a les édifier.

Ne nous y trompons pas. La meilleure éducation est celle qu'on reçoit dans le sein de sa famille. C'est là qu'on donne les premières impressions qui restent toute la vie, et qu'on prépare l'esprit à recevoir les leçons du maître. Mais quel progrès peut faire dans les sciences et dans la vertu, un enfant, devant qui l'on tient des discours si libres et quelquefois si impies ; qui entend vanter continuellement les richesses, la délicatesse de la table, le jeu, les spectacles, les amusemens frivoles, et tous

ces riens importans dont on s'occupe si sérieusement dans le monde ! Et l'on sera surpris qu'il ait du dégoût pour les devoirs de la Religion, et pour les choses utiles auxquelles on veut qu'il s'applique ! Parens aveugles, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes de la méchanceté et de l'ignorance de vos enfans !

Ce n'est pas ainsi que se comportoient ces anciens Romains, dont nous admirons les nobles sentimens et les actions héroïques. Ils élevoient leurs enfans avec le plus grand soin et la plus continuelle vigilance. Ils les faisoient passer des premières écoles sous la conduite d'un homme habile et sage, qui achevoit de les former par ses leçons et par ses exemples, leur aplanissoit les difficultés des sciences, leur apprenoient les devoirs de l'état auquel ils étoient destinés, et les dirigeoient parmi les écueils du monde, toujours dangereux pour la jeunesse.

Que fait - on aujourd'hui ? A peine un jeune homme a-t-il fait ses études,

qu'on l'abandonne à lui-même ; et il se perd infailliblement, si d'heureuses circonstances ne le sauvent, ou si les principes qu'il a reçus ne lui servent comme d'égide, pour repousser les traits dont il est assailli de toutes parts.

Mais d'un autre côté, que servent les leçons et les exemples domestiques, si les maîtres n'achèvent l'édifice que les parens ont commencé; si leur piété, leurs mœurs et leurs talens ne concourent à former des citoyens éclairés et vertueux. On ne sauroit donc être trop délicat sur le choix des Maîtres et des Gouverneurs, comme nous le dirons en son lieu dans le cours de ce Traité.

Nous ne nous proposons pas de donner ici un nouveau plan d'éducation. Assez d'autres l'ont fait dans ce siècle, et ont imaginé de brillans systêmes, moins propres peut-être à éclairer et à instruire qu'à séduire et à égarer. Plus réservés et plus circonspects sur un objet aussi essentiel, nous voulons seulement exposer quelques réflexions

particulières, que nous tirerons principalement des meilleurs Maîtres et de notre propre expérience. C'est la route la plus sûre et la plus infaillible. L'expérience est le Législateur suprême, celui dont on doive le plus respecter, et dont on puisse sans crainte suivre les décisions. Son fanal, si l'on peut s'exprimer ainsi, élevé au-dessus des écueils sans nombre qui se rencontrent dans la longue route de l'éducation, et placé au milieu des lueurs trompeuses qui, offertes pour éviter ces écueils, y précipitent, peut seul diriger sûrement et préserver du naufrage. Les défauts où sont tombés ceux qui ont couru la même carrière, peuvent nous être utiles. Ils ont payé le tribut pour nous, et augmenté nos connoissances par leurs découvertes. Ainsi leurs lumières et leurs égards doivent également servir à nous conduire.

PRÉCEPTES
POUR L'ÉDUCATION
DES DEUX SEXES;
A L'USAGE
DES FAMILLES CHRÉTIENNES.

DE L'ÉDUCATION PHYSIQUE.

I. *Les Nourrices.*

LE premier devoir que la nature impose aux mères en leur donnant les moyens pour le remplir, est d'allaiter elles-mêmes leurs enfans. Mais ce devoir est-il si indispensable, qu'elles ne puissent s'en décharger sur une mère étrangere ? Cette question importante, qui se présente ici naturellement, a de part et d'autre de fortes raisons, soutenues et combattues par des partisans distingués. Nous allons, d'après eux, rapporter succinctement les principales, afin de mettre en état de se décider sur un point d'une pratique si journalière et qui peut avoir de si grandes suites pour la mère et pour l'enfant.

L'amour maternel est l'ouvrage de la nature : elle n'a inspiré à la mère cette passion vive, que pour mieux assurer la conservation de son fruit ; et avec la douce satisfaction que la mère éprouve en nourrissant elle-même, elle y trouve un double intérêt, sa santé propre et celle de l'enfant.

Cette liqueur admirable, qui ne devient abondante dans le sein de la mère, que lorsque l'enfant venu au monde, la demande avec cris, peut devenir meurtrière pour elle, s'altérer faute d'issue, s'épancher intérieurement, faire un dépôt, et lui causer du moins une dangereuse fièvre, si son enfant en est frustré. Il y a aussi une proportion naturelle entre le sang qui coule dans les veines de l'enfant, et le lait que la mère lui donne : ce qui fait que cette nourriture lui sera toujours plus profitable qu'une nourriture étrangère.

Rien d'ailleurs n'est capable de remplacer l'amour des mères ; celui des nourrices n'en est qu'une foible imitation : il n'est ni aussi vif, ni aussi précautionné ; et par une infidélité dont les suites ne sont pas moins malheureuses qu'elles se trouvent fréquentes, elles deviennent mères, après avoir promis de n'être que nourrices ; tournant leur substance au profit du nouvel

enfant qu'elles ont conçu, et au grand désavantage de celui qu'elles ont dans leurs bras.

De ces puissantes raisons, l'on conclut qu'il n'y a qu'une maladie déclarée, ou telle autre nécessité absolue, qui puisse dispenser la mère du devoir de donner à son enfant le lait qu'elle a reçu pour lui.

Ceux qui se déclarent pour l'usage des nourrices, conviennent, qu'on voit périr plusieurs mères, qu'il seroit possible de sauver en leur laissant nourrir leurs enfans. Mais il vaut mieux, ajoutent-ils, les exposer à un danger que de leur en faire courir cent. Par une suite infaillible de la manière dont les filles sont élevées dans la plupart de nos villes, ce n'est pas sans danger qu'elles deviennent mères, et c'est avec un risque extrême qu'elles deviendront nourrices. Les dames de tous les états, par le peu d'air et d'exercice qu'elles prennent, sont d'un tempérament si délicat, que la nourriture qu'elles donneroient à un enfant, seroit accablante pour elles et peu suffisante pour lui. Il faut donc chercher à lui procurer une nourriture saine et abondante, et à lui communiquer avec le lait d'une paysanne robuste et de bon caractère, la vigueur de son tempérament.

Il ne faut sans doute recourir au supplément des nourrices, que dans un exact besoin ; et les mères d'une santé forte n'ont pas à hésiter sur leur devoir. Mais dans l'affoiblissement de nos corps comme de nos mœurs, c'est une pratique louable et trop souvent nécessaire, d'associer les femmes de la campagne à celles de la ville, pour assurer une bonne constitution à des enfans qui languiroient dans les bras de leurs mères. Tous les jours on en voit qui reviennent de nourrice avec les plus belles couleurs ; et de dix, dont dix mères délicatement élevées ont voulu prendre sur elles la nourriture et le soin, il y en a toujours eu huit qu'il a fallu abandonner et remettre en d'autres mains au milieu de la carrière, pour sauver la mère et l'enfant.

Est-on dans le cas d'être obligé de recourir à une nourrice étrangère ? il est essentiel de la bien choisir, même pour les mœurs de l'enfant. Rien ne nous paroît plus judicieux et plus sensé que les conseils, donnés à ce sujet par l'Auteur d'*Émile* (*) dont, généralement parlant, l'éducation physique vaut mieux et doit plus être adoptée que l'éducation morale.

(*) Tome I, liv. I.

« Une des misères des gens riches, dit-il, est d'être trompés en tout. Chez eux tout est mal fait, excepté ce qu'ils y font eux-mêmes, et ils n'y font presque jamais rien. S'agit-il de chercher une nourrice : on la fait choisir par l'accoucheur. Mais qu'arrive-t-il de là ? que la meilleure est toujours celle qui l'a le mieux payé. Je n'irai donc pas consulter un accoucheur pour celle d'*Émile*. J'aurai soin de la choisir moi-même ; je ne raisonnerai peut-être pas là-dessus si disertement qu'un chirurgien ; mais à coup sûr, je serai de meilleure foi ; et mon zèle me trompera moins que son avarice. »

« Ce choix n'est point un si grand mystère ; les règles sont très-connues. Il faudroit une nourrice nouvellement accouchée, à un enfant nouvellement né. Ceci a son embarras, je le sais : mais si-tôt qu'on sort de l'ordre naturel, tout a ses embarras pour bien faire. Le seul expédient commode est de faire mal ; c'est aussi celui qu'on choisit. »

« Tout le monde sait combien il est important pour la santé des enfans, de choisir de bonnes nourrices. Il est absolument nécessaire qu'elles soient saines et qu'elles se portent bien. On n'a que trop d'exemples

de la communication de certaines maladies de la nourrice à l'enfant. »

« Si les mères nourrissoient leurs enfans, il y a beaucoup d'apparence qu'ils en seroient communément plus forts et plus vigoureux. Le lait de leur mère doit leur convenir mieux que celui d'une autre femme. L'enfant dans son sein s'est nourri d'une liqueur laiteuse, qui est fort semblable au lait qui se forme après sa naissance. Il est donc déjà, pour ainsi dire, accoutumé au lait de sa propre mère; au lieu que le lait d'une autre nourrice est une nourriture nouvelle pour lui, et qui est quelquefois assez différente de la première pour qu'il ne puisse pas s'y accoutumer. Car on voit des enfans qui ne peuvent s'accommoder du lait de certaines femmes : ils maigrissent, ils deviennent languissans et malades. Dès qu'on s'en apperçoit, il faut prendre une autre nourrice. Si l'on n'a pas cette attention, ils périssent en fort peu de temps. »

« Il y en a qui par intérêt continuent de nourrir pendant leur grossesse : en cela doublement criminelles, elles font languir le malheureux enfant qu'elles allaitent, et ruinent avant sa naissance la santé de celui qu'elles portent, et quelquefois même

lui causent la mort, faute de nourriture. D'autres font pire encore ; elles feignent de sevrer leur enfant et continuent de lui donner le sein aux dépens de celui qu'on leur a donné et qui souvent périt de besoin. »

« Il faudroit une nourrice aussi saine de cœur que de corps. L'intempérance des passions peut, comme celle des humeurs, altérer son lait. De plus, s'en tenir uniquement au physique, c'est ne voir que la moitié de l'objet. Le lait peut être bon, et la nourrice mauvaise ; un bon caractère est aussi essentiel qu'un bon tempérament. Si l'on prend une femme vicieuse, quand son nourrisson ne contracteroit pas ses vices, il est au moins certain qu'il en souffrira. Est-elle gourmande, intempérante ? elle aura bientôt gâté son lait. Si elle est négligente ou emportée, que va devenir à sa merci un pauvre malheureux, qui ne peut ni se défendre ni se plaindre ? Jamais en quoi que ce puisse être, les méchans ne sont bons à rien de bon. »

« Le choix de la nourrice importe d'autant plus, qu'elle doit être la première gouvernante de son nourrisson. Il seroit à souhaiter qu'il pût n'en avoir jamais d'autres. C'étoit l'usage des anciens, moins raisonneurs et plus sages que nous. Après

avoir nourri des enfans de leur sexe, les nourrices ne les quittoient plus. Voilà pourquoi dans leurs pièces de théâtre la plupart des confidentes sont des nourrices. Il est impossible qu'un enfant qui passe successivement par tant de mains différentes, soit jamais bien élevé. A chaque changement, il fait de secrètes comparaisons qui tendent toujours à diminuer son estime pour ceux qui le gouvernent, et conséquemment leur autorité sur lui. S'il vient une fois à penser qu'il y a de grandes personnes qui n'ont pas plus de raison que des enfans, toute l'autorité de l'âge est perdue et l'éducation manquée. Un enfant ne doit connoître d'autres supérieurs que son père et sa mère, ou à leur défaut sa nourrice et son gouverneur. »

« Il faut que la nourrice vive un peu plus commodément; qu'elle prenne des alimens un peu plus substantiels, mais non qu'elle change tout-à-fait de manière de vivre: car un changement prompt et total, même de mal en mieux, est toujours dangereux pour la santé; et puisque son régime ordinaire l'a laissée ou rendue saine et bien constituée, à quoi bon lui en faire changer? »

« Les paysannes mangent moins de viande et plus de légumes que les gens de la ville;

ce régime végétal paroît plus favorable que contraire à elles et à leurs enfans. Quand elles ont des nourrissons bourgeois, on leur donne des pot-au-feux (*), persuadé que le potage et le bouillon de viande leur font un meilleur chyle et fournissent plus de lait. Je ne suis point du tout de ce sentiment, et j'ai pour moi l'expérience, qui nous apprend que les enfans ainsi nourris sont plus sujets à la colique et aux vers que les autres. Cela n'est guère étonnant, puisque la substance animale en putréfaction fourmille de vers, ce qui n'arrive pas de même à la substance végétale. »

« Je pense donc qu'au lieu de changer la nourriture ordinaire des nourrices, il suffit de la leur donner plus abondante et mieux choisie dans son espèce. Ce n'est pas par la nature des alimens que le maigre échauffe : c'est leur assaisonnement seul qui les rend mal-sains. Réformez les règles de votre cuisine ; n'ayez ni roux ni friture ; que le beurre ni le sel, ni le laitage ne

(*) C'est ainsi qu'écrit M. *Rousseau*, contre la règle donnée par nos Grammairiens. Selon eux, quand un mot est formé de deux noms unis par une préposition, ou par un article, le premier des deux noms doit seul prendre la marque du pluriel, *des arcs-en-ciel*, *des chefs-d'œuvre*, *des culs-de-lampe*, *des coqs-à-l'âne*.

passent point sur le feu ; que vos légumes cuits à l'eau ne soient assaisonnés qu'arrivant tout chauds sur la table : le maigre loin d'echauffer la nourrice, lui fournira du lait en abondance et de la meilleure qualité. Se pourroit-il que, le régime végétal étant reconnu le meilleur pour l'enfant, le régime animal fût le meilleur pour la nourrice ? Il y a de la contradiction à cela. »

« C'est sur-tout dans les premières années de la vie, que l'air agit sur la constitution des enfans. Dans une peau délicate et molle, il pénètre par tous les pores, il affecte puissamment ces corps naissans ; il leur laisse des impressions qui ne s'effacent point. Je ne serois donc pas d'avis qu'on tirât une paysanne de son village pour l'enfermer en ville dans une chambre, et faire nourrir l'enfant chez soi. J'aime mieux qu'il aille respirer le bon air de la campagne, qu'elle le mauvais air de la ville. »

« Les hommes ne sont point faits pour être entassés en fourmilières, mais épars sur la terre qu'ils doivent cultiver. Plus ils se rassemblent, plus ils se corrompent. Les infirmités du corps, ainsi que les vices de l'ame, sont l'infaillible effet de ce concours trop nombreux. L'homme est de tous les animaux celui qui peut le moins vivre

en troupeaux. Des hommes entassés comme des moutons, périroient en très-peu de temps. L'haleine de l'homme est mortelle à ses semblables. Cela n'est pas moins vrai au propre qu'au figuré. »

« Les villes sont le gouffre de l'espèce humaine. Au bout de quelques générations les races périssent ou dégénèrent; il faut les renouveler, et c'est toujours la campagne qui fournit à ce renouvellement. Envoyez-donc vos enfans se renouveler, pour ainsi dire, eux-mêmes, et reprendre, au milieu des champs, la vigueur qu'on perd dans l'air mal-sain des lieux trop peuplés. Les femmes grosses, qui sont à la campagne, se hâtent de revenir accoucher à la ville; elles devroient faire tout le contraire, celles sur-tout qui veulent nourrir leurs enfans. Elles auroient moins à regretter qu'elles ne pensent; et dans un séjour plus naturel à l'homme, les plaisirs attachés aux devoirs de la nature leur ôteroient bientôt le goût de ceux qui ne s'y rapportent pas. »

Nous l'avons déjà dit : hors le cas d'infirmité et d'impuissance absolue, le devoir pour les mères de nourrir elles-mêmes est indubitable. Quelque spécieux prétextes qu'allèguent les femmes mondaines, plus soigneuses de leurs aises et de leurs plaisirs

que de leurs obligations, elles ne peuvent se dispenser de celle-ci, sans se rendre coupables, sans faire le plus grand tort à leurs enfans et à elles-mêmes. Combien d'enfans périssent et qui auroient vécu s'ils avoient sucé le lait de leur mère ! Femmes mondaines, vous ne pouvez empêcher vos entrailles d'être émues à cette pensée. Mais vous voulez éviter la gêne et la contrainte. Vous outragez la nature, et souvent vous en êtes punies. Combien de maladies sont les suites de votre mollesse. Vous avez craint de vous incommoder en nourrissant : vous avez préféré à votre devoir, la liberté de vous répandre dans le monde. Vous ne mènerez dans la suite qu'une vie languissante ; vous n'aurez plus de santé, pour avoir trop voulu la conserver.

Ce ne sont pas toujours les femmes qu'il faut accuser de ce désordre. Souvent elles auroient la bonne volonté de nourrir leurs enfans. Ce sont les maris qui empêchent leurs épouses de remplir ce devoir prescrit par la nature. Ennemis de tout embarras, ils veulent être pères, sans partager les peines qui sont attachées à cette auguste qualité. On pourroit aussi leur dire : vous n'aimez pas vos enfans, vous serez la cause de la mort de plusieurs, ou du moins de mille accidens que la prévoyance et la ten-

dresse maternelle leur auroient épargnés. Et quand cela n'arriveroit que pour un seul, cette crainte ne devroit-elle pas vous déterminer à lui sacrifier votre attachement mal-entendu pour vos épouses, votre amour de vous-mêmes et de vos plaisirs.

Ce qui seul devroit ôter à toute femme qui n'est pas dénaturée, la volonté de faire nourrir son enfant, c'est qu'en souffrant qu'il doive à une autre sa première nourriture, elle partage le droit de mère, ou plutôt elle l'aliène, et voit son enfant aimer une autre femme autant et plus qu'elle. Ce motif agissoit si puissamment sur la mère de St. Louis, la vertueuse *Blanche*, que non-seulement elle voulut le nourrir de son propre lait, mais qu'elle s'acquitta même de ce sacré devoir, avec un soin et une tendresse qu'elle portoit jusqu'à la jalousie. Elle fut attaquée d'une fièvre qui dura quelque temps ; une dame de la cour, qui, à son exemple nourrissoit aussi son fils, donna son sein au petit Prince qui le saisit avidement. *Blanche*, revenue de son accès, demanda son enfant et lui présenta le sein : mais surprise qu'il le refusât, elle en soupçonna la cause. Celle qui avoit rendu cet office s'étant nommée, la Reine, au lieu de la remercier, la regarda d'un air indigné, mit le doigt dans la bouche du petit Prince,

et lui fit rejeter le lait qu'il avoit pris. Comme cette action un peu violente étonnoit ceux qui se trouvoient présens : *Hé quoi !* leur dit-elle, *souffrirai-je qu'on m'ôte le titre de mère, que je tiens de Dieu et de la nature ?* Oui, femmes imprudentes, vous n'êtes qu'à moitié mères, si vous ne nourrissez pas vos enfans ! Vous partagez ce titre honorable avec une étrangère. Celle-ci est souvent plus chérie de vos enfans et leur est plus attachée que vous-mêmes.

La manière dont on remédie à cet inconvénient, est d'inspirer aux enfans du mépris pour leur nourrice. Mais, répond l'auteur d'*Emile*, au lieu de faire un tendre fils d'un nourrisson dénaturé, on l'exerce à l'ingratitude, on lui apprend à mépriser un jour celle qui lui a donné la vie, comme celle qui l'a nourri de son lait. L'enfant doit aimer sa mère avant de savoir qu'il le doit. Si la voix du sang n'est fortifiée par l'habitude et par les soins, elle s'éteint dans les premières années, et le cœur meurt, pour ainsi dire, avant de naître. Les devoirs de mère et d'enfant sont réciproques : s'ils sont mal remplis d'un côté, ils seront négligés de l'autre.

O mères, qui voulez parfaitement l'être, osez donc braver l'empire tyrannique de la mode et les mépris insensés des petites-

maîtresses, qui ne manqueront pas de tourner en ridicule un exemple que les unes n'ont pas donné, et que les autres ne veulent pas suivre. Remplissez avec une vertueuse intrépidité ce devoir si doux, que la nature vous impose. Puisse votre nombre augmenter par l'attrait des biens destinés à celles qui s'y livrent; fondé sur une expérience qu'on n'a jamais vue démentie, j'ose promettre à ces dignes mères un attachement solide et constant de la part de leurs maris, une tendresse vraiment filiale de la part de leurs enfans, l'estime et le respect du public, le plaisir flatteur de se voir un jour imiter par leurs filles, et citer en exemple à celles d'autrui.

Tandis que ces autres prétendues mères, débarrassées de leurs enfans, se livrent gaiement aux amusemens de la ville, saventelles quel traitement leur enfant reçoit au village où il est relégué et banni ?

Ces fausses mères d'enfans étrangers, pour qui la nature ne leur dit rien, ne cherchent qu'à s'épargner de la peine. Afin d'être moins obligées de veiller sans cesse sur leur nourrisson, on le lie, on le garrote, on le jette dans un coin sans se mettre en peine de ses cris; et pourvu qu'il ne se casse ni bras ni jambe, on se soucie peu qu'il périsse ou qu'il demeure infirme. le

reste de ses jours. Combien de fois même ces femmes mercenaires, fatiguées des cris aigus qu'arrache à l'enfant sa situation douloureuse, ne font-elles pas retomber sur cette innocente victime le contre-coup de leurs impatiences ou de leurs chagrins domestiques ? Mères barbares, vous l'êtes plus que les tigres, si vos entrailles, qui ont porté ce malheureux enfant, ne sont pas émues à la seule pensée des maux qu'on lui fait souffrir et qu'on lui prépare.

En effet, cette contrainte cruelle où l'on retient ses membres, que peut-elle opérer ? que de gêner la circulation du sang et des humeurs, empêcher l'enfant de se fortifier, de croître, et altérer pour la suite sa constitution.

Plusieurs enfans crient nuit et jour. D'habiles observateurs ont examiné quelle étoit la cause de ces cris, et ils ont trouvé que cela vient souvent de la manière dont on les enveloppe. Les Sauvages sont droits et bien faits, parce que leurs enfans ne sont point emmaillottés. Il faut, disoit madame *Le Prince de Beaumont* (*), à des gens de la campagne auxquels il est si difficile de faire renoncer à leurs usages les plus mauvais, il

(*) Le Magasin des Pauvres, Artisans et Gens de la campagne.

faut que les petits membres de vos enfans aient la liberté de se mouvoir, si vous voulez qu'ils profitent beaucoup et qu'ils soient toujours gais. Ce sont les bandes dans lesquelles vous les serrez qui excitent leurs cris. Ne remarquez-vous pas au contraire que lorsqu'on les démaillotte pour les changer, ils paroissent tout-à-fait contens ? Ils rient, ils remuent les pieds, les mains : vous diriez qu'ils se dépêchent d'en user avant qu'on les garrotte de nouveau.

Voici comme les Anglois tiennent les leurs. Ils leur donnent d'abord en naissant des brassières, qui leur laissent les bras en liberté ; puis ils les enveloppent dans leurs langes à l'ordinaire : mais au lieu de les relever par en bas et de les serrer avec une bande, ils laissent traîner ces langes de toute leur longueur. Ils ont un autre lange quarré, qu'ils plient comme un mouchoir de cou : ils passent un cordon entre deux, et le nouent autour de l'enfant, la pointe par derrière : cette pointe, ils la ramènent entre les jambes de l'enfant et l'attachent au cordon par-devant : ce qui fait comme de petites culottes. Quand l'enfant se salit, rien de plus aisé alors que de le changer. On détache le cordon qui est noué par-devant, et l'on met un mouchoir sec à la place de celui qui est mouillé. On n'a pas besoin de

démaillotter l'enfant de toute la journée, et il est toujours propre : on le nettoie même beaucoup plus aisément. Souvent un enfant se salit une minute après qu'on l'a emmaillotté. Supposons qu'on le change quatre fois par jour, c'est toujours trois heures qu'il a à rester dans son ordure. Or, vous ne sauriez croire comme cela nuit aux enfans. Ceux des Anglais ne salissent plus leurs langes dès six mois. Comme ils ne sont pas enveloppés, et qu'il ne faut qu'une minute pour dénouer le cordon qui tient la petite culotte, on les présente au pot quatre ou cinq fois par jour, et ils s'accoutument à faire leurs besoins à ces heures.

L'illustre auteur de l'*Histoire Naturelle* (*)

(*) M. *de Buffon*, né à Montbar, petite ville de Bourgogne, et mort à Paris, le 16 avril 1788, intendant du Jardin royal des plantes. On lui doit, d'avoir étendu considérablement parmi nous le goût de la physique, qu'il a eu le talent d'embellir et de rendre piquante. Le prestige de sa plume, dit M. *Sabathier*, est tel que ses tableaux attachent l'esprit et ravissent l'imagination, lors même qu'ils ne sont pas d'accord avec la vérité. Sans prétendre garantir la justesse des observations de ce sublime historien, qui a reconnu lui-même qu'il s'étoit égaré quelquefois, on ne peut disconvenir de sa supériorité sur tous nos écrivains naturalistes les plus célèbres. Ses ouvrages subsisteront dans la postérité, comme ces monumens rares, élevés dans des temps de déca-

ne s'élève pas avec moins de force contre les maillots serrés. A peine, dit-il, l'enfant est-il sorti du sein de la mère, et à peine jouit-il de la liberté de mouvoir et d'étendre ses membres, qu'on lui donne de nouveaux liens. On l'emmaillotte, on le couche la tête fixée et les jambes alongées, les bras pendans à côté du corps. Il est entouré de linges et de bandages de toute espèce, qui ne lui permettent pas de changer de situation. Heureux si on ne l'a pas serré au point de l'empêcher de respirer, et si on a eu la précaution de le coucher sur le côté, afin que les eaux qu'il doit rendre par la bouche puissent tomber d'elles-mêmes, car il n'auroit pas la liberté de tourner la tête sur le côté pour en faciliter l'écoulement.

Les peuples qui se contentent de couvrir ou de vêtir leurs enfans, ne font-ils pas mieux que nous ? On ne peut pas éviter, en emmaillottant les enfans, de les gêner au point de leur faire ressentir de la douleur : les efforts qu'ils font pour se débarrasser, sont plus capables de corrompre l'assemblage de leur corps, que les mauvaises situations où ils pourroient se mettre

---

dence ; restes précieux et images augustes des temps de perfection qui les avoient précédés.

eux-mêmes s'ils étoient en liberté. Les bandages du maillot peuvent être comparés aux corps de baleine que l'on fait porter aux filles dans leur jeunesse : cette espèce de cuirasse, ce vêtement incommode qu'on a imaginé pour soutenir la taille et l'empêcher de se déformer, cause cependant plus d'inconvéniens et de difformités qu'il n'en prévient.

La crainte qu'on a que les enfans en liberté ne prennent de mauvaises situations et ne se donnent des mouvemens capables de nuire à la bonne conformation de leurs membres, n'est donc qu'un de ces vains raisonnemens de notre fausse sagesse, et que jamais aucune expérience n'a confirmés. De cette multitude d'enfans qui, chez des peuples plus sensés que nous, sont nourris dans toute la liberté de leurs membres; on n'en voit pas un seul, dit M. *Rousseau*, qui se blesse ni s'estropie. Ils ne sauroient donner à leurs mouvemens la force qui peut les rendre dangereux ; et quand ils prendroient une situation violente, la douleur les avertiroit bientôt d'en changer. Dans les lieux où l'on n'a point ces précautions extravagantes, les hommes sont tous forts, grands, bien proportionnés. Les pays où l'on emmaillotte les enfans, sont ceux qui fourmillent de bossus, de

cagneux, de noués, de gens contrefaits de toute espèce. De peur que les corps ne se déforment par des mouvemens libres, on se hâte de les déformer en les mettant en presse. On les rendroit volontiers perclus pour les empêcher de s'estropier. Nous ne nous sommes pas encore avisés de mettre au maillot les petits des chiens ni des chats: voit-on qu'il résulte pour eux quelque inconvénient de cette négligence?

L'inaction dans laquelle le maillot retient les enfans, ne peut au contraire que leur être nuisible. Le défaut d'exercice est capable de retarder l'accroissement des membres et de diminuer les forces du corps. Aussi les enfans qui ont la liberté de mouvoir leurs membres à leur gré, sont-ils pour l'ordinaire plus forts que ceux qui sont emmaillottés. Ceux-ci, comme un tendre arbrisseau dont on a lié le tronc et arrêté la sève, languissent et ne profitent que foiblement. Leurs muscles n'acquièrent point cette agilité, cette force et cette vigueur qui distinguent si heureusement ceux dans qui l'art n'a point étouffé la nature.

Quand un enfant commence à se fortifier, laissez-le ramper par la chambre, laissez-lui développer, étendre ses petits membres; vous les verrez se renforcer de jour en jour. Comparez-le avec un enfant

emmaillotté, du même âge : vous serez étonné de la différence de leurs progrès. Les anciens Péruviens laissoient les bras libres aux enfans dans un maillot fort large : dès qu'ils pouvoient faire un pas, on leur présentoit la mamelle d'un peu loin, comme un appât pour les obliger à marcher.

« L'enfant nouveau-né, comme l'observe aussi M. *Rousseau*, a besoin d'étendre et de mouvoir ses membres, pour les tirer de l'engourdissement où, rassemblés en un peloton, ils ont resté si long-temps. On les étend, il est vrai, mais on les empêche de se mouvoir. Ainsi, l'impulsion des parties internes, qui tend à l'accroissement, trouve un obstacle insurmontable. L'enfant fait sans cesse des efforts inutiles, qui épuisent ses forces ou retardent leurs progrès. Son premier sentiment est un sentiment de douleur et de peine. Plus malheureux qu'un criminel aux fers, il fait de vains efforts, il s'irrite, il crie. Les premières voix des enfans sont des pleurs ; je le crois bien. On les contrarie dès leur naissance : les premiers dons qu'ils reçoivent de nous sont des chaînes, les premiers traitemens qu'ils éprouvent sont des tourmens. N'ayant rien de libre que la voix, comment ne s'en serviroient-ils pas pour se plaindre ? Ils crient du mal qu'on leur fait : ainsi garrottés, nous crierions plus forts qu'eux.

Au moment que l'enfant respire, en sortant de ses enveloppes, ne souffrez donc pas qu'on lui en donne d'autres qui le tiennent plus à l'étroit. Point de têtières, point de bandes, point de maillot. Qu'il ait des langes flottans et larges, qui laissent tous ses membres en liberté, et ne soient ni assez pesans pour gêner ses mouvemens, ni assez chauds pour empêcher qu'il ne sente les impressions de l'air, auxquelles on ne sauroit trop tôt l'accoutumer, et qui loin de lui nuire le fortifieront. Placez-le dans un grand berceau bien rembourré, où il puisse se mouvoir à l'aise et sans danger. Je dis *berceau*, pour me servir du terme ordinaire : car je suis persuadé qu'il n'est jamais nécessaire de bercer les enfans, et que cet usage leur est souvent pernicieux. »

C'est aussi le sentiment de M. *de Buffon*; dont les sages observations sur cette première partie de la vie de l'homme ont beaucoup servi à l'auteur d'*Emile*. Les avis de ces deux excellens observateurs doivent être d'un grand poids; et c'est pour cela que nous avons cru devoir ici les réunir en faveur des parens qui n'ont pas la facilité de les aller puiser dans la source.

Les enfans nouveau-nés, dit l'Historien de la nature, dorment beaucoup, mais d'un

sommeil souvent interrompu. Ils dorment la plus grande partie du jour et de la nuit, ils semblent même n'être éveillés que par la douleur ou par la faim : aussi les plaintes et les cris succèdent presque toujours à leur sommeil. Comme le berceau les oblige à demeurer dans la même situation, et qu'ils sont toujours contraints par les entraves du maillot ; cette situation devient fatigante et douloureuse après un certain temps. Ils sont mouillés et souvent refroidis par leurs excrémens, dont l'âcreté offense la peau qui est fine et délicate, et par conséquent très-sensible. Dans cet état les enfans ne font que des efforts impuissans : ils n'ont que l'expression des cris pour demander du soulagement. On doit avoir la plus grande attention à les secourir, ou plutôt il faut prévenir tous ces inconvéniens, en changeant une partie de leurs vêtemens au moins deux ou trois fois par jour, et même dans la nuit. Il n'y a guère que la tendresse maternelle qui soit capable de cette vigilance continuelle, de ces petites attentions qu'exige la première enfance. Peut-on l'espérer des nourrices mercenaires ?

Combien, dit Mad. *Le Prince de Beaumont*, n'ai-je pas vu d'enfans, que de cruelles nourrices laissent dans le berceau la plus grande partie du jour, sans être touchées

de

de leurs cris ! Combien qui les enferment plusieurs heures de suite, souvent sous la conduite d'une petite fille de sept ou huit ans, qui n'auroit pas la force de les relever, s'ils tomboient à terre ! Combien qui font user les hardes du nourrisson à leurs propres enfans ! Combien qui le laissent croupir dans son ordure ! Combien s'exposent à les étouffer, en les mettant coucher dans leur lit, pour s'épargner la peine de les tirer de leur berceau et de les y remettre ; les laissent auprès du feu, de l'eau, à la portée des chiens ou des cochons !

Tout cela doit bien faire perdre l'envie de confier ses enfans à des nourrices mercenaires. Les unes abandonnent ces malheureux pendant plusieurs heures, sans avoir la moindre inquiétude sur leur état ; d'autres sont assez cruelles pour n'être pas touchées de leurs plaintes. Alors ces petits infortunés entrent dans une sorte de désespoir : ils poussent des cris qui durent autant que leurs forces. Ces excès leur causent des maladies, ou au moins les mettent dans un état de fatigue et d'abattement, qui ne peut manquer de déranger leur tempérament et la foible constitution de leur corps. Lorsqu'on laisse crier les enfans trop fort et trop longtemps, les efforts qu'ils font leur causent des descentes qu'il faut avoir soin de

rétablir promptement par un bandage. Ils guérissent aisément par ce secours : mais si l'on négligeoit cette incommodité, ils seroient en danger de la garder toute leur vie. (*)

Il est un usage, dont les nourrices nonchalantes et paresseuses abusent souvent. Au lieu d'employer des moyens efficaces pour soulager l'enfant, elles se contentent d'agiter le berceau en le faisant balancer. Ce mouvement lui donne une sorte de distraction qui appaise ses cris. En continuant ce même mouvement, on l'étourdit, et à la fin on l'endort. Mais ce sommeil forcé n'est qu'un palliatif qui ne détruit pas la cause du mal présent : au contraire, on pourroit causer un mal plus grand encore, en les berçant trop long-temps : on les feroit vomir, et quelquefois cette agitation seroit capable, en ébranlant la tête, d'y causer du dérangement.

Avant de bercer les enfans, il faut être sûr qu'il ne leur manque rien ; et l'on ne doit jamais les agiter au point de les étourdir.

(*) M. *Rousseau* croit que c'est moins en laissant pleurer les enfans, qu'en s'empressant de les appaiser, qu'on leur fait gagner des descentes, sans doute parce qu'ils ne crient jamais plus fort. Aussi remarque-t-on que les enfans les plus négligés sont moins sujets à cet accident.

On ne doit même les bercer que rarement; car si on les y accoutume, ils ne peuvent plus dormir autrement. C'est la plus mauvaise des méthodes, dit Mad. *Le Prince de Beaumont*, que celle de bercer les enfans. On leur donne ordinairement le sein avant de les coucher, et on les berce pour les endormir. Or, si l'on nous brandilloit, comme on les remue, aussitôt après notre dîner, il est certain que nous rendrions tout ce que nous aurions mangé. Aussi voit-on souvent les enfans vomir tout leur lait; et s'ils s'endorment ensuite, c'est de la fatigue que leur a causé le vomissement.

Pour que leur santé soit bonne, il faut que leur sommeil soit naturel et long. Cependant s'ils dormoient trop, il seroit à craindre que leur tempérament n'en souffrît. Dans ce cas, il faut les tirer du berceau et les éveiller par de petits mouvemens, leur faire entendre des sons doux et agréables, leur faire voir quelque chose de brillant. Nous ajouterons ici à cette occasion une chose importante et digne d'être observée. C'est que les yeux des enfans se portent toujours du côté le plus éclairé de l'endroit qu'ils habitent; et s'il n'y a que l'un de leurs yeux qui puisse s'y fixer, l'autre n'étant pas si exercé n'acquerra pas autant de force. Pour prévenir cet incon-

vénient, il faut placer le berceau de façon qu'il soit éclairé par les pieds, soit que la lumière vienne d'une fenêtre ou d'un flambeau. Dans cette position, les deux yeux de l'enfant peuvent la recevoir en même temps, et acquérir par l'exercice une force égale. Si l'un des yeux prend plus de force que l'autre, l'enfant deviendra louche : car l'inégalité de force dans les yeux est la cause du regard louche.

Sur toutes ces choses, vous aurez sans doute de grandes oppositions à éprouver de la part des nourrices, asservies à la coutume qui tient lieu de raisons lorsqu'on n'en a point de bonnes, ou plus amoureuses de leurs aises que de leur nourrisson. Un enfant bien garrotté dans un berceau, qu'on fait balancer par un autre enfant pour l'endormir, donne moins de peine que celui qu'il faut veiller sans cesse ; et d'ailleurs sa mal-propreté étant plus sensible dans un vêtement ouvert, il faut le nettoyer plus souvent. Mais ne raisonnez point avec elles : ordonnez et voyez faire. *Caton* l'ancien quittoit tout pour être présent quand la nourrice, c'est-à-dire la mère, lavoit son fils : car les anciens lavoient souvent les enfans, et leur mal-propreté naturelle en montre le besoin. Quand on ne fait que les essuyer, on les déchire. L'usage de laver

n'est pas seulement utile par rapport à la propreté et à la santé actuelle ; il est encore une précaution salutaire, afin de rendre plus flexible la texture des fibres, et de les faire céder sans effort et sans risque aux divers dégrés de chaleur ou de froid, que nous sommes tous les jours dans le cas d'éprouver.

II. *La première Nourriture des Enfans.*

Pour ce qui est de la première nourriture que l'enfant nouveau-né doit prendre, elle est préparée par la nature. M. *de Buffon* veut que la nourrice ne lui donne absolument que son lait, au moins pendant les deux premiers mois. Il ne faudroit même lui faire prendre aucun autre aliment pendant le troisième et le quatrième mois, sur-tout lorsque son tempérament est foible et délicat. Quelque robuste que puisse être un enfant, il pourroit y avoir de grands inconvéniens à le nourrir différemment avant la fin du premier mois. Comme les enfans à cet âge ont besoin de prendre souvent de la nourriture, on les fait teter pendant la journée de deux heures en deux heures, et pendant la nuit à chaque fois qu'ils se réveillent.

En Hollande, en Italie, en Turquie et en général dans tout le Levant, on ne

donne aux enfans que le lait des mamelles pendant un an entier. Les nourrices qui n'ont pas assez de lait pour fournir à l'appétit de leurs élèves, cherchent à l'épargner; et pour cela elles leur donnent un aliment composé de farine et de lait, même dès les premiers jours de leur naissance. Cette nourriture appaise la faim : mais l'estomac et les intestins de ces enfans étant à peine ouverts, et encore trop foibles pour digérer un aliment grossier et visqueux, ils souffrent, deviennent malades, et périssent quelquefois de cette espèce d'indigestion.

Le lait des animaux peut suppléer à celui des femmes. Si les nourrices en manquoient dans certains cas, ou s'il y avoit quelque chose à craindre pour elles de la part de l'enfant, on pourroit lui donner à teter le mamelon d'un animal, afin qu'il reçût le lait dans un degré de chaleur toujours égal et convenable, et sur-tout afin que sa propre salive se mêlât avec le lait pour en faciliter la digestion, comme cela se fait par le moyen de la succion, parce que les muscles qui sont alors en mouvement font couler la salive en pressant les glandes et les autres vaisseaux. J'ai connu à la campagne, dit M. *de Buffon*, quelques paysans qui n'ont pas eu d'autres nourrices que des

brebis ; et ces paysans étoient aussi vigoureux que les autres.

Après deux ou trois mois, lorsque l'enfant a acquis des forces, on commence à lui donner une nourriture un peu plus solide. On fait cuire de la farine avec du lait : c'est une sorte de pain qui dispose peu à peu son estomac à recevoir le pain ordinaire et les autres alimens dont il doit se nourrir dans la suite. M. *Rousseau* est d'un autre avis : « Il a été reconnu, dit-il, que la bouillie n'est pas une nourriture fort saine. Le lait cuit et la farine crue font beaucoup de saburre ou gravier, et conviennent mal à notre estomac. Dans la bouillie la farine est moins cuite que dans le pain, et de plus elle n'a pas fermenté. La panade, la crême de riz me paroissent préférables. Si l'on veut absolument faire de la bouillie, il convient de griller un peu la farine auparavant. On fait dans mon pays, de la farine ainsi torréfiée, une soupe fort agréable et fort saine. Le bouillon de viande et le potage sont encore un médiocre aliment, dont il ne faut user que le moins possible. Il importe que les enfans s'accoutument d'abord à mâcher : c'est le vrai moyen de faciliter l'éruption des dents : et quand ils commencent d'avaler, les sucs salivaires, mêlés avec les alimens, en facilitent la digestion. »

Madame *Le Prince de Beaumont*, dans l'ouvrage qu'on a déjà cité, est du même avis. Plusieurs, dit-elle en parlant des enfans nouveau-nés, leur donnent de la bouillie : c'est la nourriture la plus pernicieuse aux enfans. Leur estomac est trop délicat pour la digérer : elle s'aigrit, s'amasse dans les boyaux, leur donne d'horribles coliques ; et quand ils n'en meurent pas, ils s'en ressentent le reste de leur vie, et ont une mauvaise santé. Faites plutôt bouillir du pain dans de l'eau, et l'écrasez bien : mettez-y un peu de sucre ou de cassonade. Il y a un grand pays où l'on ne nourrit pas autrement les enfans, sans les faire teter, et cela les rend forts et vigoureux. Dans les commencemens, on fait cette bouillie de pain fort claire, quelques-uns même la passent dans un gros linge. On peut aussi faire bouillir du riz dans de l'eau, jusqu'à ce qu'elle soit épaissie : on passe cette eau, qui devient comme une bouillie bien claire. On la donne aux enfans, d'abord très-légère, et puis on l'épaissit à mesure qu'ils deviennent plus grands. Si vous ne pouvez allaiter, mettez votre enfant à la bouillie de pain, et vous pouvez être assuré que cela le nourrira à merveille.

Pour préparer l'enfant à l'usage des alimens solides, on augmente peu à peu la

consistance des alimens liquides. On lui donne, par exemple, du pain trempé dans une liqueur convenable. Les enfans, dans la première année de leur âge sont incapables de broyer les alimens : les dents leur manquent ; ils n'en ont encore que le germe enveloppé dans des gencives si molles, que leur foible résistance ne feroit aucun effet sur des matières solides.

On voit certaines nourrices, sur-tout dans le bas peuple, qui mâchent des alimens pour les faire avaler ensuite à leurs enfans. Écartons de cette pratique toute idée de dégoût, dont les enfans à cet âge ne sont pas susceptibles. Il est certain qu'ils ne sont pas moins avides de recevoir leur nourriture de la bouche de la nourrice que de ses mamelles. Il semble même que c'est la nature qui a introduit cet usage dans plusieurs pays fort éloignés les uns des autres : il régne en Italie, en Turquie, et dans presque toute l'Asie : on le retrouve en Amérique, au Canada, etc. *Je le crois*, dit M. *de Buffon*, fort utile aux enfans, et très-convenable à leur état : c'est le seul moyen de fournir à leur estomac toute la salive qui est nécessaire pour la digestion des alimens solides. Cependant cette précaution ne peut être nécessaire que jusqu'à ce que les enfans eux-mêmes puissent faire,

usage de leurs dents, broyer les alimens et les détremper de leur propre salive.

III. *L'Éruption des Dents.*

Les dents qu'on appelle *incisives* se développent ordinairement les premières. Elles sont au nombre de huit, quatre au devant de chaque mâchoire. Elles commencent communément à paroître pour le plutôt à l'âge de sept mois, souvent à celui de huit ou dix mois, et quelquefois à la fin de la première année. Ce développement ne se fait pas sans des efforts violens et douloureux, qui sont accompagnés de pleurs et de cris. Les enfans perdent alors leur gaieté et leur enjouement : on les voit tristes et inquiets : leur gencive est rouge et gonflée : ils y portent le doigt à tous momens pour tâcher d'appaiser la démangeaison qu'ils y ressentent. On leur facilite ce petit soulagement, en mettant au bout de leur hochet un morceau d'ivoire ou de corail ou de quelque autre corps dur et poli. (*)

Lorsque les gencives sont plus fermes qu'à l'ordinaire, elles résistent plus longtemps à la pression de la dent : ce qui cause une inflammation, capable de causer la

(*) M. *Rousseau* rejette ce moyen, pour des raisons qu'on verra plus bas.

mort. Pour prévenir ces accidens, on coupe la gencive sur la dent, qui par cette petite opération trouve un libre passage, et l'inflammation cesse.

Les dents *canines*, qui sont à côté des incisives au nombre de quatre, une à chaque côté des incisives, sortent ordinairement dans le neuvième ou le dixième mois. Sur la fin de la première année ou dans le courant de la seconde, on voit paroître seize autres dents qu'on appelle *molaires* ou mâchelières, quatre à côté de chacune des canines. Ces termes pour la formation des dents varient. Les dents incisives, les canines et les quatre premières mâchelières tombent naturellement dans la cinquième, la sixième ou la septième année, mais elles sont remplacées par d'autres qui paroissent dans la septième année, souvent plus tard. Les autres mâchelières manquant d'un second germe qui les pousse, ne tombent que par accident, et leur perte n'est presque jamais réparée.

On sèvre trop tôt peut-être tous les enfans, soit pour se débarrasser ou pour d'autres causes. Nous avons vu plus haut que dans plusieurs pays on allaitoit une année entière. Le temps le plus court est naturellement indiqué par l'éruption des dents principales. Comme cette éruption

est communément pénible et douloureuse, contre les lois ordinaires de la nature qui agit à chaque instant dans le corps humain sans y causer la moindre douleur; par un instinct machinal, l'enfant porte alors fréquemment à sa bouche tout ce qu'il tient, pour le mâcher. On pense faciliter l'opération, en lui donnant à la main quelques corps durs, comme l'ivoire ou la dent de loup. « Je crois qu'on se trompe, dit M. *Rousseau.* Ces corps durs appliqués sur les gencives, loin de les ramollir, les rendent calleuses, les endurcissent, préparent un déchirement plus pénible et plus douloureux. Prenons toujours l'instinct pour exemple. On ne voit point les jeunes chiens exercer leurs dents naissantes sur des cailloux, sur du fer, sur des os, mais sur du bois, du cuir, des chiffons, des matières molles qui cèdent, et où la dent s'imprime. »

Je leur ferois donc mâcher d'abord des fruits secs, des croûtes. Au lieu de ces hochets d'or ou d'argent et de tous ces autres colifichets magnifiques, par lesquels on semble vouloir les accoutumer au luxe dès l'enfance; je leur donnerois pour jouer, une tête de pavot dans laquelle on entend sonner des graines, de petites branches d'arbre avec leurs fruits et leurs feuilles. Je leur mettrois

en main un bâton de réglisse qu'ils puissent sucer et mâcher, de longs morceaux de pain dur. A force de ramollir ce pain dans leur bouche, ils en avaleroient enfin quelque peu : leurs dents seroient sorties et ils se trouveroient sevrés presque avant qu'on s'en fût apperçu. Les paysans ont pour l'ordinaire l'estomac fort bon, et on ne les sèvre pas avec plus de façon que cela.

IV. *Habillement.*

A l'égard de l'habillement, les membres d'un corps qui croît, doivent, comme on l'a déjà dit, être tous au large dans leurs vêtemens. Rien ne doit gêner leurs mouvemens ni leur accroissement. Rien de trop juste ni qui colle au corps, point de ligature. L'habillement François, gênant et mal-sain pour les hommes, est pernicieux sur-tout aux enfans. Les humeurs stagnantes, arrêtées dans leur circulation, croupissent dans un repos qu'augmente la vie inactive et sédentaire, se corrompent et causent le scorbut; maladie tous les jours plus commune parmi nous, et presque ignorée des anciens, que leur manière de se vêtir et de vivre en préservoit. L'habillement de houssard, loin de remédier à cet inconvénient, l'augmente; et pour sauver

aux enfans quelques ligatures, les presse par tout le corps. Ce qu'il y a de mieux à faire, est de les laisser en jaquette, le plus long-temps qu'il est possible; puis de leur donner un vêtement fort large, et de ne se point piquer de marquer leur taille : ce qui ne sert qu'à la déformer. Leurs défauts du corps et de l'esprit viennent presque tous de la même cause : on les veut faire hommes avant le temps.

Plus sage que tant d'autres, ne donnez à vos enfans que des habillemens larges, aisés, commodes; et vous les verrez avec joie grandir et se développer. Nous en avons eu sous les yeux plus d'une expérience.

V. *L'éducation mâle.*

Mais si vous voulez préparer votre fils à une santé forte et robuste, aussi bien qu'à des mœurs pures et innocentes, gardez-vous sur-tout de l'élever trop délicatement.

N'imitez pas ces mères insensées, qui faisant de leurs enfans leurs idoles, augmentent et nourrissent leur foiblesse, pour les empêcher de la sentir.

Qu'une mère aime tendrement ses enfans, qu'elle veille fréquemment sur eux, et redouble dans leurs maladies ses soins, ses attentions, sa sollicitude; cela est dans l'ordre et fait une partie des devoirs

d'une mère tendre et prudente. Mais être toujours dans l'agitation, dans l'inquiétude à leur sujet, s'alarmer à la seule apparence du moindre mal dont ils sont menacés, ne pouvoir les perdre un moment de vue sans les croire en péril, s'occuper sans cesse de tous les malheurs qui peuvent leur arriver; c'est moins l'effet d'une grande tendresse maternelle, que la marque d'un esprit foible et peu solide.

Elle ne songe qu'à écarter d'eux les plus petites souffrances, sans penser combien, pour quelques incommodités légères dont elle les préserve un moment, elle accumule au loin d'accidens et de périls sur leur tête. A force de livrer leurs enfans à la mollesse, elles ouvrent leurs pores aux maux sans nombre dont ils ne manqueront pas d'être la proie, étant grands: disposez bien plutôt le vôtre aux atteintes qu'il aura un jour à supporter. Armez-le contre les maux que les âges suivans lui préparent. Que l'habitude le rende en quelque sorte insensible aux intempéries des saisons, des climats, des élémens, à la faim, à la soif, à la fatigue. Plongez-le dans les eaux du Styx, afin qu'il soit invulnérable.

A Sparte, on accoutumoit de bonne heure les enfans à n'être ni difficiles ni délicats pour le manger, à marcher pieds nus, à

coucher durement, à porter le même habit en hiver et en été, pour s'endurcir contre le froid et contre le chaud. L'expérience apprend qu'il meurt plus d'enfans élevés délicatement que d'autres.

Qu'un père aime sagement et tendrement un fils, qu'il élève durement, quoiqu'il pût l'élever avec délicatesse ! Cette dureté qu'un enfant ne sent guère qu'à demi, lui épargne pour le reste de ses jours une infinité de maux bien plus grands et auxquels il ne seroit que trop sensible. Elle le soustrait à mille besoins fictifs, qui deviennent de vrais maux lorsqu'on ne peut les satisfaire ; et qui oseroit répondre qu'il le pourra toujours ? Mais on se passe ordinairement, sans beaucoup de peine, dans tous les âges, des choses dont on n'a eu que peu d'idées dans sa jeunesse.

Ainsi fut élevé un de nos plus grands et de nos meilleurs rois, *Henri IV*. Il reçut sa première éducation dans un château du Béarn, parmi les rochers et dans les montagnes. Là, il étoit habillé et nourri comme les autres enfans du pays. On l'accoutumoit à courir et à monter sur les rochers. Sa nourriture ordinaire étoit du pain bis, du fromage et du bœuf. Souvent même on le faisoit marcher nus pieds et nue tête. Cette éducation mâle contribua sans doute à lui

donner cette trempe d'ame vigoureuse et forte, qui en fit dans la suite un si grand homme. Il seroit à souhaiter, dit l'ingénieux Auteur de l'*Éloge de Sully*, (*) que nos mœurs nous permissent d'imiter de pareils exemples. La mollesse, vice ordinaire de notre éducation moderne, en affoiblissant nos organes, détruit le principe des grandes choses, et fait, pour ainsi dire, mourir l'ame avant qu'elle soit née.

O parens vraiment tendres et courageux, faites, non pas ce qu'inspire une aveugle foiblesse, mais ce qu'un amour éclairé vous prescrit; et en évitant la rudesse et l'excès,

---

(*) M. *Thomas*, Professeur au Collége de Beauvais à Paris, et ensuite de l'Académie Françoise, où ses *Éloges historiques* couronnés dans cette Académie, lui méritèrent l'entrée. Ce sont les plus estimés de ses ouvrages. On y trouve de grandes beautés avec de grands défauts; des étincelles de lumière, des traits fiers et vigoureux, des images brillantes, des pensées fortes exprimées avec énergie, et une foule de connoissances qui plaisent et qui instruisent. Mais on lui reproche de la monotonie, un appareil emphatique, des réflexions pleines d'enflure, des phrases peu liées, des exclamations froides et préméditées, des apostrophes parasites, un jargon scientifique et ridicule, qui déparent de temps en temps ces discours intéressans et d'ailleurs agréables.

suivez ce que dit *Montagne*. (*) « Endurcissez votre enfant : ôtez-lui toute mollesse et délicatesse au vêtir et au coucher, au manger et au boire : accoutumez-le à tout. »

Il étoit si fortement pénétré de la nécessité et de l'importance de cette institution mâle et vigoureuse, qu'il y revient sans cesse et de mille façons. « Pour lui roidir l'ame, dit-il ailleurs, il faut lui durcir les muscles. En l'accoutumant au travail, on l'accoutume à la douleur Il le faut rompre à l'âpreté des exercices, pour le dresser à l'âpreté de la colique et de tous les maux. »

(*) Dans ses *Essais*, écrits avec beaucoup de sens, d'esprit et de force, d'un style naturel, vif et énergique, qui plaît et qui a peu vieilli depuis plus de deux siècles. Mais les excellentes choses qu'on trouve dans son Ouvrage, sont mêlées de tant de maximes épicuriennes ou impies, de mauvais principes, de sophismes séduisans, de détails licencieux, que la lecture n'en sauroit être que fort dangereuse. Il y affiche un scepticisme et une vanité, qui font tort à sa raison et à notre estime. En prenant à tâche de faire sentir par-tout à ses lecteurs combien l'esprit humain est borné, combien il est facile à tomber dans l'erreur, ce philosophe nous a laissé, dans ses propres égaremens, une preuve trop sensible de ce qu'il avance.

Le judicieux *Locke* est du même avis. Il porte même les choses à un point, qui ne sera peut-être pas goûté de tout le monde, et sur-tout des mères. Il veut que les enfans se baignent l'été dans l'eau glacée, et que leurs souliers prennent l'eau dans tous les temps. Mais par une espèce de contradiction, qu'on n'attendroit pas d'un auteur aussi exact, et qui étonne celui de nos Écrivains, qui devroit le moins s'en étonner, il ne veut pas, quand ils sont échauffés, qu'ils boivent frais, ni qu'ils se couchent par terre dans les endroits humides, comme si les petits paysans choisissoient la terre bien sèche pour s'y asseoir ou pour s'y coucher, et qu'on eût jamais ouï dire que l'humidité de la terre eût fait mal à pas un. Écoutez là-dessus les médecins ; on croiroit les Sauvages tous perclus de rhumatismes.

Pour empêcher les enfans de boire quand ils ont chaud, notre instituteur Anglois prescrit de les accoutumer à manger préalablement un morceau de pain, avant de boire. Cela n'est pas plus du goût du sévère instituteur d'*Emile*. (*) « Il est bien étrange, dit-il, que quand l'enfant a soif, il faille lui donner à manger. J'ai-

(*) M. *Rousseau*; *Émile*, tom. I, liv. 2.

merois mieux, quand il a faim, lui donner à boire. Toutes les fois qu'*Emile* aura soif, je veux qu'on lui donne à boire. Je veux qu'on lui donne de l'eau pure et sans aucune préparation, pas même de la faire dégourdir, fût-il tout en nage, et fût-on dans le cœur de l'hiver. »

« Le seul soin que je recommande, est de distinguer la qualité des eaux. Si c'est de l'eau de rivière, donnez-la-lui sur le champ, telle qu'elle sort de la rivière : Si c'est de l'eau de source, il la faut laisser quelque temps à l'air avant qu'il la boive. Dans les saisons chaudes les rivières sont chaudes ; il n'en est pas de même des sources, qui n'ont pas reçu le contact de l'air ; il faut attendre qu'elles soient à la température de l'atmosphère. L'hiver, au contraire, l'eau de source est à cet égard moins dangereuse que l'eau de rivière. »

« Tant que l'enfant ne s'échauffera qu'à faire et lancer des balles de neige, laissons-le boire quand il aura soif ; qu'il continue de s'exercer après avoir bu ; et n'en craignons aucun accident. Que si par quelqu'autre exercice il se met en sueur, et qu'il ait soif, qu'il boive froid, même en ce temps-là. Faites seulement en sorte de le mener au loin et à petits pas chercher son eau : par le froid qu'on suppose, il

sera suffisamment rafraîchi en arrivant, pour la boire sans aucun danger ; sur-tout prenez ces précautions sans qu'il s'en apperçoive. J'aimerois mieux qu'il fût quelquefois malade que d'être sans cesse attentif à sa santé : il lui en arriveroit moins de mal. »

« Pour le sommeil, il en faut un long aux enfans, parce qu'ils font un extrême exercice ; l'un sert de correctif à l'autre : aussi voit-on qu'ils ont besoin de tous deux. Le temps du repos est celui de la nuit ; il est marqué par la nature. C'est une observation constante que le sommeil est plus tranquille et plus doux, tandis que le soleil est sous l'horison ; et l'on éprouve que l'air échauffé de ses rayons, ne maintient pas nos sens dans un si grand calme. Ainsi l'habitude la plus salutaire, est certainement de se lever et de se coucher avec le soleil. Mais la vie civile n'est pas assez simple, assez naturelle, assez exempte de révolutions, d'accidens, pour qu'on doive accoutumer l'homme à cette uniformité, au point de la lui rendre nécessaire. Sans doute il faut s'assujettir aux règles ; mais la première est de pouvoir les enfreindre sans risque, quand la nécessité le veut. N'allez-donc pas amollir indiscrettement votre élève dans la continuité d'un paisible sommeil, qui ne soit jamais inter-

rompu. Livrez-le d'abord sans gêne à la loi de la nature; mais n'oubliez pas que parmi nous il doit être au-dessus de cette loi; qu'il doit pouvoir se coucher tard, se lever matin, être éveillé brusquement, passer les nuits debout sans en être incommodé. En s'y prenant assez tôt, en allant toujours doucement et par degrés, on forme le tempérament aux mêmes choses qui le détruisent, quand on l'y soumet déjà tout formé. »

« Il importe, dit M. *Rousseau* que nous transcrivons ici, de s'accoutumer d'abord à être mal couché; c'est le moyen de ne plus trouver de mauvais lit. En général, la vie dure, une fois tournée en habitude, multiplie les sensations agréables : la vie molle en prépare une infinité de déplaisantes. Les gens élevés trop délicatement, ne trouvent plus le sommeil que sur le duvet; les gens accoutumés à dormir sur des planches le trouvent par-tout : il n'y point de lit dur pour qui s'endort en se couchant. »

« Un lit mollet où l'on s'ensévelit dans la plume ou dans l'édredon, (*) fond et dissout le corps pour ainsi dire. Les reins enve-

(*) Duvet de certains oiseaux du Nord, qui sert à faire des lits fort doux.

loppés trop chaudement s'échauffent. De là résultent souvent la pierre ou d'autres incommodités, et infailliblement une complexion délicate qui les nourrit toutes. Le meilleur lit est celui qui procure un meilleur sommeil. Voilà celui que nous nous préparons, *Emile* et moi, pendant la journée : en labourant la terre, nous remuons nos matelats. »

« Je sais par expérience que, si un enfant est en santé, on est maître de le faire dormir et veiller presque à volonté. Quand l'enfant est couché et que de son babil il ennuie sa bonne, elle lui dit : *dormez;* c'est comme si elle lui disoit : *portez-vous bien*, quand il est malade. Le vrai moyen de le faire dormir, est de l'ennuyer lui-même : parlez tant, qu'il soit forcé de se taire, et bientôt il dormira : les sermons sont toujours bons à quelque chose : autant vaut le prêcher que le bercer : mais si vous employez le soir ce narcotique, gardez-vous de l'employer le jour. »

« J'éveillerai quelquefois *Emile*, moins de peur qu'il ne prenne l'habitude de dormir trop long-temps, que pour l'accoutumer à tout, même à être éveillé brusquement. (*)

(*) Nous remarquerons ici que ce n'étoit ni la maxime ni la pratique du père du célèbre *Montagne*, qui vouloit qu'on n'éveillât son fils tous les

Au surplus, j'aurois bien peu de talent pour mon emploi, si je ne savois pas le forcer à s'éveiller de lui-même, et à se lever, pour ainsi dire à ma volonté, sans que je lui dise un seul mot. S'il ne dort pas assez, je lui laisse entrevoir pour le lendemain une matinée ennuyeuse, et lui-même regardera comme autant de gagné tout ce qu'il pourra donner au sommeil. S'il dort trop, je lui montre à son réveil un amusement de son goût. Veux-je qu'il s'éveille à point nommé, je lui dis : *demain à six heures on part pour la pêche ; on se va promener à tel endroit, voulez-vous en être ?* Il consent, il me prie de l'éveiller ; je promets ou je ne promets pas, selon le besoin : s'il s'éveille trop tard, il me trouve parti. Il y aura du malheur, si bientôt il n'apprend à s'éveiller de lui-même. Au reste, s'il arrivoit, ce qui est rare, que quelque enfant indolent eût du penchant à croupir dans la paresse, il ne faut point le livrer à ce penchant, dans lequel il s'engourdiroit

---

matins qu'au son doux des instrumens, sans doute pour le réveiller peu à peu, et ne lui donner que des pensées et des sentimens agréables. Il eût mieux valu peut-être ne le point réveiller du tout ; et peut-être devroit-on ne lever les enfans que lorsqu'ils s'éveillent d'eux-mêmes. Pourquoi les frustrer d'une partie du repos que la nature leur avoit destiné ? *Dict. Encyc.*

tout-

tout-à-fait, mais lui administrer quelque stimulant qui l'éveille. On conçoit bien qu'il n'est pas question de le faire agir par force, mais de l'émouvoir par quelque appétit qui l'y porte; et cet appétit, pris avec choix dans l'ordre de la nature, nous mène à la fois à deux fins. Je n'imagine rien, dont avec un peu d'adresse on ne pût inspirer le goût, même la fureur, aux enfans, sans vanité, sans émulation, sans jalousie. Leur vivacité, leur esprit imitateur suffisent, sur-tout leur gaieté naturelle; instrument dont la prise est sûre, et dont jamais précepteur ne sut s'aviser. Dans tous les jeux, où ils sont bien persuadés que ce n'est que jeu, ils souffrent sans se plaindre, et même en riant, ce qu'ils ne souffriroient jamais autrement sans verser des torrens de larmes. Les longs jeûnes, les coups, la brûlure, les fatigues de toute espèce sont les amusemens des jeunes Sauvages : preuve que la douleur même a son assaisonnement qui peut en ôter l'amertume; mais il n'appartient pas à tous les maîtres de savoir apprêter ce ragoût, ni peut-être à tous les disciples de le savourer sans grimace. »

Ce qui est certain, c'est que l'éducation et l'habitude ont infiniment plus de pouvoir que nous ne pourrions l'imaginer. On connoît la constance incroyable des jeunes

Lacédémoniens, qui supportoient courageusement les plus vives douleurs, parce qu'ils étoient ainsi élevés. Un d'eux surpris à dérober un renardeau, le cacha dans son sein, et s'en laissa déchirer les entrailles, sans sourciller, sans laisser paroître sur son visage la moindre altération. Qui n'a pas entendu parler de ce jeune page d'*Alexandre*, qui se laissa brûler la main par un charbon, pour ne pas troubler, en le secouant, la cérémonie du sacrifice ? Tant ont de force sur les enfans mêmes, l'habitude et l'opinion !

Assujettisez le vôtre par ces moyens à la douleur, aux maux dont notre espèce est continuellement assaillie, aux accidens, aux périls de la vie, à la mort même. Plus on le familiarisera avec toutes ces idées, plus on le guérira de l'importune sensibilité, qui ajoute au mal l'impatience de l'endurer. Plus on l'apprivoisera avec les souffrances qui peuvent l'atteindre, plus on leur ôtera cette pointe si piquante et si sensible à ceux qui ne sont pas accoutumés de la sentir, et plus aussi l'on rendra son ame invulnérable et dure. Son corps endurci sera comme une forte cuirasse, qui émoussera tous les traits dont il pourroit être atteint au vif. La constance et la fermeté sont, ainsi que les autres vertus, les

apprentissages de l'enfance; mais ce n'est pas en apprenant leurs noms qu'on les enseigne, c'est en les faisant pratiquer.

Comme notre maxime est de ne rien outrer, nous le reconnoissons, et l'austère éducateur d'*Emile* lui-même en convient; il y a un excès de rigueur et un excès d'indulgence, tous deux également à éviter. Si vous laissez trop souffrir les enfans, vous exposez leur santé, leur vie; vous les rendez actuellement misérables. Si vous leur épargnez avec trop de soin toute espèce de mal-être, vous leur préparez de grandes misères; vous les rendez délicats, sensibles; vous les faites sortir de leur état d'homme, dans lequel ils rentreront un jour malgré vous. Pour ne pas les exposer à quelques maux de la nature, vous êtes l'artisan de ceux qu'elle ne leur a pas donnés.

Voulez-vous qu'ils s'habituent d'eux-mêmes et avec plaisir à la souffrance, à la douleur : laissez-les faire. La liberté que vous leur accorderez, les dédommagera amplement des légères incommodités, auxquelles vous les laisserez exposés. Voyez de petits polissons jouer sur la neige, violets, transis, et pouvant à peine remuer les doigts. Il ne tient qu'à eux de s'aller chauffer, ils n'en font rien; si on les y

forçoit, ils sentiroient cent fois plus les rigueurs de la contrainte, qu'ils ne sentent celles du froid. Rendez-vous donc votre enfant misérable, en ne l'exposant qu'aux incommodités qu'il veut bien souffrir? Tout au contraire, vous faites son bien présent, en le laissant libre : vous faites son bien dans l'avenir, en l'armant contre les maux qui l'attendent. Pour sentir les grands biens, il faut qu'il sente les petits maux. Et puis l'homme, qui ne connoîtroit pas la douleur, ne connoîtroit ni l'attendrissement de l'humanité, ni la douceur de la commisération : il ne seroit pas sociable, il seroit un monstre parmi ses semblables. Apprenez au vôtre à souffrir, pour qu'il soit touché de ceux qui souffrent, et qu'il souffre moins lui-même.

Si une mère trop indulgente élève autrement son fils, ce n'est pas son bien qu'elle veut, c'est sa propre satisfaction qu'elle recherche. Pour de petites douceurs qu'elle lui prodigue dans son enfance, elle lui prépare mille maux et mille peines dans tout le cours de sa vie. Sa tendresse pour le présent, est une véritable cruauté pour l'avenir. Elle le rend foible, délicat, sensible à l'excès, incapable de supporter le poids de la fatigue et des maladies. Elle augmente sa sensibilité et sa foiblesse na-

turelle, par une puérile compassion pour les petits accidens qui lui arrivent : elle oublie qu'il doit être un homme. Cette molle éducation, qui, à force de délicatesse et de soin, efféminе un enfant, le dispose à l'indolence, à l'inapplication, à la légéreté, qui n'en font dans la suite qu'un être méprisable et inutile.

Les enfans des pauvres gens de la campagne, avec du pain bis et quelque laitage ou quelques fruits, sont gras et vigoureux ; tandis que la plupart des enfans des riches, malgré des soins continuels, sont délicats, toujours pâles et d'un tempérament qui donne lieu à de fréquentes alarmes. C'est que les premiers sont toujours au grand air ; on ne le dispense aux autres qu'à regret, comme s'il étoit meurtrier. Ils sont toujours renfermés, toujours à l'ombre, et ne respirent qu'un air uniforme, relâché, affadi. On ne cherche pas à empoisonner ces enfans si chéris, mais on y parvient. On les étouffe à force de les tenir chaudement : on oublie que l'air froid les fortifie, et que l'air chaud les affoiblit, les rend malades et les tue.

Les vicissitudes de l'air étant la principale cause de la destruction des êtres vivans, il est essentiel d'armer l'homme contre ces ennemis inévitables. Les Sau-

vages qui vont presque nus, sont d'une santé vigoureuse. L'honnêteté publique prescrit sans doute de se vêtir (*) ; mais s'il faut se couvrir, il n'est pas nécessaire de se charger. Vous ne voulez point que votre enfant souffre du froid : vous l'habillez chaudement. Ignorez-vous que les enfans, étant dans une agitation continuelle, et ayant le sang fort chaud, n'ont jamais froid qu'aux extrémités du corps ? Vos soins mal entendus ne servent qu'à attendrir celui que l'habitude auroit endurci et rendu pres-

(*) Madame *Le Prince de Beaumont* condamne avec raison un défaut trop commun ; c'est de laisser courir les enfans tout nus en chemise, et quelquefois sans chemise, ou de déshabiller un petit garçon devant ses sœurs ou d'autres petites filles : ce qui est aussi indécent que dangereux. Les corps de ces enfans, ajoute-t-elle, sont les membres de J. C., il faut les toucher avec respect, et prendre bien garde d'exposer à la vue ce que la pudeur veut qui soit caché. Il faut être scrupuleux à cet égard, et fouetter les enfans qui se découvrent, au lieu d'en rire, comme on fait souvent. Les parens qui souffrent que leurs enfans se baignent nus avec d'autres, ne sont pas moins criminels. Ils péchent encore, quand ils les mettent coucher dans leur lit ou les laissent coucher ensemble, à plus forte raison les garçons avec les filles, quelque petits qu'ils soient. Il faut à tout prix absolument les séparer, et ne jamais souffrir qu'ils aillent dans le lit les uns des autres.

que insensible. Le philosophe *Scythe*, qui alloit nu au milieu des neiges, répondoit à ceux qui en étoient surpris : *Je suis tout visage.*

Le célèbre historien Grec *Hérodote*, à l'occasion du combat que *Cambyse* livra aux Égyptiens, rapporte qu'ayant été lui-même sur le champ de bataille, plus d'un siècle après, il y avoit vu les os des Perses et des Égyptiens qui y étoient encore, mais séparés les uns des autres. Les crânes des Égyptiens étoient si durs, qu'on avoit bien de la peine à les briser à grands coups de pierre; ceux des Perses au contraire étoient si mous, qu'on les perçoit sans peine. Cette différence venoit de ce que les premiers, dès l'enfance, alloient la tête nue et rasée, au lieu que les Perses l'avoient toujours couverte de leur tiare.

Comme il importe que les os de la tête deviennent plus durs, plus compactes, moins fragiles et moins poreux, pour mieux munir le cerveau non-seulement contre les blessures, mais aussi contre les rhumes, les fluxions, et toutes les impressions de l'air; accoutumez vos enfans à demeurer été et hiver, toujours tête nue. Si pour la propreté et pour tenir leurs cheveux en ordre, vous leur voulez donner une coiffure du,

rant la nuit, que ce soit un bonnet mince et léger.

Quelque délicat qu'on soit dans l'enfance, on est à cet âge moins sensible au froid que dans tous les autres temps de la vie: ce qui vient sans doute de ce que la chaleur intérieure est plus grande; et ce qui donne lieu de le croire, c'est que le pouls des enfans est plus fréquent que celui des adultes. On observe la même chose dans les hommes de petite taille, et dans les animaux chez qui la fréquence du battement du cœur et des artères est d'autant plus grande que l'animal est plus petit. Dans le moineau, les battemens du cœur sont si fréquens qu'à peine peut-on les compter.

« En général, dit M. *Rousseau*, on habille trop les enfans, et sur-tout durant le premier âge. Il faudroit plutôt les endurcir au froid qu'au chaud. Le grand froid ne les incommode jamais, quand on les y laisse exposés de bonne heure; mais le tissu de leur peau, tendre et lâche encore, laissant un trop libre passage à la transpiration, les livre dans l'extrême chaleur à un épuisement inévitable. D'ailleurs, il paroît constant, par la comparaison des peuples du nord et de ceux du midi, qu'on se rend plus robuste en supportant l'excès du

froid que l'excès de la chaleur. Mais à mesure que l'enfant grandit et que ses fibres se fortifient, accoutumez-le peu à peu à braver les rayons du soleil. En allant par degrés, vous l'endurciriez sans danger aux ardeurs de la zône torride. »

« Il y a une façon de s'habiller convenable aux exercices, et une autre plus convenable à l'inaction. Les gens casaniers et sédentaires doivent s'habiller chaudement en tout temps, afin de se conserver le corps dans une température uniforme, qui soit la même à peu près dans toutes les saisons et à toutes les heures du jour. Ceux, au contraire, qui vont et viennent au vent, au soleil, à la pluie, qui agissent beaucoup et passent la plupart de leur temps au grand air, doivent être toujours vêtus légèrement, afin de s'habituer à toutes les vicissitudes de l'air et à tous les degrés de température, sans en être incommodés. »

VI. *L'exercice du corps et la liberté.*

On ne songe qu'à conserver son enfant : ce n'est pas assez ; on doit lui apprendre à se conserver étant homme, à vivre, s'il le faut, dans les glaces d'Islande ou sur le brûlant rocher de Malte. Il s'agit moins de l'empêcher de mourir que de le faire vivre.

Or vivre, ce n'est pas respirer, c'est agir; c'est faire usage de nos organes, de nos sens, de nos facultés, de toutes les parties de nous-mêmes, qui nous donnent le sentiment de notre existence. Accoutumez-y donc votre fils de bonne heure. On ne s'arrêtera pas à prouver l'utilité des travaux manuels et des exercices du corps, pour renforcer le tempérament et la santé: c'est ce que personne ne dispute. Le sage *Locke*, le sensé *Rollin*, le savant *Fleury*, le pédant *de Crouzas* (*), si différens entr'eux dans tout le reste, s'accordent tous en ce seul point, d'exercer beaucoup le corps des enfans. C'est le plus judicieux de leurs préceptes, c'est celui qui est et sera toujours le plus négligé.

Faites mieux que tant d'autres. Fortifiez le tempérament et la santé de votre fils par l'exercice, et pour cela laissez-le agir.

(*) Né à Lausanne en Suisse d'une famille noble: il se distingua dans la philosophie et dans les mathématiques, qu'il professa en Hollande et dans sa patrie. Il fut aussi gouverneur d'un neveu du roi de Suède, et mourut en 1748, à 84 ans. On a de lui une *Logique* en six volumes, qu'il a très-sagement abrégés et réduits en un; plusieurs ouvrages de physique et de mathématiques assez peu estimés, et un traité de l'*Éducation des enfans* en deux volumes, que personne ne lit.

On sait que les enfans se plaisent à être toujours en mouvement. On a beau les menacer s'ils ne restent tranquilles : vainement les fait-on ressouvenir qu'ils se sont blessés en courant, ils ne peuvent demeurer en place. Si on les y oblige, ils souffrent plus de cette contrainte que de toute autre peine. Aussi est-ce une très-forte punition des fautes qu'ils commettent, que de les obliger à rester assis ou dans un même endroit, bien entendu qu'ils y remueront.

Que le vôtre soit rarement assis : qu'il coure, qu'il saute, qu'il danse, qu'il se roule sur le gazon ou travaille dans le jardin, et tout cela sous vos yeux. Il faut vous prêter à ses amusemens, à son bruit, à son tapage. C'est une prétention impossible, une leçon ridicule que celle qu'on donne quelquefois aux enfans ; *Imitez notre exemple ; nous voyez-vous courir à chaque instant çà et là ? ne pouvez-vous comme nous être tranquilles ?* Non, ils ne le peuvent : ils ont un besoin continuel d'agir, ils le sentent parfaitement, parce que c'est la nature qui les en avertit, et qui les oblige à lui obéir par l'attrait du plaisir qu'elle y a mis.

Un enfant veut déranger tout ce qu'il voit : il casse, il brise tout ce qu'il peut

atteindre : il empoigne un oiseau comme il empoigneroit une pierre, et l'étouffe sans savoir ce qu'il fait. Plusieurs regardent tout cela comme les premiers signes de la corruption du cœur humain, et le germe de quelque vice naissant. Nous croyons bien plutôt avec M. *Rousseau*, que c'est le principe actif qui, dans l'enfance étant surabondant, cherche à se développer et s'étend au dehors. Que l'enfant fasse ou défasse, peu lui importe : il suffit qu'il change l'état des choses, et tout changement est une action. Que s'il semble avoir plus de penchant à détruire, ce n'est point par méchanceté ; c'est que l'action qui forme est toujours lente : celle qui détruit, étant plus rapide, convient mieux à sa vivacité. Mais en même temps que l'Auteur de la nature donne aux enfans ce principe actif, il prend soin qu'il soit peu nuisible, en leur laissant peu de force pour s'y livrer. Ne les châtiez donc pas de ces petits désordres : empêchez seulement qu'ils n'aillent trop loin, et qu'ils ne se blessent considérablement : car pour les petites blessures il n'y faut pas faire attention. « Loin d'être attentif à éviter qu'*Emile* ne se blesse, dit son sage instituteur, je serois fort fâché qu'il ne se blessât jamais, et qu'il grandît sans connoître la douleur. Souffrir est la

première chose qu'il doit apprendre, et celle qu'il aura le plus grand besoin de savoir. C'est à cet âge qu'on doit prendre les premières leçons de courage, et en souffrant sans effroi de légères douleurs, apprendre par degrés à supporter les grandes. A quoi bon ces magasins de machines qu'on rassemble autour d'un enfant pour l'armer de toutes pièces contre le moindre accident? Est-ce afin que, devenu grand, il reste à la merci de la douleur, sans courage et sans expérience; qu'il se croie mort à la première piqûre, et s'évanouisse en voyant la première goutte de son sang?»

« *Emile* n'aura ni bourlets, ni paniers roulans, ni chariôts, ni lisières; ou du moins dès qu'il commencera de savoir mettre un pied devant l'autre, on ne le soutiendra que sur les lieux pavés, et l'on ne fera qu'y passer vîte (*). Au lieu de le laisser croupir dans l'air usé d'une chambre, qu'on le mène journellement au milieu d'un pré. Là, qu'il coure, qu'il s'ébatte, qu'il tombe sept fois le jour; tant mieux: il en apprendra plutôt à se relever. Le plaisir de la liberté rachète beaucoup de

(*) Il n'y a rien de plus ridicule et de plus malassuré que la démarche des gens qu'on a trop menés par la lisière. Cela est vrai en plus d'un sens.

blessures. Mon élève aura souvent des contusions ; en revanche, il sera toujours gai. Si les vôtres en ont moins, ils seront toujours contrariés, toujours enchaînés, toujours tristes. Je doute que le profit soit de leur côté. »

Ce n'est pas seulement la première partie de l'enfance, c'est tout ce bel âge dont M. *Rousseau* déplore la triste captivité que nos soins cruels lui font souffrir. Son pinceau séduisant la peint avec des couleurs si intéressantes, qu'on ne peut se défendre d'être de son avis, avec les modifications néanmoins qu'il y met lui-même.

« Que faut-il penser au fond de cette éducation qui charge un enfant de chaînes de toute espèce, et commence par le rendre misérable, pour lui préparer au loin je ne sais quel prétendu bonheur, dont il est à croire qu'il ne jouira jamais ? Quand je supposerois cette éducation raisonnable dans son objet, comment voir sans indignation de pauvres infortunés, soumis à un joug insupportable, et condamnés à des travaux continuels comme des galériens. L'âge de la gaieté se passe au milieu des pleurs, des châtimens, des menaces, de l'esclavage. Accordez-vous au vôtre quelques courts et fugitifs momens pour se divertir ; je le vois bouillant, vif, animé,

ne songeant qu'à bien profiter du peu de liberté qu'on lui donne, et tout entier à son plaisir. L'heure sonne : quel changement ! à l'instant son œil se ternit, sa gaieté s'efface, la joie s'évanouit. Le ton sévère, l'air fâché, vous le prenez par la main, vous lui dites gravement, *allons, monsieur*, et vous l'emmenez dans sa chambre. Le pauvre enfant se laisse entraîner, tourne un œil de regret sur tout ce qui l'environne, se tait, et part les yeux gonflés de pleurs qu'il n'ose répandre, et le cœur gros de soupirs qu'il n'ose exhaler. »

« O toi qui n'as rien de pareil à craindre, toi pour qui nul temps de la vie n'est un temps de gêne et d'ennui, toi qui vois venir le jour sans inquiétude, la nuit sans impatience, et ne compte les heures que par tes plaisirs, viens, mon heureux, mon aimable élève, nous consoler par ta présence du départ de cet infortuné, viens. Il arrive, et je sens à son approche un mouvement de joie que je lui vois partager. C'est son ami, son camarade, c'est le compagnon de ses jeux qu'il aborde. Il est bien sûr, en me voyant, qu'il ne restera pas long-temps sans amusement. Nous ne dépendons jamais l'un de l'autre, mais nous nous accordons toujours ; et nous ne sommes avec personne aussi bien qu'ensemble. »

« Sa figure, son port, sa contenance annoncent l'assurance et le contentement : la santé brille sur son visage : ses pas affermis lui donnent un air de vigueur. Son teint, délicat encore sans être fade, n'a rien d'une mollesse efféminée : l'air et le soleil y ont déjà mis l'empreinte honorable de son sexe. Ses yeux ont une douce sérénité : de longs chagrins ne les ont point obscurcis ; des pleurs sans fin n'ont point sillonné ses joues. Voyez dans ses mouvemens prompts, mais sûrs, la vivacité de son âge et l'expérience des exercices multipliés. Il a l'air ouvert et libre, mais non pas insolent ni vain. Son visage, qu'on n'a pas collé sur des livres, ne tombe point sur son estomac. On n'a pas besoin de lui dire, *levez la tête* ; la honte ni la crainte ne la lui firent jamais baisser. »

« Qu'il s'occupe ou qu'il s'amuse, l'un et l'autre est égal pour lui (*) ; ses occupations sont pour lui des jeux, il n'y sent point de différence. Il met à tout ce qu'il fait un intérêt qui fait rire et une liberté qui plaît. N'est-ce pas un spectacle char-

(*) M. *de Wailly* pense avec M. *Girard*, qu'il vaut mieux mettre le pluriel après *l'un et l'autre*, comme on dit, *le menteur et le flatteur sont également méprisables*.

mant et doux de voir un joli enfant, l'œil vif et gai, l'air content et serein, la physionomie ouverte et riante, faire en se jouant les choses les plus sérieuses, ou profondément occupé des plus frivoles amusemens ? »

« Il est parvenu à la maturité de l'enfance. Il a vécu de la vie d'un enfant : il n'a point acheté sa perfection aux dépens de son bonheur ; au contraire, ils ont concouru l'un à l'autre. En acquérant toute la raison de son âge, il a été heureux et libre autant que sa constitution lui permettoit de l'être. Si la fatale faux vient moissonner en lui la fleur de nos espérances, nous n'aurons point à pleurer à la fois sa vie et sa mort ; nous n'aigrirons pas nos douleurs de celles que nous lui aurons causées ; nous nous dirons : au moins, il a joui de son enfance ; nous ne lui avons rien fait perdre de ce que la nature lui avoit donné. »

« Hommes, soyez donc humains, soyez-le pour tous les états, pour tous les âges. Aimez l'enfance, favorisez ses jeux, ses plaisirs, son aimable instinct. Qui de vous n'a pas regretté quelquefois cet âge où le rire est toujours sur les lèvres, et où l'ame est toujours en paix ? Pourquoi voulez-vous ôter à ces petits innocens la jouis-

sance d'un temps si court qui leur échappe, et d'un bien si précieux dont ils ne sauroient abuser ? Pourquoi voulez-vous remplir d'amertume et de douleurs ces premiers ans si rapides, qui ne reviendront pas plus pour eux qu'ils ne peuvent revenir pour vous ? Pourquoi leur donnez-vous plus de maux que leur état n'en comporte ? Et qui vous dit que toutes ces chaînes dont vous accablez votre enfant, pour son bien, et ces chagrins que vous lui prodiguez, ne lui seront pas un jour plus pernicieux qu'utiles ? Qui sait combien d'enfans périssent victimes de l'extravagante sagesse d'un père ou d'un maître ? Heureux d'échapper à sa cruauté, le seul avantage qu'ils tirent des maux qu'on leur a fait souffrir, est de mourir sans regretter la vie, dont ils n'ont connu que les tourmens. Ne vous préparez pas des regrets en abrégeant leur vie, et en leur ôtant le peu d'instans que la nature leur donne. Aussitôt qu'ils peuvent sentir le plaisir, faites qu'ils en jouissent; faites qu'à quelque heure que Dieu les appelle, ils ne meurent point sans avoir goûté la vie. »

« Mais ne confondez pas la licence avec la liberté, et l'enfant qu'on rend heureux par une liberté raisonnable, avec l'enfant qu'on gâte par une licence qui ne l'est pas.

N'accordez rien à ses desirs parce qu'il le demande, mais parce qu'il en a besoin.»

« Comme la peine est souvent une nécessité, le plaisir est quelquefois un besoin. Il n'y a donc qu'un seul desir des enfans auquel on ne doive jamais complaire, c'est celui de se faire obéir. D'où il suit que dans tout ce qu'un enfant demande, c'est sur-tout au motif qui le porte à demander, qu'il faut faire attention. Accordez-lui, tant qu'il est possible, tout ce qui peut lui faire un plaisir réel. Refusez-lui toujours ce qu'il ne demande que par fantaisie ou pour faire un acte d'autorité. Il faut qu'il sente sa foiblesse, et non qu'il en souffre; qu'il dépende, et non qu'il soit esclave; qu'il demande, et non qu'il commande. Il faut qu'il ne sache ni ce que c'est que servitude quand il agit, ni ce que c'est qu'empire quand on agit pour lui. Suppléez à la force qui lui manque, autant précisément qu'il en a besoin pour être libre, et non pas impérieux. Qu'en recevant vos services avec une sorte d'humiliation, il aspire au moment où il pourra s'en passer, et où il aura l'honneur de se servir lui-même. »

« Quiconque fait ce qu'il veut est heureux s'il se suffit à lui-même : il ne l'est pas si ses besoins passent ses forces : c'est le cas de l'enfant et de la plupart des

hommes. Chacun de nous s'étant fait des besoins, ne peut plus se passer des autres, et redevient à cet égard foible et replongé dans l'enfance. »

« Quant à ce qui regarde les enfans, la nature pourvoit à leur foiblesse naturelle par l'attachement des pères et des mères : mais cet attachement peut avoir son excès, son défaut, ses abus. En leur donnant plus de besoins qu'ils n'en ont, on ne soulage pas leur foiblesse, on l'augmente. A considérer l'enfance en elle-même, il n'y a pas au monde un être plus foible, plus misérable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait si grand besoin de pitié, de soins, de protection, qu'un enfant. Il semble qu'il ne montre une figure si douce et un air si touchant, qu'afin que tout ce qui l'approche s'intéresse à sa foiblesse et s'empresse à le secourir. Qu'y a-t-il donc de plus choquant, de plus contraire à l'ordre, que de voir un enfant impérieux et mutin commander à tout ce qui l'entoure, et prendre impudemment le ton de maître avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr ? »

« Mais aussi qui ne voit que la foiblesse du premier âge enchaîne les enfans de tant de manières, qu'il est barbare d'ajouter à cet assujettissement celui de nos caprices,

en leur ôtant une liberté si bornée, de laquelle ils peuvent si peu abuser, et dont il est si peu utile à eux et à nous qu'on les prive ? La nature a, pour fortifier le corps et le faire croître, des moyens qu'on ne doit jamais contrarier. Il ne faut pas contraindre un enfant de rester quand il veut aller, ni d'aller quand il veut rester en place. Lorsque la volonté des enfans n'est point gâtée par notre faute, ils ne veulent rien inutilement. Il faut qu'ils sautent, qu'ils courent, qu'ils crient quand ils en ont envie. Tous les mouvemens sont des besoins de leur constitution qui cherche à se fortifier. Mais on doit se défier de ce qu'ils desirent, sans le pouvoir faire eux-mêmes, et que d'autres sont obligés de faire pour eux. Alors il faut distinguer soigneusement le vrai besoin, le besoin naturel, du besoin de fantaisie qui commence à naître ; et par *fantaisies* j'entends tous les desirs qui ne sont pas de vrais besoins, et qu'on ne peut contenter qu'avec le secours d'autrui. »

« L'enfant qui n'a qu'à vouloir pour obtenir, se croit le maître de tous les hommes qu'il regarde comme ses esclaves. Est-on forcé de lui refuser quelque chose : lui, croyant tout possible quand il commande, prend ce refus pour une mauvaise volonté ;

toutes les raisons qu'on lui donne dans un âge encore incapable de raisonnement, ne lui semblent que des prétextes : le sentiment d'une injustice prétendue aigrissant son naturel, il prend en haine tous ceux qui ne s'empressent pas à satisfaire ses fantaisies les plus bizarres ; et sans jamais savoir gré de la complaisance, il s'indigne de toute opposition. Toujours chagrin, toujours de mauvaise humeur, toujours dépité contre les autres ou contre lui-même, comment pourroit-il être heureux, gai et content ? N'est-il pas au contraire le plus malheureux de tous les êtres ? »

Voulez-vous maintenir le vôtre dans cette charmante gaieté, qui est l'apanage de son âge et la source de la vie, élevez-le de manière à n'avoir point de caprices, et à jouir en paix de la douce liberté que vous lui accordez sans en abuser jamais.

VII. *Choix des alimens.*

Veillez aussi à lui faire, dans les premières années, un sang doux par le choix des alimens et par un régime de vie simple. Les enfans d'ordinaire sont gourmands, friands, attachés à leur ventre. Appliquez-vous à corriger ce défaut dans le vôtre, et accoutumez-le à la sobriété : elle est le

principe de la santé, et il est facile d'en remarquer les bons effets dans les enfans mêmes. Voyez l'agilité, la vivacité, la gaieté, la force, le sommeil doux dont ils jouissent après avoir mangé sobrement. Comparez cet état avec l'appesantissement, l'ennui, la mauvaise humeur, la foiblesse, le sommeil inquiet qu'ils éprouvent après avoir trop mangé ; et vous comprendrez facilement quels effets ce dernier état souvent répété doit produire sur la santé d'un enfant.

Conservons aux enfans, le plus long-temps qu'il sera possible, leur goût naturel et primitif pour les mets les plus simples, tels que le laitage, les fruits, les légumes. Profitons de l'indifférence qu'ils ont pour la viande, et de la préférence qu'ils donnent tous à des nourritures végétales. « La suprême bonté qui a fait, selon la remarque du philosophe de Genève, du plaisir que nous goûtons dans les alimens, l'instrument de notre conservation, nous avertit, par ce qui plaît à notre palais, de ce qui convient à notre estomac. Il n'y a point naturellement pour l'homme de médecin plus sûr que son propre appétit. »

Ceux qui disent qu'il faut accoutumer les enfans aux alimens dont ils useront étant grands, ne raisonnent pas juste, ce

semble. Car pourquoi leur nourriture devroit-elle être la même, tandis que leur manière de vivre est si différente ? Un homme épuisé de travail, de soucis, de peine, a besoin d'alimens succulens, qui lui portent de nouveaux esprits au cerveau. Un enfant qui croît a besoin d'une nourriture abondante, qui lui fasse beaucoup de chyle ; et rien n'est plus propre à en faire que les fruits et les légumes.

Il importe de ne point rendre les enfans carnassiers ; si ce n'est pour leur santé, c'est pour leur caractère. Car de quelque manière qu'on explique l'expérience, il est certain que les grands mangeurs de viande sont en général cruels et féroces plus que les autres hommes. Cette observation est de tous les lieux et de tous les temps. La barbarie Angloise est connue. Les Gaures au contraire, secte Persanne qui s'abstient de toute chair, sont les plus doux des hommes, ainsi que les Banianes, sectateurs Indiens de la métempsycose. Tous les Sauvages sont cruels, et cette cruauté ne vient point de leurs mœurs, mais de leurs alimens. Ils vont à la guerre comme à la chasse, et traitent les hommes comme les ours, dit l'éducateur d'*Emile*, qui ajoute avec cette éloquence mâle et vigoureuse qui lui est propre : « Tu me demandes pourquoi

pourquoi Pythagore s'abstenoit de manger de la chair des bêtes ; mais moi, je te demande au contraire quel courage d'homme eut le premier qui approcha de sa bouche une chair meurtrie, qui brisa de sa dent les os d'une bête expirante, qui fit servir devant lui des cadavres, et engloutit dans son estomac des membres qui le moment d'auparavant bêloient, mugissoient, marchoient et voyoient. Comment sa main put-elle enfoncer un fer dans le cœur d'un être sensible ? Comment ses yeux purent-ils supporter un meurtre ? Comment put-il voir saigner, écorcher, démembrer un pauvre animal sans défense ?

Les peaux rampoient sur la terre écorchées,
Les chairs au feu mugissoient embrochées ;
L'homme ne put les manger sans frémir,
Et dans son sein les entendit gémir. »

« Les panthères et les lions que vous appelez bêtes féroces, suivent leur instinct par force, et tuent les autres animaux pour vivre. Mais vous, cent fois plus féroces qu'elles, vous combattez l'instinct sans nécessité, pour vous livrer à vos cruelles délices. Les animaux que vous mangez, ne sont pas ceux qui mangent les autres : vous ne les mangez pas ces animaux carnassiers, vous les imitez. Vous n'avez faim que des bêtes innocentes et douces, qui ne font

de mal à personne, qui s'attachent à vous, qui vous servent, et que vous dévorez pour prix de leurs services. »

« O meurtrier contre nature, si tu t'obstines à soutenir qu'elle t'a fait pour dévorer tes semblables (*), des êtres de chair et d'os, sensibles et vivans comme toi, étouffe donc l'horreur qu'elle inspire pour ces affreux repas ; tue les animaux toi-même, je dis de tes propres mains, sans ferremens, sans coutelas ; déchire-les avec tes ongles, comme font les lions et les ours, mords ce bœuf et le mets en pièces, enfonce tes griffes dans sa peau ; mange cet agneau tout vif, dévore ses chairs toutes chaudes, bois son ame avec son sang. Tu frémis, tu n'oses sentir palpiter sous ta dent une chair vivante : il la faut transformer par le feu, la bouillir, la rôtir, l'assaisonner de drogues qui la déguisent : il te faut des charcutiers, des cuisiniers, des rôtisseurs, des gens pour t'ôter l'horreur du meurtre et t'habiller des corps morts, afin que le sens du goût, trompé par ces déguisemens, ne rejette point ce qui lui est étrange,

(*) *Rousseau* sacrifie ici l'exactitude grammaticale à la force : car on ne diroit pas bien : *Celui qui vit sans loi ne la reconnoît point ; quand on vit sans honneur, il est entièrement éteint dans l'ame ; si vous lui demandez grace, il vous la donnera.*

et savoure avec plaisir des cadavres dont l'œil même eût peine à souffrir l'aspect. »

« Hommes cruels, qui vous force à verser du sang ? Voyez quelle affluence de biens vous environne, combien de fruits vous produit la terre, que de richesses vous donnent les champs et les vignes, que d'animaux vous offrent leur lait pour vous nourrir, et leur toison pour vous habiller ! Que leur demandez-vous de plus, et quelle rage vous porte à commettre tant de meurtres, rassasiés de biens et regorgeants de vivres ? Comment avez-vous le cœur de mêler avec les doux fruits que la Nature vous prodigue, des ossemens sur vos tables, et de manger avec le lait le sang des bêtes qui vous le donnent. (*) »

« Quoique ce morceau, (tiré de *Plutarque*) dit l'auteur d'*Emile*, soit étranger à mon sujet, je n'ai pu résister à la tentation de le transcrire, et je crois que peu de lecteurs m'en sauront mauvais gré. Nous pouvons le dire de même, et ajouter que c'est à peu près ce qu'Ovide avoit fait dire à *Pythagore* :

Parcite, mortales, dapibus temerare nefandis
Corpora. Sunt fruges, sunt deducentia ramos
Pondere poma suo, tumidæque in vitibus uvæ ;

(*) Emile, tome 1.

Sunt herbæ dulces, sunt quæ mitescere flammâ
Mollirique queant. Nec vobis lacteus humor
Eripitur, nec mella thymi redolentia florem :
Prodiga divitias alimentaque mitia tellus
Suggerit, atque epulas sine cæde et sanguine præbet.
Heu ! quantum scelus est in viscera viscera condi,
Congestoque avidum pinguescere corpore corpus,
Alteriusque animantem animantis vivere letho !
Scilicet in tantis opibus, quas optima matrum
Terra parit, nil te nisi tristia mandere sævo
Vulnera dente juvat, ritusque referre Cyclopum.(**)

Quoi qu'il en soit, et quelque sorte de régime que vous donniez aux enfans, pourvu que vous ne les accoutumiez qu'à des mets communs et simples, laissez-les manger, courir et jouer tant qu'il leur plaît ; et soyez sûrs qu'ils ne mangeront jamais trop et n'auront point d'indigestions. Mais si vous les affamez la moitié du temps, et qu'ils trouvent le moyen d'échapper à votre vigilance, ils se dédommageront de toute leur force, ils mangeront jusqu'à regorger, jusqu'à crever. Notre appétit n'est démesuré que parce que nous voulons lui donner d'autres règles que celles de la nature. Toujours réglant, prescrivant, ajoutant, retranchant, nous ne faisons rien que la balance à la main ; mais cette balance est à la mesure de nos fan-

(**) Métam. liv. 15.

taisies, et non pas à celle de notre estomac. J'en reviens toujours à mes exemples. Chez les paysans, la huche et le fruitier sont toujours ouverts, et les enfans non plus que les hommes n'y savent ce que c'est qu'indigestion.

S'il arrivoit néanmoins que des enfans attachés à leur ventre mangeassent trop ; il est si aisé de les distraire avec des amusemens de leur goût, qu'on parviendroit à les épuiser d'inanition sans qu'ils y songeassent. Comment des moyens si sûrs et si faciles échappent-ils à tous les instituteurs ? *Hérodote* raconte que les Lydiens, pressés d'une extrême disette, s'avisèrent d'inventer des jeux et d'autres divertissemens avec lesquels ils donnoient le change à leur faim, et passoient des jours entiers sans songer à manger. Nos savans instituteurs ont peut-être lu cent fois ce passage, sans voir l'application qu'on en peut faire aux enfans (*).

(*) L'histoire est remplie de traits dont on pourroit faire un bon usage, quand même ils seroient faux. L'ancienne sur-tout n'est peut-être souvent qu'un tissu de fables : mais qu'importe pour notre instruction qu'un fait soit vrai, pourvu qu'il nous donne un conseil utile, et que nous puissions en tirer une morale excellente ? C'est dans cette vue qu'on doit la lire, comme nous aurons lieu de le dire ailleurs.

Au reste, que la nourriture du vôtre soit commune et simple. Que son palais ne se familiarise qu'à des saveurs peu relevées et ne se fasse pas un goût exclusif. Ne lui donnez point des sensations si fixes et si déterminées, qu'il en coûte trop d'en changer au besoin ; et ne faites pas qu'il meure de faim dans d'autres lieux, s'il ne traîne par-tout à sa suite la cuisine de son pays. Accoutumez-le à manger de tout, et à n'être pas difficile sur l'accommodage.

Les enfans croient toujours avoir faim : mais c'est moins besoin que gourmandise. Réglez les repas du vôtre, et qu'il mange toujours à peu près aux mêmes heures. Hors de ses repas ordinaires, si l'enfant demande à manger, ne lui donnez que du pain, dont il n'est pas à craindre qu'il abuse, et n'y joignez jamais ce qui pourroit flatter sa sensualité. Qu'il ne mange rien de haut goût qui l'excite à manger plus qu'il ne doit, et qui le dégoûte des alimens plus convenables à sa santé. Un célèbre instituteur et philosophe Anglois (*), qui

(*) *Locke*, mort en 1704, à 72 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, qui rendront sa mémoire immortelle, et entre autres ses *Pensées sur l'Éducation des enfans*, excellent ouvrage qui a été traduit en François. Il ne s'attacha pas seulement à la philosophie, il s'appliqua aussi à la médecine, où il devint très-habile.

avoit fait une étude particulière de la médecine, interdit sévèrement aux enfans les ragoûts recherchés, les pâtisseries, les sucreries, les liqueurs, ainsi que les drogues et les médecines qui ne sont pas d'une absolue nécessité. Il ne voudroit pas non plus qu'on leur donnât du vin. Mais M. *de Buffon* n'est pas tout-à-fait de son avis. « En permettant aux enfans, dit-il, de boire de temps en temps un peu de vin, on préviendroit peut-être une partie des mauvais effets que causent les vers. Car les liqueurs fermentées s'opposent à leur génération : elles contiennent fort peu de parties organiques et nutritives ; et c'est principalement par son action sur les solides que le vin donne des forces : il nourrit moins le corps qu'il ne le fortifie. »

VIII. *Les avantages d'une Santé robuste.*

Nous espérons qu'on voudra bien nous pardonner le détail dans lequel nous venons d'entrer : la santé et la vie des enfans sont le premier devoir des parens. Devoir d'autant plus grand et d'autant plus nécessaire que la vie de l'enfant est fort chancelante jusqu'à l'âge de trois ans, et que, selon un grand nombre d'observations faites avec soin, la moitié des enfans nés en même

temps périt avant la huitième année. De quelle importance aussi n'est-il pas pour les familles et pour l'état, d'avoir des hommes forts et bien constitués, qui puissent un jour servir utilement leur patrie et suffire aux devoirs pénibles que souvent elle impose ?

Il ne suffit pas de prendre soin de l'esprit et de l'orner de science et de bonnes mœurs, si l'on ne donne une grande attention au corps. Quand il languit et qu'on ne jouit pas de la santé, il refuse d'exécuter les ordres de l'esprit. Il faut donc s'attacher à ne le nourrir que de viandes saines, afin qu'il en résulte un sang pur : car les humeurs vicieuses qui affligent les membres, ne sont ordinairement formées que par les mauvaises nourritures. Il faut encore une fois apporter toute son étude à tenir le corps en bonne santé, à lui procurer de la vigueur et de la force, afin qu'il puisse mieux obéir à l'ame. Un bon serviteur doit être fort et robuste. Plus le corps est fort, plus il est maître. Plus sa débilité est grande, plus elle affoiblit l'ame et en quelque sorte l'exténue.

« C'est, dit M. *Rousseau*, une erreur bien pitoyable, d'imaginer que l'exercice du corps nuise aux opérations de l'esprit, comme si ces deux actions ne devoient

pas marcher de concert, et que l'une ne dût pas toujours diriger l'autre. Les Spartiates élevés dans tous les exercices du corps, en étoient-ils moins spirituels ? Qui ne connoît la force et le sel de leurs reparties ? Toujours faits pour vaincre, ils écrasoient en toutes sortes de guerres leurs ennemis, qui craignoient autant leurs mots que leurs coups. »

« Voulez-vous donc cultiver l'intelligence d'un enfant, cultivez les forces qu'elle doit gouverner, augmentez-les le plus que vous pourrez, faites que le corps soit robuste et sain : c'est sa bonne constitution qui rend les opérations de l'ame plus faciles et plus sûres. Exercez donc continuellement le corps de votre élève : rendez-le fort et vigoureux, pour le rendre sage et actif. Qu'il travaille, qu'il agisse, qu'il coure, qu'il soit toujours en mouvement ; qu'il soit homme par la vigueur, et bientôt il le sera par la raison. En fortifiant son corps, il n'en sera que plus en état de recevoir une éducation mâle et vigoureuse, telle que doit être celle des garçons. »

« Je ne me chargerois pas, pour tout au monde, ajoute l'instituteur d'*Emile*, d'un enfant maladif et cacochyme, dût-il vivre quatre-vingts ans. Je ne veux point d'un élève toujours inutile à lui-même et

aux autres, qui s'occupe uniquement à se conserver, et dont le corps nuise à l'éducation de l'ame. Que ferois-je en lui prodiguant vainement mes soins, sinon doubler la perte de la société, et lui ôter deux hommes pour un ? Celui qui se charge d'un élève infirme et valétudinaire, change sa fonction de gouverneur en celle de garde-malade ; il perd à soigner une vie inutile le temps qu'il destinoit à en augmenter le prix ; il s'expose à voir une mère éplorée lui reprocher un jour la mort d'un fils qu'il lui aura long-temps conservé. »

« Qu'on me donne donc un élève qui n'ait pas besoin de la médecine, ou je le refuse. Le sage *Locke*, qui avoit passé une partie de sa vie à l'etude de la médecine, recommande fortement de ne jamais droguer les enfans, ni par précautions, ni pour de légères incommodités. J'irai plus loin, et je déclare que n'appelant jamais de médecin pour moi, je n'en appellerai jamais pour mon *Emile*, à moins que sa vie ne soit dans un danger évident; car alors il ne peut pas lui faire pis que de le tuer. »

« Je sais bien que le médecin ne manquera pas de tirer avantage de ce délai. Si l'enfant meurt, on l'aura appelé trop tard ; s'il réchappe, ce sera lui qui l'aura sauvé.

Soit : que le médecin triomphe, mais sur-tout qu'il ne soit appelé qu'à l'extrémité. »

« Faute de savoir se guérir, que l'enfant sache être malade ; cet art supplée à l'autre, et souvent réussit beaucoup mieux. Combien l'impatience, la crainte, l'inquiétude, et sur-tout les remèdes ont tué des gens que le temps seul auroit guéris ! »

« Nous souffrons d'autant plus que nous voulons moins souffrir ; et nous nous donnons plus de tourmens pour guérir nos maladies que nous n'en aurions à les supporter. Vis selon la nature ; sois patient, et chasse les médecins. Tu n'éviteras pas la mort, mais tu ne la sentiras qu'une fois, tandis qu'ils la portent chaque jour dans ton imagination troublée, et que leur art imposteur, au lieu de prolonger tes jours, t'en ôte la jouissance. Je demanderai toujours quel vrai bien cet art a fait aux hommes. Quelques-uns de ceux qu'il guérit mourroient, il est vrai, mais des millions qu'il tue resteroient en vie. Homme sensé, ne mets point à cette loterie, où trop de chances sont contre toi. Souffre, meurs ou guéris : mais sur-tout vis jusqu'à ta dernière heure. Un homme qui vit dix ans sans médecins, vit plus pour lui-même et pour autrui, que celui qui vit trente ans leur victime. Ayant fait l'une et l'autre

épreuve, je me crois plus en droit que personne d'en tirer la conclusion. »

« La médecine est à la mode parmi nous : elle doit l'être. C'est l'amusement des gens oisifs et désœuvrés, qui, ne sachant que faire de leur temps, le passent à se conserver. Il faut à ces gens-là des médecins qui les menacent pour les flatter, et qui leur donnent chaque jour le seul plaisir dont ils soient susceptibles, celui de n'être pas morts. De là l'empire de la médecine, art plus pernicieux aux hommes que tous les maux qu'il prétend guérir. Je ne sais, pour moi, de quelle maladie nous guérissent les médecins ; mais je sais qu'ils nous en donnent de bien funestes ; la lâcheté, la pusillanimité, la crédulité, la terreur de la mort. S'ils guérissent le corps, ils tuent le courage. Que nous importe qu'ils fassent marcher des cadavres ? Ce sont des hommes qu'il nous faut, et l'on n'en voit point sortir de leurs mains. »

« Si, comme l'atteste l'expérience journalière, la médecine ne donne pas aux hommes une santé plus ferme ou une plus longue vie, et qu'elle en fasse mourir autant qu'elle en sauve, ne peut-on pas en conclure qu'elle est plus nuisible qu'utile ? »

« On me dira, comme on fait sans cesse, que les fautes sont du médecin, mais que

la médecine en elle-même est infaillible. A la bonne heure; mais qu'elle vienne donc sans le médecin : car tant qu'ils viendront ensemble, il y aura cent fois plus à craindre des erreurs de l'artiste, qu'à espérer du secours de l'art. »

« Cet art mensonger, plus fait pour les maux de l'esprit que pour ceux du corps, n'est pas plus utile aux uns qu'aux autres. Il nous guérit moins de nos maladies, qu'il ne nous en imprime l'effroi. Il recule moins la mort qu'il ne la fait sentir d'avance. Il use la vie au lieu de la prolonger. » (*)

Tâchez-donc que votre élève devienne assez sain et assez robuste pour se passer long-temps du secours des médecins, et appliquez-vous à le rendre tel, en fortifiant son corps. Nous en avons indiqué les moyens. On peut y en joindre encore un :

(*) *Emile*, tom. I. Il y a sans doute, dans cette diatribe du philosophe de Gèneve contre les médecins, plus d'humeur que d'équité. Quoi qu'en disent et qu'en pensent les mauvais plaisans, et ceux qui se portent bien; la médecine sera toujours pour la souffrante et malheureuse humanité une science utile, souvent nécessaire, et par-là digne d'être honorée. *Honora medicum propter necessitatem : etenim illum creavit Altissimus : à Deo enim est omnis medela. . . . Altissimus creavit de terrâ medicamenta, et vir prudens non abhorrebit illa*, Eccles, 38.

c'est l'apprentissage d'un métier, qui en renforçant le corps, prépare des ressources nécessaires, dans quelques circonstances que la fortune puisse nous jeter : celles où tant de personnes se trouvent tous les jours, n'en prouve que trop les avantages et la nécessité. Ce que dit à cet égard l'instituteur d'*Emile*, paroîtra peut-être d'abord un peu outré comme tout ce qu'on vient de lire : mais en le réduisant à sa juste valeur, les parens peuvent en tirer une utile leçon ; et c'est ce qui nous engage à leur en présenter ici la substance, pour continuer à remplir l'espèce d'engagement que nous avons contracté avec eux, de leur faire connoître tout ce que son Ouvrage renferme de plus important sur l'éducation. Il n'y a rien dont la raison ne puisse tirer quelque parti, et la sagesse sait dans le trop ne prendre que ce qu'il lui faut.

IX. *L'utilité d'un Métier.*

« Si-tôt qu'*Emile* saura ce que c'est que la vie, mon premier soin sera de lui apprendre à la conserver. Jusqu'ici je n'ai point distingué les états, les rangs, les fortunes ; et je ne les distinguerai guère plus dans la suite, parce que l'homme est le même dans tous les états ; que le maître

n'a pas les bras plus longs ni plus forts que ceux de son esclave ; qu'un grand n'est pas plus grand qu'un homme du peuple ; et qu'enfin les besoins naturels étant par-tout les mêmes, les moyens d'y pourvoir doivent être par-tout égaux. Appropriez l'éducation de l'homme à l'homme, et non pas à ce qui n'est point lui. Ne voyez-vous pas qu'en travaillant à le former exclusivement pour un état, vous le rendez inutile à tout autre ; et que s'il plaît à la fortune, vous n'aurez travaillé qu'à le rendre malheureux ? Qu'y a-t-il de plus ridicule qu'un grand seigneur devenu gueux, qui porte dans sa misère les préjugés de sa naissance ? Qu'y a-t-il de plus vil qu'un riche appauvri, qui se souvenant du mépris qu'on a pour la pauvreté, se sent devenu le dernier des hommes ? »

« Vous vous fiez à l'ordre actuel de la société, sans songer que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables ; et qu'il vous est impossible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfans. Le grand devient petit, le riche devient pauvre, le monarque devient sujet. Les coups du sort sont-ils si rares, que vous puissiez compter d'en être exempt ? Nous approchons de l'état de crise, et du siècle des révolu-

tions (*) Qui peut vous répondre de ce que vous deviendrez alors ? Tout ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le détruire : il n'y a de caractères ineffaçables que ceux qu'imprime la nature, et la nature ne fait ni princes, ni riches, ni grands seigneurs. Que fera donc dans la bassesse, ce satrape, que vous n'avez élevé que pour la grandeur ? Que fera dans la pauvreté, ce publicain, qui ne sait vivre que d'or ? Que fera, dépourvu de tout, ce fastueux

---

(*) Cet endroit de l'*Emile* est frappant, et la prédiction n'a été que trop vérifiée. « Je tiens pour impossible, ajoute dans une note le même Auteur, que les grandes monarchies de l'Europe aient encore longtemps à durer. Toutes ont brillé, et tout état qui brille est sur son déclin. J'ai de mon opinion des raisons plus particulières que cette maxime. Mais il n'est pas à propos de les dire. » Tom. II, pag. 116, édit. de 1762.

La maxime dont il est ici question, est très-bien développée par l'abbé *Girard.* Il y a pour chaque chose, dit-il, de quelque espèce qu'elle soit, un point marqué jusqu'où il lui est permis de s'agrandir ; son arrivée à ce point est le signal fatal, qui avertit ses adversaires de redoubler leurs efforts et d'augmenter leurs forces, pour se mettre en état de profiter de ce qu'elle va perdre.... Toutes les choses de ce monde se font aux dépens les unes des autres, et je croirois presque que la nature n'a fait les gens d'esprit qu'aux dépens des sots.

imbécile qui ne sait point user de lui-même, et ne met son être que dans ce qui est étranger à lui ? Heureux celui qui sait quitter alors l'état qui le quitte, et rester homme en dépit du sort ! Qu'on loue tant qu'on voudra ce roi vaincu (*), qui veut s'enterrer en furieux sous les débris de son trône : moi je le méprise ; et je vois qu'il n'existe que par sa couronne, et qu'il n'est rien du tout s'il n'est roi : mais celui qui la perd et s'en passe, est alors au-dessus d'elle. Oui j'aime mieux cent fois le roi de Syracuse, maître d'école à Corinthe, et le roi de Macédoine, greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin, ne sachant que devenir s'il ne règne pas ; jouet de quiconque ose insulter à sa misère, errant de cour en cour, cherchant par-tout des secours, et trouvant par-tout des affronts, faute de savoir faire autre chose qu'un métier qui n'est plus en son pouvoir. »

« Ménagez donc à votre élève un métier qui puisse lui servir au besoin. L'homme d'ailleurs, le citoyen se doit à la société

(*) *Louis XIV*. Sur la fin de la malheureuse guerre de la succession d'Espagne, la nouvelle de plusieurs défaites le jeta dans une espèce de désespoir, et lui fit dire que s'il lui en survenoit encore une, il iroit périr avec le reste de ses troupes.

dont il est membre. Hors de la société ; l'homme isolé ne devant rien à personne, a droit de vivre comme il lui plaît ; mais dans la société, où il vit nécessairement aux dépens des autres, il leur doit en travail le prix de son entretien ; cela est sans exception. Travailler est donc un devoir indispensable à l'homme social. Riche ou pauvre, puissant ou foible, tout citoyen oisif est un fripon. Celui qui mange dans l'oisiveté ce qu'il n'a pas gagné, le vole ; et un rentier que l'État paye pour ne rien faire, ne diffère guère à mes yeux, d'un brigand qui vit aux dépens des passans. »

« Or, de toutes les occupations qui peuvent fournir la subsistance à l'homme, celle qui le rapproche le plus de l'état de nature, est le travail des mains. L'agriculture est le premier métier de l'homme ; c'est le plus honnête, le plus utile, et par conséquent le plus noble qu'il puisse exercer. Je dis donc à *Emile, apprends l'agriculture, cultive l'héritage de tes pères ; mais si tu perds cet héritage, ou si tu n'en as point, que faire ? Apprends un métier.* »

« Un métier à mon fils ! mon fils artisan ! Monsieur, y pensez-vous ? J'y pense mieux que vous, Madame, qui voulez le réduire à ne pouvoir jamais être qu'un lord, un marquis, un prince, et peut-être un jour

moins que rien ; moi, je lui veux donner un rang qui l'honore dans tous les temps. »

« Au reste, il s'agit moins d'apprendre un métier pour savoir un métier, que pour vaincre les préjugés qui le méprisent. Vous ne serez jamais réduit à travailler pour vivre! Eh ! tant pis, tant pis pour vous ! Mais, n'importe, ne travaillez point par nécessité, travaillez par gloire. Le czar *Pierre* étoit charpentier au chantier, et tambour dans ses propres troupes (*) Pensez-vous que

(*) Le premier pas pour sortir de l'ignorance, est de savoir qu'on est ignorant et d'en rougir : mais il n'y a que des génies créateurs tels que *Pierre le Grand*, qui soient capables de sentir ce qui manque à leur pays et à eux-mêmes. Il voulut passer par tous les grades de la milice, pour les mieux connoître et donner l'exemple. Il voyagea pour s'instruire par lui-même des arts, dont il avoit senti la nécessité, principalement de la marine. A Amsterdam, il se logea dans les chantiers de l'amirauté, alla se mêler parmi les ouvriers du village de Sardam où se construisoient les vaisseaux, s'habilloit, se nourrissoit comme eux, travailloit avec eux dans les forges, dans les corderies, dans les moulins : il se fit inscrire parmi les charpentiers, qui l'appelloient communément *Maître Pierre*. Il eut le plaisir d'achever de ses mains un vaisseau de 60 pièces de canon, qu'il fit partir pour Archangel. En Angleterre, où il passa pour se perfectionner, il y vécut comme à Amsterdam et à Sardam ; il construisit aussi un vaisseau, qui se trouva un des meilleurs voiliers de la mer. Il y apprit aussi l'horlogerie.

ce prince ne vous valut pas par la naissance ou par le mérite. Si quelqu'homme que ce soit a honte de travailler en public, armé d'une doloire et ceint d'un tablier de peau ; je ne vois plus en lui qu'un esclave de l'opinion, prêt à rougir de bien faire, si-tôt qu'on se rira des honnêtes gens. »

« Souvenez-vous que ce n'est point un talent que je vous demande ; c'est un métier, un vrai métier, un art purement mécanique, où les mains travaillent plus que la tête, et qui ne mène point à la fortune, mais avec lequel on peut s'en passer. Dans des maisons fort au-dessus du danger de manquer de pain, j'ai vu des pères pousser la prévoyance jusqu'à joindre au soin d'instruire leurs enfans, celui de les pourvoir de connoissances, dont à tout événement ils pussent tirer parti pour vivre. Ces pères prévoyants croient beaucoup faire : ils ne font rien ; parce que les ressources qu'ils pensent ménager à leurs enfans, dépendent de cette même fortune au-dessus de laquelle ils les veulent mettre. En sorte qu'avec tous ces beaux talens, si celui qui les a, ne se trouve dans des circonstances favorables pour en faire usage, il périra de misère, comme s'il n'en avoit aucun. »

« Voulez-vous enseigner ce que vous avez appris, et devenir maître de géographie,

ou de mathématiques, ou de langue, ou de musique, ou de dessin : pour cela même il faut trouver des écoliers, par conséquent des prôneurs. Comptez qu'il importe plus d'être charlatan qu'habile ; et que si vous ne savez de métier que le vôtre, jamais vous ne serez qu'un ignorant. »

« Mais au lieu de recourir, pour vivre, à ces ressources plus brillantes que solides, à ces hautes connoissances qui sont faites pour nourrir l'ame et non le corps, si vous recourez au besoin, à vos mains et à l'usage que vous en savez faire, toutes les difficultés disparoissent, tous les manéges deviennent inutiles ; la ressource est toujours prête au moment d'en user ; la probité, l'honneur ne sont plus un obstacle à la vie ; vous n'avez plus besoin d'être lâche et menteur devant les fripons, vil complaisant de tout le monde, emprunteur ou voleur, ce qui est à peu près la même chose quand on n'a rien : l'opinion des autres ne vous touche point ; vous n'avez à faire votre cour à personne ; point de sots à flatter, point de Suisse à fléchir, point de courtisane à payer, et, qui pis est, à encenser. Que des coquins mènent les grandes affaires ; peu vous importe : cela ne vous empêchera pas, vous, dans votre vie obscure, d'être honnête

homme et d'avoir du pain. Pour vous soumettre la fortune et les choses, commencez par vous en rendre indépendant. (*)

Le trait touchant que nous allons rapporter, confirme ce que dit ici M. *Rousseau*. Un revers de fortune, causé par le fameux système de *Law* (**), sous la régence du duc d'*Orléans*, ayant fait perdre en peu

(*) L'auteur pratiquoit lui-même ce qu'il prescrit. Pour subvenir à ses besoins, il copioit de la musique. Une dame qui le sut, lui en fit transcrire; et voulant sous ce prétexte lui faire une générosité, elle lui envoya un payement fort gracieux. Mais il ne prit que ce qui lui revenoit de rigueur, et il renvoya le reste.

(**) *Jean Law* que nous nommons *Jean Lass*, étoit né à Édimbourg en Écosse, d'un père orfèvre. Doué d'un génie porté aux spéculations et au calcul, soit bonheur, soit adresse, il fit au jeu des gains si considérables, que chaque gouvernement crut devoir se priver d'un homme si habile, qui ne s'enrichissoit qu'en ruinant les autres. Il avoit depuis long-temps rédigé le plan d'une compagnie, qui payeroit en billets les dettes de l'État, et rembourseroit par les profits. Il proposa son système de finances au duc d'*Orléans*, qui le goûta. On courut en foule à la banque changer les espèces d'or et d'argent pour du papier. L'ivresse ne dura que deux ans. L'année 1720 fut l'époque de la subversion de toutes les fortunes des particuliers et des finances du royaume. *Law*, chargé de la haine publique, fut enfin obligé de fuir du pays où il avoit joué un si brillant rôle, et mourut à Venise en 1720, dans un état à peine au-dessus de l'indigence.

de jours tout leur bien à une famille riche, composée du père, de la mère et de cinq enfans ; le père dont l'humeur étoit violente, balança s'il ne devoit point avoir recours au remède anglois. Son épouse s'apperçut de ses agitations, et le connoissant capable d'une résolution funeste, elle se hâta d'employer tous les moyens pour la prévenir. Mais lorsqu'elle l'exhortoit à prendre des sentimens plus modérés, il ne lui répondoit qu'en la pressant elle-même de se délivrer de la vie à son exemple, et d'inspirer la même résolution à leurs enfans. Une idée qui vint à son épouse, et qu'elle lui exprima avec les plus tendres larmes de l'amour, rendit presque en un moment la force et même le calme à son esprit.

Tout n'est pas désespéré, lui dit-elle, *j'ai de la santé, et nos cinq enfans en ont aussi. Quittons la ville où nous sommes, pour aller demeurer à Paris : nous n'y serons connus de personne, et nous travaillerons, vos enfans et moi à vous y faire vivre honnêtement.* Elle ajouta que, si son travail ne suffisoit pas, elle se réduiroit à demander secrètement l'aumône pour fournir à son entretien.

Il rêva quelques momens ; et prenant son parti. *Non*, lui répondit-il : *Je ne vous rabaisserai point à cette indignité ; mais puis-*

que vous êtes capable de tant de courage ; je sais ce qui nous reste à faire. Il ne perdit pas un moment pour recueillir les débris de sa fortune, qui ne consistoit plus que dans ses meubles : à peine en fit-il cent pistoles de ce que ses créanciers lui laissèrent. Il quitta secrètement la ville avec sa famille. Au lieu de prendre le chemin de Paris, comme son épouse s'y attendoit, il prit celui d'une province voisine, et dès le premier bourg où il se crut inconnu, il quitta ses habits pour en prendre d'autres d'une étoffe fort vile. Il fit faire la même chose à son épouse et à ses enfans. *Puisqu'il a plu à la Providence*, leur dit-il, *de changer notre condition, il faut porter la marque du sort auquel nous sommes condamnés.*

Ayant continué sa route, il arriva dans un grand village qui lui parut propre au dessein qu'il avoit médité. Il y loua une cabane dans l'endroit le plus écarté avec un petit champ et quelques arpens de vigne. *Vous m'avez offert*, dit-il à sa femme, *de travailler avec vos enfans pour mon entretien : il n'est pas juste que je vive du travail d'autrui. Nous travaillerons chacun de notre côté pour notre subsistance. Mes fils partageront mon travail, et vous ferez partager le vôtre à vos filles.* Voyant quelques larmes qui couloient de ses yeux : *Si je croyois*, ajoute-t-il, *que*

ces

les larmes marquassent quelque répugnance pour le genre de vie que je vous fais embrasser, je vous offrirois à mon tour de vous procurer une vie plus douce dans une ville, où je pourrois vous envoyer d'ici les petits profits de mon travail. Mais je vous connois trop bien pour croire que vos propres peines soient celles qui vous touchent. Soyez sûre que vous n'avez aucune raison de vous affliger des miennes : je sens que je puis être heureux dans cette nouvelle condition. Si nous y avons moins de commodités, nous y aurons aussi moins de besoins.

Il employa ce qui lui restoit d'argent à se pourvoir de laine et de toile pour occuper ses filles, et d'instrumens propres à cultiver la terre pour ses fils et pour lui-même. Il prit un paysan chez lui, pour leur en montrer l'usage; ce qui ne leur demanda que peu de jours d'exercice. L'exemple du père et de la mère inspira aux enfans une émulation qui ne se ralentit jamais. Ils tirèrent de leur travail commun de quoi suffire à la vie sobre dont ils avoient contracté l'habitude, et ils vécurent entr'eux dans une paix et dans une union admirables. Le père proposa plusieurs fois à ses fils, âgés de plus de trente ans, de prendre le parti des armes et de chercher quelqu'autre voie de fortune. Mais ils lui protestèrent toujours que rien ne seroit capable de leur faire

quitter leur cabane, tant que leur père, leur mère et leurs sœurs pourroient avoir besoin de leurs secours.

Revenons à l'Auteur d'*Émile*, et continuons de nous instruire par ses leçons.

« Je veux donc absolument qu'*Emile* apprenne un métier. Je ne veux point qu'il soit brodeur, ni doreur, ni vernisseur, comme le gentilhomme de *Locke*; je ne veux qu'il soit ni comédien, ni musicien, ni faiseur de livres. A ces professions près, et celles qui leur ressemblent, qu'il prenne celle qu'il voudra; je ne pretends le gêner en rien. J'aime mieux qu'il soit cordonnier que poëte; j'aime mieux qu'il pave les grands chemins que de faire des fleurs de porcelaine. »

« En faisant passer en revue devant un enfant les productions de la nature et de l'art; en irritant sa curiosité, en le suivant où elle le porte, on a l'avantage d'étudier ses goûts, ses inclinations, ses penchans, et de voir briller la première étincelle de son génie, s'il en a quelqu'un qui soit bien décidé. Mais une erreur commune, et dont il faut vous préserver, c'est d'attribuer à l'ardeur du talent l'effet de l'occasion, et de prendre pour une inclination marquée vers tel ou tel art, l'esprit imitatif commun à l'homme et au singe, et qui porte machi-

nalement l'un et l'autre à vouloir faire tout ce qu'il voit faire. Le monde est plein d'artisans, et sur-tout d'artistes, qui n'ont point le talent naturel de l'art qu'ils exercent. Chacun est tenté du métier qu'il voit faire, quand il le croit estimé. Tel entend un tambour, et se croit général : tel voit bâtir, et veut être architecte. »

» Donnez à l'homme un métier qui convienne à son sexe, et au jeune homme un métier qui convienne à son âge. Toute profession sédentaire et casanière, qui effémine et ramollit le corps, ne lui plaît ni ne lui convient. Jamais jeune garçon n'aspira de lui-même à être tailleur. Ce n'est que le besoin ou les sollicitations qui puissent porter, à ce métier de femmes, le sexe pour lequel il n'est pas fait. L'aiguille et l'épée ne sauroient être maniées par les mêmes mains. Il n'y avoit point de tailleurs parmi les anciens : les habits des hommes se faisoient dans la maison par les femmes. »

» J'interdis aussi à mon élève les métiers mal-sains, tels que ceux de teinturier, de corroyeur, de chapelier ; mais non pas les métiers pénibles, ni même les métiers périlleux : ils exercent à la fois la force et le courage ; ils sont propres aux hommes seuls, les femmes n'y prétendent point. »

« Le travail des métaux est utile sans doute, et même le plus utile de tous. Cependant, à moins qu'une raison particulière ne m'y porte, je ne ferai point de votre fils un *maréchal*, un *forgeron*; je n'aimerois pas à lui voir dans sa forge la figure d'un cyclope. De même, je n'en ferai pas un *maçon*, encore moins un cordonnier. Il faut que tous les métiers se fassent; mais qui peut choisir, doit avoir égard à la propreté, car il n'y a pas là d'opinion : sur ce point les sens nous décident. Enfin je n'aimerois pas ces stupides professions, dont les ouvriers, sans industrie et presque automates, n'exercent jamais leurs mains qu'au même travail. Les *tisserands*, les *faiseurs de bas*, les *scieurs de pierre*. A quoi sert d'employer à ces métiers des hommes de sens ? c'est une machine qui en mène une autre. »

« Tout bien considéré, le métier que j'aimerois le mieux qui fût du goût de mon élève, est celui de *menuisier*. Il est propre, il est utile, il peut s'exercer dans la maison; il tient suffisamment le corps en haleine; il exige dans l'ouvrier de l'adresse et de l'industrie; et dans la forme des ouvrages, que l'utilité détermine, l'élégance et le goût ne sont pas exclus. »

« Que si par hasard le génie de votre élève

étoit décidemment tourné vers les sciences spéculatives, alors je ne blâmerois pas qu'on lui donnât un métier conforme à ses inclinations; qu'il apprît, par exemple, à faire des instrumens de mathématiques, des lunettes, des télescopes, etc. »

Tout le monde, et l'on aura peut-être raison, ne sera pas probablement de l'avis de M. *Rousseau*; qui, en ce point, ainsi qu'en bien d'autres, s'est plu à être un systémateur singulier. Cependant il nous semble qu'en ne regardant, si l'on veut, ce qu'il propose que comme un rêve philosophique, on peut en tirer quelque lumière et quelque profit. Le génie qui invente, éclaire lors même qu'il s'égare.

La culture de la terre est sans contredit le premier, le plus ancien, le plus utile et peut-être le plus innocent de tous les arts : elle n'a donc rien qui puisse dégrader et déshonorer. Elle est même une source d'agrémens et de vrais plaisirs. Combien de personnes s'occupent agréablement du *jardinage* ! Nous avons connu des seigneurs qui tailloient eux-mêmes leurs arbres, et se faisoient une douce occupation d'élever de jeunes plants qui devoient, en leur donnant les plus beaux fruits, orner leurs jardins et leurs tables. Rien n'est égal au plaisir de voir croître ce qu'on a semé,

et de cueillir les productions des arbres qu'on a plantés et cultivés soi-même. *Cyrus* le jeune avoit planté lui-même la plupart des arbres de son jardin, et les cultivoit avec soin. Le *tour* est pour plusieurs encore un amusement qui les exerce, ou un exercice qui les délasse. La *serrurerie*, *l'horlogerie*, les *filets* pour la chasse ou la pêche, sont aussi des travaux manuels, remplis d'une infinité d'agrémens.

« Celui-là, dit un poëte Latin (*), est riche à juste titre, qui a de l'esprit, de la science, de la conduite, et quelque art avec lequel il puisse, par-tout où il se trouve, gagner de quoi vivre honnêtement. Dans quelques endroits éloignés où le conduise son goût ou le sort, il porte ses biens avec lui, et il ne manque pas de commodités qui lui fassent passer une vie heureuse. Il ne craint ni les voleurs ni les armes des cruels brigands, et il est aussitôt revêtu qu'il a été dépouillé. Il se rit des caprices de la fortune. Tout l'univers est sa patrie. »

Mais en voilà sans doute assez, et peut-même trop, sur cette matière et sur ce

(*) *Marcel Palingène*, dans son poëme du *Zodiaque de la vie humaine*, ou *Préceptes pour diriger la conduite et les mœurs des hommes.*

qui concerne l'Éducation physique. Il est temps de venir à l'Éducation morale, qui étant d'une plus grande conséquence et beaucoup plus difficile, demande encore plus de talens et de soins.

Que seroit-ce, après tout, qu'un corps sain, robuste et bien fait, sans un esprit juste et raisonnable, sans un cœur pur et vertueux ? C'est donc à former, à perfectionner l'ame, que les parens et tous les instituteurs doivent principalement s'attacher; et c'est pour les aider à remplir ce devoir important, que nous allons traiter cette matière avec quelque étendue. Nous continuerons à joindre nos réflexions à celles des autres, et nous tâcherons de ne rien dire que d'utile.

DE L'ÉDUCATION MORALE.

I. *La Raison.*

LE développement de la *raison* doit être un des premiers soins. Elle est dans un enfant comme une tendre fleur qui, bien cultivée, s'élève insensiblement, s'ouvre de jour en jour, et acquiert enfin toute sa perfection. Si c'est une erreur commune à tous les parens qui se piquent de lumières, de supposer leurs enfans raisonnables presque dès leur naissance, et de leur parler comme à des hommes avant qu'ils sachent parler; c'en est une aussi, et plus grande encore, de différer trop à développer le germe de raison qui est en eux, et d'attendre l'âge où ils devroient être raisonnables, pour leur apprendre à le devenir.

On est quelquefois étonné de leurs réponses ingénieuses, de certaines remarques fines et sensées qu'ils font sur ce qu'ils voient ou qu'ils entendent. Mais cela même devroit convaincre que la raison est déjà éclose en eux, et qu'elle est par conséquent susceptible de soins et de culture.

Le dauphin père de *Louis XVI*, étoit, quoique fort jeune encore, très-curieux de sa bibliothèque : il n'y vouloit que de beaux livres ; et n'étant pas encore en état d'apprécier le mérite de l'auteur, il en jugeoit par celui de l'imprimeur et du relieur. Il avoit sur-tout une prédilection marquée pour les livres de piété qui étoient à son usage ; il en prenoit un soin particulier : heureux augure que le reste de sa vie confirma. Il lui prit un jour envie de faire relier en vert tous ceux qui étoient d'une autre couleur. Il en parla à l'abbé de *Saint-Cyr* son sous-précepteur, qui lui dit, qu'il le satisferoit volontiers, s'il pouvoit lui donner quelque raison plausible de ce goût, qui ne lui paroissoit qu'une fantaisie d'enfant. L'abbé en disant ces paroles, passa pour un instant dans une chambre voisine. Le dauphin piqué de ce qu'on supposoit qu'il pût se déterminer sans de bonnes raisons, en chercha une que la vivacité de son esprit lui présenta sur-le-champ. Il l'écrivit promptement sur le premier morceau de papier, qu'il trouva sous sa main. La voici : *Nous devons toujours nous rapprocher de la nature, et la prendre pour modèle : or comme la nature n'offre par-tout à nos regards que de la verdure, ce n'est pas sans fondement que je demande que tous mes livres de piété soient reliés*

en vert. Si le goût étoit d'un enfant ; il faut en convenir, la manière de le justifier étoit d'un homme fait.

Cultivez-donc la raison de votre fils dès ses premières années ; et pour le faire avec succès, ne laissez entrer dans son esprit, autant qu'il sera possible, aucune idée fausse, aucune idée obscure ou confuse : donnez-lui toujours des connoissances exactes de ce qui est à sa portée : rectifiez ses mauvais jugemens, ses raisonnemens vicieux, et sur-tout ne lui dites jamais rien qui ne soit raisonnable. Il faut pétrir le pain des enfans avec le levain de la raison, et les accoutumer à la sentir et à la goûter. On ne sauroit aimer trop tôt ce qu'on doit aimer toute sa vie.

Madame *de Maintenon* en avoit usé ainsi à l'égard du jeune duc du Maine, dont elle étoit gouvernante ; et elle eut la satisfaction de voir son élève y répondre, et d'en recueillir les heureux fruits pour elle-même. *Louis XIV*, qui aimoit beaucoup ce jeune prince, et qui, comme un bon père, ne dédaignoit pas de jouer quelquefois avec lui, étant un jour extrêmement satisfait du bon sens qu'il mettoit jusques dans ses jeux, et de la manière sensée dont il répondoit à ses questions, *Vous êtes bien raisonnable*, lui dit-il. *Eh ! comment ne le*

serois-je pas, répondit le petit prince ? *j'ai une gouvernante qui est la raison même.* Ce mot, qui faisoit connoître au monarque pénétrant combien cette femme savoit se faire aimer et respecter de ses élèves, produisit tout son effet. Allez lui dire, reprit le roi, que vous lui donnez cent mille francs pour ses dragées. Ce fut là le commencement de la brillante fortune, où elle parvint dans la suite par son esprit et par son mérite. En la connoissant mieux, *Louis XIV*, qui jusqu'alors ne l'avoit regardée que comme une pédante et un bel-esprit, changea de sentiment à son égard : ce qui lui avoit paru de la pédanterie, ne lui parut plus qu'une raison aimable. Dès-lors il lui destina des graces, et lui en fit. Ce fut des libéralités du roi qu'elle acheta la terre de *Maintenon*, dont elle prit le nom qu'elle a rendu si célèbre.

Comme elle, parlez toujours raison à votre élève. Qu'il ne voie, qu'il n'entende jamais rien, s'il est possible, qui ne porte les caractères de la justesse et du bon sens. Mais n'arrive-t-il pas ordinairement tout le contraire ? Si un enfant fait des questions, on le trompe et l'on rit de ses erreurs. Veut-on l'amuser : on lui dit des absurdités. S'il parle à tort ou à travers, on applaudit. Pourroit-on mieux s'y prendre,

si l'on avoit dessein de lui déranger la tête, ou de ne la remplir que des plus fausses idées, et d'étouffer dès leur naissance tous ses premiers germes de raison ?

A l'égard des principes qu'on pense donner à un enfant, quelle impression veut-on qu'ils fassent sur lui, lorsque tout contribue à les détruire ? Ce qu'on lui recommande comme raisonnable, on lui permet de ne point le suivre : ce qu'on lui défend comme condamnable, on souffre qu'il le fasse, et souvent on lui en donne l'exemple. Comment se convaincra-t-il de ce qu'il doit à la société, à ses parens, à ses maîtres, à ses égaux et à ses inférieurs, quand il verra ceux qui l'approchent ne s'occuper que de lui seul, et qu'on ne l'occupera de personne ? Livré au désordre de ses idées naissantes et au dérèglement de ses premières passions, il voudra impérieusement satisfaire les moindres penchans qu'il aura, les plus fantasques même, les plus absurdes ; et il prendra peu à peu l'habitude de ne compter pour rien la raison, quelque sensiblement qu'on la lui montre.

Ainsi sont élevés, je ne dis pas les enfans des particuliers, dont l'éducation est moins importante pour la société, mais les enfans des grands et des riches, c'est-

à-dire ceux qui devroient être la plus belle espérance de la Nation, et qui, par leur fortune et leur rang, influeront beaucoup dans la suite sur les mœurs des autres citoyens et peut-être sur la destinée de l'État.

Cyrus, un des plus grands princes d'ailleurs qui aient jamais régné, oubliant qu'il étoit père, et ne s'occupant que de ses conquêtes, abandonna entièrement aux princesses, comme *Platon* nous l'apprend, l'éducation de ses deux fils *Cambyse* et *Smerdis*. Rien ne leur étoit refusé : on alloit au-devant de tous leurs desirs. La grande maxime étoit de ne les jamais contredire, de n'employer à leur égard ni remontrances ni réprimandes. On n'ouvroit la bouche en leur présence que pour louer leurs paroles et leurs actions. Tout fléchissoit le genou; tout rampoit devant eux; et l'on croyoit qu'il étoit de leur grandeur de mettre une distance infinie entre eux et le reste des hommes. Une si mauvaise éducation eut le succès qu'on devoit en attendre. *Cambyse* sortit de cette école, tel que l'histoire nous le représente, un prince entêté de lui-même, plein de vanité et de hauteur, livré aux excès les plus honteux de la crapule et de la débauche, un insensé, un furieux, un

barbare, qui tua son frère dans un accès de frénésie ou de colère, ce qui est à peu près la même chose : il causa aussi la mort à son épouse qui étoit sa propre sœur, en lui donnant un coup de pied, lorsqu'elle étoit enceinte. Par son entêtement et son extravagance, il mit l'empire à deux doigts de sa perte, en s'obstinant, malgré toutes les représentations, à envoyer dans la Libye une partie considérable de ses troupes, qui fut toute ensévelie sous les sables, tandis qu'à la tête d'une armée encore plus grande, il s'engageoit sans provisions dans les campagnes stériles de l'Éthiopie, où la famine contraignit ses soldats de se servir les uns aux autres de nourriture.

On ne songe pas assez à donner aux enfans les premières notions de la *Morale*, dont on ne sauroit pourtant jeter trop tôt les précieuses semences dans des cœurs qu'on veut former à la sagesse, puisque c'est elle qui nous instruit de nos devoirs, règle nos actions, et nous inspire des sentimens vertueux. Et ne croyez pas que cette science si nécessaire n'ait rien qui soit à la portée des enfans. Ils en ont, pour ainsi dire, les principes déjà gravés dans leur cœur : principes si simples, si clairs, si lumineux, qu'ils s'annoncent presque d'eux-

mêmes avec les premières étincelles de la raison. (*)

Non, si la nature donne au cerveau d'un enfant cette souplesse, qui le rend propre à recevoir toutes sortes d'impressions; ce n'est pas pour qu'on y grave, comme on fait d'ordinaire, des mots sans aucun sens pour son âge, et dont on accable sa triste et stérile enfance; mais c'est bien plutôt pour que toutes les idées qu'il peut concevoir et qui lui sont utiles, toutes celles qui doivent le rendre heureux et l'éclairer un jour sur ses devoirs, s'y tracent de bonne heure en caractères ineffaçables, et lui servent à se conduire pendant sa vie d'une manière convenable.

Les premières notions de morale, que vous devez leur donner, parce qu'elles sont le plus à leur portée, sont celles de la justice. Comme elle consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû, à ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas raisonnablement qu'il nous fût fait à nous-

(*) Tels sont entr'autres ceux-ci: *Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît: faites-leur ce que vous voudriez raisonnablement qui vous fût fait à vous-même. Aimez Dieu, aimez vos semblables, aimez davantage ceux qui ont plus de droit à votre amour, tels que sont tous vos bienfaiteurs, et sur-tout vos parens.*

mêmes, à respecter, à regarder comme sacré et inviolable tout ce qui appartient aux autres, ainsi que nous desirons qu'on en use par rapport à ce qui est à nous; il faut commencer par leur faire connoître bien clairement ce que c'est que propriété : ce qui ne sera pas fort difficile, en suivant la méthode que propose l'éducateur d'*Émile*. (*)

« Il faut pour cela, dit-il, que l'enfant ait quelque chose en propre. Lui citer ses habits, ses meubles, ses jouets; c'est ne lui rien dire, puisqu'il ne sait ni pourquoi ni comment il les a : lui dire qu'il les a, parce qu'on les lui a donnés, c'est ne faire guères mieux; car pour donner il faut avoir auparavant; et d'ailleurs le don est un transport irrévocable de ce qu'on possède, et une convention tacite de ne le jamais révendiquer : ce que les enfans ne peuvent encore bien comprendre; et voilà pourquoi la plupart d'entre eux veulent ravoir ce qu'ils ont donné, et pleurent quand on ne le veut pas rendre : cela ne leur arrive plus, quand ils ont bien conçu ce que c'est que don; mais ils sont alors plus circonspects à donner. »

(*) Tom. I, liv. 2.

« Il s'agit donc de remonter à l'origine de la propriété, car c'est de là que la première idée en doit naitre. Il est de tout âge, sur-tout de l'enfance, de vouloir créer, imiter, produire. L'enfant n'aura pas vu deux fois labourer un jardin, semer, lever, croître des légumes, qu'il voudra jardiner à son tour. Loin de m'opposer à son envie, au contraire je la favorise : je partage son goût, je travaille avec lui, non pour son plaisir, mais pour le mien, du moins il le croit ainsi. Je deviens son garçon jardinier : en attendant qu'il ait des bras, je laboure pour lui la terre. Il en prend possession en y plantant des féves. »

« On vient tous tous les jours arroser les féves, on les voit lever avec des transports de joie. J'augmente cette joie en lui disant : *Cela vous appartient* ; et lui expliquant alors ce terme d'*appartenir*, je lui fais sentir qu'il a mis là son temps, son travail, sa peine, sa personne enfin. Mais un beau jour il arrive empressé et l'arrosoir à la main, ô spectacle ! ô douleur ! toutes les féves sont arrachées, tout le terrain est bouleversé, la place même ne se reconnoît plus. *Ah ! qu'est devenu mon travail, mon ouvrage, le doux fruit de mes soins et de mes sueurs ? Qui m'a ravi mon bien ? Qui m'a pris mes féves ?* Ce jeune cœur se soulève ; le pre-

mier sentiment de l'injustice y vient verser sa triste amertume : les larmes coulent en ruisseaux : l'enfant désolé remplit l'air de gémissemens et de cris. On prend part à sa peine, à son indignation. On cherche, on s'informe, on fait des perquisitions. Enfin l'on découvre que le jardinier a fait le coup. On le fait venir. »

« Mais nous voici bien loin de compte. Le jardinier apprenant de quoi l'on se plaint, commence à se plaindre plus haut que nous. *Quoi, Messieurs, c'est vous qui m'avez ainsi gâté mon ouvrage ? J'avois semé là des melons, dont la graine m'avoit été donnée comme un trésor ; mais voilà que pour y planter vos misérables fèves, vous m'avez détruit mes melons déjà tout levés, et que je ne remplacerai jamais. Vous m'avez fait un tort irréparable.* Excusez-nous, lui dis-je, mon pauvre *Robert.* Vous aviez mis là votre travail, votre peine. Je vois bien que nous avons eu tort de gâter votre ouvrage ; mais nous vous ferons venir d'autre graine ; et nous ne travaillerons plus la terre, avant de savoir si quelqu'un n'y a point mis la main avant nous. *Oh bien ! Messieurs, vous pouvez vous reposer : car il n'y a plus guères de terre en friche. Moi, je travaille celle que mon père a bonifiée : chacun en fait autant de son côté et toutes les terres que vous voyez, sont occupées depuis*

long-temps. M. *Robert*, reprend *Émile*, il y a donc souvent de la graine de melon perdue ? *Pardonnez-moi, mon jeune cadet : car il ne nous vient pas souvent de petits messieurs, aussi étourdis que vous. Personne ne touche au jardin de son voisin : chacun respecte le travail des autres, afin que le sien soit en sûreté.* »

Dans cet essai de la manière d'instruire les enfans, on voit comment en toute chose les leçons doivent être plus en actions qu'en discours. Car les enfans oublient aisément ce qu'ils ont dit, et ce qu'on leur a dit : mais non pas ce qu'ils ont fait et ce qu'on leur a fait.

A proprement parler, la seule leçon de morale qui convient à l'enfance, et la plus importante à tout âge, est de ne jamais faire de mal à personne. Le précepte même de faire du bien, s'il n'est subordonné à celui-là, est dangereux, faux, contradictoire. Qui est-ce qui ne fait pas du bien ? tout le monde en fait, le méchant comme les autres : il fait un heureux, aux dépens de cent misérables, et de là viennent toutes nos calamités.

O quel bien fait à ses semblables celui d'entre eux, s'il en est un, qui ne leur fait jamais de mal ! Cette vertu, supérieure à la bienfaisance même, est d'autant plus difficile et plus sublime, qu'elle est sans

ostentation, et sans ce plaisir si doux au cœur de l'homme d'en renvoyer un autre content. Il faut donc y exercer l'enfance dès qu'elle commence à sentir et à penser, mais moins en raisonnant sur cette maxime, qu'en la faisant pratiquer.

Quoique nous ayons, au commencement de cet article, recommandé de cultiver de bonne heure la raison des enfans, nous avons en même temps blâmé l'erreur et la conduite de ceux qui veulent trop tôt accélérer la raison. C'est aussi le sentiment de M. *Rousseau*. « La nature, dit-il, veut que les enfans soient enfans avant que d'être hommes. Si nous voulons changer cet ordre, nous produirons des fruits précoces, qui n'auront ni maturité ni saveur, et ne tarderont pas à se corrompre; nous aurons de jeunes docteurs, et de vieux enfans. L'enfance a des manières de voir, de penser, de sentir, qui lui sont propres. Rien n'est moins sensé que d'y vouloir substituer les nôtres; et j'aimerois autant exiger qu'en enfant eût cinq pieds de haut, que du jugement à dix ans. »

Raisonner avec les enfans étoit la grande maxime de *Locke*; c'est la plus en vogue aujourd'hui: son succès ne me paroît pourtant pas fort propre à la mettre en crédit; et pour moi je ne vois rien de plus sot

que ces enfans avec qui l'on a tant raisonné. De toutes les facultés de l'homme, la raison, qui n'est, pour ainsi dire, qu'un composé de toutes les autres, est celle qui se développe le plus difficilement et le plus tard, et c'est de celle-là qu'on veut se servir pour développer les premières ! Le chef-d'œuvre d'une bonne éducation, est de faire un homme raisonnable ; et l'on prétend élever un enfant par la raison ! C'est commencer par la fin. Si les enfans entendoient raison, ils n'auroient pas besoin d'être élevés ; mais en leur parlant, dès leur bas âge, une langue qu'ils n'entendent point, on les accoutume à se payer de mots, à contrôler tout ce qu'on leur dit, à se croire aussi sages que leurs maîtres, à devenir disputeurs et mutins. On ne tarde pas à voir que les motifs raisonnables, par lesquels on pensoit obtenir d'eux tout ce qu'on voudroit, sont très-inefficaces sur leur esprit ; et l'on est bientôt contraint de joindre à cette prétendue persuasion la force et les menaces, ou, qui pis est, la flatterie et les promesses. Employez la force avec les enfans, et la raison avec les hommes ; tel est l'ordre naturel.

Traitez votre élève selon son âge, mettez-le d'abord à sa place, et tenez-l'y si bien qu'il ne tente plus d'en sortir. Alors,

avant de savoir ce que c'est que sagesse ; il en pratiquera la plus importante leçon. Ne lui commandez que le plus rarement que vous pourrez. Ne lui laissez pas même imaginer que vous prétendiez avoir aucune autorité sur lui. Qu'il sache seulement qu'il est foible et que vous êtes fort, que par son état et le vôtre il est nécessairement à votre merci ; qu'il le sache, qu'il l'apprenne, qu'il le sente, qu'il sente de bonne heure sur sa tête altière le dur joug que la nature impose à l'homme, le pesant joug de la nécessité, sous lequel il faut que tout être fini plie. *On ne peut faire autrement*, est une raison souveraine et impérieuse, contre laquelle tous les raisonnemens viennent se briser. Qu'il voie cette nécessité dans les choses, jamais dans le caprice des hommes. Que le frein qui le retient soit la force et non l'autorité. Soyez sûr que l'enfant traitera de caprice toute volonté contraire à la sienne, et dont il ne sentira pas la raison. Or, un enfant ne sent la raison de rien, dans tout ce qui choque ses fantaisies.

Ce dont il doit s'abstenir, ne le lui défendez pas, s'il est possible ; empêchez-le de le faire, sans explications, sans raisonnemens. Ce que vous lui accordez, accordez-le à son premier mot, sans solli-

citations, sans prières, sur-tout sans condition. Accordez avec plaisir, ne refusez qu'avec répugnance; mais que tous vos refus soient irrévocables, qu'aucune importunité ne vous ébranle, que le *non* prononcé soit un mur d'airain, contre lequel l'enfant n'aura pas épuisé cinq ou six fois ses forces, qu'il ne tentera plus de le renverser.

C'est ainsi que vous le rendrez patient, égal, résigné, paisible, même quand il n'aura pas ce qu'il a voulu; car il est dans la nature de l'homme d'endurer patiemment la nécessité des choses, mais non la mauvaise volonté d'autrui. *Cela est impossible*, est une réponse contre laquelle jamais enfant ne s'est mutiné, à moins qu'il ne crût que c'étoit un mensonge.

Il est bien étrange que depuis qu'on se mêle d'élever des enfans, on n'ait imaginé d'autre instrument pour les conduire que l'émulation, la jalousie, l'envie, la vanité, l'avidité, la vile crainte; toutes les passions les plus dangereuses, les plus promptes à fermenter et les plus propres à corrompre l'ame, même avant que le corps soit formé. A chaque instruction précoce qu'on veut faire entrer dans leur tête, on plante un vice au fond de leur cœur. D'insensés instituteurs pensent faire des mer-

veilles en les rendant méchans, pour leur apprendre ce que c'est que bonté, et puis ils nous disent gravement, *tel est l'homme.* Oui, tel est l'homme que vous avez fait.

On a essayé tous les instrumens, hors le seul précisément qui peut réussir ; la liberté bien réglée. Il ne faut point se mêler d'élever un enfant, quand on ne sait pas le conduire où l'on veut par les seules lois du *possible* et de *l'impossible.* La sphère de l'un et de l'autre lui étant également inconnue, on l'étend, on la resserre autour de lui comme on veut. On l'enchaîne, on le pousse, on le retient avec le seul lien de la nécessité, sans qu'il en murmure : on le rend souple et docile par la seule force des choses, sans qu'aucun vice ait l'occasion de germer en lui.

Oserai-je exposer ici la plus grande, la plus importante, la plus utile règle de toute l'éducation ? Ce n'est pas de gagner du temps, c'est d'en perdre. Le plus dangereux intervalle de la vie humaine, est celui de la naissance à l'âge de douze ans. C'est le temps où germent les erreurs et les vices, sans qu'on ait encore aucun instrument pour les détruire ; et quand l'instrument vient, les racines sont si profondes qu'il n'est plus temps de les arracher. Si les enfans sautoient tout d'un coup

de

de la mamelle à l'âge de raison, l'éducation qu'on leur donne pourroit leur convenir; mais, selon le progrès naturel, il leur en faut une toute contraire. Il faudroit qu'ils ne fissent presque rien de leur ame jusqu'à ce qu'elle eût toutes ses facultés; car il n'est guère possible auparavant qu'elle apperçoive bien le flambeau que vous lui présentez, et qu'elle suive dans l'immense plaine des idées, une route que la raison trace encore si légèrement pour les meilleurs yeux.

La première éducation consiste donc moins à enseigner la vertu et la vérité, qu'à garantir le cœur du vice et l'esprit de l'erreur. Prenez le contre-pied de l'usage, et vous ferez presque toujours bien. Comme on ne veut pas faire d'un enfant un enfant, mais un docteur; les pères et les maîtres n'ont jamais assez-tôt tancé, corrigé, réprimandé, flatté, menacé, promis, instruit, parlé raison : faites mieux; soyez raisonnable, et ne raisonnez point avec votre élève, sur-tout pour lui faire approuver ce qui lui déplaît; car amener ainsi toujours la raison dans les choses désagréables, ce n'est que la lui rendre ennuyeuse, et la décréditer de bonne heure dans un esprit qui n'est pas encore en état de l'entendre. Regardez tous les délais

comme des avantages ; c'est gagner beaucoup que d'avancer vers le terme sans rien perdre ; laissez mûrir l'enfance dans les enfans.

Une autre considération qui confirme l'utilité de cette méthode, est celle du génie particulier de l'enfant, qu'il faut bien connoître pour savoir quel régime moral lui convient. Chaque esprit a sa forme propre, selon laquelle il a besoin d'être gouverné ; et il importe au succès des soins qu'on prend, qu'il soit gouverné par cette forme et non par une autre. Homme prudent, épiez long-temps la nature ; observez bien votre élève avant de lui dire le premier mot : laissez d'abord le germe de son caractère en pleine liberté de se montrer, afin de le mieux voir tout entier. Le sage médecin ne donne pas étourdiment des ordonnances à la première vue ; mais il étudie premièrement le tempérament du malade, avant de lui rien prescrire : il commence tard à le traiter, mais il le guérit ; tandis que le médecin trop pressé le tue.

Cessez de vous en prendre aux autres de vos propres fautes. Toujours sermoneur, toujours moraliste, toujours pédant, pour une idée que vous leur donnez la croyant bonne, vous leur en donnez à la fois vingt autres qui ne valent rien ;

Plein de ce qui se passe dans votre tête, vous ne voyez pas l'effet que vous produisez dans la leur. Parmi ce long flux de paroles dont vous les excédez incessamment, pensez-vous qu'il n'y en ait pas une qu'ils saisissent à faux ? Pensez-vous qu'ils ne commentent pas à leur manière vos explications diffuses, et qu'ils n'y trouvent pas de quoi se faire un systême à leur portée, qu'ils sauront vous opposer dans l'occasion ?

Écoutez un petit bon-homme qu'on vient d'endoctriner ; laissez-le jaser, questionner, extravaguer à son aise, et vous allez être surpris du tour étrange qu'ont pris vos raisonnemens dans son esprit : il confond tout, il renverse tout, il vous impatiente, il vous désole quelquefois par des objections imprévues. Il vous réduit à le faire taire ou à vous taire : et que peut-il penser de ce silence de la part d'un homme qui aime tant à parler ? Si jamais il remporte cet avantage, et qu'il s'en apperçoive, adieu l'éducation ; tout est fini dès ce moment : il ne cherche plus à s'instruire, il cherche à vous réfuter.

On aime à bien augurer des enfans ; et l'on est fâché de ce flux d'inepties, qui vient presque toujours renverser les espérances, qu'on voudroit tirer de quelque heureuse

rencontre qui par hasard leur tombe sur la langue. Si le mien donne rarement de telles espérances, il ne donnera jamais ce regret : il ne s'épuise pas en un babil qui fatigue et qu'on n'écoute point. Ses idées sont bornées, mais nettes : son esprit n'est pas dans sa langue, mais dans sa tête.

Faisons-lui place au milieu de l'assemblée : Messieurs, examinez-le, interrogez-le en toute confiance : ne craignez ni ses importunités, ni son babil, ni ses questions indiscrètes. N'ayez pas peur qu'il s'empare de vous, qu'il prétende vous occuper de lui seul, et que vous ne puissiez plus vous en défaire.

N'attendez pas non plus de lui des propos agréables, ni qu'il vous dise ce que je lui aurai dicté ; n'attendez que la vérité naïve et simple sans ornemens, sans apprêt, sans vanité : ses expressions sont simples et laconiques. Si vous le priez de vous rendre un service, il s'empressera de vous complaire ; car il ne demande pas mieux que d'étendre son domaine, et d'acquérir sur vous des droits qu'il sait être inviolables. Peut-être même n'est-il pas fâché de tenir une place, de faire nombre, d'être compté pour quelque chose ; mais s'il a ce dernier motif, le voilà déjà hors de la nature, et vous n'avez pas bien bouché d'avance toutes les portes de la vanité.

De son côté, s'il a besoin de quelque assistance, vous voyez à l'air dont il la demande et dont il prie, qu'il sent qu'on ne lui doit rien : sa voix, son regard, son geste, sont d'un être également accoutumé à la complaisance et aux refus. Ce n'est ni la rampante et servile soumission d'un esclave, ni l'impérieux accent d'un maître ; c'est une modeste confiance en son semblable, c'est la noble et touchante douceur d'un être sensible et foible, qui implore l'assistance d'un être fort et bienfaisant. Il sait que ce qu'il demande est une grace ; il sait aussi que l'humanité porte à en accorder. Si vous lui accordez ce qu'il vous demande, il sentira qu'il a contracté une dette ; si vous lui refusez, il ne se plaindra point, il n'insistera point ; il sait que cela seroit inutile : il ne se dira point, *on m'a refusé ;* mais il se dira, *cela ne pouvoit pas être ;* et, comme je l'ai dit, on ne se mutine guère contre la nécessité bien reconnue.

Il agit très-peu par routine, par habitude. L'attrait de l'habitude vient de la paresse naturelle à l'homme, et cette paresse augmente en s'y livrant : on fait plus aisément ce qu'on a déjà fait ; la route étant frayée en devient plus facile à suivre. Aussi peut-on remarquer que l'empire de l'habitude est très-grand sur les vieillards et sur

les gens indolens, très-petit sur la jeunesse et sur les gens vifs.

Laissez-le seul en liberté, voyez-le agir sans lui rien dire; considérez ce qu'il fera et comme il s'y prendra. Il est alerte, léger, dispos; ses mouvemens ont toute la vivacité de son âge; mais vous n'en voyez pas un qui n'ait une fin. Quoi qu'il veuille faire, il n'entreprendra jamais rien qui soit au-dessus de ses forces, car il les a bien éprouvées et il les connoît. Il aura l'œil attentif et judicieux; il n'ira point niaisement interrogeant les autres sur tout ce qu'il voit, mais il l'examinera lui-même et se fatiguera pour trouver ce qu'il veut apprendre avant de le demander.

Le grand inconvénient de cette première éducation, est qu'elle n'est sensible qu'aux hommes clair-voyans, et que dans un enfant élevé avec tant de soin, des yeux vulgaires ne voient qu'un polisson. Un précepteur songe à son intérêt plus qu'à celui de son disciple; il s'attache à prouver qu'il ne perd pas son temps et qu'il gagne bien l'argent qu'on lui donne. Il le pourvoit d'un acquit de facile étalage et qu'on puisse montrer quand on veut. Il n'importe que ce qu'il lui apprend soit utile, pourvu qu'il se voie aisément. Il accumule sans choix, sans discernement, toute sorte de

fatras dans sa tête. Quand il s'agit d'examiner l'enfant, on lui fait déployer sa marchandise; il l'étale, on est content; puis il replie son ballot et s'en va. Mon élève n'est pas si riche, il n'a point de ballot à déployer, il n'a rien à montrer que lui-même.

Maîtres zélés, soyez simples, discrets, retenus. Renvoyez, s'il se peut, à un temps plus éloigné une bonne instruction, de peur d'en donner une mauvaise. Ne pouvant empêcher que l'enfant ne s'instruise au dehors par des exemples, bornez toute votre vigilance à imprimer ces exemples dans son esprit, sous l'image qui lui convient.

Les passions impétueuses produisent un grand effet sur l'enfant qui en est témoin, parce qu'elles ont des signes très-sensibles, qui le frappent et le forcent d'y faire attention. La colère sur-tout est si bruyante dans ses emportemens, qu'il est impossible de ne pas en être frappé. Il ne faut pas demander si c'est là pour un pédagogue l'occasion d'entamer un beau discours. Eh! point de beaux discours : rien du tout, pas un seul mot. Laissez venir l'enfant. Étonné du spectacle, il ne manquera pas de vous questionner. La réponse est simple, elle se tire des objets mêmes qui frappent ses sens. Il voit un visage enflammé, des yeux étin-

celans, un geste menaçant, il entend des cris : tous signes que le corps n'est pas dans son assiette. Dites-lui posément, sans affectation, sans mystère : *Ce pauvre homme est malade, il est dans un accès de fièvre.* Vous pouvez de là tirer occasion de lui donner; mais en peu de mots, une idée des maladies et de leurs fâcheux effets. Il ne se peut, si vous les lui peignez vivement, qu'il n'en prenne une certaine répugnance à se livrer aux excès des passions, qu'il regardera comme des maladies. Mais voyez dans l'avenir les conséquences de cette notion. Vous voilà autorisé, si jamais vous y êtes contraint, à traiter un enfant mutin comme un enfant malade, à l'enfermer dans sa chambre, dans son lit, s'il le faut, à le tenir au régime, à l'effrayer de lui-même de ses vices naissans, à les lui rendre odieux et redoutables, sans que jamais il puisse regarder comme un châtiment la sévérité dont vous serez peut-être forcé d'user pour l'en guérir. Que s'il vous arrive à vous-même, dans quelque moment de vivacité, de sortir du sang froid et de la modération dont vous devez faire votre étude ; ne cherchez point à lui déguiser votre faute : mais dites-lui franchement avec un tendre reproche : *Mon ami, vous m'avez fait du mal.*

Il pourra aussi arriver que voyant deux voisines en querelle, il s'avancera vers la plus furieuse, et lui dira d'un ton de pitié : *Ma bonne, vous êtes malade, j'en suis bien fâché.* A coup sûr, cette saillie ne restera pas sans effet sur les spectateurs, ni peut-être sur les actrices. Mais sans rire, sans le gronder, sans le louer, emmenez-le de gré ou de force, avant qu'il puisse appercevoir cet effet, ou du moins avant qu'il y pense ; et hâtez-vous de le distraire sur d'autres objets, qui le lui fassent bien vîte oublier. Car il importe que toutes les naïvetés, que peut produire dans un enfant la simplicité des idées dont il est nourri, ne soient jamais relevées en sa présence, ni citées de manière qu'il puisse l'apprendre et en rougir. Un éclat de rire indiscret peut gâter le travail de six mois, et faire un tort irréparable pour toute la vie. On ne peut assez redire que pour être le maître de l'enfant, il faut être son propre maître.

Aimer autrui, craindre et servir les Dieux ;
Des malheureux soulager la misère,
Respecter les vieillards, fuir les gens vicieux,
Mettre à profit, être juste et sincère,
Reconnoissant, humain, modeste, officieux ;
Vaincre ses passions, apprendre à se connoître :
Tels étoient les sages avis,
Dont *Télamon* entretenoit son fils.

Son fils l'aimoit, et de l'amour du maître
Son cœur passoit sans peine à l'amour des leçons.

Fables d'Aubert.

Voilà quelques foibles idées des premières instructions de morale qu'on doit donner aux enfans. Mais il faut, pour faire impression sur eux, que ces instructions soient courtes, vives et lancées comme un trait (*). Puisque la morale doit être d'une pratique familière à tous les hommes et régler nos mœurs, ne doit-on pas se hâter d'en donner les premiers élémens ? et y aura-t-il un âge plus propre à les imprimer profondément que celui de la candeur et de l'innocence ? Commencez donc à vous appliquer à l'instruction de vos enfans, dès qu'ils peuvent vous écouter ; et

(*) C'est ce qu'on trouvera exécuté assez heureusement dans un bon ouvrage classique, intitulé *Selectæ è profanis Scriptoribus Historiæ*, et qu'on a traduit sous ce titre : *Histoires choisies des Auteurs profanes, où l'on a mêlé divers préceptes de morale, tirés des mêmes Auteurs.* On pourra utilement le faire traduire, ou ce qui reviendra presque au même, et ce que nous avons pratiqué avec succès, en faire lire tous les jours quelque chose attentivement dans la traduction françoise, et obliger d'en rendre compte. Les jeunes gens y puiseront insensiblement les plus excellentes règles de morale, que les seules lumières naturelles ont découvertes aux plus sages et aux plus éclairés du paganisme.

n'oubliez pas que l'éducation doit suivre de près la naissance, puisque la corruption et l'inclination au mal viennent avec elle. Tandis que la nature est flexible et molle, il faut la manier et lui donner le premier pli des habitudes louables qu'elle doit avoir au temps de sa force. Il faut que votre enfant pratique le bien avant qu'il le connoisse : il faut qu'il s'y accoutume par obéissance ou par nécessité, avant qu'il le choisisse par jugement; et que sans savoir ce qu'il fait, il ne fasse rien que selon les règles de la raison et de l'honnêteté. L'enfant heureux et bien élevé est celui dans qui les passions se trouvent si bien domptées et si bien obéissantes, que la raison, quand elle viendra pour prendre possession de son empire, n'ait plus qu'à régner en paix, et à jouir de la victoire que l'éducation a remportée.

II. *La Religion.*

Mais pour que vos instructions jettent de profondes racines et qu'elles portent des fruits dans leur temps, il faut qu'elles soient nourries et fécondées par la *Religion.* Y a-t-il même une vraie morale sans elle? et qu'est-ce que la vertu qui ne l'a pas pour appui?

Quoi, la religion! s'écrie ici un de nos philosophes, dont les idées sont quelquefois plus singulières que raisonnables (*), *est-ce bien à un enfant qu'on doit en parler, et est-il capable de concevoir même l'idée de Dieu?*

Ce sophisme a, au premier coup-d'œil, quelque chose de spécieux; et, comme il est important de prévenir les impressions funestes qu'il pourroit faire sur des esprits faciles à se laisser séduire par des apparences trompeuses ou par l'autorité plus trompeuse encore, nous croyons devoir nous arrêter un moment à examiner ce point essentiel de l'Éducation. Il en est peu qui puissent influer davantage sur le bonheur des enfans, sur celui des parens eux-mêmes et de la société entière.

Un des principaux préceptes que donne l'Auteur d'*Émile*, c'est qu'il ne faut point parler de Dieu ni de Religion à un enfant

---

(*) *J. J. Rousseau*, qui a été solidement combattu sur ce point dans le *Déisme réfuté*, dans les *Réflexions sur la théorie et la pratique de l'Éducation, contre les principes de M.* Rousseau, *et* dans les *Lettres d'une mère à son fils*. Ce dernier ouvrage en particulier est très-bien écrit, et mérite d'être placé dans la bibliothèque des jeunes gens, qu'on veut prémunir contre les séductions du philosophisme moderne.

avant l'âge de dix-huit à vingt ans. Mais a-t-il bien réfléchi que pour les trois quarts et demi du genre humain l'éducation ne peut guère aller que jusqu'à la douzième ou la quinzième année tout au plus. La plupart prennent alors un métier ou une profession. Les laissera-t-on donc tous sans connoissance de Dieu et sans Religion ? Le peuple, c'est-à-dire les trois quarts au moins de l'espèce humaine, ne sauroit même employer tout ce temps à l'éducation. Dès qu'un enfant est en état de travailler, la nécessité force ses parens de l'employer, et dès-lors plus d'instruction particulière. Tous ces malheureux parviendront donc à l'âge des passions, sans ressource contre elles, puisqu'ils seront sans Religion. Faudra-t-il exposer ainsi les trois quarts des hommes à demeurer jusqu'à la mort sans connoissance de Dieu, sans espérance d'une autre vie, eux qui ne peuvent avoir d'autre consolation dans celle-ci ? Vivront-ils sans mœurs, sans remords, sans frein contre le crime ? Que deviendra la société ?

Mais est-il bien vrai qu'avant l'âge de vingt ans on ne soit pas en état de connoître Dieu ni d'avoir une Religion ? Qu'on interroge ceux qui ont passé leur vie à élever des enfans : tous attesteront que, dès l'âge ou la raison commence à se dé-

velopper, plusieurs d'entre eux sont capables de réflexion, font souvent des questions dont la sagesse étonne, et saisissent les élémens des sciences avec une facilité surprenante. Cet âge, il est vrai, n'est point celui d'un homme mûr : le jugement a ses progrès et ne se forme que par degrés. Mais pour cela s'ensuit-il qu'à l'âge de dix ans, ni même un jeune homme à quinze, n'ait pas la capacité de croire en Dieu? Nous persuadera-t-on que Dieu, qui veut être connu et honoré de tous les hommes, ait rendu cette connoissance si difficile, qu'il faille être philosophe et grand philosophe, pour l'acquérir. Nos sublimes génies ont une trop haute opinion d'eux-mêmes, et une trop petite des autres. Ils ne savent pas ou ils ont oublié ce que l'esprit d'un enfant peut faire. Il est plus capable qu'ils ne croient, de saisir les vérités de la Religion, comme le montre tous les jours l'expérience, sur-tout quand on l'aide à faire des réflexions, qui développent ses idées et lui en donnent de nouvelles. L'Auteur du Dictionnaire d'*Anecdotes* (*) rap-

(*) M. *Lacombe de Prezel*, Avocat, frère du Libraire, tous deux nés à Paris, tous deux Auteurs; l'un, de plusieurs Ouvrages médiocres, dont le meilleur est celui du *Dictionnaire des Beaux Arts*; l'autre,

porte qu'un Ecclésiastique interrogeant un jeune garçon au catéchisme, lui demanda où étoit Dieu. *Je vous répondrai*, repartit l'enfant, *quand vous m'aurez dit où il n'est pas.*

Dès l'âge le plus tendre, on voit des naturels heureux, des enfans qui semblent nés pour la vertu. Aurons-nous la barbarie d'étouffer ce germe naissant, d'empêcher ces ames innocentes d'élever leurs cœurs et leurs hommages vers l'Auteur de leur existance. Si le langage de la piété est étranger et inconnu à nos beaux esprits, il ne l'est pas à bien d'autres qui ont le bonheur de ne pas leur ressembler.

De l'aveu de tout le monde, l'enfance est le temps le plus propre pour enrichir la mémoire, pour amasser des matériaux, et apprendre les premiers élémens des sciences. Pourquoi les élémens de la Religion seroient-ils exclus ? Les premières notions qu'ils en auront, ne seront pas d'abord plus exactes que celles qu'on leur donne des autres sciences : mais elles se développeront avec le temps : elles feront certainement dans l'esprit une impression pro-

de cinq ou six Dictionnaires dont les plus connus sont le *Dictionnaire d'Anecdotes* et celui des *Portraits historiques*.

fonde, et c'est tout ce qu'on demande pour le présent. Si les passions parviennent à les obscurcir quelque temps, elles se ranimeront dans la suite.

L'Instituteur d'*Émile* convient lui-même que *dans un âge où le cœur ne sent rien encore, il faut bien faire imiter aux enfans les actes dont on veut leur donner l'habitude, en attendant qu'ils les puissent faire par discernement et par amour du bien* (*). Pourquoi donc ne leur apprendroit-on pas par cette voie la Religion, qui est une vertu ? Pourquoi ne leur feroit-on pas imiter de bonne heure les pratiques de piété, dont il est essentiel de leur donner une forte habitude, en attendant qu'ils les puissent faire par discernement et par amour pour Dieu ?

Mais *tout enfant qui croit en Dieu est idolâtre ou anthropomorphite, parce qu'il s'en fait toujours quelque image* (**), et il ne peut par conséquent avoir une juste idée de Dieu. C'est le grand argument de M. *Rousseau*; et il atteste chacun de ses lecteurs si lorsqu'il a cru en Dieu étant enfant, il ne s'en est pas toujours fait quelque image.

(*) *Émile*, tome I.

(**) Tome II. Les *Anthropomorphites* étoient d'anciens hérétiques, qui attribuoient à Dieu une figure humaine.

Je suis, lui répond M. *Bergier*, plus hardi que vous, et c'est l'être beaucoup : j'atteste tout homme qui croit en Dieu à l'âge de cinquante ans; je vous atteste vous-même si, toutes les fois que vous vous formez l'idée de Dieu, d'un esprit, de votre ame, votre imagination ne joue pas à l'instant et ne vous présente pas d'abord une espèce de figure indéfinissable. Qu'est-ce que prouve cette illusion de l'imagination, que la raison désavoue ? Êtes-vous pour cela idolâtre ? Par une terreur panique de cette idolâtrie prétendue, faut-il s'abstenir toute sa vie de penser à Dieu ? Ce ne sont pas seulement les enfans, selon vous, qui ne peuvent croire en Dieu, sans s'en former une image, c'est encore le peuple et généralement tous ceux qui ne sont pas philosophes. *Ce mot* esprit *n'a aucun sens pour quiconque n'a pas philosophé : un esprit n'est qu'un corps pour le peuple et pour les enfans.* Ainsi ce n'est pas seulement aux enfans qu'il faut éviter de faire croire en Dieu, c'est encore au peuple et à quiconque n'a pas philosophé, crainte de faire des idolâtres ou des anthropomorphites. Voilà donc, par votre arrêt, les trois quarts et demi du genre humain condamnés à ignorer toute leur vie s'il y a un Dieu. Que dis-je, les trois quarts ? A peine sur mille per-

sonnes en trouverons-nous une qui ait philosophé. Est-il possible, Monsieur, qu'avec autant de pénétration que vous en avez, vous n'ayiez pas senti les conséquences de vos principes ?

Tous les peuples du monde, dites-vous, *sans en excepter les Juifs, se sont représenté Dieu corporel; et combien de Chrétiens, surtout de Catholiques, sont encore aujourd'hui dans ce cas-là ?* L'accusation est fausse dans tous ses points. Mais je veux bien la supposer vraie. Cette idée grossière de Dieu a cependant contribué et contribue encore à les rendre vertueux : pourquoi ne produiroit-elle pas le même effet dans les enfans, en attendant que la raison parvienne à une connoissance de Dieu plus distincte ? (*)

Dieu certainement exige et doit exiger d'être connu de tous ceux qui peuvent le connoître : par conséquent il veut qu'on travaille à donner cette connoissance à tous ceux qui en sont susceptibles, selon le degré de leur capacité. Il punira donc les parens et les maîtres qui auront négligé cette partie essentielle de leur devoir. Quoique les enfans ne soient pas encore en état de recevoir les notions sublimes

(*) *Déisme réfuté par lui-même*, Lettre VIII.

de la divinité, telles que peut les avoir un philosophe, est-il impossible, est-il bien difficile même de lui faire comprendre que Dieu est celui qui a créé tout cet univers par sa puissance, un Être suprême auquel tous les autres sont subordonnés ; et qu'il ne peut y en avoir plusieurs, parce qu'ils auroient nécessairement ou une puissance égale, ou une puissance inégale : dans le premier cas, ce que l'un voudroit faire, un autre pourroit l'empêcher ; et dans le second cas, le seul supérieur à tous les autres, en puissance, est celui que nous appelons *Dieu ?*

Pourquoi ne pourroit-on pas leur faire connoître l'existence de ce même Dieu, par l'excellence et la magnificence de ses ouvrages, et le faire lire, ainsi que M. *Rousseau* le dit lui-même, dans le grand et sublime livre de la nature, ouvert à tous les yeux, où les perfections du Créateur, et sûr-tout sa grandeur, sa puissance et sa bonté brillent avec tant d'éclat, comme nous l'avons démontré dans nos réflexions sur la première *Maxime de la Sagesse ?* Les plus foibles lueurs de la raison suffisent certainement pour appercevoir l'existence d'un souverain Fabricateur dans la structure et l'ordre admirable de l'univers.

C'est aux instituteurs de la jeunesse à seconder cette lumière, à la faire croître de plus en plus, et à profiter pour cela de toutes les occasions. Tantôt ils montreront à leurs élèves, durant une belle nuit, cette superbe voûte, parsemée d'étoiles qui brillent à l'envi de tous leurs feux, et dont l'or pur et éclatant est encore relevé par le fond bleu où elles paroissent comme attachées. Eh! pourront-ils n'être pas remplis d'admiration, en pensant à la puissance divine qui a orné les cieux avec tant de magnificence et de profusion?

Tantôt, en se promenant avec eux, ils leur feront admirer la riante surface de la terre, ces tapis émaillés de fleurs et de verdure, dont le doux printemps l'embellit; ces abondantes moissons, ces fruits délicieux, dont l'eté et l'automne tour-à-tour l'enrichissent; ces forêts majestueuses qui s'élèvent et couronnent la cime des monts; ces hautes montagnes elles-mêmes, dont quelques-unes cachent leur front au milieu des nues, pour recevoir dans leur sein, comme dans un réservoir intarissable, les pluies fécondes qui font couler sans interruption les fontaines et les fleuves, et portent la fertilité dans nos campagnes.

Lorsque la nuit vient jeter ses voiles

sombres sur la nature, on leur fera remarquer la bonté attentive de la Providence dans cette obscurité même, qui n'est pas seulement destinée à relever par ses ombres les beautés du tableau de l'univers; mais qui nous dedommage par un repos nécessaire à notre foiblesse, de ce qu'elle semble retrancher de notre vie. Nos besoins sont-ils satisfaits, la lumière vient aussitôt tirer le rideau et nous rendre tout ce que nous avions perdu.

Pour les faire mieux jouir du spectacle le plus beau peut-être et le plus ravissant qu'il y ait dans l'univers, ils les mèneront avant l'aurore dans une vaste campagne ou sur un riche côteau; et là ils leur feront attendre avec une curieuse impatience le lever du soleil. Son arrivée, comme celle d'un grand monarque, est annoncée et préparée long-temps auparavant par des traits de feu qui la dévancent et ouvrent sa marche. Son palais est tout rayonnant de flammes qui se multiplient. L'incendie augmente à chaque instant. On diroit que c'est la Divinité elle-même qui va sortir de son temple auguste et se montrer aux mortels. Enfin, un point brillant part comme un éclair, et remplit aussitôt tout l'espace. L'astre se dégageant peu à peu des montagnes qui le déroboient à nos yeux, dé-

veloppe son globe enflammé, et s'avance dans le Ciel avec une majesté qui attire sur lui tous les regards. L'univers semble renaître, la terre s'embellit, la verdure reprend une vigueur nouvelle et paroît couverte d'un réseau de diamans. L'éclat et la vivacité de ses rayons répandent la vie et la joie dans toute la nature. Les oiseaux en chœur se répondent, comme pour saluer par leurs concerts harmonieux le père du jour et de la lumière, ou plutôt le suprême Auteur de leur commune existence.

A la vue de ce spectacle si grand, si magnifique, sera-t-il bien difficile de faire comprendre aux jeunes gens que toutes ces merveilles sont l'ouvrage de l'Auteur tout-puissant de l'univers, comme une belle maison, un riant jardin sont les ouvrages des hommes ? Ce souverain Être, leur dira-t-on, semblable à votre ame, qui pense, qui raisonne, qui fait mouvoir tous les membres de votre corps, et que vous ne voyez pas, ne peut s'appercevoir par les yeux, et ne nous est sensible que par ses ouvrages (*). Cet Être est ce que nous nom-

(*) *Quoique nous ne voyions pas Dieu, cependant à ses œuvres nous connoissons qu'il existe*, dit *Cicéron*, en qui l'on voit que les lumières de la raison étoient bien plus pures qu'en certains de nos prétendus philosophes modernes, qui, à force d'esprit, obscurcissent le sens commun.

mons *Dieu*, le plus grand de tous les êtres, et dont on ne doit prononcer le nom qu'avec le plus profond respect, celui qui est la cause de tout, et qui vous a formés vous-mêmes. De combien de dons n'a-t-il pas accompagné le premier de tous ses dons, celui de notre existence ?

Toute la nature est remplie de ses bienfaits : tout y peint un Dieu bienfaisant par des traits si visibles, que pour l'y reconnoître il ne faut que les plus simples lumières de la raison et un cœur sensible.

C'est ainsi que *Socrate*, celui de tous les philosophes payens qui a eu les connoissances les plus exactes sur la Divinité, les insinuoit à la jeunesse d'Athènes, comme on le voit dans un de ses entretiens que nous a conservés *Xénophon* (*). Ce dialogue est si beau, si propre à servir de modèle aux instituteurs sur le sujet dont

(*) Célèbre historien Grec, qui le premier a mis par écrit et publié les *Dits mémorables* de *Socrate*, sous ce titre, sans y rien ajouter du sien, comme *Platon*, qui a embelli la doctrine de leur maître commun, des graces de son style et des richesses de son génie. Les connoisseurs ne louent pas moins la pureté et l'élégance du style de *Xénophon*, dont la douceur est si aimable qu'on diroit que les Graces mêmes conduisoient sa plume, et qu'on a surnommé cet historien l'*Abeille Grecque*.

il s'agit ici, que nous les exhortons à le lire dans l'Auteur même, ou dans l'illustre M. *Rollin* (*).

Après avoir, par un détail convaincant, forcé son disciple à convenir des attentions merveilleuses et bienfaisantes de la Providence divine pour les hommes, il ajoute : « De tout cela il est aisé de conclure qu'il y a des Dieux, et qu'ils prennent un soin particulier de l'homme, quoiqu'il ne puisse les découvrir par les sens. Mais notre ame même qui nous est si intime, qui nous meut et nous anime, la voyons-nous ? Ce grand Dieu (**), qui a bâti l'univers, qui conserve ce magnifique ouvrage, si accompli en beauté et en bonté dans toutes ses parties ; qui fait qu'elles ne vieillissent point avec le temps, et qu'elles subsistent toujours dans une immortelle vigueur ; ce grand Dieu se rend assez visible par tant

(*) Histoire ancienne, tome IV.

(**) Ces paroles de *Socrate* sont bien remarquables : elles font voir qu'il reconnoissoit un Être suprême, auteur de l'univers, et cet Être est ce que nous appellons *Dieu*. S'il paroissoit en admettre encore d'autres, il les regardoit, sans doute, comme ses ministres, tels à peu près que sont nos Anges ; et il leur donnoit le nom de *Dieux*, pour se conformer au langage commun.

de merveilles dont il est l'auteur. Ne refusons donc point de croire même ce que nous ne voyons pas : au défaut des yeux du corps, servons-nous de ceux de l'ame. Mais sur-tout apprenons à rendre de justes hommages de respect et de vénération à la Divinité, qui semble ne vouloir se faire sentir que par ses bienfaits.

Ces principes lumineux et ces sentimens si justes, si raisonnables, qu'un philosophe payen tâchoit d'inspirer à ses disciples, des maîtres chrétiens ne doivent-ils pas, à bien plus forte raison, travailler à les graver dans l'esprit de leurs élèves ? Et n'en doutons point ; pour peu qu'ils soient capables de réflexion, l'on verra bientôt les heureux effets de ces leçons importantes, qu'on aura soin de leur répéter de temps en temps et à propos.

Car il faut sur-tout prendre garde et avoir soin de ne pas les fatiguer ni les ennuyer par des instructions trop longues ou trop fréquentes sur la Religion : les sermons trop longs ou trop répétés lassent tout le monde, et bien plus les enfans. On doit suivre à l'égard de ceux qui y paroissent moins disposés ou plus indociles, l'excellent conseil que *St. François de Sales* donna un jour à une dame. Elle se plaignoit à lui du peu de piété et de religion de son mari, qui

s'impatientoit souvent des remontrances qu'elle lui faisoit. *Madame*, lui répondit-il, *parlez souvent de votre mari à Dieu, et rarement de Dieu à votre mari.*

Mais, bien loin qu'on ne doive donner aux enfans aucune instruction sur la Religion, on ne peut au contraire s'appliquer trop soigneusement à leur en donner une bonne, à leur inspirer la crainte de Dieu et l'amour de la vertu. Faut-il attendre que le feu des passions soit devenu un incendie, pour songer à l'éteindre ? Hélas ! malgré les principes de l'éducation la plus religieuse, malgré les promesses les plus magnifiques de la Religion et ses menaces les plus terribles, les écarts de la jeunesse ne sont encore que trop fréquens et trop multipliés ! Dans quelles erreurs, dans quels excès, abandonnée à elle-même, ne se précipiteroit-elle donc pas ? C'est un torrent qui se déborde, malgré les digues puissantes qu'on lui avoit opposées : que seroit-ce donc, si nul obstacle ne suspendoit ses flots et ne rompoit ses efforts ?

Est-ce bien le temps de commencer à parler à un jeune homme d'une morale sévère, lorsqu'il aura pris l'habitude d'écarter tout ce qui pourroit le contraindre ; à lui donner un maître austère, lorsqu'il s'applaudira de n'en avoir plus ; et à tenter

de lui mettre des chaînes, lorsqu'il goûtera le plaisir de les avoir rompues ? Dans l'effervescence et la fougue de la jeunesse, la voix tumultueuse des passions empêcheroit d'entendre la voix paisible de la raison. Ne croyez pas qu'on puisse en un moment former l'homme à la sagesse : ce doit être l'ouvrage de toute la vie, et l'on ne sauroit commencer trop tôt.

C'est au printemps de l'âge qu'on doit jeter dans les jeunes cœurs les premières semences de la vertu. Ne vouloir enseigner la sagesse à l'homme que lorsqu'il sera dominé par la fougue des passions naissantes, c'est vouloir la lui présenter lorsqu'il sera le moins disposé à l'écouter et à la recevoir. Qu'une telle éducation, imaginée dans le délire d'une fausse et absurde philosophie, est opposée à celle que prescrivent la Religion et la saine raison ! Toutes deux veulent qu'un maître sage et vigilant épie en quelque sorte dans son élève les premières lueurs de l'intelligence, pour les diriger vers la route qui conduit à la vérité, et les premiers mouvemens du cœur pour l'attirer par les charmes de la vertu. Combien en effet n'est-il pas plus avantageux de prévenir les obstacles que d'avoir à les surmonter !

Un autre avantage inestimable d'une ins-

truction éclairée de la Religion, c'est que l'incrédulité ne vient pas seulement de la corruption du cœur, mais aussi de l'ignorance ou d'une connoissance superficielle de la Religion. Cette instruction détruira la seconde source et affoiblira l'autre. Si, malgré cela, un jeune homme, emporté par la fougue de ses passions, secoue le joug de la Religion, il lui restera du moins, au milieu de ses égaremens, une ressource précieuse. Les lumières de son esprit, les troubles salutaires de sa conscience le rappelleront sans cesse à ses devoirs; et l'on peut espérer qu'il rentrera enfin dans les sentiers qu'il avoit abandonnés. Une heureuse expérience n'a-t-elle pas souvent prouvé qu'après les dérèglemens d'une jeunesse licencieuse, on revient aux bons principes qu'on a reçus dans l'enfance? Combien, après les écarts des passions, sont rentrés dans le sentier étroit de la sagesse, et ont par des vertus sincères honoré la Religion qui les inspiroit! Mais quelle ressource, quelle planche pour s'échapper du naufrage restera-t-il à celui pour qui l'on n'aura pas ménagé ce secours salutaire?

Il faut donc, à mesure que les enfans deviennent plus capables de réfléchir, leur former peu à peu le jugement sur ce qui

regarde la Religion et les mœurs. Il ne s'agit pas de leur faire de longs discours : on doit ne leur parler de ces choses qu'à propos et en peu de paroles. Mais prenez garde qu'il n'est rien de si dangereux que de leur parler des choses de la Religion, sans leur faire voir, par tout le détail de votre conduite, que vous en êtes intimement convaincu. Dans tous les âges, l'exemple a un pouvoir étonnant sur nous : dans l'enfance, il peut tout. Les enfans se plaisent à imiter ; et d'ailleurs, n'étant pas encore capables de juger par eux-mêmes du fond des choses, ils en jugent bien plus par ce qu'ils voient dans ceux qui les proposent, que par les raisons dont ils les appuient. Les actions sont aussi bien plus sensibles que les paroles. S'ils vous voient faire le contraire de ce que vous leur enseignez, ils s'accoutumeront à regarder la Religion comme une belle chose qui n'est que pour le discours, et la vertu comme une idée impraticable. Si vous leur imposez des devoirs de Religion qui les gênent et leur paroissent pénibles, sans qu'ils vous les voient jamais remplir, que pourront-ils penser, sinon que ce sont des devoirs de petits-enfans, dont ils se promettent bien de se délivrer lorsqu'ils ne le seront plus ?

Faites-les leur aimer, et qu'ils les pra-

tiquent avec plaisir. Qu'ils vous les demandent eux-mêmes, plutôt que vous ne les leur ordonnez. N'imitez pas ces parens qui, par une piété aveugle et un zèle mal entendu, rendent haïssables aux enfans les exercices de Religion, qu'ils leur prescrivent. En leur prêchant la vertu, ils leur font aimer les vices, et ils les leur donnent en leur défendant de les avoir. Pour les rendre pieux, ils les mènent s'ennuyer à l'église; et en les faisant incessamment marmoter des prières, ils les forcent d'aspirer au bonheur de ne plus prier Dieu.

D'autres, par un excès opposé, et plus blâmable encore, font devant eux des railleries indiscrètes sur certaines pratiques de dévotion, qu'un pieux motif a introduites ou fait observer, et qui du moins sont respectables par cette raison. On croit ce badinage innocent, mais on se trompe: les enfans en tirent des conséquences, qui leur font mépriser ou abandonner les autres pratiques de Religion. Le vrai moyen de leur apprendre ce qu'il faut penser de celles qui viennent d'une piété mal entendue, est de montrer, sans les blâmer, qu'elles n'ont point de fondement assez solide, et qu'il est mieux de les omettre.

Témoignez dans toutes les rencontres, de l'estime pour tout ce qui est marqué

au coin de la vraie dévotion, de la sainteté et de la Religion. Par-là vous accoutumerez votre élève à la respecter, à l'aimer et à comprendre que rien n'est plus estimable que d'honorer et de servir Dieu. Prescrivez ou plutôt insinuez-lui des exercices et des pratiques, propres à lui donner une solide piété. Instruisez-le à prier tous les jours le souverain Maître, à lui rendre le tribut de louange et d'adoration, qu'il attend et qu'il a droit d'exiger de nous. Qu'il contracte sous vos yeux la pieuse habitude de s'acquitter de ce juste devoir avant et après le sommeil, et, si cela se peut facilement, au milieu de toute la famille. Rien n'est plus capable d'attirer sur elle les bénédictions célestes, que cette union de prières et de vœux adressés ensemble à l'Éternel (*). Accoutumez-le aussi à ennoblir et à relever par la Religion le besoin

(*) Nous avons vu le temps, dit un écrivain moderne, et ce temps existe encore pour quelques familles respectables, où, tous les matins et tous les soirs, le chef rassembloit toute sa famille, enfans et serviteurs : ils invoquoient ensemble l'Être suprême. Cela tenoit un peu du Christianisme, nous en convenons; mais nous avons toujours observé que ces familles, on ne sait trop pourquoi, étoient citées comme des modèles en fait de mœurs et de civisme. *Spectateur National*.

que nous avons, ainsi que les plus vils animaux, d'entretenir et de réparer nos forces.

Qu'il apprenne par votre exemple à ne jamais rougir de cette religieuse pratique. Un enfant doit-il avoir honte de témoigner sa reconnoissance à son père, toutes les fois qu'il en reçoit de nouveaux gages de sa tendresse ? Et comment pouvons-nous user des mets que la bonté divine nous dispense si libéralement, sans rendre nos hommages à l'Auteur de ces dons, sans reconoître publiquement qu'ils nous ont été donnés par la Providence, sans l'en remercier avec le respect et la ferveur qu'il faut toujours avoir quand on parle à son Dieu ?

Car lorsque l'âge de l'enfant le permettra, n'oubliez pas sur-tout de l'instruire que les formules de prières, et les autres pratiques sensibles de piété, ne sont que le corps de la Religion, et que c'est le sentiment intérieur qui en est l'ame. Étant formés de deux substances, lui direz-vous, nous devons tous un double culte à notre Créateur, le culte extérieur de notre corps et le culte intérieur de notre esprit ; c'est là cette adoration en esprit et en vérité, dont la foi nous fait un précepte. Ne séparez donc jamais la Religion du cœur des pratiques

extérieures de la piété : leur union est ce qui fait la piété solide et véritable. Dieu, qui est esprit et vérité, lui ajouterez-vous, veut être encore plus honoré du cœur que des lèvres. Souvent on récite beaucoup de paroles sans prier, et l'on prie intérieurement sans prononcer aucune parole. Ces paroles peuvent néanmoins être fort utiles, parce qu'elles excitent en nous les pensées et les sentimens qu'elles expriment, si l'on y est attentif. c'est pour cela, lui direz-vous, que Jésus-Christ nous a donné lui-même une formule de prière, simple et sublime, courte et pleine de tout ce nous devons demander et attendre d'en haut. Quelle force, quelle efficace doit-il y avoir dans des demandes que Dieu nous met dans la bouche! Avec quelle confiance, mais aussi avec quelle attention respectueuse et quelle dévotion ne doit-on pas la réciter!

C'est par de telles instructions, habilement ménagées et répétées souvent, que vous inspirerez à votre élève les vrais sentimens qu'il doit avoir. Cette petite semence, qui paroîtra peut-être quelquefois comme perdue et tombée au hasard, produira souvent dans la suite les fruits les plus abondans.

Que dès l'âge le plus tendre, l'enfant ne

fasse aucun exercice de religion, qu'avec tout le respect dont il sera capable. Mettez votre plaisir à l'y former vous-meme. Imitez ce père vertueux, qui faisant sa plus douce occupation du premier de ses devoirs, apprit à ses enfans presque encore au berceau, à honorer le Seigneur, comme il le leur rappelle avec une sorte de complaisance, dans le *Testament spirituel*, qu'il crut devoir leur laisser, pour perpétuer après lui les sages instructions qu'il leur avoit données pendant sa vie. Écoutons un moment parler ce père lui-même, si digne de servir d'exemple à tous les pères :

« Vous ouvriez à peine les yeux, mes chers enfans, que votre mère et moi nous vous enseignions déjà par nos signes à porter vos regards naissans vers le Ciel, à lever au Seigneur vos mains innocentes, à bégayer son nom sacré, et à lui offrir le sacrifice de vos lèvres, en attendant que la raison venant à se développer, vous pussiez lui en consacrer les prémices par l'hommage de votre cœur. »

« Lorsque vous avez été susceptibles d'instructions chrétiennes, je me suis hâté de vous apprendre que l'homme étant l'ouvrage le plus parfait qui soit sorti des mains du Créateur, le seul capable sur la terre de l'honorer, il lui doit toutes les pensées de

son esprit, toutes les affections de son ame. Comblé sans cesse de ses faveurs, enrichi de ses dons, il est juste qu'en tout temps, en tout lieu, il les fasse remonter à leur source, par un usage légitime et conforme aux intentions de son bienfaiteur. Élevé par sa bonté à un rang qui l'égale presque aux Anges, il doit s'efforcer de leur ressembler aussi par la pureté de ses mœurs et par la sublimité de ses sentimens. Il doit, à leur exemple, adresser à Dieu tous ses vœux, lui offrir le tribut de ses louanges, obéir à ses lois, se soumettre à ses volontés, se tenir devant lui dans une humble et continuelle dépendance, et lui porter avec l'encens de ses hommages, celui de tous les êtres crées. »

« C'est là, vous ai-je dit, le culte suprême, qu'il a droit d'exiger de notre reconnoissance et de notre amour. Je vous ai expliqué la nature et l'étendue de ces devoirs si doux et tout à la fois si indispensables, dès que vous avez été en état d'en comprendre la force et la nécessité. »

« Je n'ai pas eu moins de soins et d'attentions, pour conserver la pureté de votre innocence. Non content de n'admettre auprès de vous, que des personnes de mœurs pures, et d'écarter tout ce qui auroit pu altérer ou corrompre les vôtres; j'ai tâché

de vous donner la plus grande horreur du vice opposé à cette aimable vertu. J'ai confié la garde de ce précieux trésor à la Religion, en nourrissant votre enfance du lait d'une tendre piété, et en éloignant de vous tous les piéges, qu'un monde séducteur tend sur tout à l'inexpérience de la jeunesse. Je n'ai rien oublié pour vous en garantir, avant même qu'il pût présenter à vos yeux ses funestes amorces. »

« Que n'ai-je point fait principalement, pour vous inspirer une salutaire horreur du vice ? Sous quelles images sensibles n'ai-je point tâché de représenter à vos yeux ce monstre, afin que vous en fussiez plus frappés ? Le venin affreux des aspics, leurs sifflemens horribles, leurs redoutables aiguillons, vous disois-je souvent, n'offrent qu'une idée imparfaite des remords, des troubles secrets, des douleurs et des autres peines sans nombre, qui accompagnent le crime dès cette vie même. C'est de lui que sont sortis, comme d'une source empoisonnée, tous les malheurs qui ont inondé la terre, et qui l'infectent encore aujourd'hui. »

Comme ce père zélé, parlez toujours du péché avec force à vos élèves, pour leur en faire concevoir une juste horreur. Parlez sur-tout à leur imagination, si vous voulez remuer leur cœur. Peignez à leurs yeux

avec les couleurs les plus vives et les plus fortes, les punitions effrayantes, que dans tous les temps la justice Divine a exercées contre les prévaricateurs. Et combien les seuls livres saints ne vous en offroient-ils pas ! Les crimes des hommes, montés à leur comble, provoquent-ils enfin les vengeances célestes : « le Tout-Puissant commande aux nuées de s'assembler et de se répandre comme des torrens sur la terre ; et aussitôt les eaux du ciel et des abymes s'empressent à servir sa justice irritée, et ensévelissent les coupables mortels avec leurs forfaits. Il ordonne à un feu vengeur de ravager et de détruire des villes scélérates avec leurs infames habitans, et elles deviennent aussitôt la proie des flammes vengeresses. Pour punir un peuple séditieux et murmurateur, tantôt il envoie des serpens dont la morsure est aussi brûlante que le feu, et qui en blessent ou tuent un grand nombre ; tantôt un feu dévorant sort du trône de Dieu, et en fait périr quatorze mille sept cents. Des sacriléges ambitieux veulent-ils, contre ses ordonnances, porter une main impie à l'encensoir, il entr'ouvre le sein profond de la terre, et à l'instant elle les dévore et les engloutit » (*). Ces traits

(*) Nomb. 16 et 21.

frappans et d'autres semblables, présentés vivement, entreront comme des traits de flamme dans de jeunes cœurs, et y laisseront des impressions salutaires.

Aux récits des faits véritables, joignez-en quelquefois de feints. Ceux-ci, même en les donnant pour tels, comme on doit toujours le faire à leur égard, les frapperont davantage et s'imprimeront bien mieux dans leur mémoire, que de longs et d'ennuyeux sermons. Vous en trouverez plusieurs de l'une et de l'autre espèce, dans un excellent petit ouvrage, composé à ce dessein, et intitulé : *Histoires et Paraboles du P. Bonaventure* (*). On pourra en juger par la suivante, prise de ce livre, et qu'on peut être sûr que les enfans n'oublieront jamais. Nous la rapportons pour servir d'exemple :

« Un homme de la campagne étoit très-adroit à prendre des vipères, qu'il envoyoit ensuite à un apothicaire de la ville voisine, pour en faire de la thériaque. Un après-diner

(*) Par le P. *Bonaventure Girandeau*, Jésuite, savant et pieux auteur, connu par de bons livres élémentaires sur les langues Grecque et Hébraïque, et par la grande part qu'il a eue à l'*Evangile médité*, ouvrage excellent et très-estimé, qui n'a paru qu'après sa mort.

sa chasse fut si heureuse, qu'il en prit jusqu'à cent cinquante. Le soir étant de retour à la maison, il se trouva si las et si harassé, qu'il ne voulut point souper. Il monta dans sa chambre, et alla se coucher tout de suite. Il porta, selon sa coutume, ses vipères en vie dans sa chambre, et les mit dans un baril qu'il eut soin de fermer, mais qu'il ne ferma pas bien. La nuit, tandis qu'il dormoit, les vipères forcèrent leur prison et cherchant la chaleur, elles allèrent toutes vers son lit, s'insinuèrent entre les draps, se glissèrent sur sa peau, et l'enveloppèrent de toutes parts sans lui faire aucun mal, sans qu'il s'éveillât et sentit rien. Comme c'étoit sa coutume de dormir les bras nus hors du lit, le lendemain s'étant éveillé qu'il faisoit grand jour, il fut étrangement surpris de voir ses bras entourés de vipères. Ah ! dit-il, *je suis mort : les vipères se sont échappées.* Il eut la prudence de ne se point remuer, et il sentit qu'il en avoit d'entortillées autour du cou, autour des jambes et des cuisses et de tout le corps. Quel état ! Il ne perdit pourtant point la tête. Il se recommande à Dieu ; et, sans se donner le moindre mouvement, il appelle sa servante. Quand elle eut ouvert la porte de la chambre, n'entrez pas, lui dit-il ; mais descendez là-bas, prenez le grand chaudron,

remplissez-le de lait à moitié : faites chauffer ce lait, en sorte qu'il ne soit que tiède. Vous m'apporterez ce chaudron ; et vous le mettrez au milieu de ma chambre le plus doucement et avec le moins de bruit que vous pourrez. Ne fermez pas la porte, allez, faites vîte, ne perdez pas un instant. Quand le chaudron fut dans la chambre, les vipères sentant l'odeur du lait, commencèrent à quitter prise. Il vit celles de ses bras se désentortiller et se retirer. Il entendit passer celles de son cou. Il sentit que ses jambes et ses cuisses se dégageoient, et que tout son corps étoit libre. Quelle joie ! Il se posséda néanmoins : il ne se pressa pas, et donna le temps à toutes les vipères de sortir, et d'aller se jeter dans le chaudron, de sorte qu'il n'en resta pas une dans le lit. Notre homme alors se leva, et voyant les vipères presque noyées dans la liqueur, assoupies et comme enivrées, il les tira avec des pinces l'une après l'autre, et leur coupa la tête. Aussitôt s'étant mis à genoux, il remercia Dieu de bon cœur de l'avoir délivré d'un si grand danger. Après cela, il descendit en bas, où il raconta ce qui venoit de lui arriver. Il fit frémir tout le monde, et il frémissoit lui-même en le racontant. Il envoya ses vipères à l'apothicaire, lui faisant dire de n'en plus

attendre de sa part. En effet, il renonça au métier, et il prit une si grande aversion pour les vipères, que non-seulement il ne pouvoit en souffrir la vue, mais même le nom ni la pensée. »

Hélas! mes enfans, ajouterez-vous, l'état de cet homme qui avoit le corps tout entouré de vipères vivantes, vous fait frémir et trembler. Quelle situation! peut-il y en avoir une plus affreuse? Oui, celle d'une ame coupable de péchés mortels, qui l'entourent en quelque sorte et la tiennent comme liée, est mille fois plus terrible. Je la vois cette ame, privée de la grace de Dieu, qui faisoit son plus bel ornement, dépouillée des mérites qu'elle avoit acquis et qui faisoient son plus riche trésor, dégradée du titre d'enfant de Dieu, livrée à la puissance du démon qui la regarde comme une vile esclave. Je la vois en proie au ver rongeur qui la dévore: il n'y a plus pour elle de paix ni de repos; elle est déchirée par des sentimens importuns de remords et de repentir, qui ne sont étouffés de temps en temps que pour renaître bientôt et la tourmenter de nouveau. Heureuse encore, si elle éprouve ces salutaires remords! Son malheur seroit au comble, si elle étoit tout à la fois coupable et tranquille.

Mais ce n'est là que la moindre partie

des maux que le péché fait à l'ame : de bien plus terribles encore, attendent le pécheur, et lui sont destinés, si la mort le surprend avant d'avoir fait pénitence. Si pendant son sommeil le preneur de vipères se fût donné quelques mouvemens, comme il arrive d'ordinaire ; si en se tournant il eût pressé quelqu'un de ces animaux et les eût effarouchés, il étoit perdu, et de mille vies il n'en auroit pas sauvé une. Mais si l'homme qui a eu le malheur de se livrer à des monstres pires que mille vipères, venoit à mourir subitement ; où en seroit-il ? où en sont ceux à qui cet accident arrive ? C'est sans doute une mort bien cruelle, que de mourir dévoré par cent cinquante vipères : mais qu'est-ce que cela après tout, en comparaison de l'enfer, où l'on est pour toujours la proie des démons, de ses péchés, de ses remords, de son désespoir et des flammes éternelles ? Si jamais, conclurez-vous, le péché s'est emparé de votre ame, imitez cet homme. Recourez aux remèdes que la Religion vous fournit, et qui seuls peuvent vous tirer de cet horrible état. Coupez la tête à toutes les vipères, sans en épargner aucune ; et remplis d'aversion pour ce qui vous a mis dans un si grand danger, fuyez le péché, comme vous

fuiriez, à la vue d'une couleuvre ou d'une vipére.

Après leur avoir peint le vice sous ses couleurs hideuses, pour le leur faire détester; offrez à leurs regards le tableau aimable de la vertu, pour lui concilier et lui attacher ces jeunes cœurs.

La *vertu*, leur direz-vous, est un amour constant de l'honnête et du juste, un dévouement entier à l'ordre et à la loi, un attachement invariable à tous ses devoirs (*). L'homme qu'elle anime, instruit de ses obligations, les remplit avec une fidélité inviolable et une fermeté magnanime, malgré tous les obstacles que ses propres passions ou celles des autres y opposent. Afin de rendre cette instruction plus sensible, peignez-leur la vertu sous la forme, qu'elle se plaît de temps en temps à prendre pour se montrer et se rendre aimable aux mortels, je veux dire sous celle d'un de ces hommes de bien, tels que celui que j'ai

(*) Le mot de *vertu* veut dire *force*, comme le mot latin *virtus*, dérivé de *vir*, qui signifie proprement homme de courage : *à viro virtus*, dit *Cicéron*. La vertu, dit un écrivain moderne, est cette force morale, qui nous fait vaincre nos passions et même nos affections les plus naturelles, lorsque l'honneur ou le devoir l'exige.

connu, et en qui une éminente vertu avoit gravé ses plus visibles traits. Son inclinanation pour elle s'étoit déclarée aussitôt qu'il avoit pu en laisser paroître quelqu'une, et s'étoit toujours fortifiée de plus en plus. La vertu, ce sentiment sublime qui échauffe les grandes ames, qui les élève au-dessus d'elles-mêmes, qui dirige leurs actions et leurs pensées, non sur l'opinion et les circonstances, mais sur le plan éternel et invariable de l'ordre moral; ce sentiment qui retranche à l'homme tout ce qui est vil, et ne lui laisse d'activité que pour ce qui est grand et juste, étoit profondément gravé dans son ame. Une noble simplicité, jointe à une admirable modestie, faisoit comme le fond de son caractère. Affable, civil, complaisant, la bonté, l'humanité, la douceur lui composoient une politesse, qui étoit encore plus dans son cœur que dans ses paroles, et qui lui gagnoit celui des autres. Son air n'étoit ni austère ni rebutant. Une douce sérénité éclatoit sur son front; un extérieur plein de candeur et d'aménité, annonçoit les perfections du dedans, et trahissoit l'envie qu'il avoit de les cacher. Tous ceux qui le voyoient et qui le connoissoient de près, avoient pour lui ce respect d'estime et de vénération, qu'on s'empresse de rendre à la vertu,

et que souvent même le vice ne peut lui refuser.

Inviolablement attaché à tout ce que la vertu et l'ordre des devoirs prescrivent, il aimoit à rendre à Dieu, sans affectation, sans superstition, sans petitesse, l'hommage du culte et de la soumission qui lui sont dûs. Il savoit vivre avec tout le monde de la manière qu'il convient. Il s'attachoit à plaire à ses supérieurs sans bassesse, à montrer de l'estime et de l'amitié à ses égaux, à ne point faire sentir le poids de sa supériorité à ses inférieurs. Jamais, à l'égard de lui-même, il ne s'écartoit en rien de ce que les lumières de la raison lui découvroient de conforme à l'excellence et à la dignité de son être; et il observoit rigoureusement envers les autres hommes tout ce que les lois de la justice, de la société et de l'humanité prescrivent.

La vertu, ainsi que la sagesse, est un don du ciel, qui l'accorde à qui il lui plaît et sur-tout à ceux qui la desirent et la lui demandent. Les Païens même l'ont avoué et reconnu. « Il n'est point, dit l'un d'eux (*), d'homme de bien sans Dieu. » L'homme en effet peut-il s'élever au-dessus de sa condition, si Dieu ne lui prête son secours.

(*) Sén. ép. 41. *Nemo vir bonus est sine Deo, &c.*

C'est lui qui donne les pensées nobles et élevées. Il est au dedans de chaque homme de bien. Lorsque vous voyez un homme intrépide dans les dangers, inaccessible aux passions, heureux au milieu de l'adversité, tranquille dans les tempêtes, regardant avec dédain comme d'un lieu supérieur tous les biens d'ici-bas, n'êtes-vous pas pénétré d'admiration pour lui ? et n'êtes-vous pas comme forcé de vous écrier : Une vertu plus grande et plus excellente que ce corps où elle est, l'anime ; l'esprit Divin est descendu dans ce mortel.

La vertu est donc un grand et noble sentiment, qui remplit toute notre ame, et domine sur toutes nos affections. Elle est le plus précieux ornement de l'homme, son principal mérite, son seul véritable bien. Elle supplée à tout ; mais rien ne peut la suppléer. Quoi de plus nécessaire, de plus avantageux et de plus doux, que de posséder ce qui unit tous les temps, assure tous les devoirs, soutient et console dans toutes les peines, fait supporter également la bonne et mauvaise fortune, et nous montre un avenir plus heureux !

Si nous le voulons, le bonheur est à nous : il est dans la vertu : c'est elle qui nous le donne dans le présent, et qui nous l'assure dans l'avenir. Elle est notre plus

riche et notre seul véritable trésor, le seul indépendant de tous les accidens, et que nous pouvons augmenter à notre volonté. Savez-vous ce qu'on peut acheter avec lui? Dieu.

Empruntez ensuite le langage du sentiment, qui est toujours celui de la persuasion, et dites à vos élèves : Aimez donc la vertu, mes amis; et animez-vous de plus en plus à marcher constamment dans ses voies. Enflammés de son beau feu, rien ne vous paroîtra au-dessus de vos généreux efforts : tout s'applanira devant vous. L'habitude de la vertu la facilite, la fait croître. Les desirs, les penchans, sans cesse réprimés, cessent enfin de renaître. Bientôt vous vous applaudirez de sacrifices que vous lui ferez, certains qu'un jour elle saura vous en dédommager. Que dis-je? elle le fait d'avance : elle paye comptant par la douce satisfaction qu'elle nous fait sentir. Les plaisirs les plus purs naissent de son sein : elle les anime et les fait jaillir même de nos plus austères devoirs; et en les faisant aimer et remplir, ces devoirs, quoi qu'il puisse en coûter, elle procure à l'ame, par le témoignage intérieur d'une conscience pure, le plus parfait de tous les contentemens, celui de n'avoir rien à se reprocher.

O divine vertu ! oui, tu fais le bonheur de tous ceux qui t'aiment. Quoi qu'en dise l'impie en blasphémant, tu n'es pas un vain nom ; tu es le seul trésor de l'homme sur la terre, et le sûr garant de sa plus douce espérance. Qu'importe que ton triomphe soit retardé d'un instant ? Le temps n'est pas digne de toi : l'éternité peut seule être ta couronne. Un terme glorieux, un avenir de délices inépuisables : voilà ta destinée immortelle, voilà ton sort.

Telles sont, à peu près, les sublimes et touchantes leçons, que peut donner à ses enfans un père vraiment digne de l'être, et tous les parens qui aspirent à la même gloire. N'en doutons point : de pareilles instructions dictées par le sentiment, inspirées par la tendresse paternelle, et souvent inculquées, ne manqueront pas de faire sur un jeune cœur des impressions, que le temps n'effacera point, et qui produiront les plus heureux effets. Les passions réprimées en naissant, deviendront plus dociles et plus soumises à la voix de la raison, la vertu ne lui coûtera que de légers efforts ; et ses penchans tournés d'abord vers le bien, s'y porteront d'eux-mêmes.

Non-seulement il importe qu'on apprenne la Religion aux enfans, il faut de bonne heure la leur faire apprendre par principes ;

principes, en la mêlant aux traits historiques; leur en faire connoître par degrés les preuves et les fondemens; et prévenir par-là pour un âge plus avancé les dangers de la séduction, ou les suites, presque également funestes, d'une foi languissante et peu éclairée.

« Vous trouverez dans le monde où vous allez entrer, disoit un sage instituteur à à son élève, des hommes impies qui blasphèment ce qu'ils ignorent, qui osent soumettre la parole de Dieu à l'examen de leur foible raison, qui traitent de préjugés populaires les vérités les plus certaines et les plus respectables. Vous devez sans doute éviter leur société; mais, si cela n'est pas possible, gardez-vous sur-tout de vous laisser éblouir par les vaines subtilités de l'irréligion, de prendre des blasphêmes pour des raisons, et des railleries pour des preuves. Vous devez alors vous rappeler les principes solides dont j'ai pris soin de vous instruire, et vous y affermir en lisant les excellens ouvrages qui démontrent la vérité de la Religion, et où les blasphêmes qui l'attaquent, sont réfutés avec autant de force que de lumière (*). Plus vous serez

(*) Les Ouvrages de M. *Bergier*, d'*Abbadie*, de M. l'Évêque du Puy; les *Principes de la Foi*, les *Fondemens de la Foi*, etc.

instruit, plus vous serez ferme dans la Foi; plus vous étudierez votre Religion, plus vous y découvrirez de caractères de Divinité.»

« Cette précaution est encore plus nécessaire, pour vous garantir de l'illusion des passions; bientôt vous en sentirez les mouvemens tumultueux. Le cœur qui en est agité, répand des nuages dans l'esprit et en obscurcit les lumières. Nous jugeons mal de ce qui contrarie nos inclinations et gêne nos penchans. La Religion combat toutes les passions. Ce que je vous demande, c'est que vous ne les consultiez point dans une affaire si importante et où la méprise a des suites si terribles; c'est que le desir de les satisfaire, ne vous détermine jamais à quitter le sentier de la vertu et de la vérité.»

« Si vous êtes fidelle à suivre les avis que je vous donne, vous conserverez le don précieux de la foi; car l'incrédulité vient toujours de l'une de ces deux sources, et souvent de toutes les deux ensemble, l'*ignorance* et la *corruption du cœur*. Il y auroit beaucoup moins d'impies, si la Religion étoit mieux connue; et il n'y en auroit pas un seul, si les hommes étoient sans passions déréglées.

On a beau vanter dans quelques incrédules l'étendue des connoissances, l'éclat

des talens et même la supériorité du génie: il n'en est pas moins vrai que ces hommes si habiles dans les sciences humaines, ne sont pas instruits dans celle de la Religion. La plupart n'en savent que ce qu'ils en ont appris dans les premières leçons qu'on leur a données pendant leur enfance, dont ils ne conservent qu'un souvenir confus et superficiel. Dans la suite, ils ont dédaigné cette sorte d'instruction, comme fort au-dessous d'eux, et ils n'ont jamais donné une heure d'attention sérieuse à cette étude.

Quelques-uns ne connoissent la Religion que par les écrits aussi licencieux qu'impies, où elle est indignement outragée et calomniée : ils ne savent bien que les blasphêmes qu'on a vomis contre elle, et ils ont appris à être incrédules avant d'apprendre à croire.

Non, ils ne la connoissent point cette Religion si belle, si digne de Dieu, si proportionnée aux besoins de l'homme, et si nécessaire à son bonheur. Ils ne connoissent pas ce plan admirable qui en lie toutes les parties, cette harmonie, cet accord parfait entre l'ancien et le nouveau Testament, qui la rend aussi vénérable par son antiquité, qu'elle est auguste par la sublimité de ses dogmes, et respectable par la pureté de sa morale.

Cette ignorance a ouvert en eux une

voie libre et facile aux passions. La Religion, qui ne leur étoit connue qu'imparfaitement, n'a opposé qu'une foible digue à leur impétuosité. Ils ont commencé à douter d'une doctrine, qui ne pouvoit s'allier avec les plaisirs qu'ils aimoient ; et ils ont secoué le joug de la foi, parce qu'ils n'ont pu se résoudre à s'affranchir de celui de ces maîtres impérieux qui les dominoient.

Le remède le plus efficace à un si grand mal, est sans doute de donner aux jeunes gens une instruction suivie et développée sur les principes de la Religion, sur les fondemens inébranlables de la foi. Cette instruction écarteroit une des causes de l'incrédulité, et affoibliroit l'autre, en apprenant à connoître Dieu et à le craindre.

C'est la marche sage et lumineuse que suivit le vertueux père dont nous avons déjà parlé. Il eut la douce satisfaction de la voir couronnée du plus heureux succès dans tous ses enfans, par les marques constantes qu'ils lui donnèrent d'une Religion solide, et par l'innocence soutenue de leurs mœurs, qui en est le précieux fruit.

« Vous le savez, mes chers amis, leur dit-il, je me suis empressé avec raison à vous former dès votre tendre enfance à la science sublime de la Religion. Pouvois-je

consacrer à un plus noble objet les soins de l'amour paternel ? La Religion fait l'honneur et la gloire des hommes, comme l'irréligion en est le déshonneur et la honte. L'une nous élève jusqu'à la Divinité et nous unit à elle : l'autre nous ravale jusqu'à la condition des bêtes, et nous y rend semblables. »

« J'ai d'abord mis entre vos mains ce Livre inspiré par le Ciel, le recueil des oracles de la Divinité, l'histoire de ses anciennes et nouvelles miséricordes, le dépôt sacré de ses lois et de ses promesses, afin de vous faire puiser dans cette source pure, avec les motifs de votre croyance, les règles de votre conduite. »

« Je vous ai fait connoître dans ces annales divines l'ancienneté de la Religion, qui remonte jusqu'au commencement des temps, et vous y avez vu que l'époque de sa naissance est celle de la naissance du monde même. J'ai tâché de développer à vos yeux toute la chaîne historique de ses preuves, l'accomplissement exact des prophéties les plus authentiques, la multitude des prodiges et des miracles les plus frappans et les plus avérés, une nuée de témoins irréprochables, de tout âge, de tout sexe, de toute condition, qui ont scellé de leur sang le témoignage qu'ils lui ont rendu ;

et enfin une tradition non-interrompue des vérités, toujours les mêmes et toujours aussi saintes que sublimes : fil sacré qui, attaché pour ainsi dire au trône de Dieu même, nous conduit depuis l'origine de l'univers jusqu'à nos jours, et nous fait marcher, sans crainte de nous égarer, au milieu du labyrinthe d'erreurs où s'enfoncent et se perdent l'hérésie et l'impiété. »

Un des livres qu'on a coutume de mettre entre les mains des jeunes gens, pour les initier à la science de la Religion, est le *Catéchisme historique* de M. *Fleury*. La première partie est très-propre à leur donner une teinture de l'Histoire sainte, qui est la base de la Religion ; et ils trouveront dans la seconde, une instruction abrégée des principaux dogmes de la Foi. Mais cette source, qui devroit être si pure, ayant été malheureusement, par l'Auteur ou par des mains infidelles, infectée de plusieurs erreurs que l'Église a proscrites ; ceux qui ont du respect pour ses décisions, ne mettront ce livre entre les mains de leurs enfans, qu'après l'avoir épuré ou fait épurer avec soin. (*)

(*) Comme ces erreurs sont en assez petit nombre et faciles à corriger, on va rapporter ici les principales :

On n'aura pas les mêmes précautions à prendre pour un autre livre en ce genre, que les jeunes gens liront avec fruit, et qui a pour titre : *Exposition abrégée des*

Tome I, partie 2, leçon 6. *Et quand ce plaisir l'emporte, etc.* ; il faut mettre ici et sur-tout le reste jusqu'aux demandes, un carton.

Leçon 2, D. *Comment sa volonté s'accomplit-elle sur la terre ?* Mettez pour réponse : *Lorsque nous gardons ses commandemens.*

Tome II, partie 1, leçon 3. *Incapable de faire aucun bien* ; ajoutez, *pour le Ciel.*

Partie 2, leçon 2. *Et quand ce plaisir, etc.* ; cartonnez jusqu'à *La charité fondée.*

Leçon 37. *Nous choisissons toujours, etc.* ; mettez, *nous choisissons souvent le mal, et nous n'avons point de liberté pour faire le bien surnaturel.*

La même. *Mais nous n'avons pas la force de l'accomplir, parce que notre concupiscence nous entraîne* ; mettez, *mais notre concupiscence nous entraîne.*

Plus bas. *Elles sont toujours* ; mettez, *presque toujours.... Il est impossible* ; mettez, *il est difficile.*

On a donné à Bruxelles en 1778 une édition orthodoxe de ce Catéchisme.

Le Petit Catéchisme historique du même Auteur, a aussi quelques erreurs semblables, sur-tout dans la leçon 6.e de la 2.e partie. On pourra dans le latin les corriger ainsi : *Quâ fit ut ejus voluntati nostram accommodemus et tunc bona opera facimus.... Fieri naturâ vix potest.... Et nihil boni possumus facere dignè æternâ vitâ, sine illo Dei auxilio.*

preuves historiques de la Religion chrétienne, par M. *de Beauzée*, ou *le Catéchisme sur les fondemens de la Foi*, par M. *Aymé*. On pourra y joindre *La Doctrine chrétienne en forme de lectures de piété*. Ce dernier ouvrage, composé par un professeur de l'université de Paris, renferme dans un seul volume, fait avec goût et très-bien écrit, les fondemens solides de la Foi, l'explication lumineuse et touchante de ses dogmes et de sa morale.

Après que votre élève aura bien appris le Catéchisme historique, mettez-lui entre les mains un abrégé plus étendu de l'Histoire sainte. Parmi le grand nombre d'ouvrages en ce genre, un de ceux que nous croyons les meilleurs pour la jeunesse, est l'*Abrégé de l'Histoire de l'Ancien Testament*, en un volume. (*) La morale tirée

(*) Par l'abbé *Mésenguy*, écrivain connu par ses ouvrages, généralement bien écrits, et par son attachement au jansénisme : ce qui lui procura des amis et des ennemis. Les célèbres *Rollin* et *Coffin* furent du nombre des premiers, et celui-ci le choisit pour son coadjuteur dans la place de principal du collége de Beauvais à Paris. Il composa pour les pensionnaires de ce collége, son *Exposition de la doctrine Chrétienne*, où l'on trouve bien des choses conformes et favorables au jansénisme. On a aussi de lui 1.° l'*Abrégé de*

des Livres sapientiaux de l'Écriture, que l'auteur a mise à la fin du volume, est une excellente instruction, et mérite qu'on la fasse apprendre par cœur aux jeunes gens, en même temps qu'ils apprendront l'histoire. Cet ouvrage écrit d'un style pur, mais simple et semblable à celui des Livres saints, dont il n'est souvent qu'une traduction, est plus à la portée de la jeunesse, que les *Figures ou l'Histoire de la Bible par Royaumont;* où il se trouve d'ailleurs un assez grand nombre d'erreurs condamnées par l'Église. (*) Mais comme elles y

---

l'Histoire et de la Morale de l'ancien Testament, en un volume, dont M. *Rollin* fait un grand éloge, et où nous reconnoissons que nous n'avons rien remarqué d'hétérodoxe. 2.° *Abrégé de l'Histoire de l'ancien Testament*, avec des éclaircissemens et des réflexions, en 10 volumes. C'est le développement du premier, mais moins pur et trop souvent infecté. 3.° *Des Entretiens sur la Religion.* 4.° Quelques écrits jansénistes, aujourd'hui oubliés. Il eut aussi part aux *Vies des Saints* de l'abbé *Goujet*, janséniste comme lui et son ami.

Dict. Encyc.

(*) Voyez entre autres la figure 30 du N. testament : on y lit : *C'est Dieu seul qui fait tout dans nous*, et figure 49 : *C'est la grace qui fait tout en nous ;* contre la doctrine de l'Apôtre : *Ce n'est pas moi, mais la grace de Dieu avec moi. Royaumont* est un nom supposé, sous lequel s'est déguisé l'Auteur, qui est, selon quelques-uns, M. *Louis Isac le Maître*, plus connu sous le nom

sont glissées assez adroitement et d'une manière en quelque sorte imperceptible pour la plupart des lecteurs, on pourra, faute de mieux, mettre aussi ce livre entre les mains des jeunes gens.

Pour ceux qui auront peu de mémoire, il suffira d'exiger qu'ils en lisent tous les jours attentivement un chapitre plusieurs fois ; et qu'ensuite ils en rendent compte. Cet exercice qui consiste à retenir non les mots, mais le fond, le sens, la suite des choses qu'on a lues ou entendues, n'est pas moins utile, que de réciter mot pour mot ce qu'on a appris par cœur ; et il est d'un usage bien plus fréquent. Rien n'est si ordinaire que d'entendre des personnes, qui ont d'ailleurs de l'esprit et du goût pour la lecture, se plaindre qu'elles ne peuvent rien retenir de ce qu'elles lisent, et que malgré leur bonne envie et les efforts qu'elles font, presque tout ce qu'elles ont lu leur échappe, sans qu'il leur en reste rien qu'une idée confuse et générale. Cela

---

de *Sacy*, qui est l'anagramme d'*Isac* ; selon d'autres, *Nicolas Fontaine*, fameux écrivain de Port-Royal. Celui-ci, qui servoit de secrétaire à M. *de Sacy*, fut mis avec lui à la Bastille, où l'on croit qu'il composa son livre, et à laquelle il fait visiblement allusion dans la figure 31 du *vieux Testament*.

ne leur arriveroit point, si on les avoit accoutumées dès l'enfance à lire lentement, à relire plusieurs fois, et à se rendre compte à soi-même ou à d'autres de ce qu'on vient de lire. Cet exercice est d'abord un peu pénible et assujettissant, mais il devient plus facile par l'habitude, et l'on parvient, sinon à se ressouvenir parfaitement de tout ce qu'on a lu, du moins à en retenir la principale partie. Il est donc d'une grande importance d'y exercer les jeunes gens, en commençant par ce qu'il y a de plus aisé, comme des fables ou de courtes histoires.

Que l'on cultive la mémoire des jeunes gens par l'étude des langues; qu'on orne leur esprit de belles et d'utiles connoissances : mais préférablement à tout, qu'on s'applique à leur donner celle de la Religion et des mœurs. O vous que trop souvent la paresse ou l'incapacité des parens appelle pour remplir un devoir qui devroit leur être aussi cher que sacré, songez, lorsque vous exercez cette fonction importante, que vous devez non-seulement des hommes à l'État et à leur famille, mais aussi des Chrétiens à Dieu et du Ciel. Songez que vous êtes les plus coupables des hommes, si vous négligez les moyens de rendre votre élève aussi pieux qu'habile. Apprenez-lui

le culte qu'on doit à Dieu, et les prières qu'il faut lui adresser. Priez ensemble, et mettez-vous dans la posture où il doit être : ce n'est qu'en parlant à ses yeux, que vous parlerez à son esprit. Que les prières soient courtes, pour ne pas le lasser et le dégoûter ; mais toujours faites avec le recueillement et le respect convenables. Rappelez-lui souvent, qu'en demandant à l'Être suprême qu'il daigne prêter son attention à nous écouter, il est bien juste qu'on en mette à ce qu'on va lui dire. A commencer du moment que vous l'aurez instruit, ne permettez jamais qu'il oublie de prier, ni qu'il prie dans une posture peu décente, à moins qu'il ne soit malade : alors au-lieu de ses prières ordinaires, qu'il en fasse une plus courte, et qu'il n'y manque jamais. Il y a peu de personnes, il est vrai, qui n'inspirent ce devoir aux enfans, par préférence même aux besoins de la vie ; mais on ne le leur fait pas toujours remplir avec assez de piété, et l'on n'a pas assez soin de leur en donner l'exemple. L'instruction sans l'exemple est un opprobre pour celui qui la donne, et un sujet de scandale pour celui qui la reçoit.

La pieuse Dauphine, mère de *Louis XVI*, doit ici servir de modèle à toutes les mères Chrétiennes. Cette princesse n'ignorant pas

que la Religion donne la plupart des vertus et que toujours elle les perfectionne, c'est sur la Religion qu'elle insisroit davantage dans l'éducation qu'elle s'appliquoit à donner elle-même à ses enfans. Mais elle ne croyoit pas que ce fût assez pour elle de leur dire : *Ayez de la Religion, soyez Chrétiens, soyez vertueux*, sentences vagues et toujours vides de sens pour des enfans. Elle entroit sur cette matière dans les moindres détails : elle vouloit savoir s'ils étoient instruits des principales vérités de la Foi, selon la portée de leur âge ; s'ils pénétroient le sens des prières qu'ils récitoient. Elle leur apprenoit ce qu'elle savoit si bien, comment on sert Dieu en esprit et en vérité. Elle leur faisoit comprendre que la sublimité de leur rang, au lieu de les dispenser des saintes pratiques de notre Religion, leur imposoit la double obligation de les respecter eux-mêmes, et de les rendre par leur exemple respectables aux yeux des peuples. Elle vouloit que dès l'âge le plus tendre, ils fussent instruits sur les Sacremens ; qu'ils en connussent la vertu et l'efficace ; qu'ils apprissent à en vénérer la sainteté et à en desirer l'usage. Elle les instruisoit elle-même sur la manière de les recevoir avec fruit et avec les dispositions requises.

A l'exemple de cette princesse, et persuadé comme elle, que les principes de la Religion, si propres à servir de germe à toutes les vertus, ne doivent pas être seulement appris par mémoire ni expliqués superficiellement, vous aurez soin que vos élèves les comprennent autant que le permettra la capacité de leur âge, et qu'ils s'en pénètrent. C'est par la douceur et par l'insinuation, bien plus que par les reproches et les châtimens, que vous réussirez à leur inspirer la piété et la vertu. Les pratiques de la Religion commandées avec rigueur, exigées avec sévérité, faites par contrainte et avec ennui, sont le premier joug dont un jeune homme se décharge, lorsqu'il entre dans le monde ; ou s'il en conserve encore quelques-unes, à la manière dont il s'en acquitte, on croiroit volontiers qu'il ne les regarde que comme une espèce de devoir d'usage, qu'il rend par habitude à la Divinité.

La célèbre madame *de Maintenon* est un exemple bien propre à faire voir ce que peut la douceur pour inspirer aux enfans les sentimens de Religion. Elle avoit été élevée dans le calvinisme. Mad. de *Neuillant* sa parente la prit chez elle, dans le dessein de la rendre catholique : mais obstinée dans ses premiers principes, cette

jeune personne ferma son cœur aux nouvelles instructions. Madame *de Neuillant* crut la faire changer, en la punissant par des humiliations, et elle la réduisit même à garder des dindons. Dans cet état d'abaissement, un jeune paysan étant devenu amoureux de mademoiselle d'*Aubigné*, madame *de Neuillant* la mit au couvent des Ursulines de Niort, petite ville du Poitou. La jeune pensionnaire eut le bonheur d'y trouver une vieille religieuse, qui sut s'en faire aimer, et qui la convertit par ses instructions douces et raisonnées.

III. *Le Caractère.*

En travaillant à former la raison d'un enfant, à lui donner les premières notions de la Religion et de la morale, il ne faut pas apporter moins de soin à façonner, pour ainsi dire, en même temps son caractère. C'est de là sur-tout que dépend le bonheur de sa vie, et celui des personnes qui auront à vivre avec lui.

Pour y mieux réussir, il faut commencer par le rendre docile. L'obéissance doit être la base de toute éducation : sans elle il est impossible de rien faire d'un enfant. Elle doit être établie dans son cœur avant tout. Les enfans ne sont désobéissans qu'autant qu'on veut bien qu'ils le soient. Il n'en est aucun qui ose résister à ce qu'on lui or-

donne ou à ce qu'on lui défend, quand il est sûr d'en être châtié. Il ne faut pas qu'il balance : la plus légère désobéissance doit être punie. Pliez sa volonté dans toutes les occasions, et accoutumez-le même doucement à être refusé, à être privé des choses pour lesquelles il a témoigné trop d'ardeur, afin qu'il apprenne à modérer ses desirs. Cela est d'une grande conséquence pour la suite.

Rien d'ailleurs ne rend les enfans plus portés à la colère, qu'une éducation molle et complaisante. Celui à qui l'on n'a jamais rien refusé, dont la mère inquiète a toujours essuyé les larmes, qui obtient tout ce qu'il veut de son maître, souffrira impatiemment qu'on le contrarie. Au moindre refus, même nécessaire, il s'irrite, il s'emporte, il se met dans des fureurs, qui ne nuisent pas moins à sa santé qu'à son bonheur et à celui des autres.

C'est ce que ne comprennent pas ces mères idolâtres, qui veulent qu'on obéisse en tout à leur enfant, et même qu'on aille au devant de ses moindres fantaisies. Qu'arrive-t-il? ses caprices augmentent à proportion de l'empressement qu'on a pour les satisfaire : il exige des choses impossibles : il veut tout à la fois et ne veut pas : il marque son dépit par toutes les violences

dont son âge est capable : il frappe, il bat tout ce qui lui résiste.

« Savez-vous, dit l'auteur d'*Emile*, quel est le plus sûr moyen de rendre votre enfant misérable ? c'est de l'accoutumer à tout obtenir. Car ses desirs croissant incessamment par la facilité de les satisfaire, tôt ou tard l'impuissance vous forcera malgré vous d'en venir à un refus, et ce refus inaccoutumé lui donnera plus de tourmens que la privation même de ce qu'il desire. D'abord il voudra la canne que vous tenez, bientôt il voudra votre montre, ensuite il voudra l'oiseau qui vole, il voudra tout ce qu'il verra. A moins d'être Dieu, comment le contenterez-vous ? On a vu des enfans élevés de cette manière, qui perçoient l'air de leurs cris sans vouloir écouter personne, aussitôt qu'on tardoit à leur obéir, à leur donner même des choses qu'il étoit impossible de leur accorder. »

L'auteur du *Dictionnaire historique d'Education* (*) rapporte à ce sujet un trait plus

(*) *Jean-François de la Croix*, de Compiègne. Il a donné au public plusieurs Dictionnaires qui lui méritent une place parmi ceux qui, sans rien tirer de leur propre fonds, ont voulu servir le public et leur propre fortune. Ce qui le distingue de la foule des compilateurs, c'est le goût, l'arrangement, le choix et le talent de joindre l'agréable à l'utile.

propre à corriger bien des mères que tous les avis qu'on pourroit leur donner. « Une dame avoit un fils, et craignoit si fort de le rendre malade en le contredisant, qu'il étoit devenu un petit tiran, et entroit en fureur à la moindre résistance qu'on osoit faire à ses volontés les plus bizarres. Le mari de cette dame, ses parens, ses amis lui représentoient qu'elle perdoit ce fils chéri : tout étoit inutile. Un jour qu'elle étoit dans sa chambre, elle entendit son fils qui pleuroit dans la cour. Elle vole à la fenêtre, et le voit qui s'égratigne le visage de fureur, parce que le domestique lui refusoit une chose qu'il vouloit avoir. Vous êtes bien impertinent, dit-elle à ce valet, de ne pas donner à cet enfant ce qu'il demande : obéissez-lui tout-à-l'heure. *Par ma foi, Madame*, répondit le valet, *il pourroit bien crier jusqu'à demain, qu'il ne l'auroit pas.* A ces mots, la dame devint furieuse et près de tomber en convulsion. Elle court, et passant dans une salle où étoit son mari avec quelques-uns de ses amis, elle le prie de la suivre et de mettre dehors l'impudent qui lui résiste. Le mari, qui étoit aussi foible pour sa femme qu'elle l'étoit pour son fils, la suit en levant les épaules ; et la compagnie se mit à la fenêtre pour voir de quoi il étoit question. Insolent, dit-il

au valet, comment avez-vous la hardiesse de désobéir à Madame, en refusant à l'enfant ce qu'il vous demande ? *En vérité, Monsieur*, dit le valet, *Madame n'a qu'à le lui donner elle-même. Il y a un quart-d'heure qu'il a vu la lune dans un seau d'eau, et il veut que je la lui donne.* A ces paroles, le mari et toute la compagnie ne purent retenir de grands éclats de rire. La dame elle-même, malgré sa colère, ne put s'empêcher de rire aussi. Elle fut si honteuse de cette scène, qu'elle se corrigea, et parvint à faire un aimable enfant de ce petit être maussade et volontaire.» Combien de mères, ajoute l'auteur, auroient besoin d'une pareille aventure !

Les mères sur-tout doivent se défier de leur tendresse. Si elles ne la portent pas toutes jusqu'à l'idolâtrie, toutes sont foibles, toutes sont capables d'un certain aveuglement, contre lequel on ne sauroit trop les avertir d'être en garde. Elles craignent, en gênant un enfant, de troubler son bonheur et d'altérer sa santé. Il est cependant certain que celui qui est élevé dans la soumission est, pour le présent même, mille fois plus heureux que l'enfant le plus gâté. Qu'on examine l'un et l'autre: on verra l'enfant soumis être gai, content et tranquille : tout l'amusera, tout sera

plaisir pour lui. L'autre, au contraire, est inquiet, inégal et colère, à proportion qu'il a été plus flatté. Toujours chagrin, il se fait entourer de tous les jouets, et ne s'amuse jamais : rien ne lui plaît, parce qu'il est rassasié de tout : la plus petite contradiction l'irrite, le met en fureur.

« Comment, dit M. *Rousseau*, concevrois-je qu'un enfant ainsi dominé par la colère, et dévoré des passions les plus irascibles, puisse jamais être heureux? Heureux lui! c'est un despote; c'est à la fois le plus vil des esclaves et la plus misérable des créatures. J'ai vu des enfans élevés de cette manière, qui vouloient qu'on renversât la maison d'un coup d'épaule; qu'on leur donnât le coq qu'ils voyoient sur un clocher; qu'on arrêtât un régiment qui étoit en marche pour entendre les tambours plus long-temps, et qui perçoient l'air de leurs cris, sans vouloir écouter personne, aussitôt qu'on tardoit à leur obéir. Tout s'empressoit vainement à leur complaire; leurs desirs s'irritant par la facilité d'obtenir, ils s'obstinoient aux choses impossibles, et ne trouvoient par-tout que contradictions, qu'obstacles, que peines, que douleurs. Toujours grondants, toujours mutins, toujours furieux, ils passoient les jours à crier, à se plaindre;

Étoit-ce là des êtres bien fortunés? La foiblesse et la domination réunies n'engendrent que folie et misère. De deux enfans gâtés, l'un bat la table, et l'autre se déchire le corps ou les habits. Ils auront beau faire à battre ou à déchirer, avant de vivre contens. »

Croit-on que ces mouvemens violens dont ils sont sans cesse agités, ne puissent pas influer sur leur tempérament? Croit-on que l'inquiétude de leur esprit et le désordre de leurs idées ne soient pas capables d'altérer les fibres délicates de leur cerveau? Qu'on y prenne garde : il n'y a guère eu d'enfans gâtés, qui dans leurs premières années, n'aient eu des symptômes de vertiges ; et lorsqu'ils sont devenus grands, on peut juger par leur conduite si leur tête est bien saine.

Il est fort dangereux aussi que les enfans qu'on a gâtés, n'aient dans la suite point ou presque point de Religion. Les pratiques et les sentimens religieux demandent de la contrainte. Des personnes accoutumées dès l'enfance à ne se gêner en rien, ne voudront pas se contraindre, même pour Dieu, ni pour les devoirs que la Religion commande. Qu'il est à craindre qu'après avoir été malheureuses en cette vie, elles ne le soient encore plus dans l'autre!

Les pères et les mères doivent sans doute aimer et chérir les gages de leur mutuel amour ; cette affection est dans l'ordre de la nature : mais il n'est pas à propos que les enfans sachent toujours jusqu'où va cet amour. Le doute, l'incertitude où on les laisse sagement à cet égard, les rend d'ordinaire plus attentifs et plus respectueux. Laisser trop voir à ses enfans la tendresse qu'on a pour eux, c'est une foiblesse, dont les enfans ne manquent pas de se prévaloir, et qui cause dans la suite bien des chagrins aux parens. Ils sentent alors la faute qu'ils ont faite, et veulent reprendre leur autorité, mais il n'est plus temps, et l'autorité une fois méprisée ne se recouvre point.

Il est nécessaire qu'un enfant soit persuadé qu'on l'aime : sans cela, il n'aimeroit point et n'auroit qu'un cœur d'esclave. Mais il faut en même temps qu'il sente que cet amour est ferme ; afin que ce sentiment le tienne toujours dans les bornes du respect et de l'obéissance.

Parens aveugles, vous vous trompez grossièrement : vous vous croyez tendres, vous n'êtes que foibles. Ce n'est pas vos enfans que vous aimez, c'est vous seuls, c'est le plaisir que vous avez à les caresser, à les flatter. Le Ciel vous les a-t-il donc

confiés pour être les objets d'une passion folle, ou pour vous servir d'amusement ? Ignorez-vous que c'est un dépôt dont vous lui rendrez compte, que vous en êtes responsables à la république, à la postérité, à eux-mêmes ? Un jour viendra que vous payerez bien cher les foibles plaisirs que leur enfance vous donne. Quelle sera votre douleur, quand vous verrez l'objet de toutes vos affections devenu celui du mépris public ; quand ce fils, rendu dénaturé par l'excès de vos tendresses, sera le premier à vous reprocher tous ses vices, comme étant votre ouvrage ; quand ses mauvaises façons à votre égard deviendront le salaire de vos molles complaisances ! Alors vous répandrez des larmes de sang ; vous accuserez la gouvernante, le précepteur, tout l'univers. Parens injustes, vous n'aurez à vous plaindre que de vous. N'auriez-vous pas dû savoir, et une infinité d'exemples ne vous avoient-ils pas assez instruits, que les enfans gâtés sont toujours ingrats, et que celui qui néglige la correction de son fils, nourrit son ennemi ? *La verge et la correction donnent la sagesse ; mais l'enfant qui est abandonné à sa volonté, couvrira sa mère de confusion.* Les parens que la tendresse empêche de châtier leurs enfans, sont souvent punis de leur

amitié par l'ingratitude et le mauvais naturel de ces mêmes enfans.

Marie de Médicis l'éprouva. Vous avez pleuré, lui disoit *Henri IV*, de ce que je fouettois votre fils avec un peu de sévérité; mais quelque jour vous pleurerez beaucoup plus du mal qu'il aura, ou de celui que vous aurez vous-même. C'est ce qui arriva après la mort de ce prince. *Louis XIII*, devenu majeur, ôta à la reine sa mère les personnes qui avoient sa confiance. On lui défendit de sortir de son appartement, dont on fit murer les portes, à l'exception d'une seule, et l'on insulta cette princesse jusqu'à venir fouiller dans sa chambre et dans son cabinet. Un traitement si dur détermina *Marie de Médicis* à demander elle-même son éloignement. On ne lui laissa pas le choix du lieu de sa retraite, qui fut fixé à Blois. On lui accorda seulement la consolation de voir son fils avant de partir, mais on avoit réglé jusqu'aux termes dont elle devoit se servir pour faire ses adieux au roi. Ils furent fort tendres de la part de la reine, qui fondoit en larmes. Pour son fils, dès qu'il sut que sa mère alloit monter en carrosse, il alla sur son balcon pour la voir partir; et lorsqu'elle fut sortie du Louvre, il courut à sa galerie pour la voir passer encore sur le Pont-neuf. Il sembloit

que

que ce jeune prince se fit un plaisir barbare de repaître ses yeux d'un spectacle qui auroit dû déchirer son cœur. Cette infortunée princesse, ayant trouvé le moyen de s'échapper de l'espèce de prison où on la tenoit renfermée, erra de pays en pays, et se vit enfin obligée de se retirer à Cologne. Les chagrins multipliés et les humiliations en tout genre qu'elle avoit reçus, avoient tellement flétri son ame, qu'elle en étoit devenue stupide. Elle mourut comme une bourgeoise obscure, sans être plainte dans son infortune, à laquelle il faut convenir qu'elle avoit donné lieu, et qu'elle auroit méritée de la part de tout autre que d'un fils.

Quelqu'un a fort bien dit :

> Pères, n'écoutez pas une aveugle tendresse :
> Corrigez vos enfans, lorsque dans leur jeunesse ;
> Sans peine vers le bien vous pouvez les plier.
> C'est bien aimer, dit-on, que de bien châtier. (*)

C'est aussi le sage avis que leur donne un autre Poëte. (**) « Si vos enfans, dit-il,

(*) *Fables d'Ésope, mises en françois avec le sens moral en quatre vers*, qui sont ordinairement bien faits. C'est un fort bon livre pour les enfans qui commencent à lire : ils comprendront mieux ces fables en prose, que celles de nos Poëtes fabulistes.

(**) *Marcel Palingène*, connu par son poëme latin qu'il a intitulé le *Zodiaque*, parce qu'il est divisé en douze chants, comme le Zodiaque en douze signes.

ont des défauts ou sont adonnés à des vices, qui doivent les faire rougir et vous couvrir de confusion, pères négligens, c'est presque toujours votre faute. Vous méritez vous-mêmes les châtimens dont vous ne les avez pas punis, tandis qu'un âge tendre vous permettoit de plier leur caractère, et qu'une jeunesse susceptible de bonnes impressions vous donnoit la facilité de les élever sans de grandes peines : il sera trop tard de vous les donner ces peines, lorsqu'un âge plus avancé les aura accoutumés et comme endurcis aux chaînes des vices. Vous vous êtes attachés à la nourriture de leur corps, et vous avez négligé le soin de leur ame. C'est pour cela que nous voyons abonder dans tous les états des gens vicieux ou sans talens. On conserve dans l'âge adulte les mêmes défauts, qui ont été familiers dans la jeunesse. Un jeune et tendre arbrisseau se plie de tous côtés ; mais un arbre formé n'est plus capable de céder à aucune force. L'ame d'un jeune enfant est disposée à se porter indifféremment au bien ou au mal ; mais dans un âge mûr il ne s'écarte plus de la route que l'éducation de la jeunesse lui a prescrite. On ne détruit pas aisément ce qui s'est fortifié avec les années, et l'habitude est une seconde nature, souvent même plus forte que la première.

Dans un âge tendre, instruisez donc vos enfans à la pratique des vertus, et ne leur laissez pas la liberté d'aller où leur penchant les porte. Arrêtez-les, si vous êtes sages. La nature des mortels ne les porte qu'au mal, si on ne les conduit par un frein et par un travail assidus. La nature sans l'art ne produit rien de bon. Dieu l'a voulu ainsi, afin de nous préserver de la léthargie, dans laquelle nous aurions été plongés sans cette sage disposition. Ce sont les soins et les travaux qui nous réveillent et nous excitent. Rien au monde ne s'acquiert sans peine, et il n'appartient qu'au travail sans relâche de surmonter tous les obstacles. La vertu habite un séjour délicieux au sommet d'un mont escarpé. Jamais on ne vit rien qui approchât des beautés de ce lieu enchanté. Mais on n'y arrive que par un chemin étroit, difficile et raboteux. O vertu, que de peines et de soins il faut pour vous acquérir ! La pente précipitée que nous avons aux vices, nous éloigne sans cesse de vous. On ne sauroit donc apporter trop d'attention pour élever ses enfans, lorsqu'on ne veut pas se repentir de porter la qualité de père.

Empêchez sur-tout, avec une prudente sollicitude, que vos enfans ne se trouvent dans la compagnie des méchans. La fré-

quentation a sur les mœurs un empire absolu, principalement dans une jeunesse sans expérience. C'est à cet âge critique et léger que le mal se préfère au bien, que l'obscénité fait la base de la conversation, et que les choses les plus honteuses plaisent davantage, la luxure ayant sur la jeunesse des droits impérieux. Que la compagnie contagieuse des jeunes libertins soit donc interdite à vos enfans. Employez pour cela les paroles sévères et les châtimens, s'il en est besoin, et paroissez vraiment en colère. N'ayez pas pour eux trop de douceur. Rien n'est si dangereux que de trop flatter les enfans. Soyez-en garde contre les détours et les artifices de ces jeunes imposteurs, et n'allez pas réputer pour légitimes les excuses qu'ils vous donnent. Qu'un amour extravagant ne vous aveugle point sur leurs défauts. La seule crainte pour l'ordinaire les corrige, et non pas la raison; et par une pente naturelle ils se livrent au vice, si on ne les tient pas de court: ils y tombent d'eux-mêmes, et sont incapables d'en sortir si on ne les en retire. Ils ne sont, en un mot, que ce qu'on les fait être. »

On s'imagine qu'il ne faut point contraindre les enfans dans leurs premières années. On ne fait pas attention que les con-

tradictions qu'on appréhende ne sont rien ; et que celles qu'on leur prépare seront terribles. Car ils ne trouveront pas toujours des personnes disposées à faire toutes leurs volontés : ils trouveront souvent, au contraire, des concurrens ou des ennemis qui leur feront éprouver des chagrins d'autant plus sensibles et plus amers, qu'ils auront été plus flattés dans leur enfance.

Accoutumés à voir tout fléchir devant eux, quelle surprise, en entrant dans le monde, de sentir que tout leur résiste, et de se trouver écrasés du poids de cet univers qu'ils pensoient mouvoir à leur gré ! Leurs airs insolens, leur puérile vanité ne leur attirent que mortifications, dédains, railleries ; les affronts pleuvent sur eux de toutes parts. De cruelles épreuves leur apprennent bientôt qu'ils ne sont rien moins que ce qu'ils croyoient être, et que leur prétendu pouvoir n'étoit qu'imaginaire. Tant d'obstacles inattendus les rebutent, tant de mépris les avilissent : ils deviennent lâches, craintifs, rampans, et retombent autant au dessous d'eux-mêmes qu'ils s'étoient élevés au-dessus.

C'est ce qui arriva au jeune homme, dont parle l'Auteur du *Comte de Valmont* (*).

(*) Cet ouvrage de M. l'Abbé *Gérard* est excellent et très-bien écrit. On ne sauroit trop en recom-

Il avoit été élevé, ainsi que sa sœur, le plus mal du monde, par une mère idolâtre de ses enfans, et qui toujours en opposition avec le père dans le peu qu'il osoit leur dire, étoit souvent en contradiction avec elle-même. Tantôt elle les grondoit, les maltraitoit dans des accès d'impatience; le moment d'après, elle les appaisoit, les caressoit; et par tout ce manége leur apprenoit tout à la fois, et à se révolter contre les châtimens, et à dédaigner les caresses, ne gagnant auprès d'eux d'un côté que pour perdre encore plus de l'autre, ne les portant à céder pour le moment que de manière à les rendre bien plus opiniâtres et plus volontaires par la suite. Aussi l'étoient-ils devenus à tel point que rien ne pouvoit plus les appaiser ni les satisfaire. La mère, toujours aux expédiens pour les faire obéir, ne savoit les animer, les récompenser ou les punir que par tout ce qui pouvoit intéresser en eux la vanité, la gourmandise, l'amour du luxe et de la parure; ce qui avoit donné au fils beaucoup de suffisance, et à la fille un amour excessif des ajustemens, qui fut bientôt

---

mander la lecture aux jeunes gens, qui ont déjà l'esprit formé. Tout ce qu'il dit sur l'Éducation, se lit avec plaisir.

suivi d'une envie démesurée de plaire. Une si mauvaise éducation eut l'effet qu'on devoit en attendre. La fille déshonora sa famille, et alla cacher sa honte dans un couvent. Le fils trouva dans le monde bien des contradictions et des peines au sein même de ses plaisirs : il mangea en peu de temps tout son bien, et n'eut d'autre ressource pour subsister que la compassion d'un de ses proches, après avoir vu mourir sa mère de chagrin et de douleur. Parens foibles, aveugles et insensés, qu'il est juste que vous payiez cher des fautes déshonorantes et de honteux désordres que vous ne pouvez imputer qu'à vous-mêmes !

Ce sont les parens qui ressentent toujours les premiers contre-coups des maux, qui arrivent à leurs enfans par les vices qu'ils ont laissé germer en eux ; comme ils recueillent et goûtent toujours les premiers fruits des vertus, dont ils ont répandu les semences dans leurs jeunes cœurs. Ils deviennent ordinairement sages, obéissans et dociles, quand on a eu soin de les accoutumer de bonne heure à aimer leurs devoirs et à les remplir avec exactitude.

On se propose de plier un enfant lorsqu'il sera grand ; pourquoi ne veut-on pas voir qu'il seroit plus facile d'y réussir lorsqu'il est foible ? Ne sait-on pas qu'un

jeune arbre se plie comme on veut ? quand il est fort, on le romproit plutôt que de le redresser. Un cheval qu'on néglige et qu'on ne dompte pas de bonne heure, devient intraitable : il en est de même, dit le *Sage*, du fils qu'on abandonne à sa liberté ; il deviendra incorrigible, et se précipitera dans les plus grands désordres. Ne le rendez point maître de lui-même dans sa jeunesse, et ne négligez point ce qu'il fait ni ce qu'il pense. Courbez-lui le cou pendant qu'il est jeune, de peur qu'il ne s'endurcisse, qu'il ne veuille plus vous obéir, et que votre ame ne soit percée de douleur (*).

Une dame de qualité étoit restée veuve avec deux fils. S'étant apperçue que l'aîné proféroit des juremens et des paroles déshonnêtes qu'il avoit apprises avec des jeunes gens de son âge, elle l'en reprit sévèrement plusieurs fois, et lui défendit de voir davantage ces mauvaises sociétés. Il obéit et se corrigea. Il n'en fut pas de même du cadet, plus aimé que son frère, quoique plus vicieux, comme il arrive souvent, et peut-être plus vicieux, parce qu'il étoit plus aimé. Elle le reprenoit quelquefois, mais si foiblement, qu'il se moquoit de tous ses

(*) Ecclés. 30.

avis. Il fréquenta malgré elle de jeunes libertins, qui lui gâtèrent l'esprit, lui inspirèrent du goût pour les plaisirs, et le plus grand mépris pour sa mère. Bientôt il lui perdit tout respect, et se livra entièrement à la débauche. La mère en pleuroit et le reprenoit quelquefois : mais ce n'étoit pas assez, ou du moins c'étoit trop tard. Il falloit le corriger sévèrement et employer tous les remèdes possibles lorsqu'il étoit encore temps, pour arrêter ses désordres. Cependant le jeune homme, malgré la défense de sa mère, ayant fréquenté une fille qui l'attiroit et qui ne lui convenoit pas, il se maria avec elle. Il intenta un procès à sa mère, pour avoir le bien paternel ; il l'obtint, mais il n'en jouit pas long-temps. Un jour qu'il étoit allé se promener avec sa nouvelle épouse, il voulut, à la porte de la ville, éviter un carrosse qui passoit avec rapidité : il fit un faux pas, tomba et fut écrasé sous les roues de la voiture. La nouvelle en fut aussitôt portée à la mère : *Ah !* s'écria-t-elle, *voilà la punition des désobéissances de mon fils, des chagrins qu'il m'a causés, et de ma trop grande foiblesse.* Cette mère éplorée y courut. Mais à peine fut-elle arrivée, qu'il expira entre ses bras.

N'attendez donc pas que votre fils commette de grands crimes, pour le corriger. Quand on a laissé prendre racine au mal, les plus sages avis et les meilleurs remèdes viennent trop tard. L'amour paternel doit savoir se cacher quelquefois sous les sombres couleurs de la sévérité, comme le vigilant jardinier environne d'épines la jeune tige, dont il espère et attend d'excellens fruits. Il faut s'opposer aux inclinations naissantes d'une nature corrompue, et par d'apparentes rigueurs réprimer les desirs vicieux. Les passions naissent avec nous, et ne sont pas long-temps jeunes. La malice croît avec l'âge, et elle arrive enfin à un terme et à un excès où le châtiment est non-seulement inutile, mais dangereux. L'histoire nous en a conservé un exemple qui doit faire trembler tous les parens.

« *Denis le tyran*, ayant en son pouvoir le fils de *Dion* son ennemi, imagina contre le père une vengeance singulière, et d'autant plus cruelle qu'elle paroissoit plus douce. Au lieu de faire mourir cet enfant ou de le mettre dans une dure prison, il se proposa de corrompre en lui toutes les bonnes qualités de l'ame. Dans ce dessein, il lui permit tout, l'abandonna entièrement à ses fantaisies, et ordonna qu'on lui laissât faire

toutes ses volontés. Le jeune homme, emporté par l'amour des plaisirs, donna dans la plus affreuse débauche. Personne n'avoit l'œil sur sa conduite, ni n'arrêtoit le torrent de ses passions. On contentoit tous ses desirs, on louoit toutes ses fautes ; ce qui acheva de le corrompre et de le précipiter dans toutes sortes de crimes. Lorsque *Denis* le vit tel qu'il desiroit, il le rendit à son père. On le mit entre les mains de gouverneurs, qui n'oublièrent rien pour le faire changer ; mais tout fut inutile : car plutôt que de se corriger, il se jeta du haut de la maison et se cassa la tête (*).

C'est donc une erreur bien aveugle et bien funeste, de croire qu'il faut attendre qu'un enfant ait cessé de l'être, pour travailler à former son caractère et à le rendre docile. Si dès la première enfance on ne l'accoutume point à suivre la raison d'autrui, on peut être sûr qu'il ne suivra pas la sienne quand il sera plus avancé en âge.

Tant qu'il se portera bien, qu'on ne lui passe ni volonté ni impatience ; quand même il seroit indisposé, il ne faudroit pas s'écarter de cette règle. Un mois de maladie, durant lequel on n'auroit cherché

(*) *Corn. Nep.* dans la Vie de *Dion*.

qu'à le flatter et à lui obéir, nuiroit plus à son éducation qu'une année de soins n'auroit pu l'avancer. Ce n'est pas la maladie qui rend impatient ; c'est l'habitude d'être impatient, qui fait qu'on l'est davantage quand on souffre ; et c'est la foible et timide complaisance des parens, qui fait qu'alors un enfant le devient à l'excès.

Les premières volontés d'un enfant sont toujours foibles ; c'est un germe qui se développe, mais que la moindre résistance arrête. Elles resteront foibles tant qu'elles lui réussiront mal. S'il demande quelque chose avec impatience, on lui dira avec beaucoup de douceur qu'on est bien fâché de le refuser, mais qu'on n'accorde point aux enfans ce qu'ils demandent avec impatience. Peut-être il n'entendra pas ce discours, mais il remarquera l'air et le ton ; il verra qu'on ne lui donne point ce qu'il a demandé : surpris de ne rien obtenir, ou las de crier inutilement, il suspendra ses larmes : qu'on profite de cet intervalle pour le satisfaire. Mais ne lui accordez jamais ce qu'il demande en pleurant. Il s'appercevroit bientôt que les larmes sont le moyen d'obtenir, et il ne manqueroit pas de l'employer, souvent même pour avoir des choses qu'on ne pourroit lui donner.

Nous ne voulons pas pour cela qu'on le néglige : au contraire, il importe qu'on le prévienne et qu'on ne se laisse pas avertir de ses besoins par ses cris. Mais il ne faut pas non plus que les soins qu'on lui rend soient mal entendus. Si l'enfant ne pleure que parce qu'il souffre, et que vous ne puissiez le soulager; restez tranquille, sans le flatter pour l'appaiser. Vos caresses ne guériront pas son mal. Cependant il se souviendra de ce qu'il faut faire pour être flatté, et à coup sûr il en profitera pour vous occuper de lui à sa volonté et pour devenir votre maître.

« Pourquoi, dit M. *Rousseau* (*), les enfans se feroient - ils faute de pleurer, dès qu'ils voient que leurs pleurs sont bonnes à tant de choses (**). Instruits du prix qu'on met à leur silence, ils le font à la fin tellement valoir, qu'on ne peut

(*) *Émile*, tome I, liv. 2.

(**) Cet écrivain célèbre fait toujours *pleurs* féminin. C'est une faute : ce mot est masculin, comme on le voit dans ce quatrain sur la mort d'un bon père :

O mort, tu nous ravis le père le plus tendre :
Par ses rares vertus nous comptons nos malheurs :
Comment lui refuser le tribut de nos pleurs ?
Quand ce sont les premiers qu'il nous ait fait répandre ?

Mercure de France, août 1790.

plus le payer ; et c'est alors qu'à force de pleurer sans succès, ils s'efforcent, s'épuisent et se tuent. »

« Les longs pleurs d'un enfant qui n'est pas malade, et qu'on ne laisse manquer de rien, ne sont que des pleurs d'habitude et d'obstination. Ils ne sont point l'ouvrage de la nature, mais de la nourrice qui, pour n'en savoir endurer l'importunité, la multiplie, sans songer qu'en faisant taire l'enfant aujourd'hui, on l'excite à pleurer demain davantage. »

« Le seul moyen de guérir ou de prévenir cette habitude, est de n'y faire aucune attention. Personne n'aime à prendre une peine inutile, pas même les enfans. Ils sont obstinés dans leurs tentatives : mais si vous avez plus de constance, qu'eux d'opiniâtreté, ils se rebutent, et n'y reviennent plus. C'est ainsi qu'on leur épargne des pleurs, et qu'on les accoutume à n'en verser que quand la douleur les y force. »

« Les enfans pleurent beaucoup : cela doit être. Comme le premier état de l'homme est la misère et la foiblesse, ses premières voix sont la plainte et les pleurs. L'enfant qui sent ses besoins et ne peut les satisfaire, implore le secours d'autrui par ses cris. S'il a faim ou soif, il pleure : s'il a trop chaud ou trop froid, il pleure : s'il

a besoin de mouvement, il pleure : s'il veut dormir et qu'on l'agite, il pleure. Moins sa manière d'être est à sa disposition, plus il demande fréquemment qu'on la change. Il n'a qu'un langage, parce qu'il n'a, pour ainsi dire, qu'une sorte de malêtre. Dans l'imperfection de ses organes, il ne distingue point ses diverses sensations : tous ses maux n'en forment qu'une pour lui, celle de la douleur. »

« Cela est si vrai que, quand les enfans commencent à parler, ils pleurent moins. Ce progrès est naturel : un langage est substitué à l'autre, si-tôt qu'ils peuvent dire qu'ils souffrent avec des paroles, pourquoi le diroient-ils avec des cris, si ce n'est quand la douleur est trop vive pour que la parole puisse l'exprimer ? S'ils continuent alors à pleurer, c'est la faute des gens qui sont autour d'eux. »

« Lorsque l'enfant pleure, il est mal à son aise, il a quelque besoin qu'il ne sauroit satisfaire. On examine, on cherche ce besoin, on le trouve, on y pourvoit, et l'enfant se tait. Quand on ne le trouve pas ou qu'on ne peut y pourvoir, les pleurs continuent : on le flatte pour l'appaiser, on le berce, on lui chante pour l'endormir. S'il s'opiniâtre, on s'impatiente, on le menace : des nourrices brutales le

frappent quelquefois. Je n'oublierai jamais d'avoir vu un de ces incommodes pleureurs ainsi frappé par sa nourrice. Il se tut sur-le-champ. Je le crus intimidé : je me trompois. Le malheureux suffoquoit de colère ; il avoit perdu la respiration, je le vis devenir violet. Un moment après, vinrent les cris aigus : tous les signes du ressentiment, de la fureur, du désespoir de cet âge, étoient dans ses accens. Je craignis qu'il n'expirât dans cette agitation. Quand j'aurois douté que le sentiment du juste et de l'injuste fût inné dans l'homme, cet exemple seul m'auroit convaincu. Je suis sûr qu'un tison ardent, tombé par hasard sur la main de cet enfant, lui eût été moins sensible que ce coup assez léger, mais donné dans l'intention manifeste de l'offenser. »

« La disposition qu'ont les enfans à l'emportement, au dépit, à la colère, et qui vient de ce que le genre nerveux est en eux plus susceptible d'irritation, demande beaucoup de ménagemens et d'égards. Éloignez sur-tout d'eux ces personnes grossières et sans éducation, qui par un jeu et un passe-temps cruels se plaisent à les agacer, les irriter, les impatienter. Elles leur sont cent fois plus dangereuses, plus funestes que les maladies, ou que les injures de l'air et des saisons. Tant que les

enfans ne trouveront de résistance que dans les choses et non dans les volontés, ils ne deviendront ni mutins, ni colères, et se conserveront mieux en santé. C'est peut-être là une des raisons, pourquoi les enfans du peuple, plus libres, plus indépendans, moins contrariés, sont généralement moins infirmes, moins délicats, plus robustes que ceux qu'on prétend mieux élever en les contrariant sans cesse. Mais il faut songer toujours qu'il y a bien de la différence entre leur obéir et ne pas les contrarier. Si l'on ne doit point le faire mal à propos, il ne faut pas non plus se plier à toutes leurs volontés, dans la vue même d'arrêter leurs pleurs ou leurs cris. ».

« Dès que l'enfant peut demander en parlant ce qu'il desire, et que pour l'obtenir plus vîte ou pour vaincre un refus, il appuie de pleurs sa demande, elle lui doit être irrévocablement refusée. Si le besoin l'a fait parler, vous devez le savoir, et faire aussitôt ce qu'il demande : mais céder quelque chose à ses larmes, c'est l'exciter à en verser ; c'est lui apprendre à douter de votre bonne volonté, et à croire que l'importunité peut plus sur vous que la bienveillance. S'il ne vous croit pas bon, bientôt il sera méchant : s'il vous croit foible, il sera bientôt opiniâtre. Il importe

d'accorder toujours au premier signe ce qu'on ne veut pas refuser. Ne soyez point prodigue en refus ; mais ne les révoquez jamais. »

« De ces pleurs qu'on croiroit si peu dignes d'attention, naît le premier rapport de l'homme à tout ce qui l'environne. Les premiers pleurs d'un enfant sont des prières : si l'on n'y prend garde, ils deviennent bientôt des ordres. Il commence par se faire assister, il finit par se faire servir. Il importe beaucoup de démêler l'intention secrète qu'indique le geste ou le cri. Lorsque l'enfant tend la main avec effort sans rien dire, il croit atteindre à l'objet, parce qu'il n'en estime pas la distance ; il est dans l'erreur : mais quand il pleure et crie en tendant la main, alors il ne s'abuse plus sur la distance : il commande à l'objet de s'approcher ou à vous de le lui apporter. Dans le premier cas, portez-le à l'objet lentement et à petits pas ; dans le second, ne faites pas seulement semblant de l'entendre ; plus il criera, moins vous devez l'écouter. Il est essentiel de l'accoutumer de bonne heure à ne commander, ni aux hommes, car il n'est pas leur maître, ni aux choses, car elles ne l'entendent point. Ainsi, quand un enfant desire quelque chose qu'il voit et qu'on veut lui donner,

il vaut mieux porter l'enfant à l'objet, que d'apporter l'objet à l'enfant. »

« S'il est délicat, sensible, et que naturellement il se mette à crier pour rien ; en rendant ses cris inutiles et sans effet, j'en taris bientôt la source. Tant qu'il pleure, je ne vais point à lui, j'y cours si-tôt qu'il s'est tû. »

« S'il tombe, s'il se fait une blessure ; au lieu de m'empresser autour de lui d'un air alarmé, je resterai tranquille, au moins pour un peu de temps. Le mal est fait, c'est une nécessité qu'il l'endure : tout mon empressement ne serviroit qu'à l'effrayer davantage et augmenter sa sensibilité : car au fond c'est souvent moins le coup que la crainte qui tourmente, quand on s'est blessé ; et très-surement il jugera de son mal comme il verra que j'en juge. S'il me voit accourir avec inquiétude, le consoler, le plaindre ; il s'estimera perdu : s'il me voit garder mon sang froid, il reprendra bientôt le sien, et croira le mal guéri, quand il ne le sentira plus. Quelque mal qu'un enfant se fasse, il est très-rare qu'il pleure quand il est seul, à moins qu'il n'ait l'espoir d'être entendu. »

Au reste, lorsque les enfans pleurent par fantaisie ou par obstination, un moyen sûr pour les empêcher de continuer, est

de les distraire par quelque objet agréable et frappant, qui leur fasse oublier qu'ils vouloient pleurer. La plupart des nourrices excellent dans cet art; et bien ménagé, il est très-utile. Mais il est de la dernière importance que l'enfant n'apperçoive pas l'intention de le distraire, et qu'il s'amuse sans croire qu'on songe à lui. Or, voilà sur quoi toutes les nourrices sont maladroites. Il ne faut quelquefois aux enfans, pour pleurer tout un jour, que de s'appercevoir qu'on ne veut pas qu'ils pleurent. Le pis est que l'obstination qu'ils contractent tire à conséquence dans un âge avancé. La même cause qui les rend criards à trois ans, les rend mutins à douze, querelleurs à vingt, impérieux à trente, et insupportables toute leur vie.

Voulez-vous que cela n'arrive point; prenez une façon d'agir toute différente. Ne caressez l'enfant que lorsqu'il sera tranquille; cessez les caresses, ou même prenez un air plus sérieux, dès qu'il sera opiniâtre ou impatient. Cette conduite n'a rien de dur ni de cruel. L'enfant remarquera bientôt qu'il n'est caressé et qu'il n'obtient ce qu'il veut que lorsqu'il est doux; et il aimera mieux le devenir. Dès que vous l'aurez rendu tel, comptez que vous aurez tout gagné : il sera entre vos mains de même

qu'une cire molle, que vous façonnerez comme il vous plaira.

Aussitôt qu'un enfant donne les premiers signes de connoissance, il est donc essentiel de prévenir en lui toute obstination et toute indocilité. L'opiniâtreté est le défaut de la plupart des enfans ; mais on peut dire qu'ils le doivent en grande partie à la première éducation. On défère à toutes leurs fantaisies. Ce qu'on a refusé à leurs prières, on l'accorde à leur importunité, à leurs pleurs, à leurs violences. Comment votre enfant vous craindra-t-il quand vous ne lui ferez pas reconnoître votre autorité, et que vous ne serez souvent que son premier serviteur ? Abandonné au dérèglement de ses goûts et au désordre de ses idées, il s'élèvera lui-même le plus doucement et le plus mal qu'il lui sera possible. Devenu absolu et volontaire, il prendra l'habitude de ne plus écouter que son caprice et sa volonté. Et comment ne le feroit-il pas ? Il ne fait que suivre votre exemple. Ce n'est presque jamais la raison qui dirige votre conduite à son égard. Ou vous faites ce qu'il plaît à l'enfant, ou vous en exigez ce qu'il vous plaît. Vous vous soumettez à ses fantaisies, ou vous le soumettez aux vôtres. Il faut qu'il donne des ordres ou qu'il en reçoive. Avant de savoir parler,

il commande : avant de pouvoir agir, on le contraint d'obéir à des caprices ; et quelquefois on le châtie avant qu'il puisse connoître ses fautes ou plutôt en commettre. Après avoir pris beaucoup de peine à le rendre méchant, on se plaint encore de le trouver tel.

Qui que vous soyez, père ou mère, précepteur ou gouvernante, si vous voulez former le caractère de votre élève, tâchez de régler et de soutenir le vôtre. Car ne croyez pas qu'on forme un enfant avec de beaux discours et de belles phrases : vos discours pourront éclairer son ame, mais c'est votre caractère qui fera le sien. Avec beaucoup de régularité dans la conduite, ayez beaucoup d'égalité dans l'humeur, de gaieté dans vos leçons, de douceur dans vos paroles. Prêchez d'exemple : rien n'est plus puissant sur les enfans comme sur les hommes faits. Ne vous permettez pas, s'il est possible, une parole qui ne soit une leçon, une démarche qui ne soit un modèle. De quelque tempérament que soit votre élève, vous verrez qu'insensiblement la vertu, la douceur et la sérénité de votre ame passeront dans la sienne.

Il ne faut donc jamais confier un enfant à des personnes tracassières, gron-

deuses, acariâtres ou pleines d'humeur : bientôt il leur ressembleroit ou deviendroit pire. Car il en est des mœurs et du caractère, comme du langage et de la prononciation : les enfans contractent les défauts de ceux qui les élèvent et les fréquentent. Que l'entrée de leur chambre ne soit permise qu'à des personnes prudentes et polies, qui, en jouant avec eux, sachent conserver de la décence, et qui, lorsqu'elles les entretiendront, ne leur parlent jamais que raison, et ne leur inspirent que des sentimens louables. Vous ne tarderez pas à vous appercevoir des heureux effets de cette conduite.

L'histoire de l'enfance du célèbre *Bertrand du Guesclin*, qui s'éleva par ses grandes qualités et ses belles actions au rang de connétable de France, sous *Charles V*, et fut un des plus grands capitaines de son siècle, nous en offre un exemple bien remarquable. Né d'une très-illustre et très-ancienne maison de Bretagne, jamais, dit l'auteur de sa Vie (*), un gentilhomme

(*) M. *Guyard de Berville*, mort en 1790. Son Ouvrage en deux volumes est très-amusant et fort propre à donner aux jeunes gens du goût pour la lecture. On desireroit seulement qu'il y eût mis plus de critique, et qu'il n'eût pas adopté avec tant de crédulité

n'eut une éducation plus dure et plus bizarre. Il étoit si difforme et d'une humeur si méchante, qu'il se faisoit haïr de tout le monde, et de ses parens même. A peine commença-t-il à marcher, qu'il avoit toujours le bâton à la main, et frappoit sans distinction tous ceux qui l'approchoient. On lui donna un précepteur, qui perdit ses peines et le quitta, rebuté de ne pouvoir adoucir ce caractère féroce. Il étoit devenu si odieux, qu'il ne recevoit que des duretés, ce qui le rendoit encore plus farouche. Maltraité de tous, il se vengeoit de tous avec son bâton, et en revanche il recevoit sans cesse autant de coups qu'il en avoit donnés. Ce caractère désoloit surtout la dame *du Guesclin*. Elle souhaita mille fois que la mort la défît d'un tel monstre. Elle ne le souffrit plus à table avec ses autres enfans, et le fit manger à part comme un pestiféré. Ces traitemens

certains faits merveilleux et puérils, dont les anciens historiens se sont plu à orner l'enfance de ce héros. Il a fait aussi l'*Histoire du Chevalier Bayard*. On regrette que l'Auteur de ces deux Vies si intéressantes, n'ait pas su donner à son style plus de correction, de noblesse et de chaleur, ni se guérir sur-tout d'une diffusion assommante. On les a réimprimées après sa mort avec des corrections et des suppressions, qui en rendent la lecture plus supportable.

qu'il

qu'il n'avoit jusques-là que trop mérités, ajoutèrent encore à sa férocité naturelle et la firent éclater jusqu'à l'excès. Un jour, entr'autres, à l'âge de six ou sept ans, voyant ses frères et ses sœurs à table, bien servis et bien caressés, il sortit de son coin comme un furieux : il leur déclara qu'il étoit l'aîné, qu'il ne vouloit pas qu'ils se missent à table avant, ni au-dessus de lui, et qu'il prétendoit qu'ils lui cédassent à l'instant sa place, ou qu'autrement il s'auroit bien la prendre de force. Ces enfans, qu'il avoit accoutumés à le craindre, se rangèrent bien vîte, en sorte qu'il s'assit auprès de sa mère, qui n'avoit encore fait que rire de cette saillie. Mais à peine se fut-il placé, qu'il porta la main à tous les plats si grossièrement et si malproprement qu'elle le fit lever de table, le menaçant de ne le plus faire manger qu'avec les valets. *Bertrand* irrité, se rapproche, et avec une force que la colère lui donnoit, pousse la table contre les autres enfans, la renverse sur eux avec les plats et tout le service. Comme la dame *du Guesclin* se disposoit à punir son fils de cette incartade, elle en fut empêchée par l'arrivée d'une Religieuse de ses amies. Pendant qu'elles conversoient ensemble, la Religieuse apperçut le petit *Bertrand* caché dans un coin. Elle fut frappée

de lui trouver dans la physionomie je ne sais quoi de grand et d'heureux, le caressa et lui dit quelques douceurs. Mais il étoit si peu fait à ce langage, qu'il crut qu'elle se moquoit de lui et la rebuta; il leva même son bâton pour la frapper, et la menaça de lui casser la tête si elle continuoit. La Religieuse ne s'en étonna pas: elle le prit par la main, le pria de s'adoucir, et lui parla avec tant de bonté et d'affection, qu'elle gagna bientôt son cœur. Il ne tarda pas à lui en donner des marques.

Le lendemain, la Religieuse qui avoit été invitée, étant à dîner au château, on apporta un paon, qui étoit alors un manger à la mode. *Bertrand* quitta sa place précipitamment, prit le plat des mains du maître-d'hôtel, et vint le présenter à la Religieuse, avec une grace qu'il n'avoit pas encore montrée; il la pria d'oublier ce qu'il lui avoit dit de désobligeant la veille, et de lui pardonner, en l'assurant que dans la suite il se comporteroit à la satisfaction de tout le monde. Tout aussitôt il court au buffet, y fait verser du vin dans une coupe, le lui porte, et la prie de le boire pour l'amour de lui. La Religieuse, charmée d'un changement qui étoit son ouvrage, redoubla ses caresses, et lui dit qu'elle es-

péroit qu'il seroit un jour l'honneur de sa famille ; qu'il sortoit d'un sang trop noble et trop illustre pour démentir jamais son origine, et que ce qu'elle venoit de voir de sa part confirmoit ses conjectures. *Hélas !* répondit *Bertrand* avec un soupir, *je ne l'espère pas : mon éducation est trop négligée ; je suis ici le jouet de tout le monde ; et le dernier valet de la maison m'insulte impunément.* Le mère, surprise au-delà de l'imagination de l'entendre parler si raisonnablement et pour la première fois, fit compliment à la Religieuse d'avoir opéré un si grand miracle : elle lui dit qu'elle ne l'oublieroit jamais, et qu'elle lui en auroit obligation toute sa vie. *Bertrand* la remercia aussi, et ajouta ces paroles, qui surprirent beaucoup de la part d'un enfant de son âge, et encore plus de la sienne : *Le fruit qui ne mûrit jamais, ne vaut rien ; mais celui qui mûrit tard, est quelquefois le meilleur.* La dame *du Guesclin*, cédant facilement à la tendresse maternelle, se livra avec plaisir aux espérances agréables que la Religieuse lui avoit données ; et pour les seconder, elle défendit à tous ses domestiques de se comporter vis-à-vis de *Bertrand* comme ils avoient fait jusques-là ; elle leur ordonna même de le traiter avec douceur et respect. Il commença dès ce moment à être un autre

enfant : de jour en jour un nouveau caractère se développa : il devint doux, docile et prévenant avec ceux même qui l'avoient tant de fois offensé.

Faites en sorte que vos enfans ne paroissent point, ou qu'ils ne paroissent qu'un moment lorsque vous aurez beaucoup de monde. Ils n'y trouveroient que des complaisans qui les flatteroient, ou de mauvais plaisans qui en feroient leur jouet : ni l'un ni l'autre ne doivent plaire à des parens sensés. Les exemples qu'ils verroient, ne seroient pas toujours assez bons ; les conversations qu'ils entendroient, ne seroient pas assez discrètes. Beaucoup d'actions sans conséquence ne le sont point pour un enfant : beaucoup de discours qui ne signifient rien pour des gens faits, pourroient nuire à sa raison ou à ses mœurs.

IV. *Les Mœurs.*

Nous avons en nous-mêmes, et nous apportons en naissant, les semences de toutes les passions, comme celles des mauvaises herbes sont dans le sein de la terre et en sortent naturellement. Ce n'est que par un travail assidu qu'on vient à bout d'arracher ces plantes nuisibles et parasites. On doit de même travailler continuellement

à réprimer dès la plus tendre jeunesse les penchans vicieux, à mesure qu'ils paroissent. Un enfant à la mamelle est déjà capable d'obstination, de colère, d'impatience, de desir de vengeance, sentimens qu'il faut bien se garder de favoriser, comme il arrive souvent. Une personne jouant avec lui, fait-elle quelque chose qui le fâche? il se met à pleurer et à jeter des cris: alors la mère feint d'être en colère contre cette personne; elle la querelle, la menace et va jusqu'à la frapper: quelquefois même elle prend la main de l'enfant et en bat la personne qui l'a contrarié. Aussitôt l'enfant cesse de pleurer: il est content parce qu'il est vengé. Tout cela est un jeu pour la mère et pour l'autre personne. On rit de ses foibles coups, sans penser que c'est autant de leçons de ressentiment et de vengeance qu'on lui donne.

« J'ai vu, dit M. *Rousseau*, d'imprudentes gouvernantes animer la mutinerie d'un enfant, l'exciter à battre, s'en laisser battre elles-mêmes, et rire de ses foibles coups, sans songer qu'ils étoient autant de meurtres dans l'intention du petit furieux, et que celui qui veut battre étant jeune, voudra tuer étant grand. On ne doit jamais souffrir qu'un enfant frappe sérieusement personne, fût-ce son laquais; et s'il osoit

porter la main sur quelqu'un, faites qu'on lui rende toujours ses coups avec usure et de manière à lui ôter l'envie d'y revenir. ».

Le penchant que nous avons vers le mal n'est déjà que trop rapide, sans l'aider encore et le favoriser. Il vaut bien mieux travailler à le réprimer, dès l'enfance, par une bonne éducation morale, que tout père sage, tout citoyen zélé doit s'appliquer à donner. C'est sans doute le plus grand et le plus précieux avantage qu'ils puissent procurer. A cette corruption générale des mœurs qui paroît s'accroître tous les jours, à cette licence effrénée qui ne connoît plus ni lois ni subordination, à ce torrent débordé de vices qui a été souvent comme le présage et l'avant-coureur de la chûte des plus florissans empires, quelle autre digue qu'une vertueuse éducation, s'il en est temps encore, se flattera-t-on de pouvoir opposer ? Mais malheureusement que peut-on aujourd'hui espérer et se promettre, quand on voit les enfans passer des mains de la nature dans celles de gens mercenaires, qui n'ayant ni principes de conduite ni éducation, ne peuvent en donner à leurs élèves, ou qui, vicieux et déréglés eux-mêmes, détruisent bientôt les bonnes inclinations pour y

substituer leurs défauts et leurs vices ? Quelles mœurs aura un jeune homme à qui des parens, loin de le porter au bien par leurs leçons et par leurs exemples, et de lui inspirer des sentimens de religion et de vertu, auront corrompu leur cœur par de pernicieux discours et une conduite scandaleuse, qu'ils auront eu l'imprudence de tenir ou de permettre qu'on tienne devant lui ?

On ne peut imaginer le tort infini qu'on fait aux enfans mêmes, en laissant échapper devant eux la plus petite chose qui soit contraire aux régles de la sagesse, de la bienséance et de la modestie. Ils voient, ils écoutent, ils remarquent tout, et souvent mieux qu'on ne le croit.

On ne sauroit donc être trop délicat, trop scrupuleux sur le choix des personnes auxquelles on confie ses enfans. Leur progrès dans la vertu ou dans le vice, dépend pour l'ordinaire des mœurs de ceux qui les approchent, qui les gouvernent ou qui les servent. Un valet vicieux, un ami débauché, un conducteur hypocrite fait en peu de temps de terribles ravages dans le cœur d'un jeune homme. Que d'enfans d'un heureux naturel, élevés avec soin par une mère pieuse, ont bientôt été séduits et perdus sans ressource par les exemples

clandestins, par les maximes furtives de ces habiles corrupteurs de la jeunesse! La prudence des parens ne peut donc sur cet article porter trop loin leur vigilance. S'il est un excès à blâmer et à craindre, c'est de ne pas veiller ni se défier assez.

Comme peu de personnes, à moins qu'elles n'en fassent leur unique affaire, sont capables de se contraindre ou de vouloir se gêner autant qu'il le faudroit, pour ne jamais rien faire ni dire qui ne soit entièrement conforme aux règles de la sagesse; que vos enfans voient peu d'étrangers, et par votre exemple apprenez à ceux qu'ils seront forcés de voir, à respecter l'innocence de leur âge. Car vous ne devez jamais oublier vous-même qu'une des plus belles maximes de l'éducation, est celle que la raison a dictée à un ancien (*), et après lui à un moderne :

(*) *Maxima debetur puero reverentia.* Juvenal.

On imite aisément le mal que l'on voit faire,
Et le mauvais exemple aux humains est fatal.
Je répète après Juvénal
Cette maxime salutaire :
A vos enfans, dit-il, *vous devez des égards*;
Si vous avez quelque foiblesse,
Cachez-la, *fuyez leurs regards*,
Respectez leur tendre jeunesse.

Richer.

Bien des parens aiment assez à donner à leurs enfans des leçons de vertu et de probité ; on se fait honneur même de leur répéter les maximes les plus précises et les plus sévères de la sagesse : mais souvent la conduite domestique soutient mal ces belles instructions. Aussi, bien loin d'inspirer des sentimens de vertu par ces leçons que des mœurs opposées démentent, on accoutume les enfans à croire que la vertu n'est qu'un nom, et que les maximes qu'on en débite ne sont qu'un langage dont on est le maître de penser tout ce qu'on veut. Il est donc plus essentiel encore de leur donner de beaux exemples que de belles leçons : l'un et l'autre sont un devoir pour les parens, dont l'exemple, ainsi que l'autorité, est toujours plus puissant. Une dame dont la vie n'étoit que trop galante, donnoit à sa fille des leçons de sagesse. *Ma bonne maman*, lui répondit-elle en lui baisant les mains, *votre morale m'effraye, mais votre vie me rassure.* (*)

(*) Je ne crois pas que les parens puissent trouver de meilleurs gardiens de l'innocence de leurs filles, que le bon exemple, l'amitié, l'exactitude et la douceur dans l'éducation.

Gardez-vous d'adopter jamais pour règle cette maxime pernicieuse, que souvent nous avons entendu répéter à des personnes du monde peu réfléchies : *Qu'il faut tout dire aux enfans, et les instruire du mal même, afin qu'ils sachent l'éviter et se tenir sur leurs gardes.* Parler ainsi, ce n'est pas connoître la nature humaine, ni la prompte et presque invincible disposition des enfans à imiter tout ce qui frappe leur imagination. La raison croissant avec la connoissance successive du mal, sert dans la suite de rempart contre les impressions du vice : mais elle est trop foible encore dans les enfans pour les défendre contre les attraits séducteurs du mal, et contre les sollicitations pressantes de cette curiosité expérimentale qui fait le caractère de leur âge.

« *Caton* l'ancien, dit *Plutarque*, étoit aussi circonspect à parler avec pudeur devant son fils que devant les Vestales ; et jamais il ne se laissa voir à lui dans le bain. » Il seroit bien à souhaiter pour les enfans qu'on observât à leur égard la belle maxime du célèbre philosophe *Xénocrate*. Il vouloit que dès leur plus tendre jeunesse de sages et vertueux discours, répétés souvent en leur présence, mais sans affectation, s'emparassent pour ainsi dire les premiers de leurs oreilles, comme d'une

place encore vacante par où le vice et la vertu peuvent également pénétrer jusqu'au fond du cœur. Ils seroient comme de fidelles gardiens qui en tiendroient l'entrée sévèrement fermée à toutes les paroles capables d'altérer la pureté des mœurs. On muniroit ainsi les jeunes gens contre le souffle empesté des mauvaises conversations, où les voiles du mystère, qu'on affecte souvent d'étendre devant leurs yeux, sont autant d'aiguillons à leur curiosité. De la manière dont on s'y prend, il semble que ce qu'on feint de leur cacher, est ce qu'on veut surtout qu'ils apprennent : au moins ne tardent-ils pas long-temps à le savoir ; et de toutes les instructions c'est celle qu'ils retiennent le mieux.

Cette matière est si délicate, si importante dans la pratique, et en même temps si ordinaire, que nous croyons qu'on lira encore ici avec plaisir les réflexions judicieuses que fait sur ce sujet l'auteur d'*Emile*.

« C'est une question souvent agitée, s'il convient d'éclairer les enfans de bonne heure sur les objets de leur curiosité, ou s'il vaut mieux leur donner le change par de modestes erreurs. Je pense qu'il ne faut faire ni l'un ni l'autre. Premièrement, cette curiosité ne leur vient point sans qu'on y ait donné lieu : il faut donc faire en sorte

qu'ils ne l'aient pas. En second lieu, des questions qu'on n'est pas forcé de résoudre, n'exigent point qu'on trompe celui qui les fait : il vaut mieux lui imposer silence que de lui répondre par un mensonge. Il en sera peu surpris, si l'on a pris soin de l'y accoutumer dans les choses indifférentes. Enfin, si l'on prend le parti de répondre, que ce soit avec la plus grande simplicité, sans mystère, sans embarras, sans sourire. Il y a beaucoup moins de danger à satisfaire la curiosité de l'enfant qu'à l'exciter. Que vos réponses soient toujours graves, courtes, décidées, et ne paroissez jamais hésiter. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'elles doivent être vraies. Un seul mensonge avéré du maître à l'élève, ruineroit à jamais tout le fruit de l'éducation. »

« Une ignorance absolue sur certaines matières, est peut-être ce qui conviendroit le mieux aux enfans : mais qu'ils apprennent de bonne heure ce qu'il est impossible de leur cacher toujours. Il faut, ou que leur curiosité ne s'éveille en aucune manière, ou qu'elle soit satisfaite avant l'âge où elle ne l'est plus sans danger. Votre conduite avec votre élève dépend beaucoup, en ceci, de sa situation particulière, des sociétés qui l'environnent, des circonstances où l'on prévoit qu'il pourra se

trouver. Il importe ici de ne rien donner au hasard ; et si vous n'êtes pas sûr de lui faire ignorer jusqu'à seize ans la différence des sexes, ayez soin qu'il l'apprenne avant dix. »

« Je n'aime point qu'on affecte avec les enfans un langage trop épuré, ni qu'on fasse de longs détours dont ils s'apperçoivent, pour éviter de donner aux choses leur véritable nom. Ils ont une sagacité singulière pour démêler à travers toutes les singeries de la décence, les mauvaises mœurs qu'elle couvre. »

« Naturellement les enfans n'ont point de pudeur : elle ne naît qu'avec la connoissance du mal ; et comment les enfans qui n'ont ni ne doivent avoir cette connoissance, auroient-ils le sentiment qui en est l'effet ? Leur donner des leçons de pudeur et d'honnêteté, c'est leur apprendre qu'il y a des choses honteuses et déshonnêtes ; c'est leur donner un desir secret de connoître ces choses-là. Tôt ou tard ils en viennent à bout, et la première étincelle produite par leur imagination, accélère à coup sûr l'embrâsement des sens. »

« Je ne vois qu'un bon moyen de conserver aux enfans leur innocence, c'est que tous ceux qui les entourent l'aiment et la respectent. Pour cela, toute la rete-

nue dont on tâche d'user avec eux se dément bientôt ; un sourire, un clin d'œil, un geste échappé, leur disent tout ce qu'on cherche à leur taire : il leur suffit pour l'apprendre de voir qu'on le leur a voulu cacher. »

« Il y a une certaine naïveté de langage, qui sied et qui plaît à l'innocence : voilà le vrai ton qui détourne un enfant d'une dangereuse curiosité. En lui parlant simplement de tout, on ne lui laisse pas soupçonner qu'il reste rien de plus à lui dire. En joignant aux mots grossiers les idées déplaisantes qui leur conviennent, on étouffe le premier feu de l'imagination. On ne lui défend pas de prononcer ces mots et d'avoir ces idées, mais on lui donne, sans qu'il y songe, de la répugnance à les rappeler. Sujet, comme les hommes et plus qu'eux, à la mal-propreté qui blesse les sens, on peut de ce seul assujettissement leur donner des leçons de bienséance, et éloigner par-là de leur esprit d'autres idées. Les termes grossiers sont sans conséquence ; ce sont les idées indécentes qu'il faut écarter. »

« Poussés par leur curiosité naturelle, on les voit souvent sur certaines choses faire des questions très-embarrassantes, et les réponses indiscrètes ou imprudentes décident quelquefois de leurs mœurs et de leur

santé pour toute leur vie. La manière la plus courte qu'une mère imagine pour s'en débarrasser, sans tromper son fils, est de lui imposer silence : cela seroit bon si on l'y eût accoutumé de longue main dans des questions indifférentes, et qu'il ne soupçonnât pas du mystère à ce nouveau ton. Mais rarement elle s'en tient là. *C'est le secret des gens mariés, lui dira-t-elle, de petits garçons ne doivent pas être si curieux.* Voilà qui est fort bien pour tirer d'embarras la mère, mais qu'elle sache que, piqué de cet air de mépris, le petit garçon n'aura pas un moment de repos qu'il n'ait appris le secret des gens mariés, et qu'il ne tardera pas à l'apprendre. »

« Une dame, aussi modeste dans ses discours que dans ses manières, fit une réponse bien plus judicieuse. Son fils, qui avoit eu depuis peu une colique violente, lui demanda de quelle manière venoient les enfans. *Mon fils*, répartit la mère sans hésiter, *les femmes les mettent au monde avec des maux de ventre et des coliques qui leur coûtent quelquefois la vie.* Les idées de douleur et de mort couvrent ici les autres d'un voile de tristesse, qui amortit l'imagination et réprime la curiosité. Les infirmités de la nature humaine, des images de souffrances, voilà les éclaircissemens où mène

cette reponse, si la répugnance qu'elle inspire permet à l'enfant de les demander: et cependant on voit que la vérité n'a pas été altérée, et qu'on n'a pas eu besoin de l'abuser et de le tromper. »

« L'enfant élevé dans le monde, y entend un jargon bizarre, qui pique sa curiosité, et dont il cherche à percer le mystère : il y voit des exemples dont il est frappé, et qui l'instruisent de ce qu'il cherchoit à savoir: des domestiques qu'on fait dépendre de lui, par conséquent intéressés à lui plaire, lui font leur cour en flattant ses passions; des gouvernantes rieuses lui tiennent, à six ans, des propos que la plus effrontée n'oseroit lui tenir à quinze. Bientôt elles oublient ce qu'elles ont dit; mais il n'oublie pas ce qu'il a entendu. Leurs entretiens immoraux infectent et corrompent bien vîte un jeune cœur. De petits camarades qu'on lui associe pour jouer et s'amuser ensemble, mais mal choisis et encore plus instruits que lui dans le mal, achèvent de lui communiquer les lumières malheureuses qui lui manquent; et quels effets funestes pour le corps même ne résultent pas d'une instruction si précoce! Elle donne aux sens une activité prématurée, qui, accélérant l'ouvrage de la nature, ne peut manquer d'énerver, d'affoi-

blir, de ruiner même le tempérament ; comme la vigne à qui l'on fait porter du fruit au printemps, languit et meurt avant l'automne. »

« L'enfant au contraire élevé selon son âge, et avec les précautions requises pour le conserver dans une heureuse ignorance du mal, aime sa sœur comme sa montre, et son ami comme son chien : il ne se sent d'aucun sexe, il ne connoît d'attachemens que ceux de l'habitude. Ce n'est pas une erreur artificieuse qu'on lui donne par cette méthode ; on attend seulement que la nature, qu'on n'a pas voulu prévenir, vienne éclairer son élève quand le temps en sera venu, parce qu'elle le fera alors avec moins de risque. »

Qu'on laisse donc ignorer aux enfans, le plus long-temps qu'on pourra, non-seulement le mal, mais aussi les vérités physiques ou morales dont ils pourroient abuser. Ils les connoîtront bien assez dans la suite par la lecture et par l'usage de la société. Mais ils seront alors armés et fortifiés contre les premières impressions du vice, par le sentiment de la vertu et par les grands motifs de la Religion, si l'on a eu la précaution de les graver bien avant dans leur esprit. Faites-leur seulement des leçons générales sur l'indécence et la mal-

propreté : donnez-leur des avis sérieux lors qu'ils s'échappent le plus légèrement du monde, ne fût-ce qu'en se permettant un mot peu honnête ou peu décent. Par cette conduite, en les éloignant de l'apparence même du mal, on les éloignera encore plus de la réalité ; et en les tenant en garde contre les paroles, ils le seront encore davantage contre les faits.

A mesure qu'un instituteur attentif s'appercevra que la connoissance du mal se développe dans son élève, il redoublera d'activité et de prudence. Il le prémunira par des leçons, des motifs, des exemples propres à le tenir attaché à la vertu. Il lui tracera avec discrétion des tableaux nuancés, et comme de profil, des vices les plus dangereux qui règnent dans le commerce de la société. Par-là, en entrant dans le monde, le jeune homme ne sera plus frappé de rien, parce qu'il est averti suffisamment, et qu'en voyant le mal, il est parfaitement instruit de la manière dont il faut l'envisager. Cette connoissance générale et nécessaire suffira pour le préserver de l'impression subite et profonde, si voisine du vice, qu'il recevroit infailliblement, s'il venoit à se produire dans les sociétés avec une ame pour ainsi dire toute neuve, et ne connoissant encore que l'innocence.

L'homme sans doute n'est pas fait pour rester toujours dans l'enfance : il en sort au temps prescrit par la nature ; et ce moment de crise, bien qu'assez court, a souvent de longues suites et des influences considérables pour la santé et pour les mœurs. C'est ce qui nous engage à en parler ici avec notre célèbre Instituteur, qui a fait sur cette partie, la plus importante peut-être et la plus difficile de toute l'education, des observations neuves, propres à diriger dans ce temps critique, où un élève va passer de l'enfance à l'état d'homme. En abrégeant ce qu'il dit à ce sujet, nous rectifierons ce qui doit l'être.

« Comme le mugissement de la mer, dit M. *Rousseau*, précède de loin la tempête, cette orageuse révolution s'annonce par le murmure des passions naissantes : une fomentation sourde avertit de l'approche du danger. Un changement dans l'humeur, des emportemens fréquens, une continuelle agitation d'esprit, rendent l'enfant presque indisciplinable. Il devient sourd à la voix qui le rendoit docile : c'est un lion dans sa fièvre ; il méconnoît son guide, il ne veut plus être gouverné. »

« Aux signes moraux d'une humeur qui s'altère, se joignent des changemens sensibles dans la figure. Sa physionomie se

développe et s'empreint d'un caractère (*); le coton rare et doux qui croît au bas de ses joues, brunit et prend de la consistance : sa voix mue, ou plutôt il la perd : il n'est ni enfant ni homme, et ne peut prendre le ton d'aucun des deux. Ses yeux, ces organes de l'ame, qui n'ont rien dit jusqu'ici, trouvent un langage et de l'expression ; un feu naissant les anime, leurs regards plus vifs ont encore une sainte innocence, mais ils n'ont plus leur première imbécillité : il sent déjà qu'ils peuvent trop dire ; il commence à savoir les baisser et rougir. Il devient sensible avant de savoir ce qu'il sent ; il est inquiet sans raison de

(*) La physionomie n'est pas toujours un simple développement des traits, déjà marqués par la nature : elle se forme aussi, selon M. *Rousseau*, par l'impression fréquente et habituelle de certaines affections de l'ame. Ces affections se marquent sur le visage, comme on le voit tous les jours, et quand elles se tournent en habitude, elles y doivent laisser des impressions durables. Un enfant n'a que deux affections bien marquées, la joie et la douleur : sans cesse il passe de l'une à l'autre : cette alternative continuelle empêche que ces affections ne fassent sur son visage aucune impression constante. Mais dans l'âge où devenu plus sensible, il est plus vivement ou plus constamment affecté, elles laissent des traces plus difficiles à détruire, et de l'état habituel de l'ame résulte un arrangement de traits, que le temps rend ineffaçable.

l'être. Tout cela peut venir lentement et vous laisser du temps encore ; mais si sa vivacité se rend trop impatiente, si son emportement se change en fureur, s'il s'irrite et s'attendrit d'un instant à l'autre, s'il verse des pleurs sans sujet ; si, près des objets qui commencent à devenir dangereux pour lui, son pouls s'élève et son œil s'enflamme ; s'il se trouble ou s'intimide auprès d'une femme ; ô sage gouverneur, ô père attentif et vigilant, prenez garde à votre élève, veillez sur lui avec soin : les vents sont déchaînés : ne quittez plus un moment le gouvernail, ou tout est perdu. »

« Quand, par les signes dont je viens de parler, vous pressentirez le moment critique, à l'instant quittez pour jamais avec lui votre ancien ton. C'est votre disciple encore, mais ce n'est plus votre élève. C'est votre ami, c'est un homme, traitez-le désormais comme tel. Je ne prétends pas pour cela que vous abdiquiez votre autorité, lorsqu'elle vous devient le plus nécessaire, ni que vous renonciez à vos droits, quand il vous importe le plus d'en user ; ce n'est qu'à présent au contraire qu'ils commencent pour lui. Jusqu'ici l'autorité, la loi du devoir lui étoient inconnue : il falloit le contraindre pour vous faire obéir. Mais voyez de combien de nou-

velles chaînes son cœur va être environné.
La raison, l'amitié, la reconnoissance, mille affections lui parlent en votre faveur d'un ton qu'il ne peut méconnoître. Le vice ne l'a pas encore rendu sourd à leur voix : ne le laissez point corrompre, il sera toujours docile ; il ne commence à être rebelle que quand il est déjà perverti. »

« Mais quel parti prendre ? On ne s'attend ici qu'à l'alternative, de favoriser ses penchans ou de les combattre, d'être son tyran ou son complaisant ; et tous deux ont de si dangereuses conséquences, qu'il n'y a que trop à balancer sur le choix. Le premier moyen qui s'offre pour résoudre cette difficulté, est de le marier bien vîte : c'est incontestablement l'expédient le plus sûr et le plus naturel : je doute pourtant que ce soit le meilleur et le plus utile (*). S'il ne falloit qu'écouter les penchans et suivre les indications, cela seroit bientôt fait. Je conviens qu'il faut marier les jeunes gens à l'âge nubile ; mais cet âge vient quelquefois pour eux avant le temps, parce que nous l'avons rendu précoce. On doit du moins le prolonger jusqu'à la maturité ; et par les moyens que j'ai donné et d'autres

(*) On peut en voir les raisons à la fin des réflexions sur la maxime *Bon époux*, dans le tome I.

semblables, on peut au moins étendre jusqu'à vingt ans l'ignorance des desirs et la pureté des sens. »

« Je crois donc pouvoir supposer *Emile* resté jusque-là, par mes soins, dans sa primitive innocence. En choisissant avec soin ses sociétés, ses occupations, ses plaisirs, j'ai émoussé jusqu'alors l'aiguillon des sens et donné le change à la nature. Mais je vois cette époque prête à finir (*). Entouré de périls toujours croissans, il va m'échapper, quoi que je fasse, à la première occasion; et cette occasion ne tardera pas à naître. Il va suivre l'aveugle instinct des sens. Il y a mille à parier contre un qu'il va se perdre. J'ai trop réflechi sur les mœurs des hommes, pour ne pas voir l'influence de ce premier moment sur le reste de sa vie. Si je dissimule et feins de ne rien voir, il se prévaut de ma foiblesse; croyant me tromper, il me méprise, et je suis le complice de sa perte. Si j'essaye de le ramener, il n'est plus temps, il ne m'écoute plus; je lui deviens incommode, odieux, insupportable: il ne tardera guère à se débarrasser de moi. Je n'ai donc plus qu'un parti raisonnable à prendre; c'est de le rendre comp-

(*) Il falloit mettre, *près de finir.*

table de ses actions à lui-même, de le garantir au moins des surprises de l'erreur, et de lui montrer à découvert les périls dont il est environné. Jusqu'ici je l'arrêtois par son ignorance : c'est maintenant par ses lumières qu'il faut le retenir, en lui faisant connoître le point critique où il se trouve, et toutes les solides raisons qui doivent l'engager à veiller attentivement sur lui-même, avant d'écouter ses desirs naissans. »

« Songez que pour conduire un adulte, il faut prendre le contre-pied de tout ce que vous avez fait pour conduire un enfant. Ne balancez point à l'instruire de ces dangereux mystères, que vous lui avez cachés si long-temps avec tant de soin. Puisqu'il faut enfin qu'il les sache, il importe qu'il ne les apprenne ni d'un autre, ni de lui-même, mais de vous seul : puisque le voilà désormais forcé de combattre, il faut, de peur de surprise, qu'il connoisse son ennemi. »

« Jamais les jeunes gens, qu'on trouve savans sur ces matières, sans savoir comment ils le sont devenus, ne le sont devenus impunément. Cette indiscrète instruction ne pouvant avoir un objet honnête, souille au moins l'imagination de ceux qui la reçoivent, et les dispose aux vices de ceux qui la donnent. Ce n'est pas tout : des domestiques

s'insinuent

s'insinuent ainsi dans l'esprit d'un enfant, gagnent sa confiance, lui font envisager son gouverneur comme un personnage triste et fâcheux, et l'un des sujets favoris de leurs secrets colloques, est de médire de lui. Quand l'élève en est là, le maître peut se retirer, il n'a plus rien de bon à faire. » (*)

« Mais pourquoi l'enfant se choisit-il des confidens particuliers ? Toujours par la tyrannie de ceux qui le gouvernent. Pourquoi se cacheroit-il d'eux s'il n'étoit forcé de s'en cacher ? »

« Pourquoi s'en plaindroit-il, s'il n'avoit nul sujet de s'en plaindre ? Naturellement ils sont ses premiers confidens : on voit, à l'empressement avec lequel il vient leur dire ce qu'il pense, qu'il croit ne l'avoir pensé qu'à moitié, jusqu'à ce qu'il le leur ait dit. Comptez que, si l'enfant ne craint de votre part ni sermon, ni réprimande, il vous dira toujours tout, et qu'on n'osera lui rien confier qu'il vous doive taire, quand on sera bien sûr qu'il ne vous taira rien. »

« Au moment même où les fureurs du tempérament entraînent mon élève, et où révolté contre la main qui l'arrête, il se

(*) C'est ce que nous avons vu nous-mêmes, et ce qu'un instituteur fait dans une occasion semblable.

débat et commence à m'échapper ; dans ses agitations, dans ses emportemens, je retrouve encore sa première simplicité ; son cœur, aussi pur que son corps, ne connoît pas plus le déguisement que le vice : les reproches ni le mépris ne l'ont point rendu lâche : jamais la vile crainte ne lui apprit à se déguiser ; il a toute l'indiscrétion de l'innocence, et il est naïf sans scrupule ; il ne sait encore à quoi sert de tromper. Il ne se passe pas un mouvement dans son ame, que sa bouche ou ses yeux ne le disent, et souvent les sentimens qu'il éprouve me sont connus plutôt qu'à lui. »

« Tant qu'il continue de m'ouvrir ainsi librement son ame et de me dire avec plaisir ce qu'il sent, je n'ai rien à craindre : mais s'il devient plus timide, plus réservé, et que j'apperçoive dans ses entretiens le premier embarras de la honte ; déjà l'instinct se développe, il n'y a plus un moment à perdre ; et si je ne me hâte de l'instruire, il sera bientôt instruit malgré moi. »

« Mais plus cette nouvelle instruction est importante et nécessaire, plus il faut la préparer avec soin et avec art. Quand les sens enflammés aliènent l'entendement et tyrannisent la volonté, ce n'est pas le temps d'écouter les graves leçons de la sagesse. Ne parlez donc jamais raison aux

jeunes gens, même en âge de raison, que vous ne les ayiez premièrement mis en état de l'entendre. La plupart des discours perdus le sont bien plus par la faute des maîtres que par celle des disciples. Le pédant et l'instituteur disent à peu près les mêmes choses ; mais le premier les dit à tout propos, le second ne les dit que quand il est sûr de leur effet. »

« Comme un somnambule, errant durant son sommeil, marche en dormant sur les bords d'un précipice, dans lequel il tomberoit s'il étoit éveillé tout-à-coup ; ainsi mon *Émile*, dans le sommeil de l'ignorance, échappe à des périls qu'il n'apperçoit point : si je l'éveille en sursaut ; il est perdu. Tâchons premièrement de l'éloigner du précipice, et puis nous l'éveillerons pour le lui montrer de plus loin. »

« La lecture, la solitude, l'oisiveté, la vie molle et sédentaire, le commerce des femmes et des jeunes gens ; voilà les sentiers dangereux à frayer à son âge, et qui le tiennent sans cesse à côté du péril. C'est par d'autres objets sensibles que je donne le change à ses sens ; c'est en traçant un autre cours aux esprits, que je les détourne de celui qu'ils commençoient à prendre ; c'est en exerçant son corps à des travaux

pénibles que j'arrête l'activité de l'imagination qui l'entraîne. Quand les bras travaillent beaucoup, l'imagination se repose; quand le corps est bien las, le cœur ne s'échauffe point. La précaution la plus prompte et la plus facile, est de l'arracher au danger local. Je l'emmène d'abord hors de la ville, où la parure et l'immodestie des femmes hâtent et préviennent les leçons de la nature, où tout présente à ses yeux des plaisirs, qu'il ne doit connoître que quand il saura les choisir. Mais ce n'est pas assez; Dans quel désert, dans quel sauvage asile échappera-t-il aux images qui le poursuivent ? Ce n'est rien d'éloigner les objets dangereux, si je n'en éloigne aussi le souvenir; si je ne trouve l'art de le détacher de tout, si je ne le distrais de lui-même : autant valoit le laisser où il étoit. »

« Il lui faut une occupation nouvelle; qui l'intéresse par sa nouveauté, qui le tienne en haleine, qui lui plaise, qui l'applique, qui l'exerce, une occupation dont il se passionne et à laquelle il soit tout entier. Or, la seule qui me paroît réunir toutes ces conditions, est la chasse. Si la chasse est jamais un plaisir innocent, si jamais elle est convenable à l'homme, c'est

à présent qu'il faut y avoir recours. (*) Votre élève infailliblement prendra du goût pour cet exercice ; il y mettra toute l'ardeur de son âge ; il y perdra, du moins pour un temps, les dangereux penchans qui naissent de la mollesse. La chasse endurcit le cœur aussi bien que le corps ; elle accoutume au sang et à la cruauté. On a fait *Diane* ennemie de l'amour, et l'allégorie est très-juste : les langueurs de l'amour ne naissent que dans un doux repos ; un violent exercice étouffe les sentimens tendres. Donnez à la jeunesse une passion qu'elle aime, et tout le reste sera bientôt oublié. Je ne veux pas que toute sa jeunesse se passe à tuer des bêtes, et je ne prétends pas même justifier en tout cette féroce passion : il me suffit qu'elle serve à suspendre une passion plus dangereuse, pour me faire écouter de sang froid en parlant d'elle, et me donner le temps de la dépeindre sans l'exciter. Alors, au lieu des vains préceptes, dont on rebat avant le temps les oreilles de la jeunesse, et

(*) Il seroit peut-être à propos que pour ce temps-là il eût achevé ou presque achevé ses études : car la chasse en rallentit beaucoup les progrès, si elle n'en est pas la fin. Nous en avons eu plus d'une fois l'expérience.

dont elle se moque à l'âge où ils seroient de saison ; si l'on attend, si l'on prépare le moment de se faire entendre, qu'on lui peigne le mariage, non-seulement comme la plus douce des sociétés, mais comme le plus inviolable et le plus saint de tous les contrats ; qu'on lui dise avec force toutes les raisons qui rendent un nœud si sacré respectable à tous les hommes, et qui couvrent de haine et de malédictions quiconque ose en souiller la pureté ; qu'on lui fasse un tableau frappant et vrai des horreurs de la débauche, de son stupide abrutissement, de la pente insensible par laquelle un premier désordre conduit à tous, et traîne enfin à sa perte celui qui s'y livre ; si, enfin, on lui montre avec évidence comment, au goût de la chasteté, tiennent la santé, la force, le courage, les vertus, et tous les vrais biens de l'homme ; je soutiens qu'alors on lui rendra cette même chasteté desirable et chère, et qu'on trouvera son esprit docile aux moyens qu'on lui donnera pour la conserver : car tant qu'on la conserve, on la respecte ; on ne la méprise qu'après l'avoir perdue. »

« Il n'est point vrai que le penchant au mal soit indomptable, et qu'on ne soit pas maître de le vaincre avant d'avoir pris l'habitude d'y succomber. C'est la seule tiédeur

de notre volonté qui fait toute notre foiblesse ; et l'on est toujours fort pour faire ce qu'on veut fortement : *Volenti nihil difficile.* »

« Oh ! si nous détestions le vice autant que nous aimons la vie, nous nous abstiendrions aussi aisément d'un crime agréable, que d'un poison mortel dans un mets délicieux. Comment ne voit-on pas que, si toutes les leçons qu'on donne sur ce point à un jeune homme sont sans succès, c'est qu'elles sont sans raison pour son âge, et qu'il importe à tout âge de revêtir la raison des formes qui la fassent aimer ? Parlez-lui gravement quand il le faut ; mais que ce que vous lui dites, ait toujours un attrait qui le force à vous écouter. Ne combattez pas ses desirs avec sécheresse ; n'étouffez-pas son imagination, guidez-la, de peur qu'elle n'engendre des monstres. Faites qu'il trouve dans vos conversations un charme qui flatte son jeune cœur ; n'épargnez rien pour devenir son confident ; ce n'est qu'à ce titre que vous serez vraiment son maître : alors ne craignez plus que vos entretiens l'ennuient ; il vous fera parler plus que vous ne voudrez. »

« Ce n'est ni par le tempérament ni par les sens, que commence l'égarement de la jeunesse ; c'est par l'exemple qui la séduit,

et par l'opinion qui la subjugue au point de lui faire redouter le ridicule plus que le vice. Les nouvelles idées qu'elle se forme ou qu'elle reçoit, la changent bientôt, l'altèrent et la corrompent. Prenez un jeune homme élevé sagement dans la maison de son père en province, et l'examinez au moment qu'il arrive à Paris, ou qu'il entre dans le monde; vous le trouverez pensant bien sur les choses honnêtes, et ayant la volonté même aussi saine que la raison : vous lui trouverez du mépris pour le vice et de l'horreur pour la débauche. A six mois de là, considérez de nouveau le même jeune homme, vous ne le reconnoîtrez plus. Des propos libres, des maximes du haut ton, des airs dégagés le feroient prendre pour un autre homme, si ses plaisanteries sur sa première simplicité, sa honte, quand on la lui rappelle, ne montroient qu'il est le même et qu'il en rougit. Oh! combien il s'est formé dans peu de temps! »

« D'autres manières de penser ont produit seules ces différences. Son cœur est encore le même; mais ses opinions ont changé. Ses sentimens, plus lents à s'altérer, s'altéreront enfin par elles, et c'est alors seulement qu'il sera véritablement corrompu. A peine est-il entré dans le monde, qu'il y prend une seconde éducation toute op-

posée à la première, par laquelle il apprend à mépriser ce qu'il estimoit, et à estimer ce qu'il méprisoit : on lui fait regarder les leçons de ses parens et de ses maîtres, comme un jargon pédantesque, et les devoirs qu'ils lui ont prêchés, comme une morale puérile qu'on doit dédaigner étant grand. Il se croit obligé par honneur à changer de conduite ; il devient entreprenant sans desirs, et fat par mauvaise honte. Il raille les bonnes mœurs avant d'avoir pris du goût pour les mauvaises, et se pique de débauche, sans savoir être débauché. »

« Si vous faites qu'en passant dans un nouvel âge, le jeune homme ne conçoive point du mépris pour celui qui l'a précédé ; qu'en prenant de nouvelles habitudes, il n'abandonne point les anciennes, et qu'il aime toujours à faire ce qui est bien, sans égard au temps ; alors seulement vous aurez sauvé votre ouvrage, et vous serez sûr de lui jusqu'à la fin de ses jours. »

« Voulez-vous donc étendre sur la vie entière l'effet d'une heureuse éducation : prolongez durant la jeunesse les bonnes habitudes de l'enfance. C'est pour cela sur-tout qu'il importe de laisser un gouverneur aux jeunes gens. Mais ce qui trompe les instituteurs et sur-tout les pères, c'est

qu'ils croient qu'aussitôt qu'on est grand, on doit renoncer à tout ce qu'on faisoit étant petit. Si cela étoit, à quoi serviroit de former de bonnes habitudes à l'enfance, puisqu'elles s'évanouiroient avec elle? »

« Mais la plupart des habitudes, que l'on croit faire contracter aux enfans et aux jeunes gens, ne sont point de véritables habitudes; parce qu'ils ne les ont prises que par force, et que les suivant malgré eux, ils n'attendent que l'occasion de s'en délivrer. Faites donc en sorte que votre élève, n'ayant rien fait dans son enfance que volontairement et avec plaisir, il ne fasse, en continuant d'agir de même étant homme, qu'ajouter l'empire de l'habitude aux douceurs de la liberté. Alors vous pourrez vous flatter qu'il gardera toute sa vie les goûts et les bonnes inclinations que vous lui aurez donnés. Pour les assurer encore mieux, armez-le sur-tout contre les moqueurs, qui sont un des écueils les plus funestes à l'innocence de la jeunesse. Que le ridicule ne soit à ses yeux que la raison des sots. Montrez-lui qu'ils le trompent; qu'en feignant de le traiter en homme, ils le traitent réellement en enfant, et qu'ils ne lui reprochent de se laisser gouverner, qu'afin de le gouverner eux-mêmes. »

« Par ces leçons et par vos soins, prémuni contre les maximes vulgaires et contre le scandale des mœurs, il ne sera plus question que de le garder d'un autre ennemi. De tous ceux qui peuvent attaquer un jeune homme, le plus dangereux et le seul qu'on ne peut écarter, c'est lui-même. Veillez donc soigneusement sur son cœur. Il pourra se garantir de tout le reste, mais c'est à vous de le garantir de lui. Ne le laissez seul ni jour ni nuit : couchez tout au moins dans sa chambre. Le souvenir des objets qui nous ont frappés, les idées que nous rapportons du commerce des hommes, nous suivent dans la retraite, la peuplent malgré nous d'images plus séduisantes que les objets mêmes, et rendent la solitude aussi funeste à celui qui les y porte, que les plus mauvaises sociétés.

Défiez-vous aussi de l'instinct, qui nous porte aux plaisirs des sens. Il seroit très-dangereux qu'il apprît à votre élève à donner le change à ses sens, et à suppléer aux occasions de les satisfaire. S'il connoît une fois ce dangereux supplément, il est perdu. Dès-lors il aura toujours le corps et le cœur énervés, il portera jusqu'au tombeau les tristes effets de cette habitude, la plus funeste à laquelle un jeune homme puisse être assujetti. Jusqu'à vingt ans le corps croît,

il a besoin du toute sa substance : la continence est alors dans l'ordre de la nature, et l'on n'y manque guère qu'aux dépens de sa constitution. Depuis vingt ans, la continence est un devoir de morale ; elle importe pour apprendre à régner sur soi-même, à rester le maître de ses appétits. C'est par le désordre de la jeunesse, que les hommes dégénèrent, et qu'on les voit devenir, ce qu'ils sont aujourd'hui, vils et lâches dans leurs vices mêmes : ils n'ont que de petites ames, parce que leurs corps usés ont été corrompus de bonne heure : à peine leur reste-t-il assez de vie pour se mouvoir. Leurs subtiles pensées marquent des esprits sans étoffe ; ils n'ont ni simplicité, ni vigueur. Abjects en toutes choses, et bassement méchans, ils ne sont que vains, fripons, faux ; ils n'ont pas même assez de courage pour être d'illustres scélérats. Tels sont les méprisables hommes, que forme la crapule de la jeunesse. Celui qui auroit su être tempérant et sobre, et préserver son cœur, son sang, ses mœurs, de la contagion de l'exemple, à trente ans écraseroit tous ces insectes, s'il ne les méprisoit trop pour daigner le faire. »

« On se plaint que la jeunesse ne connoît plus ni joug ni discipline, ni autorité. Mais n'est-ce pas la faute des parens et des

instituteurs ? Si-tôt qu'ils ont laissé prendre à ce feu son cours par les sens, ignorent-ils qu'on ne peut plus lui en donner un autre ? Les longs et froids sermons d'un pédant effaceront-ils dans l'esprit de son élève l'image des plaisirs qu'il a conçus ? banniront-ils de son cœur les desirs qui le tourmentent ? Amortiront-ils l'ardeur d'un tempérament dont il sait l'usage ? Ne s'irritera-t-il pas contre les obstacles, qui s'opposent au seul bonheur dont il ait l'idée ? et dans la dure loi qu'on lui prescrit, que verra-t-il, sinon le caprice et la haine d'un homme qui cherche à le tourmenter ? Est-il étonnant qu'il se mutine et le haïsse à son tour ? Je conçois bien qu'en se rendant facile, on peut se rendre plus supportable et conserver une espèce d'autorité. Mais je ne vois pas trop à quoi sert l'autorité, qu'on ne conserve sur son élève qu'en fomentant les vices qu'elle devroit réprimer : c'est comme si pour calmer un cheval fougueux, l'écuyer le faisoit sauter dans un précipice. »

Mais revenons au premier âge. Une observation qui ne doit pas échapper aux sages instituteurs, et qui n'a pas moins trait aux mœurs qu'au caractère, c'est que les enfans étant d'eux-mêmes enclins à imiter tout ce qu'ils voient, ils sont sur-

tout, par leur enjouement naturel, portés à contrefaire les personnes dont le ton de voix ou les façons leur paroissent ridicules. Au lieu d'en rire, comme font tant d'autres, il faut les en reprendre sévèrement. Outre que ces manières mimiques ont quelque chose de bas et de contraire aux sentimens honnêtes, il est à craindre qu'ils n'en contractent l'habitude, et qu'ils ne deviennent eux-mêmes aussi ridicules que ceux qu'ils ont ridiculisés.

Il faut bien plutôt profiter de cette pente qu'ils ont à être imitateurs, pour les porter à ce qui est vertueux et louable. C'est là le grand art et la magie de l'éducation. Qu'ils n'aient sous les yeux que des modèles de vertu, ils ne seront jamais vicieux.

Mais comme il n'est pas possible, malgré toutes les précautions qu'on peut prendre, qu'ils ne voient beaucoup de choses qui sont mal; il faut leur faire remarquer de bonne heure l'impertinence de certaines gens qui sont vicieux ou déraisonnables, et sur la réputation desquels il n'y a rien à ménager. Il faut leur montrer combien on est méprisé et digne de l'être, combien on est malheureux, quand on s'abandonne à ses passions et qu'on ne suit point sa raison. Il ne faut pas même, dit M. *de Fénelon*,

s'abstenir de les prévenir en général sur certains défauts, quoiqu'on puisse craindre de leur ouvrir par-là les yeux sur les foiblesses des personnes qu'ils doivent respecter : car on ne peut pas espérer qu'ils les ignoreront toujours, et ils ne les remarqueront que trop vîte. Mais, quoiqu'on doive leur donner les vrais principes, et les préserver d'imiter le mal qu'ils ont nécessairement devant les yeux, il faut pourtant réserver de telles instructions pour l'extrémité, et les instruire en même temps qu'ils sont obligés de dissimuler, d'excuser, de supporter les défauts des autres, et sur-tout de leurs parens ; qu'ils doivent les couvrir en quelque sorte, comme les vertueux fils de *Noé*, du manteau du respect, et n'arrêter leurs regards que sur leurs bonnes qualités.

On seroit bien rarement dans la triste nécessité de prendre toutes ces précautions à l'égard des parens mêmes, s'ils avoient un peu plus de prudence et de discrétion. Mais, au lieu de cacher avec soin tous leurs défauts, il semble que la plupart affectent de les montrer à leurs enfans, et quelquefois même d'en infecter ces jeunes cœurs, dont ils devroient être si soigneux et si jaloux de conserver l'innocence. Hélas ! nous n'avons naturellement que trop de pente au

mal et à tout ce qui flatte les passions, sans l'augmenter encore et la seconder par de corrupteurs discours et par l'attrait plus séduisant des exemples.

On chante ou l'on souffre que d'autres chantent devant eux, je ne dis pas des chansons obscènes où l'on ne garde aucune bienséance, où l'on découvre clairement les plus affreux mystères de l'amour impur, elles ne sont cependant que trop communes; mais il en est d'autres dont on ne se fait aucun scrupule, et où l'on fait l'éloge de l'amour profane, et de l'attachement d'un amant ou d'une amante pour l'idole de sa passion. On leur en fait apprendre et chanter à eux-mêmes de tendres et de passionnées. Les repas où ils se trouvent, sont assaisonnés d'équivoques impures, que l'air et les gestes ne leur expliquent que trop. Leur échappe-t-il quelques paroles libres et indignes d'un enfant bien né; on les recueille en riant, on les répète avec complaisance. Doit-on s'étonner de voir parmi nous les générations se corrompre de plus en plus, et les enfans, s'il en est encore, aussi instruits du mal et aussi pervers que les hommes faits? Par ses exemples, et ce qu'on ne peut dire sans horreur, quelquefois même par ses leçons, on leur transmet ses vices, on leur communique ses maximes

impies et scandaleuses, qu'ils ne mettront un jour que trop fidellement en pratique. Cruels pères et mères, semblables à ces parens inhumains, qu'une superstition barbare portoit à immoler leurs propres enfans au démon de l'idolâtrie, vous les sacrifiez déjà en quelque sorte au démon de l'orgueil, de l'ambition, de la vengeance, de l'amour impur, dont vous leur inspirez, souvent pour toute leur vie, les premiers et pernicieux sentimens ! Si l'Évangile prononce le plus terrible anathème contre celui qui scandalise et porte au mal les petits et les foibles, s'il déclare qu'il vaudroit mieux pour lui qu'on lui attachât une meule au cou, et qu'on le précipitât dans la mer; combien n'êtes-vous pas criminels ! et combien ne devez-vous pas redouter les effets de la vengeance divine, puisque vous aurez perdu vos enfans en corrompant leur cœur tendre ? C'est donner la mort à ceux à qui on a donné la vie : c'est être plutôt le bourreau que le père de ses enfans : c'est imiter ces pères barbares, qui jetoient leurs enfans dans le feu pour les consacrer à Moloch.

Un autre mal aussi grand, et dont nous n'avons été nous-mêmes que trop souvent témoins, c'est que des parens, n'étant plus dans le cas ou dans l'âge de donner certains

mauvais exemples, les renouvellent souvent et les perpétuent, pour ainsi dire, en regrettant les plaisirs de leur jeunesse, en racontant avec une sorte de complaisance et de satisfaction, la vieille histoire de leurs inclinations, de leurs foiblesses, de leurs vices, de mille choses dont ils ne devroient se souvenir que pour en gémir et en rougir. Ils croient suffisamment réparer le tout et prévenir le mal, en recommandant de ne pas faire comme eux. Mais quelle force peuvent avoir de telles leçons, qui viennent après coup, et que l'exemple a déjà détruites par avance !

Les bons discours, dit un Ancien, ne forment pas le naturel des jeunes gens avec un progrès aussi rapide, que les mauvais le gâtent (*). On aura beau leur représenter qu'ils font mal : ils n'en croiront rien, tant qu'ils pourront s'autoriser de l'exemple des personnes qu'ils aiment et qu'ils respectent le plus. Il est donc de la dernière importance que les parens ne leur en donnent que de bons. Que n'auront-ils pas droit de se promettre et d'en attendre, lorsqu'ils sauront s'attirer également leur estime et

(*) *Adolescentium indolem non tam juvant quæ benè dicta sunt, quàm inficiunt quæ pessimè.*
Aulu-Gelle.

leur amour, et qu'ils leur feront aimer par la persuasion de l'exemple les vertus qu'ils leur enseignent !

Car nous ne saurions trop le dire, ce sont sur-tout les exemples vertueux, qu'on a soin de donner à ses enfans, qui les rendent dociles aux salutaires instructions qu'on leur fait. Ces leçons se gravent alors profondément dans leur esprit, pénètrent leur cœur, et deviennent dans la suite le principe et la règle de toutes leurs actions, la base et le fondement de toute leur conduite. Mais s'ils n'ont jamais été à leurs yeux qu'un sujet de scandale, en vain même à la mort voudront-ils, en les quittant, leur donner de sages instructions et les exhorter à marcher constamment dans les sentiers de la vertu; leurs enfans oublieront bientôt ce qu'ils leur auront ouï dire, pour s'en tenir à ce qu'ils leur auront vu faire; ils préféreront aisément l'illusion agréable des exemples qu'ils leur auront donnés toute leur vie, à la vérité austère des plus excellens préceptes qu'ils leur donneront en mourant.

Un père qui n'est pas solidement vertueux et Chrétien, inspire d'ailleurs à ses enfans le même esprit dont il est animé lui-même, et fait passer dans leur cœur les mêmes passions dont il est agité. S'il leur parle quel-

quefois de la vertu, c'est de cette vertu qui s'allie avec toutes les passions des hommes; c'est de cette vertu de pure cérémonie, qui ne consiste que dans des paroles et des démonstrations extérieures; c'est-à-dire qu'il leur apprend à se revêtir de l'habit de la vertu, mais il ne va pas jusqu'à réformer le cœur, jusqu'à y graver solidement l'amour de la vertu.

Voilà cependant ce qu'il y a de plus important pour eux, puisque leur sort pour la vie présente et pour l'autre en dépendra. C'est la bonne ou la mauvaise éducation, qui en décide presque toujours. Les suites en sont infinies. Le mal causé par une éducation peu chrétienne ou vicieuse, se perpétuera de génération en génération; et ce sera, pères mondains, sur votre compte que pécheront tous ceux qui en tenant de vous la naissance, en hériteront aussi le mépris de la Religion et le vice. Tous les péchés qu'ils commettront de race en race, vous seront à juste titre imputés, parce que vous en aurez été la première cause, et chacun de leurs péchés augmentera vos supplices, si vous ne tâchez de réparer avant la mort, autant qu'il est en vous, le mal dont vous aurez jeté les funestes semences. Ils vous reprocheront dans les

enfers leur malheur éternel, où vous les aurez précipités et entraînés avec vous.

Plus la corruption est grande et semble s'accroître de jour en jour, plus des parens vertueux et qui aiment véritablement leurs enfans, doivent redoubler de vigilance et de précaution pour conserver leur innocence et leurs mœurs. Il faut que leur maison soit comme un sanctuaire inaccessible à tout ce qui pourroit allumer en eux le feu des passions et leur inspirer l'amour du vice. Il faut qu'ils éloignent soigneusement de leurs yeux et de leurs oreilles, tout ce qui pourroit les séduire.

Mais, avec quelque soin et quelque attention que vous veilliez sur vous-même, pour n'y rien laisser voir à vos enfans que de louable, ne vous flattez pas néanmoins qu'ils ne découvriront en vous aucun défaut : souvent ils remarqueront jusqu'à vos moindres fautes. Appliquez-vous donc à les connoître. Soyez indulgent pour les leurs, et sévère pour les vôtres. Ne craignez pas même de parler à votre élève de ceux qui sont visibles en vous, ni des fautes qui vous seront échappées devant lui et qu'il aura pu remarquer. Dites-lui que vous voulez lui donner l'exemple de le corriger de ses défauts, en vous corrigeant des vôtres. Par-là vous tirerez de vos im-

perfections mêmes, de quoi instruire l'enfant et l'encourager pour sa correction, et vous éviterez le mépris, que vos défauts pourroient lui donner pour votre personne.

A-t-on, par ses leçons et par ses exemples, tâché de donner à un enfant des mœurs pures et innocentes; il faut encore, pour les conserver, écarter loin de lui tout ce qui est capable de corrompre le cœur. C'est là, dit l'Auteur de l'*Exposition de la Doctrine Chrétienne* (*), le point le plus important de l'éducation, et peut-être le plus difficile pour la plupart des pères et des mères. Ils ne peuvent pas toujours avoir leurs enfans sous leurs yeux; sur-tout lorsqu'ils ont atteint l'âge d'être envoyés aux écoles publiques, où ils font souvent des liaisons funestes à leur innocence. Il est cependant nécessaire qu'ils y aillent, parce qu'ils n'ont pas, pour l'ordinaire, d'autre moyen de s'instruire. Ce qu'on peut faire, c'est, lorsqu'on a le choix, de les confier aux meilleurs maîtres; et les meilleurs sont ceux qui ont, avec les autres parties, une piété plus éclairée, et

(*) L'abbé *Mézenguy*, dont il seroit à desirer que le catéchisme fût toujours aussi pur pour le dogme que pour la morale.

plus de talens pour faire goûter la vertu. S'il y a plusieurs colléges, plusieurs pensions ou plusieurs écoles, il faut choisir de préférence ceux ou celles où l'on veille davantage sur les mœurs et la piété des élèves.

Il ne faut pas croire légèrement les jeunes gens, qui se plaignent de leurs hôtes ou de leurs maîtres, et qui veulent en changer: car ces plaintes sont souvent fausses, et viennent de ce qu'on est exact à ne souffrir aucun désordre, ou de ce que cette exactitude les gêne.

Les écoles ont pour but d'instruire les enfans dans les sciences, et de les former à la vertu : elles servent ordinairement assez à leur instruction; mais il arrive souvent, qu'au lieu de servir à leur donner des mœurs vertueuses, elles leur sont une occasion funeste de contracter toutes sortes de vices. C'est une vérité qui n'est que trop confirmée par l'expérience. Car ne voit-on pas tous les jours des enfans bien élevés devenir libertins dans les écoles et dans les pensions? La raison est qu'il se trouve dans toutes les écoles des enfans mal élevés et vicieux, qui corrompent les autres: car le vice a incomparablement plus de force pour pervertir le bien, que la vertu n'en a pour changer en bien les méchans. C'est pourquoi un mauvais écolier gâtera plus

aisément tous ses compagnons, que plusieurs bons et vertueux n'en porteront un mauvais à se corriger.

Les pères et les mères qui ont envie de réussir dans l'éducation de leurs enfans, ne doivent donc pas se contenter d'en prendre soin pendant qu'ils sont dans leurs maisons ; mais ils doivent les bien placer, quand ils sont obligés de les mettre hors de chez eux : car quelque bons qu'ils soient, ils se pervertissent ordinairement, lorsqu'ils ne sont pas bien placés. C'est là que les enfans qui avoient vécu le plus chrétiennement chez eux, font tous les jours des chûtes déplorables, et renversent les heureuses espérances qu'on avoit conçues de leur sagesse et de leur piété. La fréquentation de jeunes gens libertins et corrompus, leur fait bientôt oublier les sages avis qu'ils avoient reçus dans la maison paternelle, à moins qu'on ne les prémunisse contre le péril où ils vont être exposés, et qu'on ne prenne des moyens pour le leur faire éviter. La première chose pour cela, est de leur bien recommander de ne point faire de liaison avec aucun écolier, s'ils ne voient que sa conduite soit bien réglée, et de rompre incontinent toute liaison, dès qu'ils apperçoivent du déréglement dans ceux avec qui ils avoient lié

amitié

amitié. La seconde chose est de ne les mettre en pension que chez des gens d'une probité et d'une vertu reconnues, où l'on veille davantage sur la piété et sur la conduite des pensionnaires, et où on ait soin de leur faire fréquenter les Sacremens. Il faut aussi voir de temps en temps, et charger les maîtres ou maîtresses de pension, de voir souvent les instituteurs, pour leur demander si leurs enfans sont assidus, s'ils font leurs devoirs et s'ils ne dérangent point : dès qu'ils apprennent qu'ils ne se comportent pas bien, ils doivent les faire revenir chez eux, parce qu'il vaut mieux qu'ils demeurent ignorans que de devenir vicieux, et après les avoir éprouvés, s'ils rentrent dans de bons sentimens, ils pourront les remettre à l'étude.

On doit sur-tout faire deux choses à leur égard, si l'on veut qu'ils soient sages ou continuent de l'être : la première, est d'avoir soin qu'ils fréquentent les Sacremens ; la seconde, est de ne pas leur donner trop d'argent : le trop d'argent est une occasion pour un grand nombre d'écoliers de se débaucher : car lorsqu'ils en ont beaucoup, ils veulent se faire valoir parmi leurs compagnons par la dépense, par le jeu, par des parties de plaisir : ce qui leur fait perdre leur temps, les rend libertins, et les dégoûte

de l'étude, des exercices de piété et de la vertu.

On ne sauroit trop recommander de veiller soigneusement sur leurs liaisons, de leur en procurer de bonnes, qui seront souvent un des moyens les plus efficaces pour les porter au bien. Un homme du monde avoit un fils ; il ne négligeoit ni soins ni dépenses pour son éducation. Il vouloit, disoit-il, à quelque prix que ce fût, en faire un honnête homme; et pour cela il ne cessoit de lui recommander la noblesse des sentimens, la probité, l'honneur, la bienfaisance et toutes les autres qualités morales. L'enfant, malgré toutes ces belles leçons, ne lui donnoit que des sujets de mécontentement. Il le mit au collége; son fils eut le bonheur d'y faire connoissance et de se lier avec un écolier vertueux : il le devint bientôt lui-même; et ses parens quand ils le revirent, furent charmés de trouver en lui toutes les bonnes qualités qu'ils pouvoient desirer.

Si l'on ne peut procurer à ses enfans une si excellente société, qui est bien rare aujourd'hui, il faut les avoir toujours sous les yeux, autant qu'il est possible, hors des heures où ils sont aux écoles, sans souffrir qu'ils aillent avec les autres; et pour leur en ôter le desir ou le goût, il

faudra leur ménager à la maison des amusemens convenables, et les y occuper à quelque chose d'utile. Il importe infiniment de les former de bonne heure à une vie laborieuse et pénible.

On doit tenir à peu près la même conduite à l'égard des filles. Il faut leur inspirer, encore plus qu'aux garçons, l'amour de la maison et du travail; mais ayez soin d'en bannir une trop grande gêne et une trop longue contrainte, qui produiroient un effet tout contraire. Mêlez-y l'amusement et le plaisir, qui préviendront l'ennui et le dégoût. C'est la sujétion et l'ennui qui donnent tant d'impatience de sortir, pour aller jouir ailleurs de la liberté. Si une fille s'ennuyoit moins auprès de sa mère ou dans la maison, elle n'auroit pas tant d'envie de s'échapper pour aller chercher des compagnies qui lui paroissent plus agréables, mais qui ne deviennent que trop souvent l'écueil funeste de son innocence et de ses mœurs, le terme de sa docilité et de sa soumission à ses parens.

V. *L'Autorité et le Respect.*

Des parens veulent que leurs enfans aient de l'estime et du respect pour eux, et ils ont raison; car ces deux sentimens

si justes, et si honorables pour les uns et pour les autres, sont en même temps si nécessaires et si essentiels, que sans cela il ne sera jamais possible de faire aucun bien. Mais ils ne devroient pas du moins être les premiers à les anéantir. Comment veulent-ils que leurs enfans les estiment et les respectent, s'ils se montrent à leurs yeux ridicules ou méprisables ?

Pour vous, que des parens trop occupes ou trop indolens chargent de les remplacer, tâchez de vous faire toujours estimer et respecter de votre élève, par votre façon de penser et par votre conduite. Souvenez-vous qu'avant d'oser entreprendre de former un homme, il faut s'être fait homme soi-même : il faut qu'il trouve en vous l'exemple qu'il doit se proposer. Rendez-vous respectable à tout le monde. Cherchez à vous faire aimer, afin que chacun s'empresse de vous complaire, de vous obliger, de se montrer à votre disciple tel que vous voudriez qu'on fût en effet ; et si l'on ne se corrige pas du vice, qu'on s'abstienne au moins du scandale. Vous ne serez point maître de l'enfant, si vous ne l'êtes de tout ce qui l'entoure ; et votre autorité ne sera jamais bien établie, que tout ne concoure à l'affermir.

Le respect étant le premier sentiment que vous devez exiger de votre élève, ne souffrez jamais qu'il le perde impunément. Mais pour cela il faut que les parens vous appuient; et n'est-il pas de leur plus grand intérêt de le faire, puisque vous tenez leur place; et que, s'ils laissent affoiblir votre autorité, ils perdront infailliblement beaucoup de la leur? Ils ne peuvent se faire respecter eux-mêmes, qu'en imprimant à votre emploi toute la considération et toute la dignité convenables.

L'empereur *Théodose* ayant fait déclarer Auguste son fils *Arcadius*, quoiqu'il n'eût encore que sept à huit ans, crut que c'étoit peu de lui laisser un grand empire, s'il ne lui laissoit aussi la sagesse pour le gouverner. Desirant d'avoir le plus sage et le plus savant homme qu'il lui fût possible, pour lui confier cet enfant, qui devoit un jour être le maître de tant de peuples, il eut le bonheur de le trouver dans le vertueux *Arsène*, diacre de l'église Romaine, que le pape *Damase*, à sa demande, lui avoit choisi. Il le reçut comme un trésor que le Ciel lui envoyoit, et le pria d'avoir soin de l'éducation d'*Arcadius*, de le regarder comme son propre fils, et de prendre toute l'autorité d'un père sur lui. Il recommanda au jeune prince la docilité,

l'obéissance et le respect; et lui dit, en le présentant à *Arsène*, ces belles paroles : *Mon fils, voici votre véritable père, il va l'être bien plus que moi. Vous ne me devez que la naissance et l'empire ; vous lui devrez la sagesse et la crainte de Dieu.* Il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit autoriser le maître et rendre le disciple plus respectueux. Étant un jour entré dans la chambre de son fils pour assister à sa leçon, il trouva le disciple assis et le maître debout : il en témoigna sa surprise et son mécontentement. *Arsène* s'excusa sur ce qu'il n'étoit pas de la bienséance qu'un prince revêtu de la pourpre restât debout devant lui. *Théodose* fit aussitôt quitter à son fils les marques impériales, et lui ordonna de se tenir debout, la tête découverte, devant son précepteur assis. (*)

Engagez toujours vos enfans à la reconnoissance pour les soins que leurs maîtres

(*) *Arsène* ayant eu le malheur de ne pas trouver dans son élève des dispositions propres à répondre à ses soins et à ses espérances, donna un exemple qui n'avoit pas été donné avant lui, et qui a été rarement suivi. Reconnoissant de jour en jour l'indocilité et l'incapacité incurables du jeune *Arcadius*, il prit le parti de l'abandonner, et de s'ensévelir dans les déserts de la Thébaïde, où *Théodose* le fit chercher inutilement. Il sentit alors avec douleur que son fils étoit condamné.

et leurs maîtresses prennent de leur éducation. Portez-les au respect et à la docilité qu'ils leur doivent. Ne les soutenez jamais dans les plaintes qu'ils viennent vous faire d'une sévérité, souvent prétendue, ou nécessaire quand elle est réelle. Donnez-leur l'exemple, en traitant ces mêmes maîtres ou maîtresses avec estime et considération. Ils sont les dépositaires de votre autorité : en se chargeant de vos enfans, ils vous déchargent vous-même de la portion la plus essentielle et la plus pénible de vos obligations. C'est donc une indignité de les mépriser, de les censurer, de leur faire des reproches humilians, marqués au coin d'une folle et aveugle tendresse, bien plus qu'à celui de la raison et de la justice, et qui sont l'indigne récompense de leurs peines, au lieu de la gratitude à laquelle ils avoient droit de s'attendre.

On ne sauroit trop exhorter les jeunes gens à chérir leurs maîtres et à les regarder comme d'autres pères. S'ils les aiment, ils les écouteront avec plaisir, ils auront confiance en eux, ils desireront de leur devenir semblables, et ils feront tous leurs efforts pour mériter leurs éloges, leur affection et leur attachement : ce qui contribuera infiniment à l'heureux succès de leurs études.

Quelque chose qui puisse arriver de la part des parens ou du précepteur, il faut qu'il paroisse y avoir toujours une parfaite harmonie entre eux et lui. Ils doivent le soutenir de toute leur autorité, et sur-tout prendre garde à ne jamais lui faire perdre la sienne, en parlant de ses défauts devant son élève, ou en blâmant sa conduite. Un maître peut manquer, et des parens doivent quelquefois l'en avertir, mais avec honnêteté et politesse, et toujours en particulier.

Il en doit être de même entre le père et la mère. Mais souvent que voit-on ? Un père veut punir un enfant, la mère s'y oppose ou blâme son mari; et réciproquement le père ne soutient pas l'autorité de la mère. Rien ne fait un plus grand mal dans l'éducation. Il ne faut pas que des parens aient ou paroissent jamais avoir tort : et quand ils ont sur ce sujet des remontrances à se faire, ils doivent alors se parler en secret. En agissant de la sorte, l'un inspire aux enfans du respect pour l'autre, et tous deux sont obéis. Le plus important témoignage de tendresse qu'un époux peut donner à son épouse, c'est de faire respecter sa dignité de mère, comme un des points les plus essentiels d'une éducation confiée à d'autres, c'est d'appuyer et de maintenir toute leur autorité.

Un bon moyen de conserver et d'augmenter dans les enfans le respect qu'ils doivent à leur père et à leur mère, seroit de les obliger toujours à leur demander humblement pardon quand ils les ont offensés ou qu'ils leur ont manqué en la moindre chose, et de les faire venir tous les soirs demander leur bénédiction, avant d'aller se coucher. C'est ce que j'ai vu pratiquer en Flandre, par des enfans même qui étoient mariés, parce qu'on avoit eu soin de leur en faire contracter l'habitude dans leur enfance ; et ce devoir ne leur coûtoit rien.

L'instituteur, si un enfant en a, ne doit jamais parler à son élève de ses parens qu'avec estime et respect. Il doit lui apprendre et lui répéter souvent, que son sort pour le présent et pour l'avenir est dans leurs mains ; qu'il tient de leur bonté tout ce qu'il a ; qu'ils sont pour lui l'image de la Divinité ; que Dieu leur a donné, par rapport à lui, une partie de sa puissance, de sa bonté, de sa justice ; qu'il ordonne de les aimer et de les respecter ; et que le bonheur de cette vie et de l'autre n'est promis qu'aux enfans qui honorent leur père et leur mère. Il lui inculquera qu'il doit recevoir avec docilité leurs avis et leurs corrections, leur parler toujours

avec soumission et avec retenue, craindre de leur déplaire, cacher et excuser leurs défauts. Il lui rappellera souvent l'histoire frappante de *Cham*, qui attira sur lui et sur toute sa postérité la malédiction du Seigneur.

Mais si les parens eux-mêmes veulent maintenir leur autorité, ils doivent cacher avec soin à leurs enfans, aux plus jeunes même, la foiblesse et la tendresse qu'ils ont pour eux. Ceux-ci en abuseroient bientôt. Le premier soin d'un enfant est de trouver l'endroit foible de ses maîtres et de tous ceux à qui il est soumis. Dès qu'il a pu les entamer, il prend sur eux un ascendant qu'il ne perd plus.

« Dans les éducations les plus soignées, dit M. *Rousseau*, le maître commande et croit gouverner, c'est en effet l'enfant qui gouverne. Il se sert de ce que vous exigez de lui, pour obtenir de vous ce qu'il lui plaît; et il sait toujours vous faire payer une heure d'assiduité par huit jours de complaisance. A chaque instant il faut pactiser avec lui. Ces traités que vous proposez à votre mode, et qu'il exécute à la sienne, tournent toujours au profit de ses fantaisies, sur-tout quand on a la mal-adresse de mettre en condition ce qu'il est bien sûr d'obtenir, soit qu'il remplisse ou non la condition qu'on lui impose en échange. »

« Prenez une route opposée avec votre élève. Qu'il croie toujours être le maître, et que ce soit toujours vous qui le soyiez. Il n'y a point d'assujettissement si parfait, que celui qui garde l'apparence de la liberté : on captive ainsi la volonté même. Le pauvre enfant qui ne sait rien, qui ne peut rien, qui ne connoît rien, n'est-il pas à votre merci ? Ne disposez-vous pas, par rapport à lui, de tout ce qui l'environne ? N'êtes-vous pas le maître de l'affecter comme il vous plaît ? Ses travaux, ses jeux, ses plaisirs, ses peines, tout n'est-il pas dans vos mains sans qu'il le sache ? Sans doute, il ne doit faire que ce qu'il veut ; mais il ne doit vouloir que ce que vous voulez qu'il fasse : il ne doit pas faire un pas que vous ne l'ayiez prévu ; il ne doit pas ouvrir la bouche que vous ne sachiez ce qu'il va dire. »

Père sage et raisonnable dans votre affection même et dans votre tendresse pour vos enfans, êtes-vous jaloux de conserver l'autorité et le respect qui vous sont si nécessaires pour le bien même de vos enfans : ne badinez jamais avec eux d'une manière indécente, comme avec un perroquet ou une poupée. Quand on est père, peut-on ne pas sentir le respect qu'on doit à son fils et qu'on se doit à soi-même ?

Flattez votre fils, dit l'Ecclésiastique, *et il vous causera de grandes frayeurs : jouez avec lui, et il vous donnera beaucoup de chagrins. Ne vous amusez pas à rire avec lui, de peur que vous n'en ayiez de la douleur, et qu'à la fin vous n'en recueilliez des fruits amers qui vous feront grincer les dents.*

L'âge le plus tendre, il est vrai, a besoin de quelque indulgence et de quelques caresses : mais aussitôt que l'esprit d'un enfant commence à se former, le père ne doit plus s'amuser à rire et à jouer avec lui, parce que cette familiarité le porteroit bientôt à traiter d'égal celui à qui il doit toujours être soumis avec le plus grand respect, et dont il doit craindre les moindres paroles. Si vous continuez à jouer avec lui, vous perdrez beaucoup à ce jeu-là. Votre familiarité sera récompensée d'un mépris qui remplira votre vie de chagrins et d'amertume.

Trois choses vous feront perdre nécessairement l'autorité sur votre fils : rire avec lui et vous rendre trop familier ; souffrir et dissimuler ses fautes ; lui donner de mauvais exemples et faire paroître devant lui vos foiblesses et vos passions. Ce sont-là les trois indiscrétions qui lui ôtent le respect et qui l'accoutument à vous mépriser. Évitez-les soigneusement : car dès que vous

verrez votre autorité perdue, assurez-vous que votre fils est perdu lui-même.

Les enfans viennent à un âge où il ne leur faut plus ni de lait, ni de caresses, ni de ris, ni de familiarité. Il faut toujours de l'amour; mais en cet âge, c'est à votre fils de deviner que vous l'aimez, ce n'est pas à vous de le lui dire. Ayez une retenue et un silence qui fassent tout, qui le louent quand il fait bien, et qui le corrigent quand il manque. Ne lui épargnez pas les louanges ni les corrections : mais faites en sorte, s'il est possible, que les unes et les autres ne se donnent que par les yeux. Quand il a bien fait, qu'il soit ravi de vous voir, et qu'il prenne cela pour sa récompense. Quand il a mal fait, que votre présence et votre tristesse soient tout son supplice.

Ne mettez pas au nombre des devoirs d'un gouverneur de s'asservir un caractère qu'on veut réformer, et de gouverner despotiquement. Rien n'est plus opposé au plan d'une bonne institution que le despotisme, qui révolte toujours; et le talent le plus nécessaire à un instituteur, est de substituer, autant qu'il est possible, à son autorité personnelle celle de la raison. Tous ceux qui ont réfléchi sur le caractère des enfans, ont vu et ont dit que l'enfance même, à plus forte raison l'adolescence,

étoit beaucoup plus susceptible qu'on ne le croyoit communément, d'être gouvernée par la raison. Naturellement l'homme n'aime point à obéir à ses semblables : mais il est flatté qu'on le croie digne d'obéir à la raison ; et l'enfance sur-tout aime beaucoup qu'on l'en croie capable. Elle en acquiert tous les jours plus, par l'habitude de s'y soumettre ; et c'est un grand art de lui faire croire qu'elle est raisonnable, même quand elle n'est que docile.

VI. *Les Punitions.*

Votre élève fera des fautes ; il est de l'enfance, de l'humanité même, d'en faire : mais si vous êtes attentif, il en fera peu. Les enfans ne sont presque jamais punissables, qu'il n'y ait plus de la faute de ceux qui les conduisent que de la leur. Plus votre conduite sera égale et soutenue, moins il osera s'écarter de ce que vous lui prescrirez. Plus vous mettrez de douceur, d'affection et de bonté dans vos leçons et dans vos remontrances, plus il lui sera facile de s'y conformer. Avertissez-le souvent de ses devoirs, il sera moins en danger d'y manquer. Il vaut mieux prévenir le mal que d'être obligé de le punir. Il ne faut pour l'ordinaire en venir là qu'après

avoir averti, réprimandé, menacé, et employé les motifs les plus touchans que la raison, l'honneur et la Religion peuvent suggérer, lorsque les enfans en sont susceptibles.

Un moyen de prévenir bien des fautes et des punitions, c'est d'accorder aux enfans une liberté honnête, et de ne pas trop les tenir dans la contrainte. « La gêne perpétuelle où vous tenez vos élèves, dit l'instituteur d'*Émile*, irrite leur vivacité. Plus ils sont contraints sous vos yeux, plus ils sont turbulens au moment qu'ils s'échappent ; il faut bien qu'ils se dédommagent, quand ils peuvent, de la dure contrainte où vous les tenez. C'est pour cela que dans les rues qui avoisinent les colléges, on redoute si fort la sortie des classes. Deux écoliers de la ville feront plus de dégât dans un pays, que la jeunesse de tout un village. Enfermez un petit monsieur et un petit paysan dans une chambre ; le premier aura tout renversé, tout brisé, avant que le second soit sorti de sa place. Pourquoi cela ? si ce n'est que l'un se hâte d'abuser d'un moment de licence, tandis que l'autre, toujours sûr de sa liberté, ne se presse jamais d'en user. Et cependant les enfans des villageois, souvent flattés ou contrariés, sont encore bien loin de l'état où je veux qu'on les tienne. »

« Je n'entends pas qu'*Émile* ne fera jamais de dégât, qu'il ne se blessera point, qu'il ne brisera pas peut-être un meuble de prix s'il le trouve à sa portée. Il pourroit faire beaucoup de mal sans mal faire, parce que la mauvaise action dépend de l'intention de nuire, et qu'il n'aura jamais cette intention. S'il l'avoit une seule fois, tout seroit déjà perdu ; il seroit méchant presque sans ressource. »

« Telle chose est mal aux yeux de l'avarice, qui ne l'est pas aux yeux de la raison. En laissant les enfans en pleine liberté d'exercer leur étourderie, il convient d'écarter d'eux tout ce qui pourroit la rendre coûteuse, et de ne laisser à leur portée rien de fragile et de précieux. Que leur appartement soit garni de meubles grossiers et solides : point de miroirs, point de porcelaines, point d'objets de luxe. »

« Que si malgré vos précautions l'enfant vient à faire quelque désordre, à casser quelque pièce utile, ne le punissez point de votre négligence, ne le grondez point ; qu'il n'entende pas un seul mot de reproche, ne lui laissez pas même entrevoir qu'il vous ait donné du chagrin, agissez exactement comme si le meuble se fût cassé de lui-même ; enfin, croyez avoir beaucoup fait, si vous pouvez ne rien dire. »

Votre sévérité ne doit pas être amère, ni votre douceur trop libre : l'une produiroit la haine, et l'autre le mépris. Soyez doux, mais ferme. Ne faites point de menaces inutiles ou infructueuses : l'enfant s'y accoutumeroit, et les fausses menaces lui feroient mépriser les véritables. Une punition oubliée ou négligée le rendroit plus hardi par l'espoir de l'impunité. Soyez donc exact à lui tenir parole lorsqu'il a osé faire ce que vous lui aviez défendu, sous peine d'être puni : mais ne le soyez pas moins à lui donner les récompenses que vous lui avez promises, et ne lui promettez jamais que ce que vous voulez lui donner. On perd toute confiance dans l'esprit des enfans, si on leur manque de parole ; et c'est leur apprendre par son exemple à faire ce qui n'est permis à l'égard de personne. Ils sont naturellement sincères et vrais. Si l'on ne veut pas leur faire perdre cette qualité précieuse ; toutes les paroles qu'on leur dit, doivent servir à leur faire aimer la vérité. Il ne faut donc jamais, quelque petits qu'ils soient, employer aucune feinte pour les appaiser ou pour leur persuader ce qu'on desire. Les enfans sont plus pénétrans qu'on ne croit ; et dès qu'ils ont apperçu quelque duplicité dans ceux qui les gouvernent, non-seulement ils perdent

la simplicité et la confiance qui leur sont naturelles, mais ils apprennent l'artifice qu'ils n'oublieront jamais. Le mensonge bientôt offrira son secours à la dissimulation : il leur aura malheureusement réussi une fois, ce sera pour eux un motif d'en continuer et d'en multiplier l'usage. Voilà des enfans devenus cachés, dissimulés, menteurs; et tout cela est l'ouvrage d'une imprudence.

« Les mensonges des enfans, dit M. *Rousseau*, sont presque tous l'ouvrage des maîtres, qui leur apprennent souvent à mentir, en voulant leur apprendre à dire la vérité. Pour vous, ne l'exigez point d'eux sans nécessité, de peur qu'ils ne la déguisent. S'il s'est fait en votre absence quelque mal dont vous ignorez l'auteur, gardez-vous d'accuser votre élève, et de lui dire : *Est-ce vous ?* Car en cela que feriez-vous autre chose, que lui apprendre à le nier : rien n'est plus indiscret qu'une pareille question, sur-tout quand l'enfant est coupable : alors s'il croit que vous savez ce qu'il a fait, il verra que vous lui tendez un piége, et cette opinion ne peut manquer de l'indisposer contre vous : s'il ne le croit pas, il se dira : *Pourquoi découvrirois-je ma faute ?* Et voilà la première tentation du mensonge, devenue l'effet de votre imprudente question. »

« Ne lui faites rien non plus promettre qu'il soit tenté de ne pas tenir. Quand un étourdi de précepteur fait à chaque instant promettre ceci ou cela sans distinction, sans choix, sans mesure; l'enfant ennuyé, surchargé de toutes ces promesses, les néglige, les oublie, les dédaigne enfin, et les regardant comme autant de vaines formules, se fait un jeu de les faire et de les violer. »

« Avec les conventions et les engagemens intéressés, naissent la tromperie et le mensonge. Dès qu'un intérêt fait promettre, un intérêt plus grand peut faire violer la promesse : il ne s'agit plus que de la violer impunément. La ressource est naturelle : on se cache et l'on ment. »

« D'ailleurs, les engagemens de l'enfance sont nuls par eux-mêmes, parce que leur vue bornée ne pouvant s'étendre au-delà du présent, les enfans qui s'engagent ne savent ce qu'ils font. Ils ne songent qu'à se tirer d'affaire pour le moment présent : tout le reste leur est égal. S'ils pouvoient éviter le fouet ou obtenir un cornet de dragées, en promettant de se jeter demain par la fenêtre, ils ne balanceroient pas à le promettre. »

« Voulez-vous donc que le vôtre soit fidelle à tenir sa parole, soyez discret à

l'exiger. Si son naturel difficile vous force à faire avec lui quelque convention, prenez si bien vos mesures, que la proposition en vienne toujours de lui, jamais de vous; que quand il s'est engagé, il ait toujours un intérêt présent et sensible à remplir son engagement; et que si jamais il y manque, cette faute attire sur lui des maux qu'il voie sortir de l'ordre des choses, et non pas de la vengeance de son gouverneur. » (*)

« Je ne le punirai donc pas précisément pour avoir menti ou violé sa promesse: mais je ferois que tous les mauvais effets du mensonge et du violement de sa parole, comme de n'être pas cru quand on dit la vérité, d'être accusé du mal qu'on

(*) Lorsque le sentiment intérieur commencera de poindre dans son esprit, il lui imposera comme une loi de la conscience le devoir de tenir ses engagemens. Ce premier trait n'est point marqué par la main des hommes, mais gravé dans nos cœurs par l'Auteur de toute justice. Otez cette loi primitive des conventions: tout est illusoire et vain dans la société humaine. Qui ne tient que par son profit à sa promesse, n'est guère plus lié que s'il n'eût rien promis; ou tout au plus il en sera du pouvoir de la violer comme de la bisque des joueurs, qui ne tardent à s'en prévaloir que pour attendre le moment de s'en prévaloir avec plus d'avantage.

Émile, tome I.

n'a point fait, quoiqu'on s'en défende, tombent et se rassemblent sur sa tête. »

Ne punissez jamais un enfant des fautes qu'il n'a point commises, ou sévèrement de celles qui sont légères. Les enfans savent aussi bien que personne ce qu'ils méritent ; ils connoissent si c'est à tort ou avec raison qu'on les châtie, et ne se gâtent pas moins par des peines injustes que par l'impunité.

Dans vos réprimandes et dans vos punitions possédez-vous toujours, et tâchez d'être assez maître de vous-même pour ne laisser paroître aucune passion, aucune humeur. Fouetter les enfans et les châtier étant en colère, dit *Montaigne*, ce n'est plus correction, c'est vengeance. Les châtimens qui se font avec poids et discrétion, se reçoivent bien mieux, et avec plus de fruit de celui qui les souffre. Nous ne devrions jamais mettre la main sur ceux qui doivent nous obéir, tandis que la colère dure. Pendant que le pouls nous bat, et que nous sentons l'émotion, remettons la partie : car c'est la passion qui commande alors, ce n'est pas nous.

Il n'est pas besoin de recourir à la colère et aux emportemens, pour ramener dans le devoir ceux qui s'en écartent. Car la colère étant elle-même un vice, peut-

elle être un remède bien propre pour en corriger d'autres ? *Socrate*, se sentant de l'émotion contre un de ses esclaves : *Je te châtierois*, lui dit-il, *si je n'étois irrité*. Il craignoit avec raison de passer les bornes de la justice, et de faire mal en voulant bien faire.

La colère jointe à la correction, est un poison mêlé dans une excellente médecine. Si vous donnez l'un avec l'autre, vous perdrez votre fils, en croyant remédier à son mal et le guérir. Soyez sévère en paroles et en actions quand il faut l'être ; témoignez de l'indignation, quand les fautes le méritent : *La tristesse du visage corrige le coupable.* (*) Mais sachez être redoutable sans être en fureur, ferme et inflexible sans être dur et violent : ayez l'air d'un juge et le cœur d'un père : que l'amour dicte vos paroles et conduise votre main.

Si vous voulez que votre correction soit utile, observez aussi de ne jamais punir lorsque l'enfant est dans quelque fougue ou dans le fort de l'entêtement : attendez que l'agitation de son ame soit calmée. Les enfans sont des espèces de

(*) *Per tristitiam vultûs corrigitur animus delinquentis.* Ecclés. 7.

fous, aux caprices desquels il faut quelquefois se prêter : si l'on s'obstinoit à se roidir contre eux, ils s'obstineroient peut-être de leur côté, se révolteroient ou s'endurciroient aux châtimens, et fermeroient ainsi toutes les voies de les corriger. La précipitation à les punir paroît avoir un air de vengeance, qui produit en eux des sentimens tout contraires à ceux qu'on veut leur inspirer. Il est essentiel pour bien corriger, que le châtiment ne soit ni ne paroisse être l'effet de la mauvaise humeur. Il faut les châtier par raison, et tâcher de leur faire bien entendre qu'ils méritent ce châtiment.

Ne punissez donc jamais un enfant, ni dans son premier mouvement ni dans le vôtre. Si vous le faites dans le vôtre, il s'apperçoit que vous agissez par humeur et par promptitude, et non par raison et par amitié : vous perdez sans ressource votre autorité. Si vous le corrigez dans son premier mouvement, il n'a pas l'esprit assez libre pour avouer sa faute, pour vaincre sa passion et pour sentir l'importance de vos avis : c'est même l'exposer à perdre le respect qu'il vous doit, à dire ou faire de nouvelles sottises. Le duc de Berri, petit-fils de Louis XIV, étant encore fort jeune, faisoit souvent de petites

fredaines, et le Roi lui ordonnoit les arrêts dans sa chambre. Un jour son sous-gouverneur fit fermer les fenêtres, disant que les prisonniers ne devoient pas voir le jour. *Vous me faites bien plaisir*, lui dit le jeune prince, *puisque vous me garantissez par-là d'une vue aussi désagréable que la vôtre.* Après cela, il se mit à battre du tambour avec ses doigts sur une table. Le sous-gouverneur trouva encore cela mauvais, et pria le prince de ne point toucher à cette table, puisqu'elle ne lui appartenoit pas, et que tous les meubles étoient au Roi. *Oh ! pour le coup*, repartit le petit prince dépité, *vous ne me disputerez pas que ceci ne soit à moi.* En même temps il se mit à battre sur ses fesses. Le sous-gouverneur prit sagement le parti d'en rester là.

Il faut, pour punir les enfans avec fruit, beaucoup de modération, de prudence et d'adresse. La manière dont M. *de Fénélon* corrigeoit le jeune duc de Bourgogne, étoit admirable. Lorsque ce prince tomboit dans un de ces emportemens ordinaires à l'enfance, son sage instituteur laissoit passer ce moment d'orage où la raison n'auroit pas été entendue. Mais dès ce moment, tout ce qui l'approchoit avoit ordre de le servir en silence, et de lui montrer un visage morne. Ses exercices

même

même étoient suspendus. Il sembloit que personne n'osât plus communiquer avec lui, et qu'on ne le crût plus digne de parler avec les hommes. Bientôt le jeune prince épouvanté de sa solitude, troublé de l'effroi qu'il inspiroit, ne pouvant plus vivre ni avec lui ni avec les autres, venoit demander grace. L'habile maître alors profitant de ses avantages, faisoit sentir au prince toute la honte de ses fureurs : sa voix paternelle pénétroit dans un cœur ouvert à la vérité et au repentir, et les larmes de son élève arrosoient ses mains.

L'Auteur d'*Emile* propose aussi une manière de punir, bien sage et qu'on pourra employer utilement. « Votre enfant discole gâte tout ce qu'il touche. Ne vous fâchez point ; mettez hors de sa portée ce qu'il peut gâter. Il brise les meubles dont il se sert : ne vous hâtez point de lui en donner d'autres ; laissez-lui sentir le préjudice de la privation. Il casse les fenêtres de sa chambre : laissez le vent souffler sur lui nuit et jour, sans vous soucier des rhumes ; car il vaut mieux qu'il soit enrhumé que fou. Ne vous plaignez jamais des incommodités qu'il vous cause, mais faites qu'il les sente le premier. A la fin, vous faites racommoder les vitres, toujours sans rien dire : il les casse encore. Changez alors de mé-

thode, dites-lui sèchement, mais sans colère : *Les fenêtres sont à moi, elles ont été mises là par mes soins, je veux les garantir :* puis vous l'enfermerez à l'obscurité dans un lieu sans fenêtre. A ce procédé si nouveau, il commence par crier, tempêter ; personne ne l'écoute. Bientôt il se lasse et change de ton. Il se plaint, il gémit : un domestique se présente ; le mutin le prie de le délivrer. Sans chercher de prétextes pour n'en rien faire, le domestique répond : *J'ai aussi des vitres à conserver*, et s'en va. Enfin, après que l'enfant aura demeuré là plusieurs heures ; assez long-temps pour s'y ennuyer et s'en souvenir, quelqu'un lui suggérera de vous proposer un accord, au moyen duquel vous lui rendriez la liberté, et il ne casseroit plus de vitres. Il ne demandera pas mieux : il vous fera prier de le venir voir, vous viendrez : il vous fera sa proposition, et vous l'accepterez à l'instant, en lui disant : *C'est très-bien pensé, nous y gagnerons tous deux, que n'avez-vous eu plutôt cette bonne idée ;* et puis, sans lui demander ni protestation ni confirmation de sa promesse, vous l'embrasserez avec joie et l'emménerez sur-le-champ dans sa chambre. Je suis trompé, s'il y a sur la terre un seul enfant non gâté, à l'épreuve de cette conduite, et qui s'avise après cela de casser une fenêtre à dessein. »

Les caprices des enfans sont moins l'ouvrage de la nature que d'une mauvaise éducation. Le vôtre n'aura guère que ceux que vous lui aurez donnés : il est juste que vous portiez la peine de vos fautes. Mais comment y remédier ? Cela se peut encore avec une meilleure conduite et beaucoup de patience. L'excellente manière dont s'y prit M. *Rousseau*, à l'égard d'un enfant gâté, mérite d'être rapportée ici ; l'histoire, quoiqu'un peu longue, ne le paroîtra point à ceux qui aiment l'instruction, présentée sous les charmes d'une narration simple et naturelle, vive et intéressante.

« Je m'étois chargé durant quelques semaines, dit-il, d'un enfant accoutumé non-seulement à faire ses volontés, mais encore à les faire faire à tout le monde ; par conséquent plein de fantaisies. Dès le premier jour, pour mettre à l'essai ma complaisance, il voulut se lever à minuit. Au plus fort de mon sommeil, il saute au bas de son lit, prend sa robe de chambre, m'appelle. Je me lève, j'allume la chandelle ; il n'en vouloit pas davantage : au bout d'un quart-d'heure le sommeil le gagne, et il se recouche content de son épreuve. Deux jours après, il la réitère avec le même succès, et de ma part, sans le moindre signe d'impatience. »

« Comme il m'embrassoit en se recouchant, je lui dis très-posément : *Mon petit ami, cela va fort bien, mais n'y revenez plus.* Ce mot excita sa curiosité ; et dès le lendemain voulant voir un peu comment j'oserois lui désobéir, il ne manqua pas de se relever à la même heure et de m'appeler. Je lui demandai ce qu'il vouloit. Il me dit qu'il ne pouvoit dormir. *Tant pis*, reprisje ; et je me tins coi. Il me pria d'allumer la chandelle : *Pourquoi faire ?* et je me tins coi. Ce ton laconique commençoit à l'embarrasser. Il s'en fut à tâtons chercher le fusil, qu'il fit semblant de battre, et je ne pouvois m'empêcher de rire en l'entendant se donner des coups sur les doigts. Enfin, bien convaincu qu'il n'en viendroit pas à bout, il m'apporta le briquet à mon lit : je lui dis que je n'en avois que faire, et me tournai de l'autre côté. Alors il se mit à courir étourdiment par la chambre, criant, chantant, faisant beaucoup de bruit, se donnant à la table et aux chaises des coups, qu'il avoit grand soin de modérer, et dont il ne laissoit pas de crier bien fort, espérant me causer de l'inquiétude. Tout cela ne prenoit point, et je vis que, comptant sur de belles exhortations ou sur de la colère, il ne s'étoit nullement arrangé pour ce sang froid. »

« Cependant, résolu de vaincre ma patience à force d'opiniâtreté, il continua son tintamarre avec un tel succès, qu'à la fin je m'échauffai; mais pressentant que j'allois tout gâter par un emportement hors de propos, je pris mon parti d'une autre manière. Je me levai sans rien dire, j'allai au fusil que je ne trouvai point; je le lui demande, il me le donne, pétillant de joie d'avoir enfin triomphé de moi. Je bats le fusil, j'allume la chandelle, je prends par la main mon petit bon-homme, je le mène tranquillement dans un cabinet voisin, dont les volets étoient bien fermés, et où il n'y avoit rien à casser; je l'y laisse sans lumière, puis fermant sur lui la porte à la clef, je retourne me coucher sans lui avoir dit un seul mot. Il ne faut pas demander si d'abord il y eut du vacarme; je m'y étois attendu, je ne m'en émus point. Enfin le bruit s'appaise, j'écoute, je l'entends s'arranger, je me tranquillise. Le lendemain, j'entre au jour dans le cabinet; je trouve mon petit mutin couché sur un lit de repos, et dormant d'un profond sommeil, dont, après tant de fatigues, il devoit avoir grand besoin. »

« L'affaire ne finit pas là. La mère apprit que l'enfant avoit passé deux tiers de la nuit hors de son lit. Aussitôt tout fut

perdu, c'étoit un enfant autant que mort. Voyant l'occasion bonne pour se venger, il fit le malade, sans prévoir qu'il n'y gagneroit rien. Le médecin fut appelé malheureusement pour la mère, ce médecin étoit un plaisant, qui pour s'amuser de ses frayeurs, s'appliquoit à les augmenter. Cependant il me dit à l'oreille : *Laissez-moi faire ; je vous promets que l'enfant sera guéri pour quelque temps de la fantaisie d'être malade.* En effet, la diète et la chambre furent prescrites, et il fut recommandé à l'apothicaire. Je soupirois de voir cette pauvre mère ainsi la dupe de tout ce qui l'environnoit, excepté de moi seul, qu'elle prit en haine, précisément parce que je ne la trompois pas. »

« Après des reproches assez durs, elle me dit que son fils étoit délicat, qu'il étoit l'unique héritier de sa famille, qu'il falloit le conserver à quelque prix que fût, et qu'elle ne vouloit pas qu'il fût contrarié. En cela j'étois bien d'accord avec elle ; mais elle entendoit par le contrarier, ne lui pas obéir en tout. Je vis qu'il falloit prendre avec la mère le même ton qu'avec l'enfant. Madame, lui dis-je assez froidement : *Je ne sais point comment on élève un héritier, et qui plus est, je ne veux pas l'apprendre ; vous pouvez vous arranger là-dessus.* On avoit

besoin de moi, pour quelque temps encore : le père appaisa tout ; la mère écrivit au précepteur de hâter son retour : et l'enfant, voyant qu'il ne gagnoit rien à troubler mon sommeil ni à être malade, prit enfin le parti de dormir lui-même et de se bien porter. »

« On ne sauroit imaginer à combien de pareils caprices le petit tyran avoit asservi son malheureux gouverneur ; car l'éducation se faisoit sous les yeux de la mère, qui ne souffroit pas que l'héritier fût désobéi en rien. A quelque heure qu'il voulût sortir, il falloit être prêt pour le mener ou plutôt pour le suivre, et il avoit toujours grand soin de choisir le moment où il voyoit son gouverneur le plus occupé. Il voulut user sur moi du même empire, et se venger, le jour, du repos qu'il étoit forcé de me laisser la nuit. Je me prêtai de bon cœur à tout, et je commençai par bien constater à ses propres yeux le plaisir que j'avois à lui complaire. Après cela, quand il fut question de le guérir de sa fantaisie, je m'y pris autrement. »

« Il fallut d'abord le mettre dans son tort, et cela ne fut pas difficile. Sachant que les enfans ne songent jamais qu'au présent, je pris sur lui le facile avantage de la prévoyance ; j'eus soin de lui procurer au

logis un amusement que je savois être extrêmement de son goût; et dans le moment où je l'en vis le plus engoué, j'allai lui proposer un tour de promenade; il me renvoya bien loin: j'insistai, il ne m'écouta pas; il fallut me rendre, et il nota précieusement en lui-même ce signe d'assujettissement. »

« Le lendemain, ce fut mon tour. Il s'ennuya, j'y avois pourvu: moi, au contraire, je paroissois profondément occupé. Il n'en falloit pas tant pour le déterminer. Il ne manqua pas de venir m'arracher à mon travail, pour le mener promener au plus vîte. Je refusai, il s'obstina: *non*, lui dis-je, *en faisant votre volonté vous m'avez appris à faire la mienne: je ne veux pas sortir*. Hé bien! reprit-il vivement, je sortirai tout seul: *comme vous voudrez;* et je reprends mon travail. »

« Il s'habille, un peu inquiet de voir que je le laissois faire, et que je ne l'imitois pas. Prêt à sortir il vient me saluer, je le salue: il tâche de m'alarmer par le récit des courses qu'il va faire; à l'entendre, on eût cru qu'il alloit au bout du monde: sans m'émouvoir, je lui souhaite un bon voyage. Son embarras redouble. Cependant il fait bonne contenance, et dit à son laquais de le suivre. Le laquais, déjà prévenu, répond

qu'il n'a pas le temps, et qu'occupé par mes ordres, il doit m'obéir plutôt qu'à lui. Pour le coup, l'enfant n'y est plus. Comment concevoir qu'on le laisse sortir seul, lui qui se croit l'être important à tous les autres, et pense que le ciel et la terre sont intéressés à sa conservation. Cependant il commence à sentir sa foiblesse; il comprend qu'il se va trouver seul au milieu de gens qui ne le connoissent pas; il voit d'avance les risques qu'il va courir: l'obstination seule le soutient encore; il descend l'escalier lentement et fort interdit. Il entre enfin dans la rue, se consolant un peu du mal qui lui peut arriver, par l'espoir qu'on m'en rendra responsable. »

« C'étoit là que je l'attendois. Tout étoit préparé d'avance; et comme il s'agissoit d'une espèce de scène publique, je m'étois muni du consentement du père. A peine avoit-il fait quelques pas, qu'il entend à droite et à gauche différens propos sur son compte: *Voisin, le joli monsieur! où va-t-il ainsi tout seul? Il va se perdre: je veux le prier d'entrer chez nous. Voisine, gardez-vous-en bien. Ne voyez-vous pas que c'est un petit libertin qu'on chasse de la maison de son père, parce qu'il ne vouloit rien valoir? Il ne faut pas retirer les libertins; laissez-le aller où il voudra. Hé bien donc! que Dieu le*

conduise; je serois fâchée qu'il lui arrivât un malheur. Un peu plus loin, il rencontre des polissons à peu près de son âge, qui l'agacent et se moquent de lui. Plus il avance, plus il trouve d'embarras : seul et sans protection, il se voit le jouet de tout le monde, et il éprouve avec beaucoup de surprise que son nœud d'épaule et son parement d'or ne le font pas plus respecter. »

« Cependant un de mes amis qu'il ne connoissoit pas, et que j'avois chargé de veiller sur lui, le suivoit pas à pas sans qu'il y prît garde, et l'accosta quand il en fut temps : ce rôle, demandoit un homme d'esprit, et fut parfaitement rempli. Sans rendre l'enfant timide et craintif en le frappant d'un trop grand effroi, il lui fit si bien sentir l'imprudence de son équipée, qu'au bout d'une demi-heure il me le ramena souple, confus, et n'osant lever les yeux. »

« Pour achever le désastre de son expédition; précisément au moment qu'il rentroit, son père descendoit pour sortir et le rencontra sur l'escalier. Il fallut dire d'où il venoit, et pourquoi je n'étois pas avec lui. Le pauvre enfant eût voulu être cent pieds sous terre. Sans s'amuser à lui faire une longue réprimande, le père lui dit plus sèchement que je ne m'y serois attendu :

Quand vous voudrez sortir seul, vous en êtes le maître ; mais comme je ne veux point d'un bandit dans ma maison, quand cela vous arrivera, ayez soin de n'y plus rentrer. »

« Pour moi, je le reçus sans reproche et sans raillerie, mais avec un peu de gravité ; et de peur qu'il ne soupçonnât que tout ce qui s'étoit passé n'étoit qu'un jeu, je ne voulus point le mener promener le même jour. Le lendemain, je vis avec grand plaisir qu'il passoit avec moi d'un air de triomphe devant les mêmes gens qui s'étoient moqués de lui la veille pour l'avoir rencontré tout seul. On conçoit bien qu'il ne me menaça plus de sortir sans moi. »

« C'est par ces moyens et d'autres semblables, que, durant le peu de temps que je fus avec lui, je vins à bout de lui faire faire tout ce que je voulois, sans lui rien prescrire, sans lui rien défendre, sans sermons, sans exhortations, sans l'ennuyer de leçons inutiles. Aussi, tant que je parlois il étoit content ; mais mon silence le tenoit en crainte ; il comprenoit que quelque chose n'alloit pas bien, et toujours la leçon lui venoit de la chose même. »

Ne prenez jamais avec le vôtre, sans une extrême nécessité, un air austère et impérieux qui le fasse trembler. Vous lui fermeriez le cœur et lui ôteriez la confiance,

sans laquelle il n'y a nul fruit à espérer de l'éducation. Faites-vous en aimer. Qu'il soit libre avec vous, et qu'il ne craigne pas de vous laisser voir ses défauts. Ne paroissez ni étonné ni irrité de ses mauvaises inclinations : au contraire, compatissez à ses foiblesses. Quelquefois il en arrivera cet inconvénient, qu'il sera moins retenu par la crainte : mais à tout prendre, la confiance et la sincérité lui sont plus utiles que l'autorité rigoureuse.

Les enfans ont la tête foible, et leur âge ne les rend encore sensibles qu'au plaisir. Il ne faut donc pas demander d'eux une exactitude et un sérieux, dont souvent ceux qui l'exigent seroient incapables. Outre qu'il est à craindre qu'on ne fasse par-là une dangereuse impression de tristesse et d'ennui sur leur tempérament, on obscurcit leur esprit, on abat leur courage. S'ils sont vifs, on les irrite ; s'ils sont mous, on les rend stupides. La trop grande contrainte jette un enfant dans la timidité et dans la crainte, passions affoiblissantes qui détruisent les forces et la vigueur.

Quoique la crainte soit quelquefois nécessaire, pour le commun des enfans, dont le naturel est dur et indocile ; il ne faut pourtant y avoir recours qu'après avoir éprouvé tous les autres moyens. Elle

est comme les remèdes violens, qu'on emploie dans les maladies extrêmes : ils purgent, mais ils altèrent le tempérament et usent les organes. Une ame menée par la crainte, en est toujours plus foible. Il ne faut donc en venir là, que quand on ne sauroit faire autrement.

Ne dites point à l'enfant son défaut, sans ajouter quelque moyen de le surmonter, qui l'encourage à le faire. Car on doit éviter le chagrin et le découragement que la correction inspire, quand elle est sèche.

Il faut passer aux enfans tout ce qui ne mène point au mal, et les en avertir seulement sans les en punir. Cette douceur n'est point perdue. Ils sont si aises de trouver de l'indulgence où ils craignoient de la sévérité, qu'ils en deviennent beaucoup plus dociles, et plus disposés à se laisser conduire dans les choses importantes. La trop grande sévérité fait perdre l'amour; et ce n'est pas conserver son autorité que de la trop faire sentir : au contraire, il faudroit tâcher de ne la rendre ni incommode ni odieuse, afin qu'on ne cherchât pas à s'y soustraire. Il n'est pas à propos de châtier les enfans pour toutes les fautes qu'ils commettent, parce que les châtimens trop fréquens contri-

buent moins à corriger du vice qu'à dégoûter de la vertu.

Votre élève fera des fautes par ignorance : il oubliera ce que vous lui aurez dit, parce qu'on l'aura distrait. Il brisera ou renversera quelque chose par étourderie : il ménagera peu ses vêtemens. Ces bagatelles viennent de l'âge, et ne tirent point à conséquence pour l'avenir. Il faut l'en avertir ; mais il ne faut pas l'en punir, à moins qu'il n'y ait mauvaise intention. Ce sont pourtant ces bagatelles que des parens intéressés puniront plus que ce qui mériteroit bien davantage de l'être.

Une désobéissance, un trait d'humeur, un mensonge, une parole malhonnête, un coup donné par colère, une dispute avec ses frères ou sœurs, tout ce qui peut être le germe d'un vice, tout ce qui annonce de la bassesse dans les sentimens, de la jalousie, de la gourmandise, de la cruauté, de l'insensibilité ; voilà des fautes punissables. Ces mêmes fautes deviendront des crimes du premier ordre, quand il y aura intention marquée, récidive ou habitude : car il faut considérer les fautes d'un enfant, moins par ce qu'elles sont, que par leur principe et par les suites qu'elles peuvent avoir.

Le sénat d'Athènes condamna et fit punir de mort un enfant qui se plaisoit à crever les yeux à des cailles. On jugea que cette inclination sanguinaire étoit la marque d'un très-méchant naturel, qui pourroit un jour devenir funeste à plusieurs.

J'ajouterai à ce sujet, que je réprimerois avec soin dans mon élève ce plaisir que prennent la plupart des enfans au bruit et aux querelles. Je voudrois qu'il ne les aimât pas même entre les animaux, qu'il n'excitât jamais deux chiens à se battre, que jamais il ne fît poursuivre un chat par un chien. C'est l'indice d'un naturel méchant, qui cherche son plaisir dans la domination et dans le malheur d'autrui.

La punition des fautes légères, sera de le priver d'une promenade, de le mettre quelque temps aux arrêts, avec la menace, s'il y retombe, de lui reprocher sa faute devant tout le monde. Il vous priera de n'en rien faire. Après lui avoir pardonné une fois ou deux, soyez inexorable. Bien loin de dissimuler les fautes ou de les excuser, il faut en parler avec force, afin de frapper l'enfant et de l'humilier davantage.

La punition des grandes fautes sera la privation de toute caresse, de toute amitié de la part de ses parens; on y joindra sui-

vant l'énormité de la faute, toutes les autres privations, celles sur-tout des choses qu'il aime le plus. En ne les lui accordant que lorsqu'on a lieu d'être content de lui, il les estimera davantage, il les recevra avec plus de plaisir, et n'en abusera jamais; il s'efforcera même de les mériter de plus en plus. Si au contraire on les lui prodigue sans mesure, sans discernement, sans égard à sa bonne ou à sa mauvaise conduite; bientôt il n'en fera plus de cas, il croira qu'elles lui sont dûes, et n'en deviendra que plus difficile ou plus vicieux.

Vous le laisserez, durant tout le temps de sa punition, dans un extérieur négligé. Vous ne lui accorderez d'amusement, qu'autant qu'il en faut pour l'empêcher de tomber dans la langueur et dans l'abattement. Vous serez froid avec lui, mais sans cesser d'être doux. Il aura beau promettre d'être plus raisonnable, ses promesses ne seront point écoutées. Pour obtenir sa grace, il faudra qu'il la mérite; et elle ne sera jamais accordée qu'à l'excès de sa douleur et à sa bonne conduite. Quand il en aura donné des marques certaines quelques jours de suite, alors vous lui rendrez ses habits ordinaires, ses amusemens, votre amitié et celle de ses parens, en lui faisant sentir toute la différence de ce nouvel état. Si

l'enfant est bien élevé, cette grande punition ne peut avoir lieu que rarement. Si l'on a été attentif à le punir des petites fautes, il ne s'exposera pas souvent à en faire de grandes.

A l'égard des verges, il ne doit pas en être question dans une éducation bien conduire, si ce n'est peut-être dans l'âge où la douleur est le seul langage que l'enfant puisse entendre ; ou bien lorsqu'ayant été précédemment gâté, soit parce qu'il a été malade, soit par négligence, il est parvenu à ce point d'opiniâtreté de dire positivement *non*. Alors, comme il est de la plus grande importance de ne lui pas céder, il faut en venir au dernier remède, et le châtier avec la verge, de peur qu'il ne s'endurcisse et qu'il ne veuille plus vous obéir.

Dans tout autre cas, et dès que l'enfant est capable d'un sentiment honnête, les verges doivent être bannies. Il faut le rendre sensible à la honte, si vous voulez qu'il le devienne à l'honneur. On ne fait usage du fouet si souvent, que par colère ou par inhabilité. On rend ce châtiment inutile, en le rendant trop fréquent et par la manière dont on l'emploie : on n'y attache pas assez de honte. Il faudroit qu'il fût l'annonce et le prélude de toutes les autres punitions possibles, et que ces punitions

lui fussent imposées, parce qu'il s'est fait traiter comme un enfant sans ame et sans honneur. Alors ce châtiment deviendroit pour lui un évènement unique, dont la seule idée le feroit trembler : au lieu que de la manière qu'on s'y prend, il s'accoutume à cette punition comme à toutes les autres, et n'y gagne qu'un défaut de plus. Les coups sont des châtimens serviles qui avilissent l'ame, lors même qu'ils corrigent des défauts, si toutefois ils en corrigent ; car leur effet ordinaire est d'endurcir à force de frapper.

Un écuyer habile à dompter un cheval, ne l'effarouche point par des coups réitérés ; il le rendroit ombrageux et fantasque. Est-il raisonnable de commander à l'homme avec plus de rigueur et de dureté qu'à des animaux muets et sans raison ? Rien n'est plus opposé à la bonne éducation que l'exemple d'une conduite violente et d'un commandement rude. Le précepteur ou les parens qui battent, se livrent bien plus dans ce moment à l'humeur qu'au soin de la correction. Le commandement rude fait haïr le supérieur, et ne rend pas l'obéissance plus prompte ni plus soumise.

Il faut également éviter un excès opposé, qui est assez commun aujourd'hui et qui n'est pas moins pernicieux aux enfans ;

c'est de ne les jamais punir ni vouloir permettre que des maîtres le fassent. Un des valets-de-chambre de *Louis-Dauphin* lui parloit un jour de son fils qu'il faisoit étudier à Paris, et lui dit entre autres choses, qu'il s'étoit arrangé avec ses maîtres, pour qu'il ne fût jamais puni. *Sans doute*, lui dit le Dauphin, *que vous avez pris aussi vos arrangemens avec votre fils pour qu'il évite de tomber dans les fautes qui mériteroient punition.*

VII. *Les Sentimens.*

La meilleure éducation est celle, où l'on n'insinue rien que par le canal de l'honneur. Qu'on me donne, dit *Quintilien*, un enfant que la louange aiguillonne, à qui la gloire fasse plaisir, qui pleure quand il est vaincu : la réprimande le piquera, et je ne craindrai point qu'il se laisse jamais aller à la paresse.

De toutes les peines de l'éducation, il n'en est peut-être point de comparable à celle d'élever des enfans qui manquent de sensibilité. Ce défaut caractérise l'indolent, et le rend pire que le nonchalant et le paresseux : celui-ci ne fait rien, le nonchalant ne s'empresse pour rien, et l'indolent ne

veut rien (*). Les naturels vifs et sensibles sont capables de terribles égaremens ; la fougue des passions et la présomption les entraînent : mais aussi ils ont de grandes ressources, et reviennent souvent de loin. L'instruction est en eux un germe caché qui pousse, et qui fructifie dans la suite, quand le feu de leur ame ralenti par l'âge et par l'expérience, permet à la raison de faire éclore les semences des leçons qu'ils ont reçues. On sait du moins par où les rendre attentifs, et réveiller leur curiosité. Il ne s'agit que de diriger leur activité naturelle, en les intéressant à ce qu'on leur enseigne, et en les piquant d'honneur.

Il n'en est pas de même des naturels indolens. On n'a aucune prise sur eux. Toutes leurs pensées sont des distractions : ils ne sont jamais où ils doivent être. On ne peut même les toucher jusqu'au vif par les cor-

---

(*) On est, dit l'Auteur des Synonymes françois, *indolent* par défaut de sensibilité, *nonchalant* par défaut d'ardeur, *paresseux* par défaut d'action. Rien ne pique l'indolent, il vit dans la tranquillité et hors des atteintes que donnent les fortes passions. Il est difficile d'animer le nonchalant, il va mollement et lentement dans tout ce qu'il fait. L'amour du repos l'emporte chez le paresseux sur les avantages que procure le travail.

rections : ils écoutent tout et ne sentent rien. Cette indolence, qui les rend négligens et dégoûtés de tout ce qu'ils font, rebute également et dégoûte les personnes chargées de les instruire. Hâtez-vous donc d'aller au devant du mal. Remuez promptement tous les ressorts de l'ame, pour la tirer de son assoupissement. Ménagez néanmoins l'enfant d'abord : ne pressez pas trop les instructions suivies ; gardez-vous bien de charger sa mémoire, car c'est ce qui coûte le plus et qui appesantit le cerveau ; ne le fatiguez point par des règles gênantes ; égayez-le. Puisqu'il tombe dans l'extrémité contraire à la présomption ; ne craignez point de lui montrer avec discrétion de quoi il est capable. Contentez-vous de peu. Faites-lui remarquer ses moindres succès ; représentez-lui combien mal-à-propos il a craint de ne pouvoir réussir dans des choses qu'il fait bien. Mettez en œuvre l'émulation : la jalousie est plus violente dans les enfans, qu'on ne sauroit se l'imaginer. On en voit quelquefois qui sèchent et qui dépérissent d'une langueur secrète, parce que d'autres sont plus aimés et plus caressés qu'eux. C'est une cruauté trop ordinaire aux mères de leur faire souffrir ce tourment ; mais il faut savoir employer ce remède dans les besoins pressans contre l'indolence. Mettez

devant l'enfant que vous élevez, d'autres enfans, qui ne fassent guère mieux que lui; car des exemples disproportionnés à sa foiblesse, achèveroient de le décourager. Donnez-lui de temps en temps de petites victoires sur ceux dont il est jaloux. Engagez-le, si vous le pouvez, à rire librement avec vous de sa timidité. Faites-lui voir des jeunes gens timides comme lui, qui surmontent leur tempérament: apprenez-lui par des instructions indirectes, à l'occasion de quelques personnes qu'il connoît, que la timidité et la paresse étouffent l'esprit, que les gens mous et inappliqués, quelque génie qu'ils aient, se rendent imbécilles, et se dégradent eux-mêmes. Mais gardez-vous bien de lui donner ces instructions d'un ton austère et impatient; car rien ne repousse tant au-dedans de lui-même un enfant mou et timide, que la rudesse. Au contraire, redoublez vos soins pour assaisonner de facilité et de plaisirs proportionnés à son naturel, le travail que vous ne pouvez lui épargner. Peut-être faudra-t-il même de temps en temps le piquer par le mépris et par les reproches: mais vous ne devez pas le faire vous-même: il faut qu'une personne inférieure, telle qu'un autre enfant ou un domestique, le fasse, sans que vous paroissiez le savoir.

Sainte *Monique* étant jeune, avoit, dit St. *Augustin*, contracté l'habitude de boire en cachette du vin pur, et quelquefois avec excès. Sa gouvernante qui s'en étoit apperçue, l'en avoit reprise avec force et avec sévérité, mais inutilement. La servante de la maison l'ayant surprise en cet état, lui en fit des reproches, qui l'humilièrent à tel point et lui dnonnèrent tant de confufusion, de la part d'une domestique, qu'elle se corrigea pour toujours.

En prenant les moyens que nous venons de vous indiquer ou d'autres plus efficaces encore, que les circonstances et les dispositions de votre élève vous suggéreront, vous pourrez à la fin surmonter sa léthargie, et en faire un meilleur sujet que vous n'osiez l'espérer. On en a vu plusieurs exemples, qui doivent vous encourager. *Xénocrate* étudia sous *Platon* en même temps qu'*Aristote*, mais non avec les mêmes talens. Il avoit une intelligence lente et paresseuse; *Aristote* étoit doué d'un esprit vif et pénétrant. Cette différence faisoit dire au maître, que l'un avoit besoin d'éperon et l'autre de bride. Tous deux devinrent de grands Philosophes, et *Xénocrate* remplit dans la suite avec honneur la place même de son maître.

Il y a des enfans d'une humeur douce et tranquille, pour qui la nature semble avoir tout fait et qui se portent d'eux-mêmes au bien. Il y en a d'autres d'un tempérament vif et plein de feu : il faut donner à ceux-ci une certaine liberté d'agir et de se remuer, pourvu qu'ils ne fassent point de mal ; les laisser jouer avec d'autres de leur âge, qui ne soient point sujets à de mauvaises habitudes, les occuper à l'étude ou à quelque petit travail, et tâcher de donner un but utile à leur ardeur.

Quand on a des enfans grossiers et hébétés, il ne faut jamais leur marquer du mépris, ni leur reprocher leur défaut d'esprit : car cette manière d'agir les rend encore plus hébétés : mais il faut tâcher de leur ouvrir l'esprit en les traitant avec douceur, et les louant des moindres choses qu'ils disent ou qu'ils font comme il faut.

Votre élève est-il né avec un caractère politique, caché et enclin à rapporter secrètement tout à lui : s'il y a quelque naturel, dit M. *de Fénelon*, sur lequel l'éducation ne puisse rien ; on peut dire que c'est celui-là ; et cependant il faut avouer que le nombre en est plus grand qu'on ne s'imagine. Les parens ne peuvent se résoudre à croire que leurs enfans aient le cœur mal fait

fait. Quand ils ne veulent pas le voir d'eux-mêmes, personne n'ose entreprendre de les en convaincre, et le mal augmente toujours. Les enfans dissimulés trompent leurs parens, que la tendresse rend crédules. Ils font semblant de les aimer ; ils étudient leurs inclinations pour s'y conformer ; ils paroissent plus dociles que les autres enfans du même âge, qui agissent sans déguisement selon leur humeur : leur souplesse qui cache une volonté âpre, paroit une véritable douceur, et leur naturel ne se déploie tout entier, que lorsqu'il n'est plus temps de le redresser.

Quelque difficile que soit la guérison de ce mal, n'en désespérez pourtant pas. Comme il n'est point de naturel si heureux, qui ne puisse se corrompre par le vice de l'éducation ; il n'en est point de si ingrat, qu'on ne puisse améliorer par une application constante et des soins assidus. Dès que vous avez pressenti dans votre élève le caractère dont je parle, ne mettez auprès de lui que des gens qui ne lui montrent jamais rien de dur, de faux, d'intéressé. Louez-le de tout ce que l'amitié lui fait faire, pourvu qu'elle ne soit point trop déplacée ou trop ardente. Retranchez devant lui tous les complimens superflus, toutes les démonstrations feintes d'amitié

et toutes les fausses caresses, par lesquelles on enseigne aux enfans à payer de vaines apparences les personnes qu'ils doivent aimer. Paroissez et soyez pour lui et pour les autres, plein d'une amitié sincère : car les enfans apprennent souvent de leurs parens mêmes à n'aimer personne. Faites qu'il goûte de bonne heure le plaisir d'une amitié cordiale et réciproque. Ce sentiment le ménera sans peine à tout ce qu'on voudra de lui.

Inspirez de l'amitié et de la sensibilité à votre élève, et vous aurez mille moyens de le récompenser ou de le punir. Qu'il craigne plus que tout le reste, de perdre votre amitié : faites-la lui valoir. J'ai vu des enfans fort jeunes, plus flattés d'être les amis de leur maître que de toute autre distinction : cette heureuse disposition étoit entièrement dûe à leur éducation.

« Les maîtres se plaignent que les passions de la jeunesse rendent cet âge indisciplinable. Mais, répond l'Auteur d'*Émile*, loin qu'elles soient par elles-mêmes un obstacle à l'éducation, elles peuvent, entre les mains d'un instituteur habile, y contribuer beaucoup. Ce sont elles qui vous donnent prise sur le cœur d'un jeune homme, en le rendant capable d'attachement. Voyez-vous quel nouvel empire

vous allez acquérir sur lui? Que ne sentira-t-il point, quand ouvrant les yeux sur lui-même, il verra ce que vous avez fait pour lui, quand il pourra se comparer aux jeunes gens de son âge, et vous comparer aux autres gouverneurs? Je dis quand il le verra : mais gardez-vous de le lui dire : si vous le lui dites, il ne le verra plus. Si vous exigez de lui de l'obéissance en retour des services que vous lui avez rendus ou que vous lui rendez, il croira qu'en feignant de l'obliger gratuitement vous avez prétendu le charger d'une dette; et il ne croira pas vous avoir plus d'obligation, que le malheureux qui prend l'argent qu'on feint de lui donner et qui se trouve enrôlé malgré lui. Quand le pêcheur amorce l'eau, le poisson vient, et reste autour de lui sans défiance : mais quand pris à l'hameçon caché sous l'appât, il sent retirer la ligne, il tâche de fuir. »

Assurez-vous que votre élève, lorsqu'il commencera de voir et de connoître par lui-même le prix de vos soins, y sera sensible, pourvu que vous ne les ayiez point mis vous-même à prix; et ils vous donneront dans son cœur une autorité que rien ne pourra détruire. Mais jusqu'à ce qu'il soit temps de le traiter en homme, qu'il ne soit jamais question de ce qu'il vous

doit : lui vanter vos services, ce seroit les lui rendre insupportables. Pour le rendre docile, laissez-lui toute sa liberté ; dérobez-vous, pour qu'il vous cherche ; élevez son ame au noble sentiment de la reconnoissance, en ne lui parlant jamais que de son intérêt. Ne lui dites pas même que ce que vous exigez de lui n'est que pour son bien, avant qu'il soit en état de le comprendre : dans ce discours il ne verroit que votre dépendance, et ne vous prendroit que pour son domestique. Mais dès qu'il commencera de sentir les douceurs de la véritable amitié ; dans le zèle qui vous fait occuper de lui sans cesse, il ne verra plus l'attachement d'un esclave, mais l'affection d'un ami. Or rien n'a tant de poids sur le cœur humain que la voix de l'amitié bien reconnue ; car on sait qu'elle ne nous parle jamais que pour notre intérêt.

Si vous voulez gagner de plus en plus son amitié et sa confiance, avertissez-le de ses fautes avant qu'il y tombe, mais quand il y est tombé, ne les lui reprochez point ; vous ne feriez qu'enflammer et multiplier son amour propre. Une leçon qui révolte ne profite pas. Je ne connois rien de plus inepte que ce mot : *Je vous l'avois bien dit.* Le meilleur moyen de faire qu'il se souvienne de ce qu'on lui a dit,

est de paroître l'avoir oublié. Tout au contraire, quand vous le verrez honteux de ne vous avoir pas cru, effacez doucement cette humiliation par de bonnes paroles. Il s'affectionnera sûrement à vous, en voyant que vous vous oubliez pour lui, et qu'au lieu d'achever de l'écraser, vous le consolez. Mais si à son chagrin vous ajoutez des reproches, il vous prendra en haine, et se fera une loi de ne vous plus écouter.

Après l'avoir prévenu sur les fautes qu'il est près de faire ou sur les périls auxquels il s'expose, et les lui avoir montré sensiblement ; s'il s'obstine malgré cela, comme il peut arriver, alors ne lui dites plus rien, laissez-le en liberté, suivez-le. Si les conséquences deviennent trop fortes, vous êtes toujours là pour les arrêter ; et cependant combien le jeune homme, témoin de votre prévoyance et de votre complaisance, ne doit-il pas être à la fois frappé de l'une et touché de l'autre ?

N'ayez pas la petitesse de vouloir afficher la fausse dignité de ces gouverneurs, tels que nous en avons connus, qui pour jouer sottement les sages, rabaissent leurs élèves dans toutes les occasions, affectent de les traiter toujours en enfans, et de se distinguer d'eux dans tout ce qu'ils leur

font faire. Loin de ravaler ainsi le jeune courage du vôtre, n'épargnez rien pour lui élever l'ame ; faites-en votre égal, afin qu'il le devienne ; et s'il ne peut encore s'élever à vous, descendez jusqu'à lui : partagez en quelque sorte ses fautes pour l'en corriger, et chargez-vous de sa honte pour l'effacer.

Ce n'est pas que l'élève doive supposer dans le maître des lumières aussi bornées que les siennes, et la même facilité à se laisser séduire. S'il n'est plus enfant, il ne prendra pas ainsi le change, et il ne seroit pas bon qu'il le prît. La confiance qu'il doit avoir en son gouverneur, ne sauroit être fondée que sur ce qu'il lui croit une plus grande supériorité de raison et de lumière, sur la persuasion intime où il est, d'après une constante expérience, qu'il est aimé de son conducteur, que ce conducteur est un homme sage, éclairé, qui voulant son bonheur, sait ce qui peut le lui procurer, et que pour son propre intérêt il lui convient d'écouter ses avis.

Quelque jeune que soit votre élève, accoutumez-le à penser noblement : cela n'est pas si difficile qu'on le croit : le principe de l'honneur est dans les enfans comme dans les hommes faits, puisque l'amour de soi-même et de l'estime des autres y est ;

il n'est question que de le bien diriger, et de l'attacher invariablement à ce qui est honnête et vraiment digne d'éloge.

Qu'on mette sur-tout l'honneur à fuir les délices, à mépriser les richesses. Que l'injustice, le mensonge, l'ingratitude passent pour des vices infames. Qu'on leur apprenne à être tendres pour leurs amis, équitables pour tous les hommes, pour leurs ennemis même, fidèles à leur parole, généreux et reconnoissans. Si de bonne heure on les remplit de ces grandes maximes, qu'on fera entrer dans leurs jeunes cœurs par la douce voix de la persuasion, il y en aura peu qui ne s'enflamment de l'amour de la véritable gloire et de la vertu.

Les enfans ne jugent des choses que par le prix qu'on y met. Mettez à un haut prix celles que vous voudrez que le vôtre estime, et vous verrez qu'il les estimera. Faites-lui faire une chose louable, pour mériter d'en faire une autre : c'est une excellente pratique, qui tournera toute entière au profit de la vertu.

Accordez-lui les choses de son âge, parce qu'elles sont nécessaires à sa foiblesse et qu'elles l'amusent ; mais ne les proposez point comme des récompenses dignes de lui. Cherchez ces récompenses dans des objets

qu'il doive aimer, et dont il doive faire cas toute sa vie : placez-les dans les caresses et dans l'amitié de ses parens, dans quelque devoir de religion qu'il n'ait point encore rempli, dans quelque acte de bienfaisance envers des malheureux, dans l'acquisition de quelques beaux livres, de quelques cartes utiles qu'on lui aura fait desirer, dans le plaisir d'apprendre quelque chose qu'il ignore. Qu'il ait une noble envie de faire mieux que les autres, et de mériter d'être loué. On n'est guère sensible au blâme, quond on ne l'est pas à l'éloge.

C'est ainsi qu'on peut élever son ame au-dessus des sentimens de son âge. Animée par l'émulation et par l'amour de la gloire, elle se portera d'elle-même vers le bien. A mesure que vous y verrez croître les semences précieuses que vous y aurez versées, cultivez-les par les mêmes moyens que vous les aurez fait naître. Caressez, louez, applaudissez.

Un jour, dit madame le *Prince de Beaumont* dans ses *Américaines*, ladi *Méry*, qui n'avoit que cinq ans, m'ayant entendu dire qu'une pauvre femme, que je connoissois, iroit se coucher sans souper, faute d'avoir un morceau de pain, me donna une pièce de six sous qui composoit tout son trésor, en me disant qu'elle l'avoit destinée à s'acheter

un ruban, mais qu'elle pouvoit mieux s'en passer que la pauvre femme de pain. Je racontai ce beau trait à miladi *Hillborough* sa mère. Le lendemain, elle demanda à la petite si elle avoit beaucoup d'argent. L'enfant lui ayant répondu qu'elle ne possédoit pas un liard, sa maman lui donna une pièce de douze sous. Ladi *Méry* s'écria : Ah ! madame *de Beaumont* ne m'a pas trompée, en me disant que Dieu rendoit le double de ce qu'on donnoit aux pauvres : j'ai donné six sous hier au soir, il m'en envoie douze aujourd'hui. *Ce n'est pas le tout*, lui dit la mère en l'embrassant avec tendresse, *outre cette récompense temporelle ; Dieu vous en accordera une autre qui est bien meilleure. Car pour ces six sous que vous avez donnés aux pauvres, il vous donnera le Ciel.* »

Dès que votre élève, de son propre mouvement, aura fait ou pensé quelque chose digne d'éloge, ne manquez pas de l'en féliciter aussitôt : que tout le monde vienne lui faire compliment avec un air de considération. Nous avons dit que les parens devoient être ménagers de leurs caresses : mais ceci est un cas à part, c'est le seul où il leur soit permis de laisser éclater toute leur tendresse. Puisque l'enfant a été capable d'un sentiment vertueux, il faut pour l'instant le regarder comme

un homme fait, et lui rendre l'hommage qu'on doit à la sagesse et à la vertu.

Il est juste de louer et de récompenser le bien, comme de blâmer et de punir le mal. L'un et l'autre néanmoins, pour être utiles, demandent beaucoup de discernement et de sagesse. On loue un enfant de ce qu'il a bien fait, afin de l'encourager. Mais la louange la plus légitime peut devenir pour lui un poison, en flattant son orgueil. En même-temps que vous le louerez, dites-lui donc, et faites-lui comprendre autant que son âge le comportera, que bien différente de l'amour-propre, qui rapporte tout à soi et se recherche toujours jusque dans les devoirs qu'il remplit, la vraie vertu ne laisse tomber ses regards sur soi, que pour les reporter aussitôt vers l'Auteur de tout le bien qui est en nous, afin de lui en rendre graces, et n'aspire qu'à la gloire de lui plaire.

M. *de Fénélon*, dont la morale est si exacte, admet aussi la louange à l'égard des enfans. « On courroit risque, dit-il, de les décourager, si on ne les louoit jamais lorsqu'ils font bien. Quoique les louanges soient à craindre à cause de la vanité, il faut tâcher de s'en servir pour animer, sans enivrer et sans trop flatter. »

La Rochefoucauld dit, que l'éducation

qu'on donne d'ordinaire aux enfans, est un second amour propre qu'on leur inspire. Il semble en effet qu'on ne sache les louer que sur leur esprit, leur figure, leurs habillemens. Sont-ce là les objets qu'il faut leur présenter comme estimables ? veut-on les rendres fats, présomptueux, frivoles ? C'est pourtant tout ce que peuvent produire ces ridicules et méprisables louanges. Ce qu'il faut louer devant eux, ce sont les choses véritablement louables. Ce qu'on doit louer en eux, c'est leur douceur, leur obéissance, leur exactitude à remplir leurs devoirs, leur respect et leur attachement pour les personnes qu'ils doivent respecter et aimer.

Dites à votre élève que lorsqu'on loue un enfant sur sa figure ou sur ses habits, c'est qu'on ne voit rien autre chose en lui qui mérite d'être loué. Qu'il réponde à ceux qui le loueront de la sorte, que ce n'est pas là ce qui fait le mérite de l'homme, mais la bonne conduite et la sagesse. Si votre fils, et plus encore, si votre fille est d'une figure agréable, et qu'elle ne l'ignore pas, répétez-lui souvent que la beauté sans le caractère n'est rien : faites-lui sans cesse l'éloge de la vertu et du bon esprit; dites-lui que ce sont là les pre-

miers agrémens et les seuls qui soient durables. (*)

Il est bon aussi, et quelquefois nécessaire, d'exciter les enfans par des récompenses ; mais il ne faut leur rien promettre qui fomente leurs passions, comme il arrive à la plupart de ceux qui gouvernent les enfans. Ils croient n'avoir d'autre moyen de les porter au bien, que de leur inspirer des passions qui sont la source de toutes les autres. Ils flattent et augmentent leur orgueil, leur avarice, leur gourmandise, leur amour des plaisirs, leur paresse, en leur promettant de beaux habits, de l'argent, des friandises, des divertissemens, l'exemption du travail. C'est leur inspirer de l'estime pour ce qu'ils doivent mépriser, et s'ôter le moyen d'employer d'autres récompenses, qui faciliteroient l'éducation et la rendroient plus profitable. On peut, outre les récompenses que nous avons déjà indiquées, leur proposer des jeux innocens et mêlés de quelque industrie ou d'une instruction amusante, une promenade agréable et utile, des récits d'histoires, de petits présens qui seront des es-

(*) On peut se servir des mêmes moyens, pour consoler celle qui auroit le malheur d'être laide.

pèces de prix, comme des tableaux ou des estampes. Mais il faut leur faire estimer les choses qu'on leur promet ou qu'on leur accorde, moins par ce qu'elles valent ou qu'elles sont en elles-mêmes, que par ce qui les leur a méritées, et comme étant la récompense de leur sagesse et de leur conduite.

« Non-seulement, dit l'auteur d'*Emile*, d'aveugles mères promettent à leurs enfans des parures pour récompense; on voit même d'insensés gouverneurs menacer leurs élèves d'un habit plus grossier et plus simple, comme d'un châtiment. *Si vous n'étudiez mieux, si vous ne conservez mieux vos habillemens, on vous habillera de même que ce petit paysan.* C'est comme s'ils leur disoient: Sachez que l'homme n'est rien que par ses habits, que votre prix est tout dans les vôtres. Faut-il s'étonner que de si sages leçons profitent à la jeunesse, qu'elle n'estime que la parure, et qu'elle ne juge du mérite que sur le seul extérieur. »

« Si j'avois à remettre la tête d'un enfant ainsi gâté, j'aurois soin que ses habits les plus riches fussent les plus incommodes; qu'il y fût toujours gêné, toujours contraint, toujours assujetti de mille manières: je ferois fuir la liberté, la gaieté devant sa magnificence, S'il vouloit se mêler aux

jeux d'autres enfans plus simplement mis ; tout cesseroit, tout disparoîtroit à l'instant. Enfin, je l'ennuierois, je le rassasierois tellement de son faste, je le rendrois tellement l'esclave de son habit doré, que j'en ferois le fléau de sa vie, et qu'il verroit avec moins d'effroi le plus noir cachot que les apprêts de sa parure. Tant qu'on n'a pas asservi l'enfant à nos préjugés ; être à son aise et libre, est toujours son premier desir : le vêtement le plus simple, le plus commode, celui qui l'assujettit le moins, est toujours le plus précieux pour lui. »

« Il y a des couleurs gaies et des couleurs tristes : les premières sont plus du goût des enfans, elles leur siéent mieux aussi ; et je ne vois pas pourquoi l'on ne consulteroit pas en ceci des convenances si naturelles. Mais du moment qu'ils préfèrent une étoffe parce qu'elle est riche, leurs cœurs sont déjà livrés au luxe, à toutes les fantaisies de l'opinion ; et ce goût ne leur est sûrement pas venu d'eux-mêmes. On ne sauroit dire combien le choix des vêtemens, et les motifs de ce choix, influent sur l'éducation. »

L'Écrivain judicieux que nous venons de citer, ennemi des autres passions, paroît plus incliné à accorder quelque chose à la

gourmandise des enfans, parce qu'il la regarde comme moins dangereuse et moins durable.

« L'enfant, dit-il, ne cessera que trop tôt de songer à ce qu'il mange ; et quand son cœur sera occupé, son palais ne l'occupera guère. Je ne voudrois pourtant pas qu'on allât faire un usage indiscret d'un ressort si bas, ni étayer d'un bon morceau l'honneur de faire une belle action. On ne doit tout au plus le proposer que comme un prix sensible, et la récompense actuelle des peines qu'on a prises. Mais pour flatter l'appétit des enfans, il ne s'agit pas d'exciter leur sensualité, il suffit seulement de la satisfaire ; et cela s'obtiendra par les choses du monde les plus communes, si l'on ne travaille pas à leur raffiner le goût. Leur appétit continuel qu'excite le besoin de croître, est un assaisonnement sûr qui leur tient lieu de beaucoup d'autres. Des fruits, du laitage, quelque pièce de four, un peu plus délicate que le pain ordinaire, sur-tout l'art de dispenser sobrement tout cela, voilà de quoi mener des armées d'enfans au bout du monde, sans leur donner du goût pour les saveurs vives, ni risquer de leur blaser le palais. »

Il faut sans doute qu'un enfant ait des sentimens ; mais on doit prendre garde

qu'ils n'aillent trop loin, et qu'ils ne dégénèrent en fierté. Dans l'homme le vice est si près de la vertu ! Élevez le vôtre dans la modestie. Si vous lui inspiriez de la hauteur et de l'orgueil, vous en seriez la première victime.

Un jour le jeune *Alcibiade* vantoit ses richesses et les grandes terres qu'il possédoit ; car c'est ce qui enfle le cœur de la plupart des jeunes gens de qualité. *Socrate* son maître qui, comme on l'a déjà vu, avoit un talent merveilleux pour instruire la jeunesse, le mena devant une carte générale de géographie, et lui demanda où étoit l'*Attique*. A peine y tenoit-elle quelque place. Il l'entrevit néanmoins et la démêla. *Socrate* le pria d'y montrer ses terres. C'est trop peu de chose, dit-il, pour être marqué ici. *Voilà donc*, reprit *Socrate*, *ce qui vous entête si fort, un point de terre imperceptible !*

Au lieu de nourrir la vanité d'un enfant de condition, en portant ses regards sur les avantages de sa naissance et de son rang, ou sur les grandes richesses dont il doit être un jour possesseur, détournez-les avec soin de ces objets que la flatterie se plaît à leur offrir ; et fixez-les sur son état présent. Faites-lui voir qu'il est dépourvu de tout ce qui mérite l'estime des

hommes ; qu'il n'a presque encore ni science, ni raison, ni vertus ; qu'il ne peut rien par lui-même, qu'il a besoin des autres, et que personne n'a besoin de lui. On ne sauroit trop faire sentir aux enfans leur foiblesse et leur dépendance.

Mais c'est à quoi l'on manque, sur-tout à l'égard de ceux que leur naissance a distingués du commun des hommes. La mollesse dans laquelle ils sont nourris, les attentions que tout le monde a pour eux, leur inspirent une hauteur et une fierté, qui les rendent odieux et ridicules. Ils se regardent comme étant d'une autre nature que ceux qui les environnent, et qui ne leur paroissent mis sur la terre que pour leur plaire ou pour les servir. Flattés dès le berceau, la facilité qu'ils ont d'obtenir tout ce qu'ils desirent, les induit faussement à penser qu'on ne doit trouver rien d'impossible quand il s'agit de les contenter, et que tout doit céder à leurs fantaisies. Ils paroissent dans le monde avec cet impertinent préjugé, et souvent ils ne s'en corrigent qu'à force d'humiliations, d'affronts et de déplaisirs.

Épargnez à votre élève cette seconde et mortifiante éducation, en lui donnant par la première une plus juste opinion de lui-même et des autres. Apprenez-lui, lorsqu'il

sera capable de recevoir cette instruction, que l'amour de soi, sage et bien ordonné, ne cherche à nous rendre heureux, qu'en agissant de manière que tous les autres le soient avec nous : au lieu que l'amour propre, toujours injuste et exclusif, cherche son bonheur aux dépens des autres et ne le trouve jamais. Tout le monde semble s'accorder à contester un bonheur, qu'on ne veut partager avec personne.

« Prenons, dit M. *Rousseau*, un jeune homme sortant de la première éducation, et entrant dans le monde. Il monte tout-à-coup sur l'Olympe (*), et se répand dans la plus brillante société. Il est fêté par-tout ; je n'examine pas l'effet de cet accueil sur sa raison ; je suppose qu'il y résiste, les plaisirs volent au-devant de lui, tous les jours de nouveaux objets l'amusent, il se livre à tout avec un intérêt qui vous séduit. Vous le voyez attentif, em-

---

(*) Il eût peut-être fallu dire ici *tout d'un coup. Tout-à-coup*, signifie soudainement, en un moment ; il marque toujours que la chose se fait brusquement, et qu'il y a de la surprise ; on entendit tout-à-coup un grand bruit. *Tout d'un coup*, signifie *tout d'une fois*, en même temps : personne ne devient scélérat tout d'un coup ; avoir deux successions tout d'un coup.

Bouhours ; Wailly.

pressé, curieux ; vous l'estimez content. Mais voyez l'état de son ame : vous croyez qu'il jouit, mais je crois qu'il souffre. »

« Qu'apperçoit-il d'abord en ouvrant les yeux ? Des multitudes de prétendus biens qu'il ne connoît pas, et dont la plupart n'étant qu'un moment à sa portée, ne semblent se montrer à lui que pour lui donner le regret d'en être privé. Se promène-t-il dans un palais : vous voyez à son inquiète curiosité, qu'il se demande pourquoi sa maison paternelle n'est pas ainsi. Toutes ses questions vous disent qu'il se compare sans cesse au maître de cette maison ; et tout ce qu'il trouve de mortifiant pour lui dans ce parallèle, aiguise sa vanité en la révoltant. S'il rencontre un jeune homme mieux mis que lui, je le vois murmurer en secret contre l'avarice de ses parens. Est-il plus paré qu'un autre : il a la douleur de voir cet autre l'effacer, ou par sa naissance ou par son esprit, et toute sa dorure humiliée devant un simple habit de drap. Brille-t-il seul dans une assemblée ? s'élève-t-il sur la pointe du pied pour être mieux vu ? Qui est-ce qui n'a pas une disposition secrète à rabaisser l'air superbe et vain d'un jeune fat ? Tout s'unit bientôt comme de concert ; les regards inquiétans d'un homme grave, les mots railleurs d'un

flatte, le tente; tout ce que d'autres ont, il voudroit l'avoir; il convoite tout, il porte envie à tout le monde, il voudroit dominer par-tout; la vanité le ronge, l'ardeur des desirs effrénés enflamme son jeune cœur, la jalousie et la haine y naissent avec eux; toutes les passions dévorantes y prennent à la fois leur essor; il en porte l'agitation dans le tumulte du monde; il la rapporte avec lui tous les soirs; il rentre mécontent de lui et des autres. Comme l'amour propre se compare, il n'est jamais content et ne sauroit l'être; parce que ce sentiment, en nous préférant aux autres, exige aussi que les autres nous préfèrent à eux; ce qui est impossible.»

«Il n'y a point de folie, dont on ne puisse désabuser un homme qui n'est pas fou, hors la vanité: pour celle-ci, rien n'en guérit que l'expérience, si toutefois quelque chose en peut guérir. A sa naissance au moins on peut l'empêcher de croître. N'allez donc pas vous perdre en beaux raisonnemens, pour prouver à l'adolescent qu'il est homme comme les autres, et sujet aux mêmes foiblesses. Faites-le lui sentir, ou jamais il ne le saura. C'est le cas d'exposer volontairement mon élève à tous les accidens, qui peuvent lui prouver qu'il n'est pas plus sage qu'un autre. Je laisse-

rois donc aux flatteurs prendre tout leur avantage avec lui. Si des étourdis l'entraînoient dans quelques extravagances, je lui en laisserois courir le danger. Si des filous l'attaquoient au jeu, je le leur livrerois pour en faire leur dupe; je le laisserois entièrement plumer, dévaliser par eux; et quand l'ayant mis à sec, ils finiroient par se moquer de lui, je les remercierois encore, en sa présence, des leçons qu'ils ont bien voulu lui donner. »

Pour confondre l'orgueil qui vient de la naissance, des titres et des richesses, éclairez votre élève au flambeau de la raison sur tous ces objets : faites-lui en voir le néant et le préjugé. Instruisez-le à peser les mérites plus que les richesses, à compter les vertus plus que les titres. *Louis* dauphin, père du roi *Louis XVI*, donna une belle instruction à ses trois fils contre l'orgueil qu'inspire la naissance. Le jour qu'on suppléa les cérémonies de leur baptême, il se fit apporter le registre où étoient inscrits les noms des enfans baptisés. Le nom du fils d'un artisan précédoit celui des jeunes princes. Il le leur montra. *Vous le voyez, mes enfans*, leur dit-il : *aux yeux de Dieu les conditions sont égales. Vos noms sont ici mêlés et confondus avec ceux du peuple. Vous serez un jour plus grands que cet enfant dans*

l'estime des hommes ; mais il sera lui-même plus grand que vous devant Dieu, s'il est plus vertueux.

Ne donnez point de titres à votre élève; et ne souffrez pas qu'on lui en donne : s'il en a, il suffira qu'il les connoisse quand il entrera dans le monde. Mais souvent la vanité des pères, et des mères encore plus, aime à prévenir ce temps, et on les voit appeler eux-mêmes leur fils, *Monsieur le Marquis, le Comte, le Chevalier*, ou simplement *Monsieur*, comme s'il y avoit au monde un titre plus beau, plus honorable et plus doux que celui de la nature.

Que votre élève soit attentif et poli. Qu'il reçoive avec reconnoissance les bontés qu'on aura pour lui. Que personne ne soit son complaisant ni son adulateur. Le grand Dauphin étant jeune, s'amusoit à tirer au blanc, et tiroit fort loin du but. Le duc *de Montausier* son gouverneur, se moqua de lui, et dit au marquis de *Créqui*, qui étoit fort adroit, de tirer. Mais ce jeune seigneur qui cherchoit déjà à faire sa cour, tira un pied plus loin que le Dauphin. *Ah ! petit corrompu*, s'écria M. *de Montausier, il faudroit vous étrangler.* Il ne lui permit plus de jouer avec son élève. Faites de même à l'égard du vôtre : éloignez de lui tous les flatteurs. Si son rang

ne vous permet pas de le garantir de certains respects ; qu'il sache que c'est à ses parens qu'ils s'adressent, et que ces distinctions sont le prix de leurs bienfaits et de leurs vertus, encore plus que de leur naissance ou de leurs dignités.

Qu'il ne commande à personne : qu'il demande avec douceur : qu'il remercie avec politesse. S'il commande ; que tout le monde soit sourd, et que le mot *je veux*, s'il sort de sa bouche, soit un arrêt de refus prononcé par lui-même. Que les domestiques soient avertis de lui refuser tout ce qu'il ne demandera pas civilement. Mais prenez garde que ce ne soit pour lui de vaines formules de politesse, qui lui servent au besoin, à commander avec plus d'empire et obtenir à l'instant ce qu'il lui plaît. « Dans l'éducation façonnière des riches, dit M. *Rousseau*, on ne manque jamais de rendre les enfans poliment impérieux, en leur prescrivant les termes, dont ils doivent se servir, pour avoir infailliblement tout ce qu'ils veulent. Ils sont aussi arrogans, et même plus, quand ils prient, que lorsqu'ils commandent, comme étant bien plus sûr d'être obéis. On voit d'abord, au ton et à l'air, *que s'il vous plaît*, signifie dans leur bouche, *il me plaît*, et que *je vous prie*, signifie, *je vous ordonne*.

Admirable

Admirable politesse, qui n'aboutit pour eux qu'à changer le sens des mots et à parler avec plus d'autorité.

Nous en avons vu d'autres, qui avoient reçu une éducation moins maniérée, ou plutôt qui en avoient reçu une fort mauvaise par des parens qui les avoient gâtés. On les entendoit commander en maîtres et avec hauteur aux domestiques, vouloir être obéis sur-le-champ et avec promptitude, s'emporter, se servir de termes injurieux lorsqu'on refusoit ou qu'on différoit même un instant de leur donner ou de faire ce qu'ils avoient demandé. Des parens insensés rient de ces tons impérieux et de ces emportemens. Pour vous, qui pensez mieux, exigez que vos enfans aient des égards pour ceux qui les servent, et s'il est nécessaire punissez-les quand ils y manqueront. Accoutumez-les de bonne heure à regarder et à traiter leurs domestiques comme leurs frères, avec douceur et avec honnêteté; et pour mieux les en instruire, donnez-leur-en l'exemple.

Si votre élève reçoit un service ou un présent des personnes au-dessous de lui; qu'il leur en témoigne sa reconnoissance, qu'il les récompense ou leur rende au-delà de ce qu'il a reçu. S'il brise quelque chose qu'on lui aura confié, qu'il répare le dom-

mage par un présent qui y soit supérieur. Que tout cela se fasse par ses mains et de son argent. C'est ainsi qu'on lui en apprendra l'usage, et qu'en même temps on lui inspirera les premiers sentimens d'humanité, de bonté, de générosité, de justice. Puisqu'on donne de l'argent aux enfans, il ne faut pas que ce soit pour l'amasser, comme quelques parens le recommandent ; ni pour le dépenser en fantaisies, comme c'est l'intention de beaucoup d'autres ; à moins qu'on n'ait envie de les rendre avares ou dissipateurs.

Si on leur propose de l'argent pour récompense, que ce soit d'abord peu et selon leur âge. Qu'il y en ait toujours une partie pour les pauvres ; que de l'autre, ils en achètent de bons livres et des choses qui leur soient utiles ou nécessaires : il faudroit, indépendamment de cela, que les parens les procurassent, mais ils en feront infiniment plus de cas, parce qu'ils les auront mérités et achetés eux-mêmes. Par-là tout se tournera en vrai profit pour eux.

La plupart des enfans sont avides de recevoir, lents à donner. Que le vôtre donne volontiers et de bonne grace : qu'il s'empresse à partager avec ses frères et sœurs ou avec d'autres ce qu'il a reçu pour lui seul ; sinon, qu'il en soit privé. Dites,

lui souvent qu'aimer à donner, est la marque d'un bon cœur et d'une grande ame. *Denys le Tiran* voyant dans la chambre de son fils plusieurs ouvrages d'or et d'argent qu'il lui avoit donnés : *Tu n'es pas digne de régner*, lui dit-il, *puisque tu ne t'es pas encore fait des amis de ces présens.*

Qu'il reçoive difficilement des étrangers ; qu'il ne demande jamais. Apprenez-lui qu'il est humiliant de recevoir, qu'il est doux de donner, et que c'est un devoir pour ceux qui sont dans l'abondance, par rapport à ceux qui sont dans le besoin. S'il rencontre un pauvre ou un malheureux ; qu'il lui donne quelque secours. Racontez-lui le beau trait que fit à quatorze ans le jeune duc *de Berry*, petit-fils de *Louis XIV*. Un pauvre Officier réformé trouva un moment propre à lui exposer ses besoins. Le duc *de Berry* répondit, qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir pas l'assister sur-le-champ, mais qu'il devoit toucher le lendemain son mois ; et qu'il pourroit lui donner ce jour-là quelque secours à la chasse, où il lui dit de le joindre. L'officier fut ponctuel au rendez-vous. Dès que le jeune prince le vit, il lui mit dans la main une bourse où il y avoit trente louis : c'étoit tout ce qu'il avoit reçu pour ses menus plaisirs d'un mois. Le soir, les princes firent une partie

de lansquenet. Le duc *de Berry* s'excusa de jouer : il allégua plusieurs raisons dont on ne se paya pas, et il fut obligé de dire la véritable. On lui demanda ce qu'il avoit fait de son argent. Il avoua qu'il l'avoit donné à un pauvre officier réformé, et qu'il avoit mieux aimé se priver de ses plaisirs, que de laisser mourir de faim un homme qui avoit bien servi le Roi. On vérifia le fait, qui se trouva véritable et fut admiré.

Dites-lui une autre fois ce que fit aussi un jeune écolier vertueux (*), qui étudioit, il y a quelques années, à l'Université de Paris, et qui mourut dans le cours de ses études. Il distribuoit aux pauvres tout ce qu'on lui accordoit pour ses divertissemens. Un jour qu'il demandoit à son maître, chargé de pourvoir à sa dépense, quelque argent pour la promenade, celui-ci dit qu'il ne désapprouvoit pas qu'il partageât avec les pauvres, mais qu'il devoit au moins s'en réserver une partie, afin d'acheter comme ses camarades, quelque chose pour goûter les jours de congé. Il lui donna vingt-quatre sous. Le lendemain, il fut curieux de savoir s'il avoit profité de son avis : il lui demanda ce qu'il avoit fait de

(*) *Le Bois* de Versailles.

son argent. *Je crois*, lui dit-il, *que Dieu n'a pas désapprouvé l'usage que j'en ai fait.* Son maître le pressa de lui dire précisément à quoi il l'avoit employé. *Eh bien!* lui répondit-il, *j'ai suivi votre avis. Vous m'avez dit que je pouvois partager avec les pauvres. J'en ai rencontré qui n'avoient ni pain ni argent : j'avois l'un et l'autre : je leur ai donné mes vingt-quatre sous, et j'ai mangé mon pain de bon appétit.*

Mêlez souvent à vos leçons de pareils exemples ; et soyez sûr de leur effet : une seule action vertueuse est plus persuasive que dix traités sur la vertu. Portez votre élève au bien par des exhortations touchantes, par des exemples frappans ; car c'est par la persuasion et par des images sensibles, bien plus que par des leçons sèches ou des châtimens, qu'on peut faire naître dans son jeune cœur l'amour des vertus dont il aura besoin pour son bonheur et pour celui des autres hommes.

Appliquez-vous à faire germer dans son ame le goût des vertus morales, les plus propres à son âge. Apprenez-lui à sentir et à reconnoître les bontés qu'on aura pour lui, à être officieux, doux, généreux, compatissant.

Faites couler par ses mains dans celles des pauvres une partie des secours, que vos

moyens vous permettent de leur donner. Il prendra l'habitude heureuse de devenir bienfaisant de son propre fonds. Le fils d'un riche citoyen de Dunkerque avoit eu le bonheur d'apprendre de sa mère à compatir aux malheureux. Après la mort de son mari, cette dame vertueuse ne prenoit sur ses revenus qui étoient considérables, que ce qui étoit absolument nécessaire pour sa maison et pour l'éducation de sa famille, et donnoit le reste aux pauvres. Elle vouloit que ses enfans eussent toujours de l'argent, quand ils sortoient du logis, afin qu'ils pussent faire l'aumône à tous ceux qui la leur demanderoient. Elle leur disoit souvent : *Mes enfans, je ne toucherai pas au fonds de vos biens, mais après moi, ne cherchez mes épargnes que dans le sein des pauvres : je vous les recommande, et je vous assure que vous ne vous ruinerez jamais en leur faisant du bien.*

Le jeune homme dont nous parlons, n'avoit pas oublié cette belle leçon. Ayant été envoyé à Paris pour y faire ses études, son précepteur lui donnoit douze francs par mois pour ses menus plaisirs, mais il n'en dépensoit pas douze sous pour lui ; le reste étoit pour les pauvres. On lui fit faire un jour un habit de l'étoffe la plus précieuse : il ne le prit qu'avec répugnance,

Voilà bien de la dépense, disoit-il, *pour habiller un peu de boue. Avec l'argent que cet habit a coûté, on auroit pu m'en donner un autre, et aux pauvres du pain : mais je le porterai si peu, que de long-temps on ne sera dans le cas de m'en donner un pareil.*

La petite-fille du comte *Louis de Sales*, qu'il avoit faite, dès l'âge de cinq ans, la distributrice ordinaire de ses aumônes, témoignoit un vif empressement à soulager les pauvres ; et quand on vouloit l'arrêter ou le suspendre, *laissez-moi*, dit-elle, *assister nos meilleurs amis, qui nous rendront les amis de Dieu.*

Ces exemples prouvent que les exercices de bienfaisance envers les pauvres, pratiqués dès l'enfance même, ne sont pas aussi inutiles ni aussi préjudiciables que le pense l'Auteur d'*Émile*. Cependant, comme ils peuvent aussi le devenir, si l'on s'y prend mal, nous croyons qu'on ne sera pas fâché de lire les réflexions qu'il fait à ce sujet : de ses paradoxes même on peut souvent tirer des instructions utiles.

« Pour inspirer la charité aux enfans ; on leur fait donner l'aumône, comme si l'on dédaignoit de la donner soi-même. Eh ! ce n'est pas l'enfant qui doit donner, c'est le maître : quelque attachement qu'il ait pour son élève, il doit lui disputer cet

honneur ; il doit lui faire juger qu'à son âge on n'en est point encore digne. L'aumône est une action d'homme qui connoît la valeur de ce qu'il donne, et le besoin que son semblable en a. L'enfant qui ne connoît rien de cela, ne peut avoir aucun mérite à donner ; il donne sans charité, sans bienfaisance ; il est presque honteux de donner, quand, fondé sur son exemple et le vôtre, il croit qu'il n'y a que les enfans qui donnent, et qu'on ne fait plus l'aumône étant grand. (*) »

« Remarquez qu'on ne fait jamais donner par l'enfant que des choses dont il ignore la valeur : des pièces de métal qu'il a dans sa poche, et qui ne lui servent qu'à cela. Un enfant donneroit plutôt cent louis qu'un gâteau. Mais engagez ce prodigue distributeur à donner les choses qui lui sont chères, des jouets, des bonbons, son goûté ; et nous saurons bientôt si vous l'avez rendu vraiment libéral. »

« On trouve encore un expédient à cela ; c'est de rendre bien vîte à l'enfant ce qu'il a donné, de sorte qu'il s'accoutume à donner tout ce qu'il sait bien qui lui va.

(*) Il faut donc et souvent donner en sa présence, et lui faire donner quelquefois, sur-tout lorsqu'on est content de lui, et comme une espèce de récompense.

revenir. Je n'ai guère vu dans les enfans que ces deux espèces de générosité ; donner ce qui ne leur est bon à rien, ou donner ce qu'ils sont sûrs qu'on va leur rendre. Faites en sorte, dit *Locke*, qu'ils soient convaincus par expérience que le plus libéral est toujours le mieux partagé. C'est là rendre un enfant libéral en apparence, et avare en effet. Il ajoute que les enfans contracteront ainsi l'habitude de la libéralité ; oui, d'une libéralité usurière, qui donne un œuf pour avoir un bœuf. Mais quand il s'agira de donner tout de bon, adieu l'habitude : lorsqu'on cessera de leur rendre, ils cesseront bientôt de donner. Il faut regarder à l'habitude de l'ame plutôt qu'à celle des mains. Toutes les autres vertus qu'on apprend aux enfans ressemblent à celle-là, et c'est à leur prêcher ces solides vertus qu'on use leurs jeunes ans. Ne voilà-t-il pas une savante éducation ? »

« Maîtres, laissez les simagrées ; soyez vertueux et bons : que vos exemples se gravent dans la mémoire de vos élèves, en attendant qu'ils puissent entrer dans leurs cœurs. Au lieu de me hâter d'exiger du mien des actes de charité, j'aime mieux les faire en sa présence, et lui ôter même le moyen de m'imiter en cela, comme un honneur qui n'est pas de son âge ; car il importe

qu'il ne s'accoutume pas à regarder les devoirs des hommes seulement comme les devoirs d'enfans. Que si me voyant assister les pauvres, il me questionne là-dessus, et qu'il soit temps de lui répondre (*), je lui dirai : *Mon ami, c'est que quand le Ciel a bien voulu qu'il y eût des riches, c'étoit à la charge que les riches nourriroient tous ceux qui n'auroient de quoi vivre ni par leur bien ni par leur travail.* Vous avez donc aussi accepté cette charge, reprendra-t-il ? *Sans doute, je ne suis maître du bien qui passe par mes mains qu'avec la condition qui est attachée à sa propriété.* »

« Après avoir entendu ce discours, un autre qu'*Émile* seroit tenté de m'imiter et de se conduire en homme riche ; en pareil cas, j'empêcherois au moins que ce ne fût avec ostentation ; j'aimerois mieux qu'il me dérobât mon droit et se cachât pour donner. C'est une fraude de son âge, et la seule que je lui pardonnerois. »

« Je sais que toutes ces vertus par imitation sont des vertus de singe, et que nulle bonne action n'est moralement bonne

(*) On doit concevoir que je ne résous pas ses questions quand il lui plaît, mais quand il me plaît ; autrement ce seroit m'asservir à ses volontés, et me mettre dans la plus dangereuse dépendance où un gouverneur puisse être de son élève. *Note de M. Rousseau.*

que lorsqu'on la fait comme telle, et non parce que d'autres la font. Mais dans un âge, où le cœur ne sent rien encore, il faut bien faire imiter aux enfans les actes dont on veut leur donner l'habitude, en attendant qu'ils les puissent faire par discernement et par amour du bien. »

Enfin, si votre élève a des frères ou des sœurs, ce qui souvent sera pour lui un grand avantage, parce qu'il sera moins gâté; qu'il ait pour eux un amour vif et sincère; et qu'il leur en donne des marques dans toutes les occasions. Rappelez-lui à ce sujet l'exemple si instructif et si touchant du célèbre *Caton d'Utique*. Dans sa première jeunesse, quelques personnes lui demandèrent qui étoit son plus grand ami au monde; *c'est mon frère*, répondit-il. Après lui, qui aimez-vous le plus? *Mon frère*, répondit-il encore. A une troisième question il fit la même réponse. On cessa de le questionner, et l'on admira de tels sentimens dans un enfant si jeune. Cet amour et cette bienveillance pour son frère, crûrent avec l'âge. Il ne le quittoit point, il lui obéissoit en toutes choses; et à l'âge de vingt ans, il n'avoit fait aucun repas hors de la maison ni aucun voyage sans son frère *Cépion*. Dans la guerre des Gladiateurs, il fit quelques campagnes, uni-

quement pour accompagner son frère, qui étoit tribun militaire. *Cépion* allant en Asie, tomba malade dans la Thrace. Dès que *Caton* en eut appris la nouvelle; quoiqu'il fît alors une furieuse tempête, il s'embarqua dans un petit vaisseau, n'ayant pu en avoir un plus grand. Après avoir été presque englouti dans les flots, il aborda contre toute espérance; mais il trouva son frère mort. Il se livra aux regrets, aux larmes, et aux mouvemens de la douleur la plus vive. Il fit ses funérailles avec le plus grand appareil qu'il pût, et lui fit élever dans le lieu de sa mort un superbe tombeau, d'un marbre précieux. Il voulut emporter ses cendres; et comme on lui conseilloit de les mettre dans un autre vaisseau, il répondit qu'il perdroit plutôt la vie.

Le trait suivant, beaucoup plus nouveau, ne mérite pas moins d'être proposé à votre élève pour modèle. Deux frères se ressembloient si parfaitement pour la taille et pour les traits du visage, qu'il falloit les avoir vus souvent pour les distinguer l'un de l'autre; mais ils étoient bien différens de caractère. L'aîné étoit peu complaisant, fort étourdi, mal-propre; il n'aimoit ni l'étude, ni la piété, ni ses maîtres, ni son frère. Le Chevalier étoit d'une douceur et d'une bonté de cœur charmantes, et avoit un amour

singulier pour son frère. C'étoit peu pour lui d'accorder à son aîné tout ce qu'il demandoit, il alloit au-devant de tout ce qui pouvoit lui plaire. Il se privoit en sa faveur de tout l'argent qu'on lui donnoit pour ses menus plaisirs. On leur fit faire, un jour, à tous deux des habits d'écarlate d'un très-grand prix. L'aîné en peu de temps mit le sien en fort mauvais état. Celui du cadet étoit encore très-propre. La pensée lui vint de l'échanger. *Vous êtes mon aîné*, lui dit-il, *il convient que vous soyez mieux habillé que moi. Votre habit est gâté : si le mien vous fait plaisir, nous changerons.* L'offre fut aussitôt acceptée, et le troc fait. Il continua d'avoir tant de bonnes manières pour lui, qu'il le gagna enfin. Son frère se jetant à son cou, l'arrosa de ses larmes, lui demanda pardon de tous les sujets de mécontentement qu'il lui avoit donnés, et lui promit de suivre à l'avenir ses bons conseils. Il le fit, et devint comme lui un modèle de vertu, de politesse et d'honnêteté.

VIII. *Le temps et la manière d'instruire.*

Si vous voulez retirer du fruit de vos instructions, choisissez votre temps. Ce n'est pas quand l'enfant est dissipé, que les choses sensées qu'on lui dit peuvent faire impression sur lui; c'est dans le particulier, quand son ame est tranquille et son esprit recueilli.

Ne négligez néanmoins aucune occasion de l'instruire tout en jouant avec lui, mais en peu de mots et comme en passant : les sermons trop longs ou trop multipliés ennuient et rebutent tout le monde, à plus forte raison les enfans. J'ai été jeune autrefois, dit *Salomon*, tendrement aimé de mon père, et gouverné par ma mère qui me tenoit toujours auprès d'elle pour y recevoir autant d'instructions que j'y recevois de caresses. Je n'y perdois point le temps, même durant le jeu : car, tandis que je prenois les divertissemens de mon âge, elle vouloit que j'eusse toujours l'esprit attentif et le cœur ouvert pour écouter, parce qu'elle avoit toujours quelque bonne parole à me dire. Son discours le plus ordinaire étoit : « Mon fils, aimez la sagesse et la vertu plus que tous les biens du monde : le reste n'est que vanité. Il n'y a de vrai bien que ce qui vous rendra honnête homme,

ni de vraie grandeur que ce que Dieu estimera dans vous. Observez sa loi et obéissez à ses volontés. » (*)

Que la sagesse, ajoute un de ses meilleurs Interprètes (**), a de grandes inventions en de petites choses ! qu'elle a une politique sublime et relevée en la conduite d'un enfant qui sort du berceau ! que voici de beaux et d'admirables conseils dans un illustre exemple ! Aimer un enfant tendrement, sans gâter la fleur de son âge ni flétrir la candeur de son innocence et de sa simplicité ; l'arrêter auprès de soi, sans le gêner ; le tenir dans la crainte et dans le devoir, sans lui ôter la liberté ; faire en sorte qu'il ne perde ni le respect durant les familiarités, ni l'amour dans les corrections, ni le temps durant le jeu ; qu'il apprenne toujours quelque chose qui l'aide à devenir sage, et que sur chaque accident qui arrive on lui fasse une utile leçon. Qu'il est beau de voir une mère faire sucer à son fils avec le lait les premières douceurs de la sagesse, et imprimer de bonne heure en son ame cette maxime : *Qu'il n'y a point sur la terre d'autre félicité que de vivre*

(*) Proverbe. 4.

(**) Le P. *Boutaut*, Jésuite, auteur des *Conseils de la Sagesse*.

selon les lois de la raison et de la justice; lui redire souvent la même chose en des façons différentes, et avec tant d'adresse qu'il ne s'ennuie point de l'écouter ; et pour lui dire un beau mot, prendre le temps le plus propre, tandis qu'il joue et qu'il a le cœur ouvert par la tendresse, afin que les paroles entrent plus doucement, et qu'il ne sente que du plaisir en apprenant ce qu'il doit apprendre.

Laissez donc jouer un enfant ; mais veillez sur lui dans ses heures même de récréation. Présidez à ses jeux toujours comme maître, et rarement comme égal, pour ne pas compromettre votre autorité.

Accordez-lui beaucoup de liberté dans ses heures de récréation, et dans ses autres actions même. « Vous abrutiriez votre élève, dit l'Auteur d'*Émile*, si vous alliez toujours le dirigeant, toujours lui disant : *Va, viens, reste, fais ceci, ne fais pas cela.* Si votre tête conduit toujours ses bras, la sienne lui devient inutile. Soumis en tout à une autorité toujours enseignante, il ne fait rien que sur parole. Il n'ose manger quand il a faim, ni rire quand il est gai, ni pleurer quand il est triste, ni présenter une main pour l'autre, ni remuer le pied que comme on lui prescrit ; bientôt il n'o-

sera respirer que sur vos règles. A quoi voulez-vous qu'il pense, quand vous pensez à tout pour lui? Voyant que vous vous chargez de sa conservation, de son bien-être, il se sent délivré de ce soin; son jugement se repose sur le vôtre; tout ce que vous ne lui défendez pas, il le fait sans réflexion, sachant bien qu'il le fait sans risque. Vous avez beau ramollir son corps dans l'inaction, vous n'en rendez pas son entendement plus flexible. Tout au contraire, vous achevez de décréditer la raison dans son esprit. Ne voyant jamais à quoi elle est bonne, il juge enfin qu'elle n'est bonne à rien. Le pis qui pourra lui arriver de mal raisonner, sera d'être repris, et il l'est si souvent qu'il n'y songe guère; un danger si commun ne l'effraie plus.»

«Vous lui trouvez pourtant de l'esprit, et il en a pour babiller avec les femmes: mais qu'il soit dans le cas d'avoir à payer de sa personne, à prendre un parti dans quelque occasion difficile; vous le verrez cent fois plus stupide et plus bête que le fils du plus gros manant.»

«Pour mon élève, exercé de bonne heure à se suffire à lui-même, autant qu'il est possible; il ne s'accoutume point à recourir sans cesse aux autres, encore moins à leur étaler son grand savoir. En revanche,

il juge, il prévoit, il raisonne en tout ce qui se rapporte immédiatement à lui. Il ne jase pas, il agit. Comme il est sans cesse en mouvement, il est forcé d'observer beaucoup de choses, de connoître beaucoup d'effets ; il acquiert de bonne heure une grande expérience, il prend ses leçons de la nature et non pas des hommes ; il s'instruit d'autant mieux qu'il ne voit nulle part l'intention de l'instruire. Ainsi son corps et son esprit s'exercent à la fois : sa force et sa raison croissent ensemble et s'étendent l'une par l'autre. Agissant toujours d'après sa pensée, et non d'après celle d'un autre, il unit continuellement deux opérations ; plus il se rend fort et robuste, plus il devient sensé et judicieux. C'est le moyen d'avoir un jour ce qu'on croit incompatible, et ce que presque tous les grands hommes ont réuni : la force du corps et celle de l'ame, la raison d'un sage et la vigueur d'un athlète. »

« Non-seulement ces exercices continuels, ainsi laissés à la seule direction de la nature, en fortifiant le corps n'abrutissent point l'esprit, mais au contraire ils forment en nous la seule espèce de raison, dont le premier âge soit susceptible, et la plus nécessaire à quelque âge que ce soit. Ils nous apprennent à bien connoître l'usage

de nos forces, et les rapports de nos corps aux corps environnans.»

« Un enfant est moins grand qu'un homme; il n'a ni sa force ni sa raison ; mais il voit et entend aussi bien que lui, ou à très-peu près ; il a le goût aussi sensible quoiqu'il l'ait moins délicat, et distingue aussi bien les odeurs quoiqu'il n'y mette pas la même sensualité. Les premières facultés qui se forment et se perfectionnent en nous, sont les sens. Ce sont donc les premières qu'il faudroit cultiver; ce sont les seules qu'on oublie, ou celles qu'on néglige le plus. »

« Exercer les sens, n'est pas seulement en faire usage, c'est apprendre à bien juger par eux, et à tirer de chacun d'eux tout le parti possible. Nous observons que les aveugles ont le tact plus sûr et plus fin que nous; parce que, n'étant pas guidés par la vue, ils sont forcés d'apprendre à tirer uniquement du premier sens les jugemens que nous fournit l'autre. Pourquoi donc ne nous exerce-t-on pas à marcher comme eux dans l'obscurité, à connoître les corps que nous pouvons atteindre, à juger des objets qui nous environnent, à faire, en un mot, de nuit et sans lumières, tout ce qu'ils font de jour et sans yeux? tant que le soleil luit nous avons sur eux l'avantage; dans les ténèbres ils sont nos

guides à leur tour. Nous sommes aveugles la moitié de la vie ; avec la différence que les vrais aveugles savent toujours se conduire, et que nous n'osons faire un pas au cœur de la nuit. On a de la lumière, me dira-t-on : Eh quoi ! toujours des machines ! Qui vous répond qu'elles vous suivront par-tout au besoin ? Pour moi, j'aime mieux qu'*Émile* ait des yeux au bout de ses doigts, que dans la boutique d'un chandelier. »

« Quoique le toucher répandu sur la surface entière de notre corps, comme une garde continuelle, pour nous avertir de ce qui peut l'offenser, soit par-là même celui de tous nos sens dont nous avons le plus fréquent exercice ; ses jugemens restent pourtant imparfaits et grossiers, parce que nous mêlons continuellement à son usage celui de la vue, et que l'œil atteignant à l'objet plutôt que la main, l'esprit juge presque toujours sans elle. En revanche, les jugemens du tact sont les plus sûrs, précisément parce qu'ils sont les plus bornés ; car ne s'étendant qu'aussi loin que nos mains peuvent atteindre, ils rectifient l'étourderie des autres sens qui s'élancent au loin sur des objets qu'ils apperçoivent à peine ; au lieu que tout ce qu'apperçoit le toucher, il l'apperçoit bien. »

«Il y a des exercices qui émoussent le sens du toucher et le rendent plus obtus : d'autres, au contraire, l'aiguisent et le rendent plus délicat et plus fin. Cette différence est sensible dans l'usage des instrumens de musique. Le toucher dur et meurtrissant du violoncelle, de la contrebasse, du violon même, en rendant les doigts plus flexibles, racornit leurs extrémités. Le toucher lisse et poli du clavecin les rend aussi flexibles et plus sensibles en même temps. En ceci donc le clavecin est à préférer. »

» Il importe que la peau s'endurcisse aux impressions de l'air, et puisse braver ses altérations ; car c'est elle qui défend tout le reste. A cela près, je ne voudrois pas que la main trop servilement appliquée aux mêmes travaux, vînt à s'endurcir, ni que sa peau devenue presque osseuse perdît ce sentiment exquis, qui donne à connoître quels sont les corps sur lesquels on la passe. Mais pourquoi faut-il que mon élève soit forcé d'avoir toujours sous ses pieds une peau de bœuf ? Quel mal y auroit-il que la sienne propre pût au besoin lui servir de semelle ? Il est clair qu'en cette partie, la délicatesse de la peau ne peut jamais être utile à rien, et peut souvent beaucoup nuire. Éveillés à minuit, au cœur de l'hiver, par l'ennemi dans leur ville, les Genevois

trouvèrent plutôt leurs fusils que leurs souliers. Si nul d'eux n'avoit su marcher nupieds, qui sait si Genève n'eût point été prise ? »

« Armons toujours l'homme contre les accidens imprévus. Qu'*Émile* coure les matins à pieds nus, en toute saison, par la chambre, par l'escalier, par le jardin : loin de l'en gronder, je l'imiterai : seulement j'aurai soin d'écarter le verre. Du reste, qu'il apprenne à faire tous les pas qui favorisent les évolutions du corps, à prendre dans toutes les attitudes une position aisée et solide. Une assiette assurée a toujours de la grace ; et les postures les plus fermes sont aussi les plus élégantes. »

« Tout ce qui donne du mouvement au corps sans le contraindre, est toujours facile à obtenir des enfans les plus indolens, pourvu qu'on sache s'y prendre comme il faut.

« Il s'agissoit, pour moi, d'exercer à la course un enfant indolent et paresseux, qui ne se portoit pas de lui-même à cet exercice ni à aucun autre, quoiqu'on le destinât à l'état militaire. La difficulté étoit d'autant plus grande, que, suivant mes principes, je ne voulois lui prescrire absolument rien. J'avois banni de mes droits les exhortations, les promesses, les me-

naces, l'émulation, le desir de briller; comment lui donner celui de courir, sans lui rien dire? Courir moi-même eût été un moyen peu sûr et sujet à inconvénient. D'ailleurs, il s'agissoit encore de tirer de cet exercice quelque objet d'instruction pour lui. Voici comment je m'y pris :

« En m'allant promener avec lui les après-midi, je mettois quelquefois dans ma poche deux gâteaux d'une espèce qu'il aimoit beaucoup; nous en mangions chacun un à la promenade (*), et nous revenions fort contens. Un jour, il s'apperçut que j'avois trois gâteaux : il en auroit pu manger six sans s'incommoder : il dépêche promptement le sien, pour me demander le troisième. *Non*, lui dis-je, *je le mangerois fort bien moi-même, ou nous le partagerions; mais j'aime mieux le voir disputer à la course par ces deux petits garçons que voilà.* Je les appelai. Je leur montrai le gâteau, et leur

(*) Promenade champêtre, comme on verra dans l'instant. Les promenades publiques des villes sont pernicieuses aux enfans de l'un et de l'autre sexe. C'est là qu'ils commencent à se rendre vains et à vouloir être regardés; c'est au Luxembourg, aux Tuileries, sur-tout au Palais-royal, que la belle jeunesse de Paris va prendre cet air impertinent et fat, qui la rend si ridicule, et la fait huer et détester dans toute l'Europe. *Émile*, tome 1, liv. 2.

proposai la condition. Ils ne demandèrent pas mieux. Le gâteau fut posé sur une grande pierre qui servit de but : la carrière fut marquée. Nous allâmes nous asseoir. Au signal donné, les petits garçons partirent. Le victorieux se saisit du gâteau, et le mangea sans miséricorde, aux yeux des spectateurs et du vaincu. »

« Cet amusement valoit mieux que le gâteau; mais il ne prit pas d'abord, et ne produisit rien. Je ne me rebutai ni ne me pressai : l'institution des enfans est un métier où il faut savoir perdre du temps pour en gagner. Nous continuâmes nos promenades : souvent on prenoit trois gâteaux, quelquefois quatre, et de temps à autre il y en avoit un, même deux, pour les coureurs. Si le prix n'étoit pas grand, ceux qui le disputoient n'étoient pas ambitieux. Celui qui le remportoit, étoit loué, fêté; tout se faisoit avec appareil. Pour donner lieu aux révolutions et augmenter l'intérêt, je marquois la carrière plus longue, j'y souffrois plusieurs concurrens. A peine étoient-ils dans la lice, que tous les passans s'arrêtoient pour les voir; les acclamations, les cris, les battemens de mains les animoient. Je voyois quelquefois mon petit bon-homme tressaillir, se lever, s'écrier, quand l'un étoit près d'atteindre ou

de

de passer l'autre ; c'étoient pour lui les jeux Olympiques. »

« Ennuyé de voir toujours manger sous ses yeux des gâteaux, qui lui faisoient grande envie, monsieur le Chevalier s'avisa de soupçonner enfin que bien courir pouvoit être bon à quelque chose ; et voyant qu'il avoit aussi deux jambes, il commença de s'essayer en secret. Je me gardai d'en rien voir ; mais je compris que mon stratagême avoit réussi. Quand il se crut assez fort, il affecta de m'importuner pour avoir le gâteau restant. Je le refuse ; il s'obstine, et d'un air dépité, il me dit à la fin : Hé bien ! mettez-le sur la pierre, marquez le champ, et nous verrons. *Bon !* lui dis-je en riant, *est-ce qu'un Chevalier sait courir ? Vous gagnerez plus d'appétit, et non de quoi le satisfaire.* Piqué de ma raillerie, il s'évertue et remporte le prix, d'autant plus aisément que j'avois fait la lice très-courte, et pris soin d'écarter le meilleur coureur. On conçoit comment, ce premier pas étant fait, il me fut aisé de le tenir en haleine. Bientôt il prit un tel goût à cet exercice, que, sans faveur, il étoit presque sûr de vaincre mes polissons à la course, quelque longue que fût la carrière. »

« Cet avantage obtenu, en produisit un autre, auquel je n'avois pas songé. Quand

il remportoit rarement le prix, il le mangeoit presque toujours seul, ainsi que faisoient ses concurrens : mais en s'accoutumant à la victoire, il devint généreux, et il partageoit souvent avec les vaincus. Cela me fournit à moi-même une observation morale, et j'appris par-là quel étoit le vrai principe de la générosité. »

« Quand un enfant joue au volant, il s'exerce l'œil et le bras à la justesse : quand il fouette un sabot, il accroît sa force en s'en servant, mais sans rien apprendre. J'ai demandé quelquefois pourquoi l'on n'offroit pas aux enfans les mêmes jeux d'adresse qu'ont les hommes ; la paume, le mail, l'arc, le ballon, les instrumens de musique. On m'a répondu que quelques-uns de ces jeux étoient au-dessus de leurs forces, et que leurs membres et leurs organes n'étoient pas assez formés pour les autres. Je trouve ces raisons mauvaises. Un enfant n'a pas la taille d'un homme, et ne laisse pas de porter un habit fait comme le sien. On proportionneroit à son âge et à ses forces les instrumens qu'on lui mettroit en main. Vous préférez le volant, parce qu'il fatigue moins, et qu'il est sans danger. Vous avez tort par ces deux raisons. Le volant est un jeu de femmes. Leur blanche peau ne doit pas s'endurcir aux meurtrissures,

et ce ne sont pas des contusions qu'attendent leurs visages. Mais nous, faits pour être vigoureux, croyons-nous le devenir sans peine ? et de quelle défense serons-nous capables, si nous ne sommes jamais attaqués ? On joue toujours lâchement les jeux, où l'on peut être mal-adroit sans risque; un volant qui tombe ne fait du mal à personne, mais rien ne dégourdit les bras comme d'avoir à couvrir la tête; rien ne rend le coup d'œil si juste que d'avoir à garantir les yeux. S'élancer d'un bout d'une salle à l'autre, juger le bond d'une balle encore en l'air, la renvoyer d'une main forte et sûre; de tels jeux conviennent à l'homme, et servent à le former.»

«Les fibres d'un enfant, dit-on, sont trop molles. Elles ont moins de ressort, mais elles en sont plus flexibles. Son bras est foible, mais enfin c'est un bras; on en doit faire, proportion gardée, tout ce qu'on fait d'une autre machine semblable. Les enfans n'ont dans les mains nulle adresse : c'est pour cela que je veux qu'on leur en donne. Un homme aussi peu exercé qu'eux n'en auroit pas davantage. Nous ne pouvons connoître l'usage de nos organes qu'après les avoir employés. Il n'y a qu'une longue expérience qui nous apprenne à tirer parti de nous-mêmes; et cette expé-

rience est la véritable étude, à laquelle on ne peut trop tôt nous appliquer.

Tout ce qui se fait, est faisable. Or, rien n'est plus commun que de voir des enfans adroits et découplés, avoir dans les membres la même agilité que peut avoir un homme. Dans presque toutes les foires on en voit, faire des équilibres, marcher sur les mains, sauter, danser sur la corde. Qui est-ce qui n'a pas oui parler de la troupe pantomime du célèbre *Nicolini* ? Quelqu'un a-t-il jamais remarqué dans ces enfans des mouvemens moins développés, des attitudes moins gracieuses, une oreille moins juste, une danse moins légère, que dans les danseurs tout formés ? Qu'on ait d'abord les doigts épais, courts, peu mobiles, les mains potelées et peu capables de rien empoigner; cela empêche-t-il que plusieurs enfans ne sachent écrire ou dessiner à l'âge où d'autres ne sayent pas encore tenir le crayon ni la plume ? Tout Paris se souvient encore de la petite Angloise qui faisoit, à dix ans, des prodiges sur le clavecin. »

« Tous ces exemples et cent mille autres prouvent, ce me semble, que l'inaptitude qu'on suppose aux enfans pour nos exercices, est imaginaire; et que si on ne les voit point réussir dans quelques-uns, c'est qu'on ne les y a jamais exercés. »

« On me dira que je tombe ici, par rapport au corps, dans le défaut de la culture prématurée, que je blâme dans les enfans par rapport à l'esprit. La différence est très-grande ; car l'un de ces progrès n'est qu'apparent, mais l'autre est réel. J'ai prouvé que l'esprit qu'ils paroissent avoir, ils ne l'ont pas ; au lieu que tout ce qu'ils paroissent faire, ils le font. D'ailleurs, on doit toujours songer que tout ceci n'est ou ne doit être que jeu, direction facile et volontaire des mouvemens que la nature leur demande, art de varier leurs amusemens pour les leur rendre plus agréables et plus instructifs même, sans que jamais la moindre contrainte les tourne en travail : car enfin de quoi s'amuseront-ils, dont je ne puisse faire un objet d'instruction pour eux ? Au lieu que lorsqu'il faut nécessairement leur apprendre ceci ou cela, comme qu'on s'y prenne (*), il est toujours impossible qu'on en vienne à bout sans contrainte, sans fâcherie et sans ennui. »

En conseillant, avec l'instituteur d'*Émile*, d'exercer beaucoup les sens dans la pre-

---

(*) Expression populaire, pour *de quelque manière qu'on s'y prenne*, qui est mieux dit, comme nous l'avons déjà observé dans une autre citation du même Auteur.

mière jeunesse, nous ne prétendons pas borner comme lui presque toute l'éducation de cet âge à la culture du corps. Nous voulons seulement qu'on lui donne les soins les plus ordinaires, comme étant ceux dont l'enfance est le plus susceptible, en attendant que le jugement plus mûri et la raison plus formée permettent de donner à l'esprit et à l'ame une culture plus assidue et bien plus importante.

Avec ces restrictions, que la sagesse et la saine raison prescrivent, la méthode de M. *Rousseau* peut avoir de grands avantages. Indépendamment de ceux qu'on a déjà vus, tandis que votre élève se livrera sans gêne et sans entraves aux exercices du corps, que demande son âge, il n'épiera point vos mœurs avec une curieuse jalousie, et ne se fera point un plaisir secret de vous prendre en faute. Cet inconvénient qu'on prévient par-là est très-grand. Un des premiers soins des enfans, est de découvrir le foible de ceux qui les gouvernent. Ce penchant porte à la méchanceté, mais il n'en vient pas : il vient du besoin d'éluder une autorité qui les importune. Surchargés du joug qu'on leur impose, ils cherchent à le secouer ; et les défauts qu'ils trouvent dans les maîtres, leur fournissent de bons moyens pour cela. Cepen-

dant l'habitude se prend d'observer les gens par leurs défauts, et de se plaire à leur en trouver.

L'enfant d'ailleurs, se livrant tout entier à ces exercices du corps, avec une douce liberté dont vous l'y laisserez jouir, ne vous voyant point attentif à le contrarier, ne se défiant point de vous, n'ayant rien à vous cacher, il ne vous trompera point, ne vous mentira point; il se montrera tel qu'il est sans crainte, vous pourrez l'étudier tout à votre aise, et disposer tout autour de lui les leçons que vous voulez lui donner, sans qu'il pense jamais en recevoir aucune.

« L'art du maître, dit M. *Rousseau*, est de savoir, sans qu'il le paroisse, tout mettre à profit pour l'instruction de son élève, et de la déguiser sous l'appât de l'amusement. Nous allons dîner dans une maison opulente. Nous trouvons les apprêts d'un festin, beaucoup de monde, beaucoup de laquais, beaucoup de plats, un service élégant et fin. Tout cet appareil de plaisir et de fête a quelque chose d'enivrant, qui porte à la tête quand on n'y est pas accoutumé. Je pressens l'effet de tout cela sur mon jeune élève. Tandis que le repas se prolonge, tandis que les services se succèdent, tandis qu'autour de la table règnent mille propos bruyans, je m'approche de

son oreille, et je lui dis : *Par combien de mains estimeriez-vous bien qu'ait passé tout ce que vous voyez sur cette table, avant que d'y arriver* (*) ? Quelle foule d'idées j'éveille dans son cerveau par ce peu de mots ! Il m'interroge, je refuse de répondre, je le renvoie à un autre temps ; il s'impatiente, il oublie de manger et de boire, il brûle d'être hors de table pour m'entretenir à son aise. Quel objet de sa curiosité ! quel texte pour son instruction ! Avec un jugement sain que j'ai travaillé à former en lui, que pensera-t-il du luxe, quand il trouvera que toutes les régions du monde ont été mises à contribution, que vingt millions de mains, peut-être, ont long-temps travaillé, qu'il en a coûté la vie à des milliers d'hommes, et tout cela pour lui présenter en pompe à midi, ce qu'il va déposer le soir dans sa garde-robe ? »

« Épiez avec soin les conclusions secrètes qu'il tire en son cœur de toutes ses observations. Au lieu de celles que vous pensez, il pourra être tenté de tourner ses réflexions dans un autre sens, et de se

---

(*) Autrefois on disoit presque toujours *avant que de* M. de *Wailly* est pour supprimer le *que*, parce qu'il est inutile, et que le style en est plus doux. C'est aujourd'hui l'usage le plus commun.

regarder comme un personnage important au monde, en voyant tant de soins concourir pour apprêter son dîner. Si vous pressentez ce raisonnement, vous pouvez aisément le prévenir avant qu'il le fasse, ou du moins en effacer aussitôt l'impression par des rapports sensibles et toujours à sa portée. »

« La comparaison d'un dîner simple et rustique, préparé par l'exercice, assaisonné par la faim, par la liberté, par la joie, avec son festin si magnifique et si compassé, suffira pour lui faire sentir que tout l'appareil du festin ne lui ayant donné aucun profit réel, son estomac se trouvant également rempli, et ayant goûté tout autant et peut-être plus de véritable plaisir à la table champêtre du paysan qu'à celle du financier, il n'y avoit rien à l'une de plus qu'à l'autre, qu'il pût raisonnablement regarder comme à lui. Rappelez-vous bien ces deux repas, pourra lui dire un sage gouverneur, et décidez en vous-même lequel vous avez fait avec le plus de plaisir; auquel vous avez remarqué le plus de joie, auquel on a mangé de plus grand appétit, bu plus gaiement, ri de meilleur cœur; lequel a duré le plus long-tems sans ennui et sans avoir besoin d'être renouvelé par d'autres services? Cependant voyez la différence : ce pain bis que vous trouvez si

bon, vient du blé recueilli par ce paysan; son vin noir et grossier, mais désaltérant et sain, est du crû de sa vigne; le linge vient de son chanvre filé l'hiver par sa femme, par ses filles, par sa servante: nulles autres mains que celles de sa famille, n'ont fait les apprêts de sa table; le moulin le plus proche et le marché voisin, sont les bornes de l'univers pour lui. En quoi donc avez-vous réellement joui de tout ce qu'ont fourni de plus les pays éloignés et les mains de tant d'hommes sur l'autre table? Si tout cela ne vous a pas fait faire un meilleur repas, qu'avez-vous gagné à cette abondance? Qu'y avoit-il là qui fût fait pour vous? Si vous eussiez été le maître de la maison, pourra-t-il ajouter, tout cela vous fût resté plus étranger encore; car le soin d'étaler aux yeux des autres votre jouissance, eût achevé de vous l'ôter: vous auriez eu la peine, et eux le plaisir.»

« Ce discours peut être fort beau, mais il ne vaut rien pour *Émile* dont il passe la portée, et à qui l'on ne dicte point ses réflexions. Parlez-lui donc plus simplement: Après ces deux épreuves, dites-lui quelque matin: *Où dînerons-nous aujourd'hui? Autour de cette montagne d'argent qui couvre les trois quarts de la table, et de ces parterres de fleurs*

de papier qu'on sert au dessert sur des miroirs ? parmi ces femmes en grand panier qui vous traitent en marionnettes, et veulent que vous ayiez dit ce que vous ne savez pas ? Ou bien dans ce village, à deux lieues d'ici, chez ces bonnes gens qui nous reçoivent si joyeusement, et nous donnent de si bonne crême ? Le choix d'*Émile* n'est pas douteux ; car il n'est ni babillard, ni vain ; il ne peut souffrir la gêne, et tous nos ragoûts fins ne lui plaisent point ; mais il est toujours prêt à courir en campagne, et il aime fort les bons fruits, les bons légumes, la bonne crême et les bonnes gens. »

« Le goût que je suppose dans mon élève pour la campagne, est un fruit naturel de son éducation. D'ailleurs, n'ayant rien de cet air fat et requinqué qui plaît tant aux femmes, il en est moins fêté que d'autres enfans ; par conséquent il se plaît moins avec elles et se gâte moins de leur société, dont il n'est pas encore en état de sentir le charme. Je me suis gardé de lui apprendre à leur baiser la main, à leur dire des fadeurs, pas même à leur marquer préférablement aux hommes les égards qui leur sont dûs : je me suis fait une inviolable loi de n'exiger rien de lui, dont la raison ne fût à sa portée ; et il n'y a point de raison pour un enfant de traiter un sexe autre-

ment que l'autre. Mais revenons. Chemin faisant, la réflexion vient d'elle-même. L'enfant voit que cette multitude d'hommes qui travaillent pour ces grands repas, perdent bien leurs peines, ou songent encore plus à leurs intérêts qu'à nos plaisirs. »

C'est sur-tout parmi les jeux, dans ces temps où le cœur livré à la joie se développe, qu'un enfant se fait mieux connoître : un maître habile sait en profiter, et faire tourner le plaisir même à l'utilité de son élève. C'est le moment de l'accoutumer à la douceur, à la complaisance, à la modération, à la politesse, de lui apprendre sur-tout à être beau joueur; ce qui fait honneur dans la société.

Mêlez l'instruction avec le jeu : mais quittez les leçons dès qu'elles peuvent ennuyer. Que la sagesse ne se montre à votre élève que par intervalles, et avec un visage riant. Semez de fleurs l'aurore de sa vie; c'est des fleurs que naissent les fruits. S'il se faisoit une idée triste et sombre de ses devoirs, vous travailleriez en vain à lui en inspirer l'amour.

Un grand défaut des éducations ordinaires, est de mettre tout le plaisir d'un côté, et tout l'ennui de l'autre; tout l'ennui dans l'étude, tout le plaisir dans les divertissemens. Quel parti voulez-vous qu'un

enfant prenne ? De détester l'étude, et de courir ardemment après les jeux. Tâchez donc de changer cet ordre. Rendez le travail agréable, cachez-le sous l'apparence de la liberté et du plaisir. Souffrez qu'il interrompe quelquefois l'étude par de petites saillies de divertissement. Les enfans ont besoin de ces distractions pour délasser leur esprit. Les jeux, dit *Quintilien*, sont utiles aux enfans, parce qu'après leurs récréations ils apportent plus de force et un cœur plus courageux à l'étude. Laissez la vue de l'enfant se promener un peu : permettez-lui même de temps en temps quelque digression ou quelque jeu ; puis ramenez-le doucement à son devoir. Une trop grande exactitude à exiger des études sans interruption, nuit beaucoup aux enfans, quoiqu'elle soit plus commode pour ceux qui les gouvernent, et qui par cette raison la préfèrent.

Mais aussi ôtez à leurs divertissemens tout ce qui peut les passionner trop. Ceux qu'ils aiment le mieux, sont ceux où le corps est en mouvement : ils sont contens, pourvu qu'ils changent souvent de place : un volant ou une boule les amusera. Ainsi il ne faut pas être en peine de leurs jeux : ils en inventent assez eux-mêmes. Il suffit de les laisser faire, de les observer

avec un visage gai, et de les modérer dès qu'ils s'échauffent trop. Tout ce qui sert à délasser l'esprit, à lui offrir une variété agréable, et satisfaire sa curiosité pour les choses utiles, les jeux d'industrie qui renferment quelque instruction, tout cela peut être employé dans leurs plaisirs, et aura son usage en son temps. Mais il ne faut pas forcer leur goût là-dessus : on ne doit que leur offrir des ouvertures. Un jour viendra que leur corps sera moins disposé à se remuer, et leur esprit agira davantage.

Cependant le soin qu'on prendra d'assaisonner de plaisir les occupations sérieuses, servira beaucoup à ralentir l'ardeur de la jeunesse pour les divertissemens dangereux. Craignez sur-tout de lui faire sentir et aimer ces grands plaisirs qui ébranlent l'ame fortement, tels que sont ceux des théâtres, où des parens insensés ont la malheureuse foiblesse de mener leurs enfans, parce qu'ils le desirent ou sous prétexte de les former, mais en effet pour commencer à les corrompre et à les perdre. Le moindre mal qui puisse en arriver, est de leur ôter le goût des plaisirs purs et innocens de leur âge, et d'être cause qu'on ne sait plus à quoi les amuser. Quand ils y ont été une fois, ils veulent y aller toujours, parce que cela leur a beaucoup plu, et

ils s'ennuient où ils s'amusent moins. Car il en est des divertissemens comme des mets : quand on s'est accoutumé aux choses de haut goût, les viandes communes et simplement assaisonnées deviennent fades et insipides. Les plaisirs vifs et piquans ébranlent et altèrent la constitution de l'ame, comme les vins frélatés qui plaisent d'abord plus que les naturels, mais dérangent et gâtent la santé.

« Quelqu'un de ma connoissance, dit M. l'abbé *Gérard*, se souviendra toujours que dans sa plus tendre jeunesse, et presque dans son enfance, la récompense d'un prix obtenu au collége, fut pour lui d'être mené à l'Opéra qu'il n'avoit jamais vu. Le premier essai de ce spectacle sur son ame, fut de lui causer une espèce de délire, dont il ne revint que long-temps après. Jamais le souper qui suivit ne lui parut si long : il n'aspiroit qu'au moment où il pourroit, seul avec lui-même, faire revivre toutes les images dont il s'étoit rempli, tous les sentimens qu'il avoit éprouvés. Une partie de la nuit se passa dans ces agitations, et rien, comme il l'a depuis avoué, ne contribua davantage à développer de si bonne heure et avec tant de force, les passions qui l'égarèrent long-temps. »

Un Italien, connu et célèbre par ses pièces de théâtre (*), représente avec beaucoup de force et de vérité les effets des spectacles par rapport à la jeunesse :

« Communément, dit-il, jusqu'à l'âge de dix ans les enfans sont très-bien élevés : depuis dix ans jusqu'à quinze l'éducation foiblit, et les enfans commencent à être gâtés, souvent même par leur père et par leur mère : enfin depuis quinze ans jusqu'à vingt, les jeunes gens, maîtres de leurs actions, achèvent eux-mêmes de se corrompre. Les parens sont pour l'ordinaire plus occupés de l'extérieur, que du fond et de l'essentiel de l'éducation de leurs enfans. On ne s'attache à leur apprendre

(*) *Riccoboni*, acteur célèbre en Italie et en France, et qui a beaucoup écrit sur son art. Il s'exprime ainsi sur les Spectacles, dans la Préface de son *Traité de la Réformation du Théâtre* : « Je crois que c'étoit précisément à un homme tel que moi, qu'il convenoit d'écrire sur cette matière, et cela par la même raison que celui qui s'est trouvé au milieu de la contagion, et qui a eu le bonheur de s'en sauver, est plus en état d'en faire une description exacte.... Je l'avoue donc avec sincérité ; je sens dans toute son étendue le grand bien que produiroit la suppression entière du Théâtre, et je conviens sans peine de tout ce que tant de personnes graves et d'un génie supérieur ont écrit sur cet objet. »

que la politesse, les belles manières et l'usage du monde, en sorte qu'à dix ans ils sont en état de paroître dans ce qu'on appelle les meilleures compagnies, où l'on a grand soin de les présenter. C'est là qu'ils entendent parler de toutes sortes de matières, qui peuvent ou exciter leur curiosité, ou développer les germes de leurs passions. Et c'est là que dans un âge encore tendre et si susceptible des impressions du vice, ils commencent à le connoître et à se familiariser avec lui. »

« Ces principes de corruption reçoivent une nouvelle force des spectacles publics, où les pères et les mères ont l'imprudence de s'empresser à conduire leurs enfans de l'un et de l'autre sexe. Or quelles atteintes mortelles ne doivent pas donner à leur innocence le nombre infini de maximes empestées, qui se débitent dans les tragédies, dans les opéra, et les expressions, les images licencieuses que présentent les comédies ? Ils ne les effacent jamais de leur mémoire. Ils voient des grands, des personnes élevées en dignité, des vieillards, leurs parens eux-mêmes y applaudir. Ils s'imaginent que tout ce qu'on leur expose est à retenir. Ils agissent en conséquence, lorsqu'ils jouissent de leur liberté; et les voilà corrompus dans le cœur et dans l'esprit pour le reste de leur vie. »

« Mais, dit-on, quel inconvénient y a-t-il qu'ils entendent parler de la passion de l'amour ? Il faut bien qu'ils la connoissent tôt ou tard. C'est ce que je suis très-éloigné de croire : on doit toujours ignorer le libertinage. Mais quand cette passion seroit traitée avec plus de réserve sur le théâtre, il n'y auroit pas moins d'inconvénient, et si j'ose le dire, moins de cruauté à leur donner sur une matière si délicate, des leçons prématurées et infiniment dangereuses, et à leur faire courir le risque de perdre leur innocence, avant même qu'ils sachent quel est son prix, et combien cette perte est affreuse et irréparable. Mais les parens s'intéresseront-ils à leur conserver cette vertu, s'ils n'en connoissent pas eux-mêmes le prix ? Cependant ils sont ensuite au désespoir, quand leurs enfans donnent dans des désordres préjudiciables à leur fortune ou à leur honneur, et dont ils sont la première cause. »

Au lieu donc de ces grands et bruyans plaisirs, encore plus dangereux et plus à craindre pour les enfans que pour les autres, parce qu'ils sont moins en état de résister à ce qu'ils sentent, et qu'ils veulent toujours être émus ; tenez-les le plus longtemps que vous pourrez, dans le goût des plaisirs simples et innocens. Qu'il ne leur

faille ni mets exquis et recherchés, souvent pernicieux au corps; ni divertissemens violens et passionnés, aussi pernicieux à l'ame. Et pour cela, qu'on n'en parle jamais devant eux, comme il n'arrive que trop souvent, de manière à piquer leur curiosité et à éveiller leurs desirs pour ces sortes d'amusemens. Procurez-en de meilleurs et de plus convenables à leur âge, qui puissent les amuser sans péril, et vous fournir même l'occasion de les instruire sans gêne néanmoins, sans contrainte et sans affectation.

Le règle de rendre l'instruction agréable à un enfant, doit être sans exception. Il faut même que dès le premier moment où l'on aura jugé convenable de lui apprendre à lire, on lui en fasse un amusement et un plaisir. On y réussira si l'on ne s'y prend pas trop tôt, et si l'on a soin d'exciter en lui le desir d'apprendre. Mais avant tout, et dès la première enfance, il faut s'attacher à la belle prononciation. Le détail où nous allons entrer ne paroîtra minutieux et inutile qu'aux personnes qu'il n'intéresse pas, qui n'ont point d'enfans ou de jeunes parens qui le soient. Mais comme il n'est pas fait pour elles, il leur sera libre de le passer. C'est à l'utilité publique, et non au plaisir ou au goût de quelques-uns, qu'on doit consacrer ses travaux.

I. *La Prononciation.*

Si une mère prononce bien elle-même, et qu'elle tienne ses enfans auprès d'elle, sans les abandonner à des personnes grossières, comme il arrive souvent, elle peut être sûre d'avoir décidé pour toujours de la prononciation de ses enfans. L'oreille qui n'entend que de beaux sons et des inflexions nettes, les saisit correctement, et les transmet à la langue avec une fidélité parfaite : c'est un écho ; c'est le langage de la mère trait pour trait. Cet accent enchanteur qui réveille l'attention, qui charme les oreilles, et que nulle leçon ne peut enseigner, est l'ouvrage infaillible d'une mère et d'une gouvernante qui parlent bien.

Les parens ne sauroient veiller avec trop de soin à ce que toutes les personnes qui servent ou qui fréquentent leurs enfans, n'aient rien de mauvais dans les termes ni dans la prononciation. Les premières impressions vicieuses en ce genre, deviennent comme une seconde nature, qu'il est presque impossible de changer dans la suite. Ce point étoit regardé chez les Romains, comme le plus essentiel après les mœurs, et *Quintilien* veut qu'on l'étende jusqu'aux nourrices mêmes. Avant tout, dit ce sage

Instituteur, que le langage des nourrices n'ait rien de vicieux. Ce sont elles que l'enfant entendra d'abord, ce sont leurs paroles qu'il s'efforcera d'imiter et de rendre. Qu'il ne s'accoutume donc point à un langage qu'il lui faudra désapprendre (*). Il vaut mieux ne savoir rien que de savoir mal. On rapporte du célèbre poëte et musicien *Timothée*, qui vivoit du temps d'Alexandre, qu'il prenoit le double du prix ordinaire de ses leçons, à ceux qui avoient déjà eu d'autres maîtres ; parce qu'il y avoit, disoit-il, double peine à prendre : l'une, de leur faire oublier ce qu'ils avoient appris, l'autre, de les instruire de nouveau.

Les enfans entendent parler dès leur naissance. On leur parle, non-seulement avant qu'ils comprennent ce qu'on leur dit, mais avant qu'ils puissent rendre les voix qu'ils entendent. « Je ne désapprouve pas, dit l'Auteur d'*Émile*, que la nourrice amuse l'enfant, par des chants et par des accents très-gais et très-variés ; mais je désapprouve qu'elle l'étourdisse incessamment d'une multitude de paroles inutiles auxquelles il ne comprend rien, que le ton qu'elle y met. Je voudrois que les premières articulations

(*) *Inst. lib.* 1.

qu'on lui fait entendre, fussent rares, faciles, distinctes, et souvent répétées, et que les mots, qu'elle expriment ne se rapportassent qu'à des objets sensibles qu'on peut d'abord montrer à l'enfant. »

« Lorsque les enfans commencent à parler, c'est une pédanterie insupportable et un soin des plus superflus, de s'attacher à corriger dans eux toutes les petites fautes contre l'usage, desquelles ils ne manquent jamais de se corriger d'eux-mêmes avec le temps. Parlez toujours correctement devant eux, faites qu'ils ne se plaisent avec personne autant qu'avec vous, et soyez sûr qu'insensiblement leur langage s'épurera sur le vôtre, sans que vous les ayiez jamais repris. »

« Mais un abus d'une toute autre importance, et qu'il n'est pas moins aisé de prévenir, c'est qu'on se presse trop de les faire parler, comme si l'on avoit peur qu'ils n'apprissent pas à parler d'eux-mêmes. Cet empressement indiscret produit un effet directement contraire à celui qu'on cherche. Ils en parlent plus tard, plus confusément; l'extrême attention qu'on donne à tout ce qu'ils disent les dispense de bien articuler; et comme ils daignent à peine ouvrir la bouche, plusieurs d'entre eux en conservent toute leur vie un vice de prononcia-

tion, et un parler confus qui les rend presque inintelligibles. »

« J'ai beaucoup vêcu parmi les paysans, et n'en ouïs (*) jamais grasséyer aucun, ni homme ni femme, ni fille ni garçon. D'où vient cela ? les organes des paysans sont-ils autrement construits que les nôtres ? Non, mais ils sont autrement exercés. Vis-à-vis de ma fenêtre est un tertre sur lequel se rassemblent, pour jouer, les enfans du lieu. Quoiqu'ils soient assez éloignés de moi, je distingue parfaitement tout ce qu'ils disent. Tous les jours mon oreille me trompe sur leur âge ; j'entends des voix d'enfans de dix ans, je regarde, je vois la stature et les traits d enfans de trois à quatre. Je ne borne pas à moi seul cette expérience. Les personnes qui viennent me voir, et que je consulte exprès là-dessus, tombent tous dans la même erreur. Ce qui la produit, est que jusqu'à cinq ou six ans les enfans des villes élevés dans la chambre et sous l'aile d'une gouvernante, n'ont besoin que de marmoter pour se faire entendre ; si-tôt qu'il remuent les lèvres, on prend

(*) Il eût été plus régulier de dire et *je n'en ouïs*. Les pronoms personnels doivent se répéter, quand un des verbes a une négation et que l'autre n'en a point.
Wailly.

peine à les écouter ; on leur dicte des mots qu'ils rendent mal, et à force d'y faire attention, les mêmes gens étant sans cesse autour d'eux, devinent ce qu'ils ont voulu dire plutôt que ce qu'ils ont dit.

A la campagne, c'est toute autre chose (*). Une paysanne n'est pas sans cesse autour de son enfant, il est forcé d'apprendre à dire très-nettement et très-haut ce qu'il a besoin de lui faire entendre. Aux champs les enfans épars, éloignés du père, de la mère et des autres enfans, s'exercent à se faire entendre à distance, et à mesurer la force de la voix sur l'intervalle qui les sépare de ceux dont ils veulent être entendus. Voilà comment on apprend véritablement à prononcer, et non pas en bégayant quelques voyelles à l'oreille d'une gouvernante attentive. Aussi quand on interroge l'enfant d'un paysan, la honte peut l'empêcher de répondre, mais ce qu'il dit, il

(*) Il falloit dire : *C'est tout autre chose. Tout*, mis pour *quoique*, *très* ou *entièrement*, ne se décline jamais qu'avant un adjectif féminin qui commence par une consonne, *elles sont toutes consolées*, c'est-à-dire entièrement consolées : on devroit, pour éviter l'équivoque, faire alors *tout* indéclinable, comme on dit *tout* savant, *tout* éclairés qu'ils sont, elle est *tout* comme les autres.

le

le dit nettement ; au-lieu qu'il faut que la Bonne serve d'interprète à l'enfant de la ville, sans quoi l'on n'entend rien à ce qu'il grommelle entre ses dents. »

« En grandissant, les garçons devroient se corriger de ce défaut dans les colléges, et les filles dans les pensions : en effet, les uns et les autres parlent en général plus distinctement, que ceux qui ont été toujours élevés dans la maison paternelle. Mais ce qui les empêche d'acquérir jamais une prononciation aussi nette que celle des paysans, c'est la nécessité d'apprendre par cœur beaucoup de choses, et de réciter tout haut ce qu'ils ont appris. Car en étudiant, ils s'habituent à bredouiller, à prononcer négligemment et mal : en récitant c'est pis encore ; ils recherchent leurs mots avec effort, ils traînent et alongent leurs syllabes. Il n'est pas possible que quand la mémoire vacille, la langue ne balbutie aussi. (*) Ainsi se contractent ou se conservent les vices de la prononciation. »

« Je conviens que le peuple et les villageois tombent dans une autre extrémité ; qu'ils parlent presque toujours plus haut

---

(*) *Aussi. Ainsi.* Cette consonnance trop voisine est désagréable. Il n'est pas rare de trouver dans cet Écrivain de ces négligences de style.

qu'il ne faut; qu'en prononçant trop exactement, ils ont les articulations fortes et rudes ; qu'ils ont trop d'accent ; qu'ils choisissent mal leurs termes , etc. Mais premièrement, cette extrémité me paroît beaucoup moins vicieuse que l'autre, attendu que la première loi du discours étant de se faire entendre, la plus grande faute qu'on puisse faire, est de parler sans être entendu. Se piquer d'ailleurs de n'avoir point d'accent , c'est se piquer d'ôter aux phrases leur grace et leur énergie. L'accent est l'ame du discours; il lui donne le sentiment et la vérité. L'accent ment moins que la parole. C'est peut-être pour cela que les gens bien élevés le craignent tant. C'est de l'usage de tout dire sur le même ton, qu'est venu celui de persiffler les gens sans qu'ils le sentent. A l'accent proscrit, succèdent des manières de prononcer ridicules et affectées. Cette affectation de paroles et de maintien, est ce qui rend l'abord du François repoussant et désagréable aux autres Nations. Au lieu de mettre de l'accent dans son parler, il y met de l'aîr : ce n'est pas le moyen de prévenir en sa faveur. »

« Tous ces petits défauts de langage, qu'on craint tant de laisser contracter aux enfans, ne sont rien ; on les prévient ou on les corrige avec la plus grande facilité : mais

ceux qu'on leur fait contracter en rendant leur parler sourd, confus, timide, en critiquant incessamment leur ton, en épluchant tous leurs mots, ne se corrigent jamais. »

« Lorsque l'enfant commence à balbutier, ne vous tourmentez pas si fort à deviner ce qu'il dit. Prétendre être toujours écouté, est encore une sorte d'empire ; et l'enfant n'en doit exercer aucun. Bien moins encore faut-il se hâter d'exiger qu'il parle : il saura bien parler de lui-même à mesure qu'il en sentira l'utilité. »

« On remarque, il est vrai, que ceux qui commencent à parler fort tard, ne parlent jamais si distinctement que les autres ; mais ce n'est pas parce qu'ils ont parlé tard, que l'organe reste embarrassé, c'est au contraire parce qu'ils sont nés avec un organe embarrassé qu'ils commencent tard à parler ; car sans cela, pourquoi parleroient-ils plus tard que les autres ? ont-ils moins l'occasion de parler, et les y excite-t-on moins ? au contraire, l'inquiétude que donne ce retard, aussitôt qu'on s'en apperçoit, fait qu'on se tourmente beaucoup plus à les faire balbutier que ceux qui ont articulé de meilleure heure ; et cet empressement mal-entendu peut contribuer beaucoup à

rendre confus leur parler, qu'avec moins de précipitation ils auroient eu le temps de perfectionner davantage. Nous avons connu une jeune fille qui a parlé fort tard, soit par nonchalance ou pour d'autres causes. On ne l'a point pressée, et depuis elle a parlé très-bien, et a su réparer le temps perdu. »

« Les enfans qu'on presse trop de parler, n'ont le temps ni d'apprendre à bien prononcer, ni de bien concevoir ce qu'on leur fait dire. Au lieu que quand on les laisse aller d'eux-mêmes, ils s'exercent d'abord aux syllabes les plus faciles à prononcer, et y joignant peu à peu quelque signification qu'on entend par les gestes, ils vous donnent leurs mots avant de recevoir les vôtres. Cela fait qu'ils ne reçoivent ceux-ci qu'après les avoir entendus. N'étant point pressés de s'en servir, ils commencent par bien observer quel sens vous leur donnez; et quand ils s'en sont assurés, ils les adoptent. »

« L'homme a trois sortes de voix, qui sont, la voix *parlante* ou articulée, la voix *chantante* ou musicale, et la voix *pathétique* ou oratoire, qui sert de langage aux passions et qui anime le chant et la parole. Toutes

les passions ont leur accent (*) : on fait un reproche, on querelle, on se plaint; on interroge, on répond, on s'écrie, avec des tons différens; et la voix humaine est si flexible, qu'elle prend naturellement et sans effort toutes les formes, propres à caractériser la pensée ou le sentiment. Car non-seulement elle s'élève ou s'abaisse; mais elle se fortifie ou s'affoiblit, se durcit ou s'amollit, s'enfle ou se rétrécit, s'aigrit ou s'adoucit au gré des passions de l'ame. »

(*) *Accent*, est proprement une certaine inflexion de la voix qui s'élève ou qui s'abaisse. L'accent *oratoire* est une inflexion de voix qui résulte, non comme l'accent *prosodique* de la syllabe matérielle qu'on prononce, mais du sens qu'elle sert à former dans la phrase où elle se trouve. L'accent *musical* consiste, ainsi que les précédens, à élever la voix ou à la baisser, mais avec cette différence essentielle, qu'il en subordonne l'abaissement ou l'élévation à des intervalles certains et mesurés. L'accent *national* ou *provincial*, embrasse tout ce qui a rapport à la prononciation; et par conséquent, outre les inflexions de la voix, elle comprend aussi la quantité qui alonge ou qui abrége les syllabes : ce qui forme proprement l'accent *prosodique*. Ainsi l'accent Gascon, outre qu'il élève la voix où il ne faut pas, abrége beaucoup de syllabes longues; et l'accent Normand, outre qu'il baisse souvent la voix où il ne faut pas, alonge beaucoup de syllabes brèves.

« L'enfant a, ainsi que l'homme, les trois sortes de voix dont on vient de parler, sans les savoir allier de même : il a comme nous, le rire, les cris, les plaintes, l'exclamation, les gémissemens ; mais il ne sait pas en mêler les inflexions aux deux autres voix. Une musique parfaite, est celle qui réunit le mieux ces trois voix. Les enfans sont incapables de cette musique-là, et leur chant n'a jamais d'ame. De même, dans la voix parlante, leur langage n'a point d'accent ; ils crient, mais ils n'accentuent pas ; et comme il y a peu d'énergie dans leur discours, il y a peu d'accent dans leur voix. Notre élève aura le parler plus uni, plus simple encore, parce que ses passions, n'étant pas éveillées, ne mêleront point leur langage au sien. N'allez donc pas lui donner à réciter des rôles de tragédie et de comédie, ni vouloir lui apprendre, comme on dit, à déclamer. Il aura trop de sens pour savoir donner un ton à des choses qu'il ne peut entendre, et de l'expression à des sentimens qu'il n'éprouva jamais.

Apprenez-lui à parler uniment, clairement ; à bien articuler, à prononcer exactement et sans affectation, à connoître et à suivre l'accent grammatical et la prosodie ; à donner toujours assez de voix pour être entendu, mais à n'en donner jamais plus

qu'il ne faut : défaut ordinaire aux enfans élevés dans les colléges. En toute chose rien de superflu. »

« De même, dans le chant, rendez sa voix juste, égale, flexible et sonore, son oreille sensible à la mesure et à l'harmonie, mais rien de plus. La musique imitative et théâtrale n'est pas de son âge. Je ne voudrois pas même qu'il chantât des paroles : s'il en vouloit chanter, je tâcherois de lui faire des chansons exprès, intéressantes pour son âge, et aussi simples que ses idées. »

II. *La Lecture.*

M. *Pluche* est d'avis que l'on commence de faire apprendre à lire dès l'âge de quatre ou cinq ans. J'avoue, ajoute-t-il, que vouloir si-tôt montrer à lire à un enfant, d'un air aussi sérieux qu'on a coutume de le faire, c'est un moyen ou de l'enterrer bientôt, ou de le dégoûter pour toujours de toute lecture. Il faut donc mettre de l'agrément dans les études, et en gouverner avec dextérité les commencemens aussi bien que toute la suite. L'enfant ne sait et ne veut que jouer. Nous lui ferons donc un jeu des lettres et de la première lecture. Or, s'il ne s'agit que de jouer, on peut commencer dès l'âge de quatre ans.

L'instituteur d'*Émile*, qui aime rarement à être de l'avis des autres, ne veut pas que l'on commence si-tôt. *A peine*, dit-il, *à douze ans Émile saura-t-il ce que c'est qu'un livre.* Nous ne croyons pas que beaucoup de parens sensés veuillent adopter cette méthode : au moins nous ne la leur conseillons pas. Il nous paroît penser bien plus juste dans ce qu'il ajoute. « Les enfans ne peuvent rien apprendre dont ils ne sentent l'avantage actuel et présent, soit d'agrément, soit d'utilité : autrement, quel motif les porteroit à l'apprendre ? L'art de parler aux absens et de les entendre, l'art de leur communiquer au loin, sans médiateur, nos sentimens, nos volontés, nos desirs, est un art dont l'utilité peut être rendue sensible à tous les âges. Par quel prodige cet art si utile et si agréable est-il devenu un tourment pour l'enfance ? parce qu'on la contraint de s'y appliquer malgré elle, et qu'on le met à des usages auxquels elle ne comprend rien. Un enfant n'est pas fort curieux de perfectionner l'instrument avec lequel on le tourmente. Mais faites que cet instrument serve à ses plaisirs, et bientôt il s'y appliquera malgré vous. »

« On se trompe encore, en voulant les rendre attentifs à des considérations qui ne les touchent en aucune manière, comme

celle de leur intérêt à venir, de leur bonheur étant hommes, de l'estime qu'on aura pour eux quand ils seront grands; discours qui, tenus à des êtres dépourvus de toute prévoyance, ne signifient absolument rien pour eux. L'intérêt présent; voilà le grand mobile, le seul qui mène sûrement et loin. *Émile* reçoit quelquefois de son père, de sa mère, de ses parens, de ses amis, des billets d'invitation pour un dîné, pour une promenade, pour une partie sur l'eau, pour voir quelque fête publique. Ces billets sont courts, clairs, nets, bien écrits. Il faut trouver quelqu'un qui les lui lise: ce quelqu'un, ou ne se trouve pas toujours à point nommé, ou rend à l'enfant le peu de complaisance que l'enfant eut pour lui la veille. Ainsi l'occasion, le moment se passe. On lui lit enfin le billet, mais il n'est plus temps. Ah! si l'on eût su lire soi-même! On en reçoit d'autres; ils sont si courts! Le sujet en est si intéressant! On voudroit essayer de les déchiffrer, on trouve tantôt de l'aide et tantôt des refus. On s'évertue; on déchiffre enfin la moitié d'un billet; il s'agit d'aller demain manger de la crême.... On ne sait où, ni avec qui.... Combien on fait d'efforts pour lire le reste! »

On a cherché, on a inventé diverses méthodes d'apprendre à lire aux enfans. Un moyen plus sûr, et qu'on oublie toujours, est le desir d'apprendre. Donnez à l'enfant ce desir : toute méthode lui sera bonne.

Locke veut qu'il apprenne à lire avec des dés. *Pluche* propose l'écran percé de deux ou trois petites ouvertures, au travers desquelles on montre les lettres les unes après les autres, et dont il explique le mécanisme. (*)

Une des pratiques les plus faciles peut-être, et les plus agréables aux enfans, pour apprendre sans peine et bientôt à lire, est la *caisse à lettres* ; nous en avons vu plus d'une heureuse expérience. Cette caisse est composée d'autant de cases ou loges qu'il y a de lettres dans l'alphabet. On colle au-dessus de chaque loge la lettre qui doit y être renfermée et répétée plusieurs fois : on en fait imprimer ou écrire à la main un certain nombre, sur des moitiés ou des tiers de cartes. On commence par les voyelles, en y joignant l'*y* grec. On place

(*) *Spectacle de la Nature*, tome VI, page 137, de l'Édit. en 7 volumes. *L'Éducation des Garçons.*

ensuite les consonnes, au nombre desquelles on mettra le *j* et le *v*, qui sont de véritables consonnes, et qu'on peut faire prononcer *je* et *ve*, avec le son de l'*e* muet, ainsi que la plupart des autres consonnes: ce qui sera beaucoup plus facile pour epeler. Après les consonnes on met nos voyelles nasales *an*, *en*, etc. puis les syllabes de deux lettres, et enfin celles de trois, qui sont d'un si grand secours pour apprendre à lire en peu de temps.

Un des grands avantages de cette méthode, est de ne mettre sous les yeux de l'enfant qu'un objet à la fois; au lieu que la lettre qu'on lui montre dans un livre, est accompagnée de deux cents autres. Vous voulez qu'il n'en voie qu'une: cela passe ses forces, et il en voit toujours deux cents.

Nous ne dirons rien du soin qu'on prend de lui promettre ce coffret, long-temps avant l'exécution, de le faire construire proprement afin de flatter ses yeux, et de ne le lui montrer que quand il est en belle humeur ou qu'il le demande. On le lui refusera lorsqu'on ne sera pas content de lui. Tout cela irritera ses desirs. Il faut s'y prendre de manière que cet exercice, toujours plein de gaieté, toujours mis de côté

avant l'arrivée du dégoût, devienne en lui une passion.

Lorsque l'enfant connoît bien toutes les lettres et toutes les syllabes, on lui fait composer des mots entiers à la façon des imprimeurs : ce qui lui plaît et l'amuse beaucoup. La plus grande peine de cet âge léger et volage, est de demeurer en place. Un livre n'est pas seulement propre à lui brouiller l'esprit par la pluralité des figures ; il l'afflige encore, parce qu'il l'arrête et le colle malgré lui à un même endroit. La caisse ou coffret à lettres y remédie agréablement, en lui donnant occasion d'exercer à la fois toutes ses puissances. Il y fait usage de ses yeux, de ses mains, et ce qui est pour lui le point le plus important, il peut y faire usage de ses pieds, en plaçant la caisse sur une table, et lui faisant apporter les lettres sur une autre. Il lui faut tirer les cartes de leurs loges, les ranger dans un alignement qui devient une affaire, reporter ensuite les cartes dans leurs loges ; et recommencer plusieurs fois les voyages.

Nous ne donnons pas ces petites choses pour de grandes. Mais tout ce qui peut faciliter l'instruction, diminuer la peine et le travail aux personnes qui enseignent, prévenir l'ennui et le dégoût à un âge qui en est si susceptible, doit être précieux aux

parens et aux Instituteurs. Lorsque les enfans connoîtront toutes leurs lettres, en commençant d'abord par les grandes, parce qu'elles sont plus sensibles et plus frappantes ; il faut avoir soin de leur donner des tables syllabiques, imprimées ou écrites très-lisiblement. On y mettra nos trois sortes d'*e* principaux, qui sont le muet, le fermé, le long : celui-ci pour la prononciation, ayant beaucoup d'analogie avec l'*e* ouvert, excepté qu'il est plus ouvert et qu'on met un peu plus de temps à le prononcer, suffira pour les enfans à qui il est bon de ne pas trop multiplier les distinctions. Il faudra les tenir et les exercer sur ces tables jusqu'à ce qu'ils les sachent parfaitement, et qu'ils puissent dire sur-le-champ la syllabe qu'on leur montrera. On sera étonné de la facilité avec laquelle ils liront ensuite dans les livres. Il faudra

(*) On peut leur dresser quatre sortes de tables syllabiques. La première de deux lettres, comme *ba*, *bè*, *bê*, *be*, *bi*, *bo*, *bu* ; en y ajoutant *ai*, *ei*, *oi*, *au*, *eau*, *eu*, *œu*, *ou*. La seconde de trois lettres, comme *bal*, *bel*, *bil*, *bol*, *bul-bar*, *ber*, *bir*, *bor*, *bur*. La troisième des diphtongues *an* et *au*, comme *ban*, *ben*, *bin*, *bon*, *bun-bau*, *beu*, *boi*, *bou*, *bui*. La quatrième des syllabes *la* et *ra*, comme *bla*, *blé*, *blê*, *ble*, *bli*, *blo*, *blu-bra*, *bré*, *brê*, *bre*, *bri*, *bro*, *bru*.

commencer par un livre facile, tel qu'un catéchisme, dans lequel il apprendra en même temps les premiers élémens de la Religion, un livre de prières, imprimé en gros caractères, ou autre semblable. Il faut dans les commencemens leur faire toujours épeler deux ou trois fois, et lire ensuite de même ce qu'ils auront épelé. En paroissant retarder par cette voie, on s'appercevra bientôt qu'on aura beaucoup avancé.

Dès que l'enfant commencera de lire seul, ce qui ne tardera pas en suivant la méthode qu'on vient de donner, il y a un moyen sûr de l'affermir dans la lecture et d'en accélérer les progrès; c'est de lui mettre entre les mains de jolies fables, un livre rempli d'histoires courtes, curieuses et divertissantes, relié proprement, imprimé en beaux caractères et orné de belles figures. Tout ce qui réjouit l'imagination, inspire l'amour et le desir. S'il s'attriste de le lui voir enlever, il le reprendra avec un plus grand plaisir et une nouvelle ardeur. Racontez-lui des choses amusantes, que vous aurez lues dans un livre en sa présence : il souhaitera de lui-même d'aller à la source. On a, depuis peu, donné dans cette vue, deux petits ouvrages, intitulés : *Historiettes et Conversations à l'usage des enfans*

*qui commencent à lire, par M. de V**** Nous n'avions encore rien en ce genre.

Les deux choses qui gâtent tout, dit M. *de Fénélon*, c'est qu'on leur fait apprendre à lire d'abord en latin, ce qui leur ôte tout le plaisir de la lecture, et qu'on veut les accoutumer à lire avec une emphase forcée et ridicule. Laissez le vôtre prononcer naturellement comme il parle, sans traîner ni chanter. Ne le fatiguez pas même pour le faire lire exactement. Lorsque sa langue sera dénouée, sa poitrine plus forte, et l'habitude de lire plus grande, il lira sans peine, plus distinctement et avec plus de grace.

III. *L'Écriture.*

La lecture devenue libre et ferme, sera suivie de l'*Écriture*, qu'on lui apprendra de même en jouant. On peut s'en tenir d'abord à lui faire passer fréquemment une plume bien tenue, et trempée dans l'encre, sur tous les traits d'une bonne écriture, formée avec un crayon ou un poinçon. L'assouplissement des doigts et la facilité d'exécuter légèrement divers traits, devroient être le travail des premiers mois, plutôt que la forme des lettres, qui n'est plus qu'un jeu quand la main est bien déliée. Il viendra un temps où l'affermissement de

l'esprit et de la main lui facilitera les principes d'une écriture régulière, qu'un bon maître lui donnera.

Les enfans se portent d'eux-mêmes à tracer des figures sur le papier ; et pour peu qu'on aide cette inclination, sans la gêner trop, ils formeront des lettres en se jouant. Une libre curiosité, sans aucune image triste de leçon réglée, excitera bien plus leur esprit qu'une règle prescrite par l'autorité, et qu'une nécessité exigée par la crainte.

Cherchez tous les moyens de lui faire aimer les choses que vous exigez de lui. En avez-vous quelqu'une de difficile ou désagréable à proposer, faites-lui entendre que la peine sera bientôt suivie du plaisir. Faites-lui connoître l'utilité des choses que vous lui enseignez : sans cela l'étude lui paroîtroit un travail stérile et épineux. Rendez-lui raison de tout ce que vous lui enseignez. Montrez-lui toujours un but solide et agréable qui l'anime et le soutienne dans le travail. Faites-lui en voir, s'il en est déjà capable, l'usage par rapport au commerce du monde et aux devoirs des conditions. Dites-lui que c'est pour le mettre en état de bien faire ce qu'il fera un jour, et d'exercer avec honneur les emplois qui lui seront confiés, ou pour se

rendre digne d'en avoir, pour se former le jugement et perfectionner son esprit. Gardez-vous bien d'employer jamais la menace de le faire étudier ou de l'assujettir à quelque règle : il faut faire le moins de règles qu'on peut ; et lorsqu'on ne peut éviter d'en faire quelqu'une, il la faut faire passer doucement, sans lui donner ce nom ; et montrer toujours quelque raison de commodité, pour faire une chose dans un temps ou dans un lieu plutôt que dans un autre.

A mesure que sa raison augmentera, vous raisonnerez de plus en plus avec lui sur le besoin et la nécessité de son éducation. Mais ayez soin de lui faire sentir tout l'avantage qu'il peut retirer, pour le moment même : encouragez-le par des récompenses bien ménagées et proportionnées à son âge ; s'il est un peu lent à comprendre, ne le reprenez point rudement, vous le rendriez encore plus stupide. Commencez par les choses les plus aisées et les plus faciles.

C'est pour cela qu'une excellente méthode, et qui nous a réussi à nous-mêmes, est de faire, avant l'étude de la Grammaire latine, précéder celle de la Grammaire françoise. Un des grands avantages de cette pratique est d'épargner bien des peines et

des impatiences aux maîtres, bien des réprimandes et des châtimens aux enfans, en rendant leur tâche plus agréable et moins difficile. Ils apprendront plus volontiers ce qu'ils comprendront mieux ; et quand ils sauront bien les règles de leur propre langue, ils auront beaucoup d'avance et de facilité pour apprendre celles de la langue des anciens Romains. (*)

On pourroit en même temps leur faire apprendre les plus belles fables de nos meilleurs fabulistes, et sur-tout de *la Fontaine*, dont on choisira les plus gaies et les plus riantes ; à moins qu'on n'aime mieux, avec l'auteur d'*Émile*, renvoyer la partie des fables à un temps plus reculé. Les raisons qu'il apporte en faveur de son sentiment, nous paroîtroient sans réplique, si la plupart des enfans ne s'arrêtoient à l'écorce, sans pénétrer plus avant.

(*) M. *de Wailly* a fait dans cette vue un abrégé de sa Grammaire Françoise : il est beaucoup meilleur que celui de M. *Restaut*. On a aussi de M. *Lhomond*, Professeur en l'Université de Paris, des *Élémens*, un peu trop courts, *de la Grammaire Françoise*, dont il y a déjà plusieurs éditions, ainsi que de ses *Élémens de la Grammaire Latine* à l'usage des Colléges. L'*Épitome Historiæ sacræ* du même, est fort bien fait, et très-propre à initier les enfans aux premières versions.

Nous allons mettre sous les yeux les principales observations qu'il fait à ce sujet. Nous y joindrons les nôtres, et nous laisserons au lecteur à juger et à se décider.

IV. *Les Fables.*

« *Émile* n'apprendra jamais rien par cœur, pas même des fables, pas même celles de *la Fontaine*, toutes naïves, toutes charmantes qu'elles sont. Comment peut-on s'aveugler assez pour appeler les fables, la morale des enfans, sans songer que l'apologue en les amusant, les abuse ; et que séduits par le mensonge, ils laissent échapper la vérité ? Les fables peuvent instruire les hommes, mais il faut dire la vérité nue aux enfans. Si-tôt qu'on la couvre d'un voile, ils ne se donnent plus la peine de le lever. »

« On fait apprendre les fables de *la Fontaine* à tous les enfans, et il n'y en a pas un seul qui les entende. Il s'y trouve nécessairement des idées qu'un enfant ne peut saisir ; et le tour même de la poésie, en les lui rendant plus faciles à retenir, les lui rend plus difficiles à concevoir. Sans citer cette multitude de fables, qui n'ont rien d'intelligible ni d'utile pour les enfans, et qu'on leur fait indiscrètement apprendre avec les autres, parce qu'elles s'y trouvent

mêlées ; bornons-nous à celles que l'auteur semble avoir faites spécialement pour eux. »

« Je ne connois dans tout le Recueil de *la Fontaine* que cinq ou six fables, où brille éminemment la naïveté puérile. De ces cinq ou six, je prends pour exemple la fable *du Corbeau et du Renard*, parce que c'est celle que les enfans saisissent le mieux, celle qu'ils apprennent avec le plus de plaisir, enfin, un de ses chefs-d'œuvre. Qu'on me permette donc de la suivre et de l'examiner en peu de mots :

Maître Corbeau sur un arbre perché. Que signifie ce mot de *maître* devant un nom propre ? Quel sens a-t-il dans cette occasion ? L'on ne dit pas ordinairement *sur un arbre perché*, mais *perché sur un arbre*. Par conséquent il faut parler des inversions de la poésie, il faut dire ce que c'est que prose et que vers, et encore ne sais-je si l'enfant ne rapportera pas toujours le mot *perché* à l'arbre plutôt qu'au corbeau.

Tenoit en son bec un fromage. Comment concevra-t-il qu'un corbeau tienne un fromage à son bec, et le concevons-nous bien nous-mêmes ?

Maître Renard par l'odeur alléché. Encore un *maître* ! Mais pour celui-ci c'est à bon titre : il est maître-passé dans les tours

de son métier. *Alléché* : ce mot n'est plus en usage. Il le faut expliquer : il faut dire qu'on ne l'emploie plus qu'en vers. L'enfant demandera peut-être pourquoi l'on parle autrement en vers qu'on prose. Que lui répondrez-vous ? *Alléché par l'odeur d'un fromage.* Ce fromage tenu par un corbeau *perché sur un arbre*, devoit avoir beaucoup d'odeur pour être senti par le renard dans un taillis ou dans son terrier, et pour l'attirer. Cela est-il vraisemblable ?

Lui tint à peu près ce langage. Les renards parlent donc ? Ils parlent donc la même langue que les corbeaux, comme s'ils vivoient et demeuroient ensemble.

Eh ! bon jour, monsieur du Corbeau. Voilà un titre d'honneur, que l'enfant voit tourner en dérision, avant même qu'il sache que c'en est un.

Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau ! Faites sentir à l'enfant la différence de *joli* et de *beau*, et comment le renard semble se reprendre et se corriger, pour enchérir sur sa flatterie. (*)

(*) Voyez le tome III, page 73.

Le teint, la taille, la proportion et la régularité des traits, forment les *belles* personnes : les *jolies* le sont par les agrémens, la vivacité des yeux, l'air et tournure gracieuse du visage, quoique moins régu-

Sans mentir, si votre ramage. Où en sera l'enfant, si vous lui apprenez que le renard ne dit *sans mentir* que parce qu'il ment ?

Se rapporte à votre plumage. Que signifie ce mot de *rapporter*, pour un enfant ?

Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois. Qu'est-ce qu'un *phénix ?* Oiseau fabuleux et imaginaire de la menteuse antiquité. Quel discours figuré ! Le flatteur ennoblit son langage et lui donne plus de dignité, pour le rendre plus séduisant. Un enfant entendra-t-il cette finesse ? Sait-il seulement, peut-il savoir ce que c'est qu'un style noble et un style bas ?

A ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie; et pour montrer sa belle voix. Il faut supposer que l'enfant a entendu croasser des corbeaux : sans cela que comprendra-t-il à cette ironie, qui n'est d'ailleurs, à la bien prendre, qu'un mensonge figuré.

Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie. Ce vers est admirable : l'harmonie seule fait image : je vois un grand vilain bec

---

lières, dit l'Abbé *Girard* dans ses *Synonymes François.* Cet excellent Ouvrage, où l'Auteur prouve évidemment que notre langue n'a pas deux mots qui signifient précisément la même chose, doit être lu et consulté souvent par ceux qui veulent parler avec justesse.

ouvert ; j'entends tomber le fromage à travers les branches. Mais ces sortes de beautés sont perdues pour les enfans.

Le Renard s'en saisit, et dit : Mon bon monsieur. Voilà donc déjà la bonté transformée en bêtise : assurément on ne perd pas de temps pour instruire l'enfance.

Apprenez que tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute. Jamais enfant de dix ans n'entendit ces deux vers-là.

Cette leçon vaut bien un fromage sans doute. La pensée est très-bonne. Mais il y aura bien peu d'enfans qui sachent comparer une leçon à un fromage, et qui ne préférassent le fromage à la leçon. Il faut donc leur faire entendre que ce propos n'est qu'une raillerie. Que de finesse pour des enfans !

Le Corbeau honteux et confus. Pléonasme inexcusable. L'enfant voyant répéter la même chose en d'autres termes, apprend à parler lâchement.

Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus. Quel est le sot de maître qui ose expliquer à l'enfant ce que c'est qu'un jurement ? et un jurement fait pour un sujet si léger, est-il une bien saine instruction ? »

« Passons maintenant à la morale qu'offre la fable. Je demande si c'est à des enfans

de six ans qu'il faut apprendre qu'il y a des hommes qui flattent et mentent pour leur profit. On pourroit tout au plus leur apprendre qu'il y a des railleurs, qui se moquent de la sotte vanité des petits garçons. Mais le fromage gâte tout : on leur apprend moins à ne pas le laisser tomber de leur bec, qu'à le faire tomber du bec d'un autre. Et c'est là le second inconvénient des fables, dont la morale est tellement mêlée et si disproportionnée à leur âge, qu'elle les porteroit au vice plutôt qu'à la vertu. »

« Dans la fable qu'on vient de voir, les enfans se moquent du *Corbeau* et s'affectionnent tous au *Renard*. Dans celle de la *Cigale*, vous croyez leur donner la *Cigale* pour modèle ; et point du tout, c'est la *Fourmi* qu'ils choisiront. On n'aime point à s'humilier. Ils prendront toujours le beau rôle : c'est le choix de l'amour propre, c'est un choix très-naturel. Or quelle horrible leçon pour l'enfance ! Le plus odieux de tous les monstres seroit un enfant avare et dur, qui sauroit ce qu'on lui demande et ce qu'il refuse. La *Fourmi* fait plus encore ; elle lui apprend à railler dans ses refus et à insulter à l'indigence. »

« Dans toutes les fables où le *Lion* est un des personnages, comme c'est d'ordi-

naire

naire le plus brillant, l'enfant ne manque point de se faire lion; et quand il préside à quelque partage, bien instruit par son modèle, il a grand soin de s'emparer de tout. Mais quand le *Moucheron* terrasse le *Lion*, c'est une autre affaire : alors l'enfant n'est plus lion, il est moucheron : il apprend à tuer un jour à coups d'aiguillon ceux qu'il n'oseroit attaquer de pied ferme. »

« Dans la fable du *Loup maigre* et du *Chien gras*, au lieu d'une leçon de modération qu'on prétend lui donner, il en prend une de licence. Je n'oublierai jamais d'avoir vu beaucoup pleurer une petite fille, qu'on avoit désolée avec cette fable. On eut peine à savoir la cause de ses pleurs, on la sut enfin. La pauvre enfant s'ennuyoit d'être à la chaîne : elle se sentoit le cou pelé, elle pleuroit de n'être pas loup. »

« Ainsi donc la morale de la première fable citée, est pour l'enfant une leçon de la plus basse flatterie; celle de la seconde, une leçon d'inhumanité; celle de la troisième, une leçon d'injustice; celle de la quatrième, une leçon de satire; celle de la cinquième, une leçon d'indépendance. »

« Composons, monsieur de *la Fontaine*. Je promets, quant à moi, de vous lire

avec choix, de vous aimer, de m'instruire dans vos fables : car j'espère ne pas me tromper sur leur objet. Mais pour mon élève, permettez que je ne lui en laisse pas étudier une seule, jusqu'à ce que vous m'ayiez prouvé qu'il est bon pour lui d'apprendre des choses dont il ne comprendra pas le quart ; que dans celles qu'il pourra comprendre, il ne prendra jamais le change, et qu'au lieu de se corriger sur la dupe, il ne se formera pas sur le fripon. » (*)

Toutes ces considérations sans doute sont imposantes, et méritent bien d'être pesées dans la balance de la sagesse. Mais d'abord ne semblent-elles pas perdre un peu de leur poids, par l'espèce de contradiction assez ordinaire à l'Auteur, qu'elles renferment ? D'un côté, il suppose l'esprit des enfans si borné, qu'ils ne sauroient, même avec le secours d'un maître, comprendre le quart des fables les plus simples et les plus claires : d'un autre côté, il leur donne un esprit assez pénétrant pour en démêler le sens caché et en abuser même.

Non, pourroit-on lui dire à son tour ; non, M. *Rousseau*, les enfans ne sont pas

(*) *Émile*, tome I, liv. 2.

tels qu'il vous plaît de les imaginer, pour en étayer vos spécieux paradoxes. Ils ne sont pas si réfléchisseurs que vous le prétendez. Ils ne prennent que ce qu'il y a d'agréable et d'amusant dans ce qu'on leur fait apprendre : ils s'en tiennent au corps de la fable, et vous en abandonnent l'ame, qui n'est pas de leur âge. La plupart se bornent là, et ne vont pas plus avant. Si quelques-uns vouloient plus approfondir, un maître sage et prudent saura prévenir ou arrêter le mal, qui d'ailleurs en toute chose croit toujours à côté du bien. Il aura aussi grand soin de leur bien expliquer les choses qu'il leur fait apprendre. Ce qu'ils pourront en concevoir, sera autant de profit pour le présent; le reste viendra dans la suite.

Avec ces faciles précautions, jointes à un choix judicieux, nous ne voyons pas qu'il y ait beaucoup d'inconvénient à faire apprendre des fables. Elles sont très-propres à donner la première culture à la mémoire, sur-tout celles de *la Fontaine*, qui par leur tour simple, aisé, naturel, y entrent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes. On peut en citer pour exemple l'essai qu'en fit un jour l'abbé *de Pons*, et qui ne tourna pas à sa gloire. Il étoit admirateur aveugle des fables de *la Mothe*, où l'esprit et l'invention

sont prodigués, mais où l'on chercheroit vainement l'ingénieuse simplicité de *la Fontaine*. Lorsque celles de *la Mothe* parurent, on rit beaucoup de voir paroître parmi les acteurs de ces fables, *dom Jugement*, *dame Mémoire* et *demoiselle Imagination*, de voir appeler un cadran un *Greffier solaire*, une citrouille un *Phénomène potager*, une haie le *Suisse d'un jardin*. L'abbé *de Pons*, qui soutenoit contre le public que ces fables étoient un excellent ouvrage, en fit lui-même, sans le vouloir, la critique la plus complète. Il vint un jour au café très-en colère contre un de ses petits-neveux. Il lui avoit donné pour apprendre par cœur deux fables, l'une de *la Fontaine*, et l'autre de *la Mothe*. L'enfant qui n'avoit pas plus de six ans, avoit appris sans peine celle de *la Fontaine*, et n'avoit jamais pu retenir celle de *la Mothe* : ce qui indignoit l'oncle contre le mauvais goût futur de son neveu.

Au reste, M. *Rousseau* lui-même convient ailleurs (*) de l'utilité des fables, pour les jeunes gens. « Le temps des fautes, dit-il, en parlant de l'éducation de l'adolescence, est celui des fables. En censurant le coupable sous un masque étranger, on l'ins-

(*) *Émile*, tome II.

fruit sans l'offenser ; et il comprend alors que l'apologue n'est pas un mensonge, par la vérité dont il se fait l'application. L'enfant qu'on n'a jamais trompé par des louanges, n'entend rien à la fable que j'ai ci-devant examinée ; mais l'étourdi qui vient d'être la dupe d'un flatteur, conçoit à merveille que le *Corbeau* n'étoit qu'un sot. Ainsi d'un fait il tire une maxime ; et l'expérience qu'il eût bientôt oubliée, se grave, au moyen de la fable, dans son jugement. Il n'y a point de connoissance morale qu'on ne puisse acquérir par l'expérience d'autrui ou par la sienne. Dans les cas où cette expérience est dangereuse, au lieu de la faire soi-même, on tire sa leçon de l'histoire. Quand l'épreuve est sans conséquence, il est bon que le jeune homme y reste exposé ; puis, au moyen de l'apologue, on rédige en maximes les cas particuliers qui lui sont connus. »

« Je n'entends pas pourtant que ces maximes doivent être développées ni même énoncées. Rien n'est si vain, si mal-entendu, que la morale par laquelle on termine la plupart des fables ; comme si cette morale n'étoit pas ou ne devoit pas être étendue dans la fable même, de manière à la rendre sensible au lecteur. Pourquoi donc, en ajoutant cette morale à la fin, lui ôter le

plaisir de la trouver de son chef. Le talent d'instruire, est de faire que le disciple se plaise à l'instruction. Or, pour qu'il s'y plaise, il ne faut pas que son esprit reste tellement passif à tout ce que vous lui dites, qu'il n'ait absolument rien à faire pour vous entendre. Il faut que l'amour propre du maître laisse toujours quelque prise au sien ; il faut qu'il se puisse dire ; je conçois, je pénètre, j'agis, je m'instruis. »

« Il faut toujours se faire entendre ; mais il ne faut pas toujours tout dire : celui qui dit tout, dit peu de chose ; car à la fin on ne l'écoute plus. Que signifient ces quatre vers que la *Fontaine* ajoute à la fable de la *Grenouille* qui s'enfle. A-t-il peur qu'on ne l'ait pas compris ? A-t-il besoin, ce grand Peintre, d'écrire les noms au-dessous des objets qu'il peint ? Loin de généraliser par-là sa morale, il la particularise, il la restreint en quelque sorte aux exemples cités, et empêche qu'on ne l'applique à d'autres. Je voudrois qu'avant de mettre les fables de cet Auteur inimitable autre les mains d'un jeune homme, on en retranchât toutes ces conclusions, par lesquelles il prend la peine d'expliquer ce qu'il vient de dire aussi clairement qu'agréablement. Si votre élève n'entend la

fable qu'à l'aide de l'explication, soyez sûr qu'il ne l'entendra pas même ainsi (*).

« Il importeroit encore de donner à ces fables un ordre plus didactique et plus conforme au progrès des sentimens et des lumières du jeune adolescent. Conçoit-on rien de moins raisonnable, que d'aller suivre exactement l'ordre numérique du livre, sans égard au besoin ni à l'occasion ? D'abord le *Corbeau*, puis la *Cigale*, puis la *Grenouille*, puis les deux *Mulets*, etc. J'ai sur le cœur ces deux mulets, parce que je me souviens d'avoir vu un enfant élevé pour la finance, et qu'on étourdissoit de l'emploi qu'il alloit remplir ; lire cette fable, l'apprendre, la dire, la redire cent et cent fois, sans en tirer jamais la moindre objection contre l'état auquel il étoit destiné. Non-seulement je n'ai jamais vu

(*) Cette censure est un peu sévère, et peut-être même paroîtra-t-elle à quelques-uns trop rigoureuse. C'est sans doute une espèce de défaut, qu'une morale inutile ou trop longue, comme celles que *La Fontaine* a mises au commencement ou à la fin de quelques-unes de ses fables. Mais il y en a plusieurs, dont le sens moral échapperoit à bien des personnes, et les fables ne sont pas des énigmes qu'on propose à deviner. La morale la plus agréable et la plus adroite, est celle qui fait corps avec le récit et se met dans la bouche des acteurs.

d'enfans faire aucune application solide des fables qu'ils apprennoient; mais je n'ai jamais vu que personne se souciât de leur faire faire cette application. Le prétexte de cette étude est l'instruction morale ; mais le véritable objet de la mère et de l'enfant n'est que d'occuper de lui toute une compagnie, tandis qu'il récite ses fables. Aussi les oublie-t-il toutes, en grandissant, lorsqu'il n'est plus question de les réciter, mais d'en profiter. Encore une fois, il n'appartient qu'aux hommes de s'instruire dans les fables, et voici pour *Émile* le temps de commencer. »

Ceux qui ne jugeront pas à propos d'attendre si tard, et nous serions assez de leur avis, pourront faire, dans nos meilleurs Fabulistes, un choix des fables qui leur paroîtront les plus capables d'amuser et d'instruire leurs élèves. (*)

(*) Telles sont, par exemple, dans *La Fontaine*, les cent fables suivantes, qu'on pourra de préférence faire apprendre aux jeunes gens. On pourra, si l'on veut, leur faire lire les autres avec attention, et les engager à en rendre compte sur-le-champ.

Liv. I. Fable 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 9, 10, 16, 17, 18, 22.

Liv. II. 2, 3, 5, 8, 9, 11, 14, 15, 16, 19.

Liv. III. 1, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 11, 12, 13, 14, 18.

Outre *la Fontaine*, dont toutes les fables ne sont pas, à beaucoup près, d'un mérite égal, mais dont les plus belles laissent bien loin derrière les meilleures même de tous ceux qui ont couru la même carrière, on en trouvera plusieurs d'excellentes et de très-instructives dans *Richer*, et sur-tout dans *Aubert* et *Florian*.

Sans s'éloigner du naturel et de la simplicité, dit l'Auteur du *Dictionnaire des trois Siècles*, M. l'abbé *Aubert* a eu l'art d'élever le ton de l'apologue, et de lui donner un air de philosophie, qui ne dépare point la fable, quand il est sobrement dispensé. On peut donner à la morale une tournure piquante, en développer les maximes d'une manière ingénieuse, sans déroger au génie fabuliste qui est la simplicité. L'abbé *Aubert* a fait ces tentatives avec un succès qui le

---

Liv. IV. 3, 5, 14, 18, 20.
Liv. V. 2, 3, 5, 8, 9, 10, 13, 14, 17, 18, 20.
Liv. VI. 3, 4, 5, 10, 13, 21.
Liv. VII. 1, 4, 9, 10, 16.
Liv. VIII. 1, 2, 3, 6, 7, 8, 9, 10, 14, 17, 19, 20, 22, 23.
Liv. IX. 2, 3, 4, 5, 9, 14, 16, 17, 18, 19.
Liv. X. 3, 5, 10, 12, 15.
Liv. XI. 3, 6, 8.
Liv. XII. 2, 5, 14, 15, 17, 18.

distinguera toujours. Tout homme de goût sera de l'avis de M. *de Voltaire* au sujet de ses fables des *Fourmis*, et du *Patriarche*, où l'on trouve le sublime et la naïveté fondus ensemble. Ce ne sont pas les seules qui méritent des éloges distingués.

Les nouvelles fables, dont M. *de Florian* vient d'enrichir notre Parnasse, prouvent aussi que, sans être assis à côté de notre divin Fabuliste, on peut encore occuper avec honneur des places infiniment au-dessous de la sienne. Plusieurs de ces fables sont d'un intérêt attendrissant ; d'autres d'une gaieté douce et badine ; d'autres d'une finesse piquante. La morale est généralement bien choisie et bien adaptée au sujet. Sur une centaine de fables qu'il a faites, il y en a les trois quarts de très-jolies, et plusieurs sont de petits chefs-d'œuvre. On pourra en juger par les deux que nous allons transcrire ici, pour servir d'instruction aux jeunes gens et leur donner envie de lire les autres.

Le Danseur de corde et le Balancier.

Sur la corde tendue un jeune voltigeur
Apprenoit à danser ; et déjà son adresse,
Ses tours de force et de souplesse,
Faisoient venir maint spectateur.
Sur son étroit chemin on le voit qui s'avance ;

Le balancier en main, l'air libre, le corps droit,
Hardi, léger autant qu'adroit.
Il s'élève, descend, va, vient, plus haut s'élance;
Retombe, remonte en cadence;
Et semblable à certains oiseaux,
Qui rasent en volant la surface des eaux,
Son pied touche, sans qu'on le voie,
A la corde qui plie et dans l'air le renvoie.
Notre jeune danseur, tout fier de son talent,
Dit un jour : à quoi bon ce balancier pesant,
Qui me fatigue et m'embarrasse ?
Si je dansois sans lui, j'aurois bien plus de grace,
De force et de légéreté.
Aussitôt fait que dit. Le balancier jeté,
Notre étourdi chancelle, étend les bras et tombe.
Il se cassa le nez, et tout le monde en rit.

Jeunes gens, jeunes gens, ne vous a-t-on pas dit,
Que sans règle et sans frein tôt ou tard on succombe.
La vertu, la raison, les lois, l'autorité,
Dans vos desirs fougueux vous causent quelque peine :
C'est le balancier qui vous gêne,
Mais qui fait votre sûreté.

Le Chien coupable.

Mon frère, sais-tu la nouvelle ?
Moufflar, le bon Moufflar, de nos chiens le modèle,
Si redouté des loups, si soumis au berger,
Moufflar vient, dit-on, de manger
Le petit agneau noir, puis la brebis sa mère;
Et puis sur le berger s'est jeté furieux.
— Seroit-il vrai ? — Très-vrai, mon frère.
— A qui donc se fier, grands Dieux!

C'est ainsi que parloient deux Moutons dans la plaine ;
Et la nouvelle étoit certaine.
Moufflar sur le fait même pris,
N'attendoit plus que le supplice ;
Et le fermier vouloit qu'une prompte justice
Effrayât les chiens du pays.
La procédure en un jour est finie.
Mille témoins pour un déposent l'attentat ;
Recolés, confrontés, aucun d'eux ne varie ;
Moufflar est convaincu du triple assassinat,
Moufflar recevra donc deux balles dans la tête,
Sur le lieu même du délit ;
A son supplice qui s'apprête,
Toute la ferme se rendit.
Les agneaux, de Moufflar demandèrent la grace ;
Elle fut refusée. On leur fit prendre place :
Les chiens se rangèrent près d'eux,
Tristes, humiliés, mornes, l'oreille basse,
Plaignant, sans l'excuser, leur frère malheureux.
Tout le monde attendoit, dans un profond silence.
Moufflar paroît bientôt, conduit par deux pasteurs.
Il arrive, et, levant au ciel ses yeux en pleurs,
Il harangue ainsi l'assistance :
« O vous, qu'en ce moment je n'ose et je ne puis
Nommer, comme autrefois, mes frères, mes amis !
Témoins de mon heure dernière,
Voyez où peut conduire un coupable desir !
De la vertu quinze ans j'ai suivi la carrière ;
Un faux pas m'en a fait sortir ;
Apprenez mes forfaits : au lever de l'aurore,
Seul, auprès du grand bois je gardois le troupeau.
Un loup vient, emporte un agneau,
Et tout en fuyant le dévore.
Je cours, j'atteins le loup, qui laissant son festin,
Vient m'attaquer : je le terrasse,
Et je l'étrangle sur la place.

C'étoit bien jusque là : mais, pressé par la faim,
De l'agneau dévoré je regarde le reste ;
J'hésite, je balance.... A la fin cependant
J'y porte une coupable dent.
Voilà de mes malheurs l'origine funeste.
La brebis vient dans cet instant ;
Elle jette des cris de mère....
La tête m'a tourné, j'ai craint que la brebis
Ne m'accusât d'avoir assassiné son fils ;
Et pour la forcer à se taire,
Je l'égorge dans ma colère.
Le berger accouroit armé de son bâton ;
N'espérant plus aucun pardon,
Je me jette sur lui : mais bientôt on m'enchaîne ;
Et me voici prêt à subir
De mes crimes la juste peine.
Apprenez tous du moins, en me voyant mourir,
Que la plus légère injustice
Aux forfaits les plus grands peut conduire d'abord ;
Et que dans le chemin du vice
On est au fond du précipice,
Dès qu'on met un pied sur le bord.

Afin qu'on puisse comparer les deux Fabulistes dont nous avons loué les fables, *Aubert* et *Florian*, et juger mieux de leur faire, on va rapporter aussi du premier quelques fables, dont les jeunes gens pourront également tirer d'utiles instructions. Ils apprendront de la première, à ne pas dédaigner et mépriser dans un âge plus avancé ou dans une fortune plus opulente, ceux qui furent les compagnons assidus et les plus chers amis de leur enfance.

Fanfan et Colas.

Fanfan, gras et vermeil, et marchant sans lisière,
Voyoit son troisième printemps,
D'un si beau nourrisson Perrette toute fière,
S'en alloit à Paris le rendre à ses parens.
Perrette avoit sur sa bourique,
Dans deux paniers mis Colas et Fanfan.
De la riche Chloé celui-ci fils unique,
Alloit changer d'état, de nom, d'habillement;
Et peut-être de caractère.
Colas, lui, n'étoit que Colas,
Fils de Perrette et de son mari Pierre:
Il aimoit tant Fanfan, qu'il ne le quittoit pas;
Fanfan le chérissoit de même.
Ils arrivent. Chloé prend Fanfan dans ses bras:
Son étonnement est extrême,
Tant il lui paroît fort, bien nourri, gros et gras!
Perrette de ses soins est largement payée;
Voilà Perrette renvoyée;
Voilà Colas que Fanfan voit partir:
Trio de pleurs: Fanfan se désespère,
Il aimoit Colas comme un frère:
Sans Perrette et sans lui que va-t-il devenir?
Il fallut se quitter. On dit à la nourrice:
Quand de votre hameau vous viendrez à Paris,
N'oubliez pas d'amener votre fils;
Entendez-vous Perrette? on lui rendra service.
Perrette, le cœur gros, mais plein d'un doux espoir,
De son Colas déjà croit la fortune faite.
De Fanfan cependant Chloé fait la toilette:
Le voilà décrassé, beau, blanc, il falloit voir!
Habit moiré, toquet d'or, riche aigrette.
On dit que le fripon se voyant au miroir,
Oublia Colas et Perrette.

Je voudrois à Fanfan porter cette galette,
Dit la nourrice un jour : Pierre, qu'en penses-tu ?
Pierre y consent; Colas est du voyage.
Fanfan trouva (l'orgueil est de tout âge)
Pour son ami, Colas trop mal vêtu :
Sans la galette, il l'auroit méconnu.
Perrette accompagna ce gâteau d'un fromage,
De fruits et de raisins, doux trésors de Bacchus.
Les présens furent bien reçus;
Ce fut tout: et, tandis qu'elle n'est occupée
Qu'à faire éclater son amour,
Le marmot, lui, bat du tambour,
Traîne son chariot, fait danser sa poupée.
Quand il a bien joué, Colas dit : c'est mon tour.
Mais Colas n'étoit plus son frère;
Fanfan le trouva téméraire;
Fanfan le repoussa d'un air fier et mutin.
Perrette alors prend Colas par la main:
Viens, lui dit-elle avec tristesse,
Voilà Fanfan devenu grand seigneur;
Viens, mon fils, tu n'as plus son cœur.
L'amitié disparoît, où l'égalité cesse.

La Poule et le Poulet.

Certain Auteur raconte qu'un Poulet,
A peine sorti de la coque,
Déjà trottoit, déjà s'émancipoit.
On croiroit, sans mentir, que cet Auteur se moque,
Si chez nous chaque jour pareil cas n'arrivoit.
La Poule, aussi sage que tendre,
Blâmoit son fils de sa témérité.
Quel délire vous prend ? pourquoi ne pas attendre
Que vous puissiez marcher en sûreté?
Les enfans aujourd'hui m'étonnent.

Que ne me laissez-vous guider vos premiers pas :
Mon fils, vous ne connoissez pas
Les dangers qui vous environnent.
Vous marcherez assez, quand l'âge et la raison
Rendront votre importune mère
Moins utile à vos jours et peut-être moins chère.
En attendant, craignez le ciseau de Clothon,
Et laissez-moi fournir jusques-là ma carrière,
Sans voir entrer le deuil en ma maison.
Le Poulet rejeta cette sage leçon.
Ma mère en vérité me paroît singulière
D'affecter un ton si chagrin.
Pour un peu de bon temps que j'ai pris ce matin,
Franchement son humeur est par fois tracassière.
Mais je la laisse dire, et vais toujours mon train.
Le fripon paya cher son naturel mutin.
Un soir, trompant l'œil de la Poule,
Elle avoit des petits en foule.
Le pauvret, sautant comme un fou,
Voletant, culbutant, trottant sans savoir où,
Du poulailler gagna la porte.
Moufflar dormoit. Un Renard étoit là,
Priant les Dieux de faire en sorte
Que le mâtin dormît toute cette nuit-là.
Il apperçut l'imprudente volaille.
Oh ! oh ! dit-il, ceci vaut encore mieux,
Sire Jupin amène ici cette canaille.
Ce que c'est que d'être pieux !
Il dit, et du Poulet ne fit qu'une bouchée.
Le mâtin s'éveilla trop tard.
De vous dire à quel point la Poule en fut touchée ;
Quand j'emploîrois tous les pinceaux de l'art,
Sa douleur ne seroit encore qu'ébauchée.

O nature, à ta voix pourquoi sommes-nous sourds ?
Soins d'un cœur que l'amour tient agité sans cesse,

Flambleaux devant nos pas portés par la tendresse,
A combien de dangers vos généreux secours
Arracheroient notre jeunesse,
Si dans ce temps d'erreurs nous vous suivions toujours.

Nous ne pouvons nous défendre de rapporter encore du même Fabuliste, une jolie fable, qui nous paroît un chef-d'œuvre de sentiment. C'est l'amour maternel peint par lui-même.

La Linotte.

A certaine Linotte un jour on enleva
Le précieux trésor qui tenoit renfermée
Sa tendresse et sa couvée.
Une perfide main avoit fait ce coup-là.
C'étoit le premier fruit d'une heureuse hyménée;
C'étoit sa richesse, son bien;
C'étoit tout. Jugez donc combien fut affligée
Cette bonne mère, à qui rien
N'étoit au monde entier plus cher que sa nichée.
Son amour étoit grand, bien qu'en un petit cœur.
Elle va conter son malheur
Dans tout le voisinage. On la plaint, mais qu'y faire?
Il faut vous consoler, lui dit-on: vos petits
Sont peut-être en bon lieu, bien choyés, bien nourris....
S'ils vivoient seulement, répond la tendre mère!
Ah! croyez que les Dieux en auront eu pitié;
Croyez que de leurs jours le fil si délié
N'a point senti la main de la Parque cruelle.
Eh! quand cela seroit, dit-elle,
Quand la main du trépas les auroit respectés,
Leur perte pour mon cœur en est-elle moins dure?
D'un autre ils prennent leur pâture,
Par un autre ils sont caressés,

Un autre a le plaisir de les voir à toute heure ;
J'en suis seule privée ; il faudra que j'en meure.
Mais si l'on a pour eux des soins vifs, empressés....
On n'en aura jamais assez.
Si cette autre est une mère attentive, zélée,
Sachant ce qu'il leur faut et ce qui leur nuiroit....
Cette main qui sous eux arrange le duvet,
Par l'amour est-elle guidée ?

Pour ceux qui lui doivent le jour,
Tels sont les soucis d'une mère
Sa tendresse est jalouse, inquiète et sincère.
C'est le chef-d'œuvre de l'amour.

Le même Fabuliste nous a donné aussi l'*Amour paternel*, qui doit servir comme de pendant au tableau précédent. Le voici :

Un sage qui touchoit aux bornes de la vie,
Déjà voyoit avec douleur,
Dans un fils qu'il laissoit, sa mémoire flétrie.
Livré tout entier à l'erreur,
Aux feux des passions consumant sa jeunesse ;
Aveugle en ses excès et sourd au repentir,
Ce fils traçoit un avenir
Marqué par les forfaits, l'opprobre et la bassesse.
Remontrances, conseils, complaisance et rigueur,
Tout ce qu'invente enfin l'amour et la sagesse,
Ne pouvoient entamer son inflexible cœur.
Le vice dans son ame étoit inébranlable.
Pourquoi me donniez-vous un enfant si coupable ;
S'écrioit, en pleurant, son père malheureux ?
Mon fils déshonore la terre ;
Dieux cruels, reprenez un don trop dangereux,
Ou ne me laissez plus des entrailles de père.
Sa vue est un poison qui corrompt tous les lieux
Où je passe ma triste vie.

Fils indigne de moi, va, fuis loin de mes yeux,
Porte au-delà des mers ton infame génie.
J'étouffe la nature en mon cœur paternel :
Ne me revois jamais ; et puisse une mort prompte,
T'empêchant d'être un jour encore plus criminel,
Faire oublier bientôt ta naissance et ma honte.
Son fils part, et tandis qu'en chemin il rêvoit.
Sur les moyens d'éviter la disette,
De s'habiller, d'avoir une retraite ;
Son père, qui des yeux cependant le suivoit,
S'apperçut que sa rêverie
Incessamment le conduisoit
Au pied d'une maison d'où l'ardoise pleuvoit :
Sa colère aussitôt s'oublie :
Il tremble pour son sang, il s'agite, il s'écrie :
Malheureux ! ne va pas près de cette maison.
Ce trait de tendresse inouie
Ayant ému son fils, le mit à la raison.

Un père est toujours père ; et quand sa main châtie,
Son cœur en est plus tendre et plus près du pardon.

Ce peu de fables, prises entre plusieurs autres aussi belles, pourra suffire pour donner une idée avantageuse de ces deux estimables Fabulistes, et les faire juger dignes d'occuper un rang distingué dans la bibliothèque des jeunes gens, qui aiment surtout ce genre propre à les amuser et à les instruire. Pour rendre son Recueil encore plus utile, l'abbé *Aubert* a mis à la fin un *Discours* très-instructif *sur la manière de lire ou de réciter les Fables*. Les enfans ne peuvent que gagner beaucoup à être formés

sur les judicieuses règles qu'il y donne. C'est ce qui nous engage à en faire ici un extrait. Tout ce qui peut concourir utilement à l'éducation, est du ressort de ce Traité, et doit naturellement y entrer.

C'est un talent que de savoir bien lire les vers : peu de gens le possèdent : ceux même qui versifient le mieux, ne le connoissent pas. En général, rien ne défigure tant un morceau de poésie, quel qu'il soit, que de le réciter comme font plusieurs, en appuyant lourdement sur chaque syllabe, en coupant régulièrement en deux nos grands vers, et en s'appesantissant sur les rimes. Mais cette grossière déclamation offense sur-tout l'oreille d'un homme de goût, quand il s'agit de fables.

M. *de la Motte* a dit :

Les vers sont enfans de la lyre ;
Il faut les chanter, non les lire.

Voilà un précepte dont je ne conseillerois pas de laisser faire aux jeunes gens l'application : ils ne chantent que trop la plupart, en récitant des pièces de poésie de tout genre ; et cette déclamation ridicule rend maussades, quand ils passent par leur bouche les vers les mieux faits. D'ailleurs, il ne faut pas le prendre dans toute la rigueur du sens. Il convient à l'ode, qui

demande une certaine déclamation mesurée. Le poëme épique, et plus particulièrement encore les drames lyriques sont dans un cas semblable. A l'égard des autres sortes de poésie, ce seroit bien abuser de la leçon de M. *de la Motte*, que d'en étendre le sens jusqu'à eux et sur-tout aux fables. Ce dernier genre est d'une si grande naïveté en soi, la mesure des vers y est tellement arbitraire, le ton en est si uni, si simple, si peu emphatique, qu'il ne semble pas exiger plus de déclamation qu'une lettre, un dialogue ou tout autre ouvrage de cette espèce en prose. On sent qu'il veut une manière de réciter toute opposée à la grande poésie.

Mais quelle est-elle cette manière ? De combien de degrés doit-elle être au-dessous du ton soutenu ? Quelles règles faut-il suivre pour la saisir précisément ?

Pour mieux répondre à ces questions, il faut distinguer deux sortes d'enfans à qui ces règles pourront être utiles : ceux d'un âge tendre, qui n'ont encore que de la mémoire, et ceux d'un âge un peu plus avancé, qui commencent déjà à faire usage de leur esprit.

I.

RÈGLES que doivent suivre les enfans, en lisant ou récitant des Fables.

Comme on ne doit leur demander que ce qu'ils sont en état de nous accorder, même en leur supposant des dispositions naturelles, il ne seroit pas raisonnable d'exiger d'eux qu'ils récitassent la plupart des apologues avec tous les tons qui leur conviennent. Il y en a qui ont des tours, des figures, des finesses de sens, et surtout des allusions fréquentes, qu'il est impossible, ce semble, qu'un enfant saisisse d'abord, quoique né avec une conception heureuse. C'est donc assez pour lui, *qu'il sache s'arrêter aux endroits où finit le sens, qu'il s'habitue à bien prononcer, et à faire en sorte que sa voix ne soit ni glapissante ni rauque.*

Ce sont là d'abord, il est vrai, les intentions de ceux qui les instruisent; mais ils s'en écartent peu à peu, par zèle pour un élève qui conçoit facilement. Ils cherchent à flatter les parens, en leur faisant voir dans leur fils des dispositions naturelles et un goût prématuré. Ils lui laissent prendre à sa fantaisie un prétendu ton

familier, qui avilit le style en essayant d'en exprimer la naïveté.

On croit faire très-bien de dire aux enfans, pour qu'ils soient moins gênés en récitant des fables : *Imaginez-vous vous entretenir avec un de vos camarades : faites comme s'il vous parloit et comme si vous lui répondiez : prenez le ton de la conversation.* Oui, qu'ils le prennent sans doute ; ils ne sauroient mieux faire : mais qu'on leur enseigne donc auparavant quel est le bon ton de la conversation, le ton du monde poli, et comme les honnêtes gens s'entretiennent entre eux. Ou plutôt, ce qu'on doit appeler le bon ton de la conversation, ne pouvant s'acquérir que par un grand usage du monde, et les enfans étant encore bien éloignés de le connoître, il ne faut pas leur demander qu'ils le prennent. Encore une fois, qu'ils sachent articuler les mots et distinguer le sens de chaque phrase, suivant la prononciation, et non pas seulement suivant la mesure des vers et la chûte des rimes ; alors on doit être content d'eux : c'est tout ce qu'on peut raisonnablement leur demander.

Une chose très-commune dans les fables, c'est que le sens ne finit pas toujours à chaque vers ; mais il continue avec une partie du vers suivant ou avec le vers

entier, et même avec quelques autres encore. Alors on doit prononcer tout cela de suite, sans faire attention à la rime. Par exemple, dans la fable *du Chat, de la Belette et du petit Lapin*, et qui commence ainsi :

Du palais d'un jeune Lapin
Dame Belette un beau matin
S'empara.

Il y a ici un point que l'enfant doit marquer, malgré la mesure du vers qui se trouve rompue par ce repos. Il doit de même s'arrêter à tous les autres repos, tels que ceux-ci : *C'est une rusée. Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.* Tout le commencement de cette fable doit être coupé par celui qui récite, à mesure qu'il se rencontre des points qui indiquent la fin du sens.

Mais lorsqu'une fois l'Auteur fait parler la *Belette*, comme son dessein a été de peindre le caquet de ce petit animal femelle, et que tout ce qu'il lui fait dire est extrêmement serré et presque sans aucun intervalle sensible, l'enfant ne doit pas s'arrêter, par la raison pour lui qu'il n'y a pas de points dans ce petit discours. Et assurément, en n'exigeant que cette attention d'un enfant, on aura lieu d'être fort satisfait de lui, s'il partage ainsi le sens de chaque endroit de cette jolie fable, et
de

de toutes celles qu'on pourra lui faire apprendre par cœur pour exercer sa mémoire. Les tons viendront après. Il ne lui faut parler ni de pieds, ni d'hémistiches, ni de rimes. On ne doit sentir que fort légèrement ces choses, en écoutant réciter des fables. Attendons que l'esprit et la raison soient formés en lui, et alors nous lui permettrons d'essayer de faire sentir aux autres les beautés qu'il sentira lui-même. Alors le sens lui rendra raison des points ; au lieu que quand il étoit encore enfant, les points lui rendoient raison du sens. Il séparera, de même qu'autrefois, les phrases les unes des autres ; mais avec cette différence qu'il entrera dans l'esprit de l'Auteur, en les distinguant par des repos. Il dira comme il faisoit jadis :

Du palais d'un jeune Lapin
Dame Belette un beau matin
S'empara.

Mais ce ne sera plus uniquement parce qu'il y a un point après ce mot *s'empara*, qu'il s'y arrêtera ; ce sera plutôt parce que ce mot peint l'action de la *Belette*, et qu'il est rejeté à l'autre vers pour attirer toute l'attention de celui qui lit ou qui écoute.

A cette manière intelligente de couper les vers, sans aucun égard à la mesure,

et seulement suivant que le sens l'exige ; il joindra les tons, qui sont comme les couleurs dans un tableau. Mais ceci est un nouveau travail, qui demande une attention extrême, un esprit fin, un goût sûr, et pour lequel il est bon d'entrer dans quelques détails particuliers.

II.

Règles que doivent suivre les jeunes gens, en lisant ou récitant des Fables.

Prenons pour exemple une fable de *la Fontaine*, qui est un chef-d'œuvre de naïveté.

La Laitière et le Pot au lait.

Perrette sur sa tête ayant un pot au lait,
Bien posé sur un coussinet,
Prétendoit arriver sans encombre à la ville.

Le second vers qui a moins de syllabes que les deux autres, et qui semble mis là par réflexion, veut être prononcé, si je ne me trompe, comme s'il étoit en parenthèse, c'est-à-dire d'un demi-ton plus bas que le premier et le troisième vers. Qu'on essaie de le rendre de la sorte, tandis que les deux autres vers seront tous deux récités du même ton, on verra que cette

manière n'est pas sans grace, et qu'elle exprime bien le sens.

Légère et court-vêtue, elle alloit à grands pas;
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.

On doit encore remarquer cette chûte, sur laquelle la voix tombe, pour ainsi dire d'elle-même, après s'être soutenue l'espace de deux grand vers.

Notre laitière ainsi troussée,
Comptoit déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait; en employoit l'argent,
Achetoit un cent d'œufs, faisoit triple couvée.

Il doit y avoir, je crois, un plus long repos à chacune de ces virgules, qu'il n'y en a communément. Tout cela, au reste, veut être récité simplement, sans presque aucune nuance dans le ton; mais le vers qui suit, doit faire élever la voix:

La chose alloit à bien par son soin diligent.

L'auteur sembloit compter avec la laitière et entrer dans sa rêverie; puis tout-à-coup perdant cette attention qu'il paroissoit donner à ses calculs, il se raille d'elle: le ton doit contribuer à faire sortir du corps du récit cette dernière expression, en y mettant de la vivacité.

Il m'est, disoit-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison :
Le renard sera bien habile,
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.

C'est maintenant la Laitière qui parle : il est essentiel de donner à son discours le ton d'une personne fort persuadée de la réalité de ses projets.

Le renard sera bien habile :

Rien n'exprime mieux la confiance où elle est que ce vers.

En voici deux autres qui sont de la plus grande naïveté ; et il faut bien du goût pour les réciter du ton qui leur convient :

Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;
Il étoit, quand je l'eus, de grosseur raisonnable.

Le second achève de peindre l'enthousiasme de Perrette. Il veut être dit comme par réminiscence d'un bien acquis à un prix fort au-dessous de sa valeur, et qu'on se félicite d'avoir en sa possession à si bon compte. Perrette a acheté ce porc : elle l'a vu ; il étoit déjà fort : elle a été très-contente du marché. Ses projets, ses desirs sont réalisés dans sa tête. Ce n'est déjà plus l'argent qu'elle compte gagner avec son lait, qui l'occupe agréablement ; c'est celui qu'elle retirera de la vente de

son cochon, (qu'elle n'a pourtant pas encore acheté.)

J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.

On sent avec quel ton de complaisance on doit prononcer ce vers : *Bel et bon ;* il faut appuyer sur cette dernière expression.

Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?

L'interrogation est vive, et demande la même vivacité dans le ton.

Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?

Il faut rendre ce vers avec un sentiment de joie.

Perrette là-dessus saute aussi transportée.
Le lait tombe : adieu veau, vache, cochon, couvée.

La différence du ton doit faire appercevoir dans le premier vers que Perrette ne parle plus, et que le poëte reprend la parole. *Transportée*, au bout du vers, n'est pas mis indifféremment : la voix doit se soutenir sur ce dernier hémistiche (*), et

(*) Ou moitié de vers : nos grands vers françois sont composés de deux hémistiches de six syllabes chacun : ce que *Despréaux* exprime si bien, joignant l'exemple au précepte :

Que toujours dans les vers le sens coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.

puis s'éteindre sur *le lait tombe* : elle appuyera ensuite sur *veau*, *vache*, *cochon*, *couvée*, pour marquer l'énumération ; et la fable sera rendue de façon à être goûtée de celui à qui on la racontera.

En voici une autre du même Fabuliste, et qui renferme encore un plus grand nombre de beautés de détail : il y a plus d'action, plus d'interlocuteurs, et par conséquent plus de variété. Il faut une attention toute particulière, pour la réciter avec grace, et y donner les tons convenables.

Les animaux malades de la peste.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en sa fureur,
Inventa pour punir les crimes de la terre
La peste.

Ce début est admirable. Il semble que le Poëte pénétré d'horreur et de pitié, veuille éviter de nommer le fléau dont il va décrire les funestes effets. Il effraie d'avance le lecteur, en définissant cette horrible punition de nos crimes. Il le tient en suspens pour l'émouvoir davantage ; et laisse enfin échapper le mot affreux :

La peste ; puisqu'il faut l'appeler par son nom.

Cette suspension pleine d'art, doit être bien marquée dans le récit. Il faut appuyer sur la répétition qui est au commence-

ment, réciter avec majesté le troisième vers, élever ensuite la voix, après un petit repos, pour prononcer *la peste*, et achever d'un ton plus bas : *puisqu'il faut l'appeler par son nom.*

> Capable d'enrichir en un jour l'Achéron.

Quelle métaphore ! le ton le plus beau ; le plus soutenu est nécessaire pour bien exprimer ce vers.

> Faisoit aux animaux la guerre.

Celui-ci doit être dit avec un sentiment de compassion.

> Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés.

Ici les expressions sont tristes, et demandent la même tristesse dans le ton. *Mais tous étoient frappés :* il faut faire sentir vivement la répétition du mot *tous*.

> On n'en voyoit point d'occupés
> A chercher le soutien d'une mourante vie.
> Nuls mets n'excitoient leur envie.
> Ni loups ni renards n'épioient
> La douce et l'innocente proie.

Peut-on rien de plus touchant que cette description ? il n'y a pas un mot qui ne porte au cœur. On y remarque cette molle et douce négligence, qui caractérise si bien la douleur : la même négligence doit régner dans le récit.

Les tourterelles se fuyoient :
Plus d'amour ; partant plus de joie.

Ces deux vers qui sont charmans et qui achèvent d'intéresser le lecteur en faveur des animaux, veulent être dits, ce semble, d'un ton un peu plus élevé que ceux qui les précèdent. C'est ici le comble du malheur. Les tourterelles, ces oiseaux si tendres, les symboles de la fidélité, sacrifioient leur amour même à l'horreur de la contagion ; elles se fuyoient : il n'est pas possible de fixer la manière de faire sentir tout cela par le récit. C'est le goût, c'est le sentiment qui doit guider la voix de celui qui a ces vers à réciter.

Le lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.

Le passage de la description de la peste au discours du *Lion* est si marqué, qu'il n'est pas nécessaire d'avertir de changer de ton en cet endroit. On remarquera seulement combien ce discours est humble et affectueux de la part du plus terrible des animaux ; tant ce malheur a de force pour abattre l'orgueil et la fierté !

Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux :
Peut-être il obtiendra la guérison commune.

On sent que la voix, en récitant ces vers et sur-tout le dernier, doit recevoir cette inflexion qu'on remarque dans le ton de celui qui, étant arrivé au comble du malheur, compte à peine sur une dernière ressource. C'est ce que signifie le *peut-être* qui commence le troisième vers.

> L'histoire nous apprend qu'en de tels accidens
> On fait de pareils dévouemens.

Ceci doit être dit d'un ton sérieux, et même un peu grave. C'est le *Lion*, le roi des animaux, qui cite l'histoire, dans un cas où il est question de sauver tout l'état, en sacrifiant un de ses membres.

> Ne nous flattons donc point : voyons sans indulgence
> L'état de notre conscience.

Le *Lion* a dû dire cela d'un ton humble ; il faut par conséquent baisser un peu la voix pour réciter ces deux vers.

> Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
> J'ai dévoré force moutons.
> Que m'avoient-ils fait ? nulle offense.

Il doit y avoir un petit repos avant ces trois vers. L'hypocrisie en fait le caractère, et en décide le ton.

> Même il m'est arrivé quelquefois de manger
> Le berger.

C'est ici le plus gros péché du *Lion* faut, comme lui, le confesser à la hâte : presser le récit.

Je me dévouerai donc, s'il le faut ; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.

La confession humiliante est faite : le *Lion* reprend courage : il prononce les vers qu'on vient de lire d'un ton plus ferme, mais où il règne encore beaucoup d'hypocrisie. C'est celui qu'on doit prendre pour les réciter. *Je me dévouerai donc, s'il le faut.* Le *Lion* n'est rien moins que disposé à se sacrifier. Il est donc essentiel de passer légèrement sur ces premiers mots, et d'appuyer au contraire fortement sur ceux qui suivent.

Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi :
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.

A présent c'est un autre acteur qui parle ; c'est un courtisan petit-maître. Il faut mettre de l'intervalle entre les vers précédens et ces derniers. Le ton doit aussi tout-à-fait changer ; les inflexions de la voix doivent varier beaucoup dans le petit discours du *Renard*. Il est nécessaire de dire

les premiers vers avec ce ton d'assurance qu'emploient les flatteurs vis-à-vis des princes, pour nourrir leurs foiblesses, et leur applanir le chemin du crime.

Hé bien! manger moutons, canaille, sotte espèce;
Est-ce un péché? non, non, vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.

On ne peut rien voir d'aussi impudent, que ce que dit ici le *Renard.* Le récit s'égaie. Un ton de mépris convient au premier vers. Les autres doivent être dits avec assurance et vivacité.

Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il étoit digne de tous maux,
Etant de ces gens-là, qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.

Un ton méprisant convient encore très-bien à ces vers, sur-tout aux deux derniers; *Ces gens-là:* quoi de plus dédaigneux!

Ainsi dit le renard; et flatteurs d'applaudir.

Ce vers doit être précédé d'un petit repos. Le Poëte reprend la parole, et conséquemment le ton change.

On n'osa trop approfondir
Du tigre ni de l'ours, ni des autres puissances
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étoient de petits saints.

Tout cela veut être récité avec finesse. *Gens querelleurs.... de petits Saints* : il faut faire sentir le contraste heureux de ces expressions.

L'Ane vint à son tour, et dit : J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.

Ici on doit élever la voix : ce *J'ai souvenance*, vieux mot qui sied si bien dans la bouche d'un *Ane*, demande sur-tout à être dit d'un ton haut et un peu traînant. *La faim, l'occasion, l'herbe tendre* : il doit y avoir un intervalle marqué entre tous ces mots, et il faut appuyer sur toutes ces circonstances, qui diminuent beaucoup la griéveté de la faute.

Je n'en avois nul droit, puisqu'il faut parler net.

Il entre plus de franchise dans cet aveu que dans celui du *Lion* : le ton par conséquent ne doit pas être le même : il ne doit pas être affecté.

Aussitôt on cria, haro sur le baudet.

Le ton change, c'est le Poëte qui parle.

Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue
Qu'il falloit dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout le mal.

Un loup quelque peu clerc, quelque peu savant dans la procédure, est plaisant, et demande un ton sérieusement grotesque. *Ce maudit animal, ce pelé, ce galeux :* Il faut appuyer sur ces expressions.

Sa peccadille fut jugée un cas pendable.

L'opposition de ces deux mots *peccadille* et *cas pendable*, doit être bien marquée par celui qui récite.

Manger l'herbe d'autrui, quel crime abominable!

On doit prononcer ce vers avec vivacité et en élevant la voix, et sur-tout bien articuler le premier hémistiche.

Rien que la mort n'étoit capable
D'expier son forfait.

Ceci demande encore le même ton : *son forfait*, il faut que la voix appuie sur ce mot.

On le lui fit bien voir.

Ici le ton doit totalement changer.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugemens de cour vous rendront blanc ou noir.

Ces deux vers qui renferment la morale, n'exigent dans la voix aucune inflexion bien marquée : il faut seulement observer de faire sentir l'antithèse *blanc ou noir*.

Il est aisé de comprendre par tout ce

qu'on vient de dire, quelles sont les règles que doit observer un jeune homme intelligent, qui lit des fables à haute voix. Les voici :

Première Règle.

Il doit saisir le caractère et les intérêts de chaque personnage de la fable, et pour cela, faire bien attention jusqu'à une expression en apparence indifférente, mais jointe cependant quelquefois par le poëte aux noms des animaux, pour caractériser ceux qu'il introduit sur la scène, comme une tortue *à la tête légère*, un *saint homme* de chat, certain renard *gascon*, pour donner à leurs discours le ton convenable.

Deuxième Règle.

Il doit observer les tours et les figures, qui demandent un ton particulier et distinctif. Telles sont, par exemple :

1.° La *Répétition*, qui exige qu'on élève la voix sur le mot qui a déjà dit et qu'on répète pour donner plus de force ou plus de grace au discours.

Grippeminaud leur dit : mes enfans, approchez,
Approchez, je suis sourd.

2.° La *Gradation*, figure par laquelle on monte ou l'on descend comme par degrés :

ce qui demande aussi qu'on fortifie ou qu'on abaisse le ton par degrés.

D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien ;
Puis enfin il n'y manqua rien.

Et dans la fable du *Lièvre* et des *Grenouilles* :

Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnoit la fièvre.

3.° La *Disjonction*, qui supprime la conjonction *et*, demande qu'on fasse sentir par un plus long repos que la conjonction est ôtée.

Mais à quoi sert Bacchus ? qu'à causer des querelles,
Affoiblir les plus sains, enlaidir les plus belles,
Souvent mener au Styx par de tristes chemins.

4.° L'*Exclamation*, qui veut qu'on élève davantage la voix, comme lorsque le *Lapin* appercevant la *Belette* dans son terrier, s'écrie :

O Dieux hospitaliers, que vois-je ici paroître !

5.° L'*Apostrophe*, cette figure par laquelle on interrompt le fil du discours pour adresser la parole aux absens ou même aux choses inanimées, veut aussi qu'on élève tout d'un coup la voix, avec une espèce de transport plus ou moins sensible, suivant que l'occasion l'exige.

Un sot par une puce eut l'épaule mordue ;
Dans les plis de ses draps elle alla se loger :
Hercule, ce dit-il, tu devois bien purger
La terre de cette hydre au printemps revenue.

6.° L'*Interrogation* exige qu'on mette de la vivacité dans le ton, comme lorsque la *Mouche* dit à la *Fourmi* :

Mais, ma mignonne, dites-moi,
Vous campez-vous jamais sur la tête d'un roi,
D'un empereur ou d'une belle ?

7.° La *Métaphore*, figure qui relève et embellit le discours, en attribuant à une chose ce qui proprement convient à une autre, comme lorsque le *Renard* dit au *Corbeau* : Vous êtes le *phénix* des *hôtes* de ces bois. Il faut en lisant ou en récitant appuyer un peu sur ces expressions hardies et figurées, afin d'en faire sur-tout remarquer la noblesse et la beauté.

8.° Les *Descriptions* demandent qu'on varie le ton à chaque trait qui forme le tableau, à mesure qu'ils enchérissent les uns sur les autres ; comme dans cette peinture du Héron.

Un héron au long bec, emmanché d'un long cou,
Un jour sur ses longs pieds alloit je ne sais où.

Dans celle des petits du hibou :

De petits monstres fort hideux,
Rechignés, un air triste, une voix de mégère.

9.° La *Correction*, par laquelle on se rétracte pour substituer quelque chose de mieux, doit s'exprimer en donnant à la voix cette inflexion qu'on remarque dans le ton d'un homme qui se reprend.

Depuis qu'il est des lois, l'homme pour ses péchés,
Se condamne à plaider la moitié de sa vie.
La moitié ! les trois quarts, et bien souvent le tout.

10.° L'*Anté-occupation*, qui s'emploie lorsque l'auteur prévient une objection qu'on pourroit lui faire. Il faut distinguer par le ton les objections ou les demandes des personnes, qui sont supposées attaquer ou interroger l'auteur, d'avec les réponses qu'il leur fait : comme dans un des prologues de *La Fontaine* :

Vraiment me diront les Critiques,
Vous parlez magnifiquement
De cinq ou six contes d'enfant.
Censeurs en voulez-vous qui soient plus authentiques,
Et d'un style plus haut ? En voici : Les Troyens, etc.

Et dans cette plaisante définition qu'il fait d'un intendant de maison.

Un intendant ! Qu'est-ce que cette chose ?
Je définis cet être : un animal
Qui, comme on dit, sait pêcher en eau trouble ;
Et plus le bien de son maître va mal,
Plus le sien croît, plus son profit redouble....

11.° L'*Antithèse*. On doit tâcher de mettre entre les tons la même opposition qui se trouve entre les objets.

On se levoit trop tard, on se couchoit trop tôt.

12.° L'*Ironie* demande, avec un souris moqueur, le ton propre à la raillerie, et qui est assez connu, comme lorsque la *Fourmi* dit à la *Cigale* :

> Vous chantiez ? j'en suis fort aise :
> Eh bien ! dansez maintenant.

Ou le *Renard* au *Corbeau.*

> Mon bon monsieur,
> Apprenez que tout flatteur
> Vit aux dépens de celui qui l'écoute.

13.° La *Parenthèse* qui est une réflexion insérée dans le discours, dont elle coupe et interrompt le sens, mais qui est jugée nécessaire. On la met entre deux crochets lorsqu'elle est longue, ou simplement entre deux virgules, quand elle est courte. Il faut alors la distinguer en lisant ou en récitant, par le changement de ton : comme dans la fable du *Lièvre* et des *Grenouilles* :

> Un lièvre en son gîte songeoit ;
> Car que faire en un gîte à moins que l'on ne songe ?

Troisième Règle.

Il faut faire appercevoir par le changement de ton, quand c'est le poëte ou les acteurs qui parlent, et de même les différens personnages entre eux : comme dans la fable de la *Cigale* et de la *Fourmi*, dans celle du *Corbeau* et du *Renard*, et les autres.

Quatrième Règle.

Il faut enfin varier les inflexions de la voix, suivant que les expressions l'exigent, prendre un ton plus élevé, plus soutenu, si elles sont hardies, sublimes, riches; plus simple et plus riant, si elles sont naïves, plaisantes ou gracieuses; plus délicat, si elles sont fines et ingénieuses. Ce qui demande un goût exquis pour être dit du ton qu'il faut. En voici quelques exemples, tirés des fables de l'inimitable *la Fontaine*, parmi un grand nombre d'autres que nous aurions pu choisir, et qui le distinguent de tous les fabulistes du monde.

1.° Expressions hardies : *La parque et ses ciseaux avec peine y mordoient.* Quel tour pour exprimer un sanglier dur à tuer !

Le temps qui toujours marche, avoit pendant deux nuits
Échancré, selon l'ordinaire,
De l'astre au front d'argent la face circulaire.

2.° Sublimes, comme dans ces vers, en parlant de l'astrologie judiciaire. Dieu,

Auroit-il imprimé sur le front des étoiles,
Ce que la nuit des temps renferme dans ses voiles?

Et ces autres :

Les jours donnés aux Dieux ne sont jamais perdus.
Il connoît l'Univers et ne se connoît pas.

Et dans la belle fable du *Chêne* et du *Roseau :*

Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel étoit voisine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts,

3.° Riches, comme en parlant du sage :

Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

4.° Brillantes, comme dans la fable de la *Jeune veuve :*

Sur les ailes du temps la tristesse s'envole :
Le temps ramène les plaisirs....
Toute la bande des amours
Revient au colombier : les jeux, les ris, la danse
Ont aussi leur tour à la fin.
On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de Jouvence.

5.° Naïves, comme dans la fable du *Gland* et de la *Citrouille*, où faisant parler le villageois *Garo*, qui trouve que le gland et la citrouille sont mal placés.

C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé :
Tout en eût été mieux : car pourquoi, par exemple,
Le gland qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit?
Dieu s'est mépris : plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo

Que l'on a fait un quiproquo.
Cette réflexion embarrassant notre homme :
On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.
Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.

6.° Fines et ingénieuses, comme dans le dernier vers qu'on vient de citer, et en parlant de madame *de la Sablière* :

Au fond du temple eût été son image,
Avec ses traits, son souris, ses appas :
Son art de plaire et de n'y penser pas.

7.° Gracieuses, comme en parlant de la louange :

Elle est commune aux Dieux, aux monarques, aux belles ;
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.

Et en parlant de la mort du Sage :

Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

8.° Grotesquement magnifiques et grandes, comme lorsque le lièvre qui fait peur à des grenouilles :

Comment, des animaux, qui tremblent devant moi !
Je suis donc un foudre de guerre.

9.° Pleines de sentiment : ce qui demande un ton de voix plus tendre, plus doux et plus affectueux ; comme dans la fable des *Deux Pigeons*, qui est la seconde du livre IX, dans celle des *Deux Amis*, qui est l'onzième du livre VIII, et dans celle du *Cor*

beau, de la *Gazelle*, de la *Tortue* et du *Rat*, qui est la quinzième du livre XII, et où l'on trouve ces beaux vers :

Que n'ose et que ne peut l'amitié violente !
Cet autre sentiment que l'on appelle amour
Mérite moins d'honneur : cependant chaque jour
Je le célèbre et je le chante :
Hélas ! il n'en rend pas mon ame plus contente.

V. *La Mémoire.*

Quand les fables ne serviroient qu'à exercer agréablement et facilement la mémoire des enfans, ne seroit-ce pas déjà un grand bien ? Les vers ont sur la prose l'avantage d'entrer plus facilement dans le dépôt de nos connoissances : leur cadence et leur harmonie triomphent de la mémoire la plus obstinée. Il est aussi plus aisé d'y appercevoir les infidélités de la mémoire.

L'éducateur d'*Émile*, il est vrai, fera peu de cas de l'avantage dont nous parlons, lui qui veut que son élève n'apprenne absolument rien par cœur, pas même son *Catéchisme :* mais il nous permettra de ne pas être tout-à-fait de son avis. Nous croyons au contraire qu'on ne sauroit rendre aux jeunes gens un plus grand service, que de commencer de bonne heure à cultiver en eux cette précieuse et importante faculté. Si l'on attendoit, comme

il le conseille, jusqu'à l'âge de onze à quinze ans pour le faire; et si l'on ne forçoit la mémoire, lorsqu'elle est encore docile et flexible, à rendre fidellement ce qu'on lui confie; il seroit à craindre qu'elle ne s'engourdît. Devenue plus dure, plus paresseuse et plus rétive, on se dégouteroit alors du travail pénible de la cultiver: heureux si dans la suite elle ne refuse pas presque tout service, comme l'éprouvent et s'en plaignent tous les jours la plupart des personnes, qui ont été trop négligées sur ce point dans leur première jeunesse.

Toutes les sciences dépendent principalement de la mémoire; et quoiqu'elle soit un don de la nature, il est constant qu'elle s'augmente par l'exercice. On ne sauroit trop la cultiver dans la jeunesse, et il ne faut pas regarder comme perdu le temps qu'on y consacre; il n'en est peut-être point de mieux employé, sur-tout à l'égard des enfans, qui pour l'ordinaire l'ont très-bonne, et qui d'ailleurs ne sont presque susceptibles encore que de ce travail. Si l'on en trouve dont la mémoire paresseuse ou dure semble refuser tout service, il ne faut pas se rebuter de cette première résistance, qu'on a vue souvent domptée par la persévérance et l'assiduité. D'abord on

lui confie peu de choses, mais on exige qu'elle les rende exactement. On augmente la tâche, à mesure que la mémoire se développe et se fortifie. On adoucit l'amertume de cet exercice, en ne faisant apprendre que des choses agréables et faciles à comprendre : car l'intelligence contribue beaucoup à aider et à soulager la mémoire.

FIN du premier Volume.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans le Tome premier.

FIN de la Table du Tome premier.







